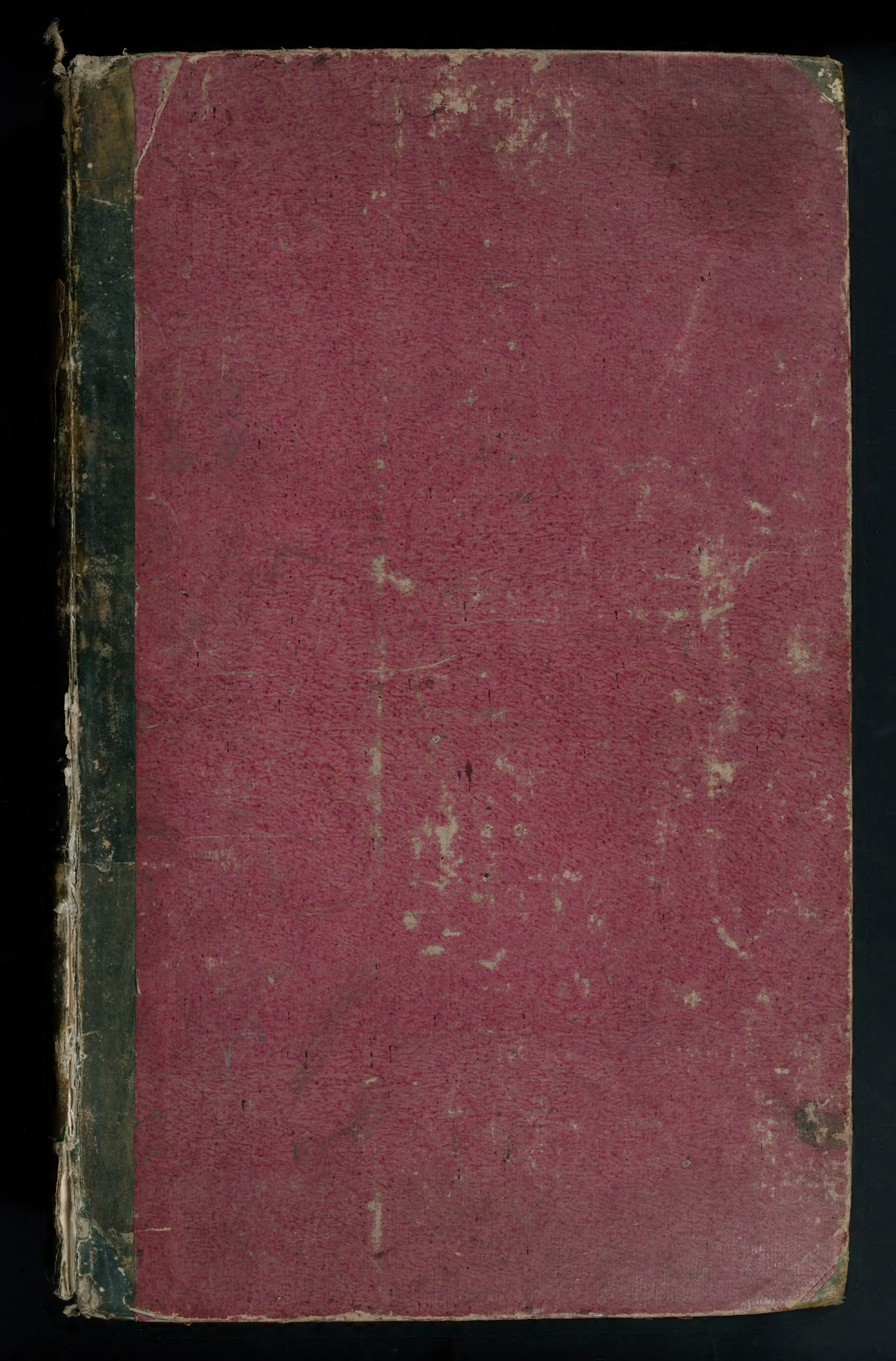
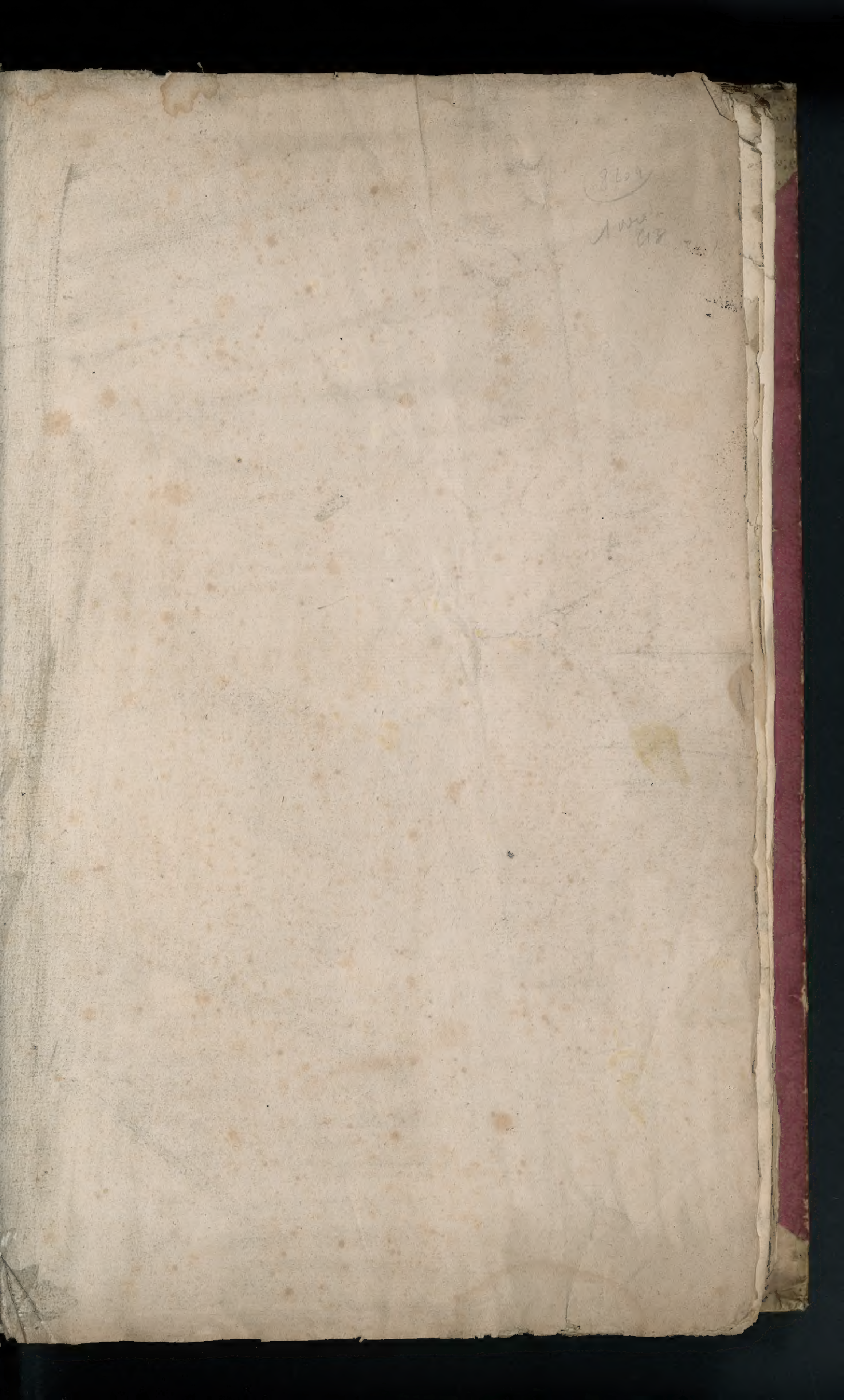
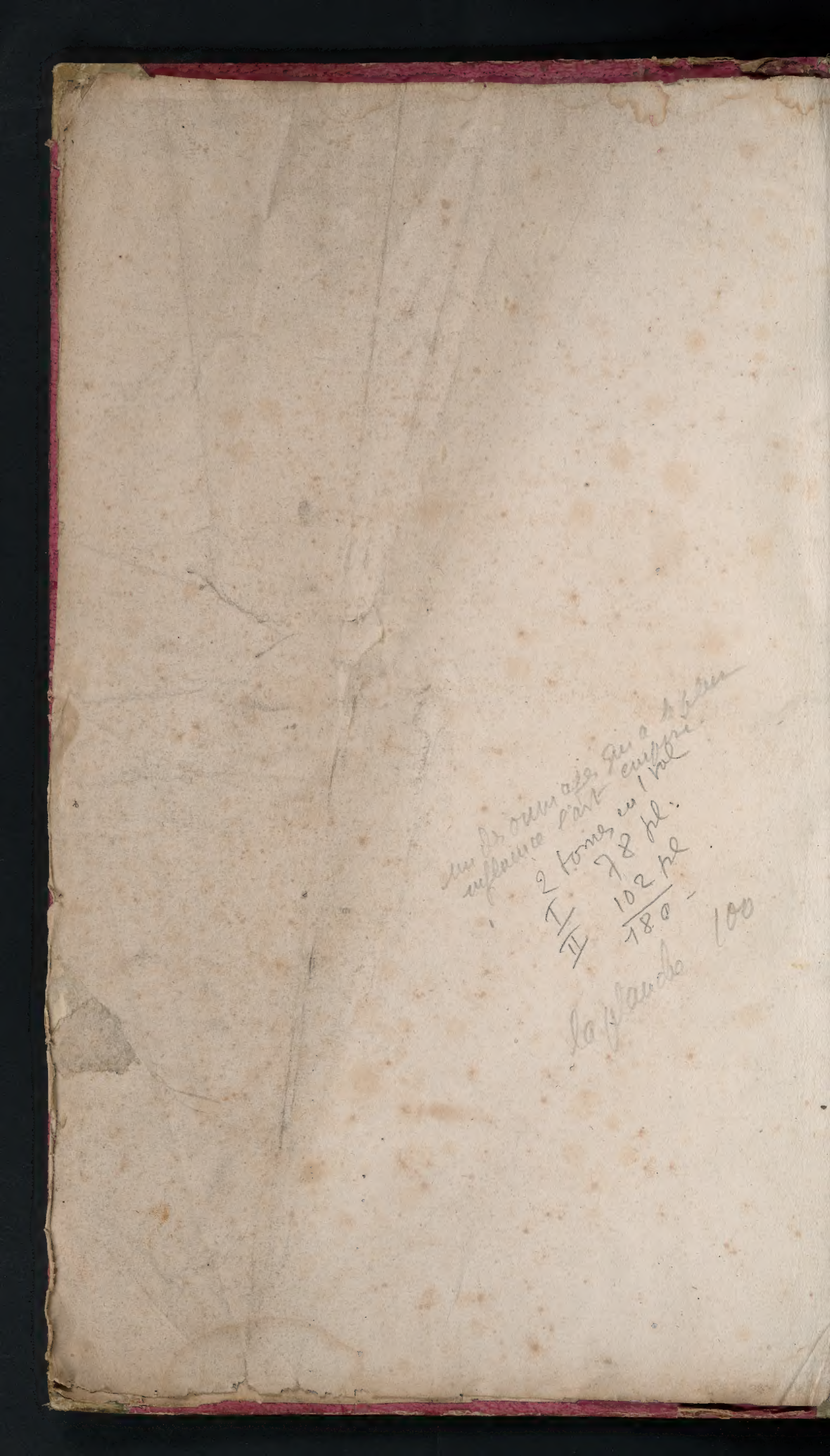





un des ouvrages qui a le plus
influencé l'art empire.
2 tomes en 1 vol.
I 78 pl.
II 102 pl.
180.
la planche 100

CHOIX
DE
COSTUMES
CIVILS ET MILITAIRES
DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME PREMIER.

DÉCRET

DE LA CONVENTION NATIONALE

CONCERNANT LES CONTREFACTEURS,

EN DATE DU 19 JUILLET, L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu le rapport de son comité d'instruction publique, décrète ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront, durant leur vie entière, du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la république, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

ART. II. Les héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

ART. III. Les officiers de paix seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres ou dessinateurs, et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des auteurs.

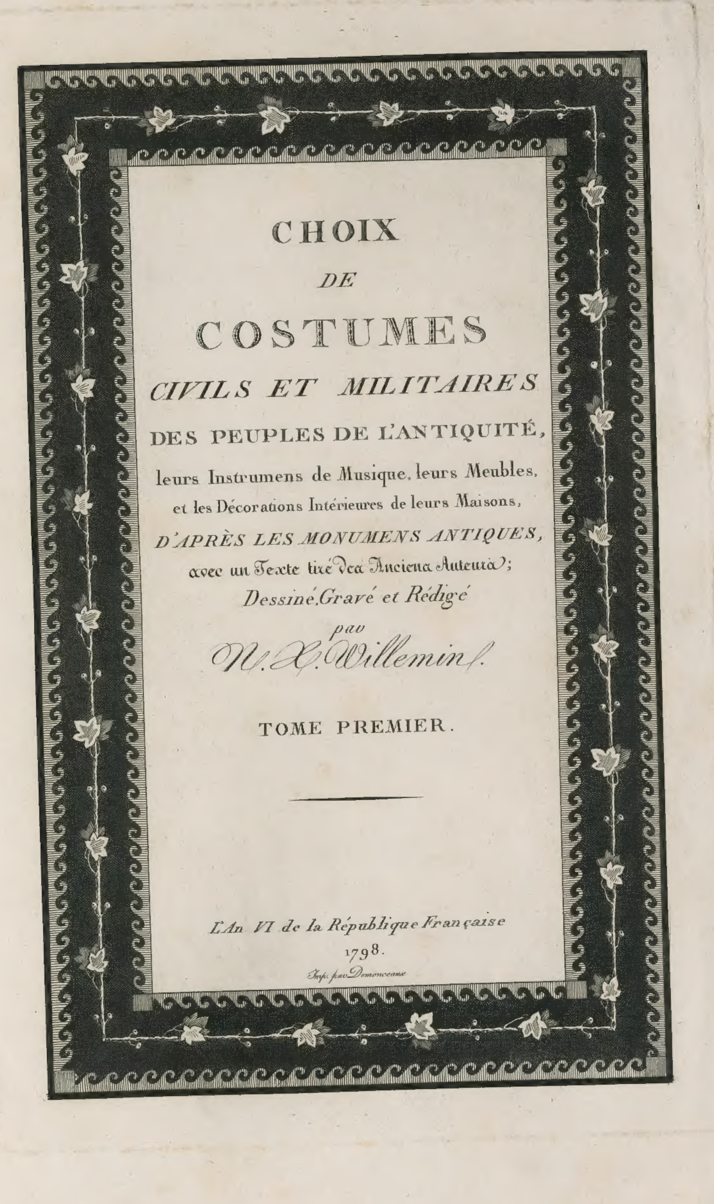
ART. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

ART. V. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

ART. VI. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la bibliothèque nationale ou au cabinet d'estampes de la république, dont il recevra un reçu signé par le bibliothécaire ; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs.

ART. VII. Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de toutes autres productions de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux arts, en auront la propriété exclusive pendant dix ans.

Nota. Les exemplaires décrétés ont été remis à la bibliothèque nationale.



CHOIX
DE
COSTUMES
CIVILS ET MILITAIRES
DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ,

leurs Instrumens de Musique, leurs Meubles, et les Décorations Intérieures de leurs Maisons,

D'APRÈS LES MONUMENS ANTIQUES,

avec un Texte tiré des Anciens Auteurs;

Dessiné, Gravé et Rédigé

par

N. X. Willemin.

TOME PREMIER.

L'An VI de la République Française

1798.

Imp. par Demonceaux

CHOIX
DE
COSTUMES
CIVILS ET MILITAIRES
DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ,

LEURS INSTRUMENS DE MUSIQUE, LEURS MEUBLES,

ET LES DÉCORATIONS INTÉRIEURES DE LEURS MAISONS,

D'APRÈS LES MONUMENS ANTIQUES,

AVEC UN TEXTE TIRÉ DES ANCIENS AUTEURS;

DESSINÉ, GRAVÉ ET RÉDIGÉ PAR N. X. WILLEMIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, au Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins, fauxbourg Germain.
GUOT, graveur, rue de la Monnaie, n° 20.

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE PLASSAN.

L'AN VI DE LA RÉPUBLIQUE. — 1798.

INTRODUCTION.

PLUS on considère les monumens de la belle antiquité, et plus on se sent invité à ne négliger l'étude d'aucune de ses parties. Jusque dans les objets même médiocres qui nous en sont restés, et parmi lesquels il s'en trouve rarement qui soient de mauvais goût, l'instruction sur les usages, sur les arts et sur les costumes des anciens, s'offre à nos yeux de toutes parts.

Les artistes modernes ont beaucoup trop négligé cette partie intéressante, lorsqu'ils ont traité des sujets de l'histoire ancienne : ils ne se sont pas assez attachés à retracer les costumes et les usages adoptés du temps des personnages qu'ils ont représentés. Ces défauts de convenance déparent leurs ouvrages, qui auroient obtenu une estime plus durable, si leurs auteurs eussent observé scrupuleusement ce que leur prescrivaient la raison et le bon goût.

Les antiquaires, dont la science et les travaux nous sont si utiles, se proposent ordinairement pour but de nous faire connaître indistinctement les divers monumens existans quelconques, tant ceux découverts avant eux, que ceux qu'ils ont eux-mêmes pu découvrir. Les passages des auteurs qu'ils citent pour expliquer ces monumens, nous servent à en fixer au juste les époques, et à nous apprendre quels étaient leurs véritables usages.

Mais ce qui fait l'objet des savantes recherches de l'antiquaire n'est pas ce qui dirige l'artiste. Celui-ci, n'ayant en vue que la perfection de son art, s'attache à faire un choix, aussi sévère qu'épuré, de tout ce que l'antiquité lui offre de beau; et dans les différens styles du beau, il s'applique sur-tout à saisir celui qui convient le mieux aux sujets qu'il veut représenter.

Ces diverses considérations m'ont fait penser qu'un ouvrage sur les

costumes ne devait être offert aux artistes qu'autant qu'il pourrait leur faciliter l'art même, en leur épargnant de longues recherches qui ne peuvent que les distraire de ce qui doit principalement les occuper.

J'espère que le public reconnaîtra aisément que je me suis appliqué, autant qu'il a été en mon pouvoir, à soigner scrupuleusement cet ouvrage, et que l'amour du beau, le desir d'être utile à ma patrie, en tâchant de contribuer, pour ma part, à l'instruction publique, ont seuls conduit tous mes traits, comme ils animeront toujours mon esprit.

Pour procéder avec ordre dans ce travail, et le rendre facile à consulter, je l'ai divisé en trois parties, dont la première contient les costumes de l'Afrique, en commençant par les Égyptiens; la seconde, ceux de l'Asie, à partir des Phéniciens; et la troisième enfin, les costumes de l'Europe, en datant des Athéniens, et en finissant par les Français.

Je n'ai pas cru devoir m'attacher à réfuter des erreurs assez nombreuses commises par quelques auteurs, traducteurs et commentateurs, qui, faute d'avoir étudié les costumes * par les monumens, et sur-tout ayant ignoré le dessin, dont le secours est si nécessaire, pour ne pas dire si indispensable à qui veut expliquer ces mêmes costumes, sont tombés dans les plus étranges méprises, et par-là ont occasionné une foule d'incertitudes que les artistes instruits peuvent seuls dissiper.

* Comment pouvoir reconnaître, par exemple, les costumes des anciens dans les mots *veste, soubreveste, casaque, surtout,* etc.? Le mot *cotte d'armes* est quelquefois employé par certains traducteurs, pour signifier une cuirasse ou un manteau. Le mot *robe,* dont on s'est servi pour exprimer une toge et un manteau, peut-il se prendre indistinctement pour une même sorte d'habillement, lorsque la robe est un vêtement de dessous, et les deux autres des vêtemens de dessus, dont les formes diffèrent totalement entre elles? Les costumes des femmes ne sont pas rendus plus fidèlement par ces mots, *cornette, fontange, mantelet, jupon, jarretière,* etc., dont les termes, aussi peu justes que contraires au bon goût, ne correspondent d'aucune manière à ce qui était alors en usage. Il serait bien à desirer qu'en pareil cas les traducteurs nous donnassent, dans des notes mises au bas des pages, le mot tel qu'il est dans le texte, afin de mieux instruire le lecteur, qui par-là retrouverait les costumes des anciens dans toute leur pureté.

J'ai donc pensé que je n'avais rien de mieux à faire que de rapporter, le plus succinctement possible, les divers passages des auteurs qui ont traité des objets présentés dans ce recueil, et de citer fidèlement leurs propres paroles, afin que le texte se trouvant à côté des monumens, les monumens et le texte se servent mutuellement de commentaires, et que chacun, selon son génie et le besoin qu'il en aura, puisse en tirer le parti qu'il jugera convenable.

Je ne m'attacherai pas à prouver combien l'étude des costumes est intéressante : la nécessité en est aujourd'hui généralement démontrée sous le triple rapport de son utilité pour les arts, de ses agrémens dans les jouissances domestiques, et enfin des avantages inappréciables qu'elle procure au commerce de notre nation, qui cesse ainsi d'être la tributaire des peuples étrangers.

N. B. Les monumens dessinés d'après les originaux ou d'après leurs empreintes sont marqués d'un astérisque, et ceux inédits ou qui n'ont pas encore été publiés sont marqués de deux.

On trouvera à la fin de ce recueil le titre des ouvrages qui auront servi tant pour les monumens que pour le texte, avec les noms des auteurs anciens et ceux de leurs traducteurs. J'indiquerai particulièrement aux artistes les ouvrages de l'antiquité exécutés avec le plus de soin, pour qu'ils puissent les consulter.

CHOIX

DE

COSTUMES

CIVILS ET MILITAIRES

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

COSTUMES

DES PEUPLES DE L'AFRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ÉGYPTIENS.

HABITS DES FEMMES.

Les Égyptiens * avaient parmi eux des usages et des lois qui, pour la plupart, étaient contraires à ceux des autres nations. Chez eux, les femmes allaient sur la place, et s'occupaient du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillaient à la toile.

* Hérodote.

Sophocle s'exprime de même à leur sujet, dans son *Œdipe à Colonne:*

« Là, suivant les antiques usages de l'Égypte, les hommes, retirés dans l'intérieur de « leurs maisons, manient la navette et le fuseau, tandis que les femmes vont chercher « au dehors tout ce qui est nécessaire à la nourriture de leurs époux. »

Les hommes[1] portaient les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules. Les hommes avaient chacun deux habits[2], les femmes n'en avaient qu'un. Les lois[3] du pays défendaient aux femmes de porter des souliers, afin de les accoutumer à la maison.

HABITS DES HOMMES.

Les Égyptiens[4] avaient le teint basané et fort brun; ils étaient naturellement sérieux, maigres et secs. Ils commençaient[5] dès leur bas âge à se raser ~~la tête[6], et ils laissaient croître~~ leurs cheveux et leur barbe, à la mort de leurs proches parens, quoique jusqu'alors ils se fussent rasés. Osiris avait fait[7] un vœu solemnel de ne se point raser la tête qu'il ne fût revenu dans sa patrie : de là l'origine de cette coutume, qui s'observait encore du temps de Diodore de Sicile, de ne point se faire couper les cheveux depuis le jour qu'ils sortaient de leur pays, jusqu'au jour où ils y revenaient.

Quant à leurs habits[8], ils étaient de lin avec des franges autour des jambes : ils les appelaient *calasiris;* et par-dessus ils s'enveloppaient d'une espèce de manteau de laine blanche[9].

Les enfans[10] allaient nus-pieds, et souvent même on les laissait aller nus tout le temps de leur enfance, la chaleur du climat rendant les habits moins nécessaires.

[1] Hérodote.

[2] Hérodote dit que les prêtres ne portaient qu'une robe de lin et des souliers de byblus; qu'il ne leur était pas permis d'en avoir d'autres. Donc, selon lui, toutes figures égyptiennes avec deux habits ne représenteraient pas des prêtres. Cependant Apulée leur en donne deux.

[3] Plutarque.

[4] Ammien Marcellin.

[5] Hérodote.

[6] Il paraît cependant que les enfans portaient encore leurs cheveux assez longs, puisqu'Hérodote et Diodore de Sicile disent que les Égyptiens les coupaient entièrement ou à moitié pour en offrir aux dieux le même poids en or et en argent, afin d'accomplir leurs vœux.

[7] Diodore de Sicile.

[8] Hérodote.

[9] Se ceindre était pour les deux sexes une marque de deuil chez les Égyptiens, selon Hérodote.

[10] Diodore de Sicile.

Lucien dit, dans son *Navire*, que les jeunes gens chez eux étaient ordinairement revêtus d'une robe blanche de lin, et avaient la chevelure tressée et relevée par derrière, et retombant séparément sur les deux côtés du front. Cette coiffure était précisément la marque des hommes libres, et tous leurs enfans la portaient jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de puberté [1].

Le chef de la justice [2], chez les Égyptiens, portait à son cou une chaîne d'or où pendait une figure, composée de plusieurs pierres précieuses, qui représentait la Vérité. Les juges n'allaient point aux opinions, que leur chef n'eût pris en main cette figure, avec laquelle, après le jugement, il touchait une des deux parties, pour marque qu'elle avait gagné sa cause.

ARMES.

Les Égyptiens [3] avaient pour armure de tête des casques de jonc tissu. Ils portaient de grands boucliers concaves, dont les bords étaient garnis d'une large bande de fer, des piques très-longues et de grandes haches; la multitude avait des cuirasses [4] et de grandes épées.

Quant à leurs cuirasses, celle qu'Amasis [5], roi d'Égypte, avait envoyée aux Lacédémoniens, était de lin, mais ornée d'un grand nombre de figures d'animaux tissues en or et en coton. Chaque fil, quoique très-menu, était cependant composé de trois cent soixante autres fils, tous très-distincts.

Diodore de Sicile dit que les Égyptiens combattaient autrefois sans ordre, et qu'étant souvent défaits par leurs ennemis, ils prirent enfin des étendards pour servir de guides à leurs troupes dans la mêlée. Ces étendards étaient chargés des figures de ces animaux [6] qu'ils révéraient. Les chefs les portaient au bout de leurs piques, et par-là chacun reconnaissait à quel corps ou à quelle compagnie il appartenait.

Les guerriers égyptiens [7] avaient dans leur cachet un scarabée

[1] Je crois que Lucien parle ici des jeunes Grecs de l'Égypte.
[2] Diodore de Sicile et Élien.
[3] Hérodote.
[4] Voyez, pour les cuirasses des Égyptiens, l'article des *Perses*.
[5] Hérodote.
[6] Tels que le chat, le chien, l'ibis, l'ichneumon, etc.
[7] Plutarque.

gravé, et les rois avaient[1] des casques d'airain, et portaient[2] aussi sur la tête, pour marque de leur puissance, la dépouille d'un lion ou d'un taureau.

La *Bible* nous fait connaître, par le passage suivant, l'habit et la parure des rois :

« Pharaon prit son anneau qu'il avait à la main, et le mit en celle « de Joseph; il le fit ensuite revêtir d'une robe de fin lin, et lui mit « au cou un collier d'or. »

REPAS.

Les repas[3] se faisaient anciennement chez les Égyptiens avec beaucoup de réserve, comme nous l'apprend Apollonius. Ils soupaient assis, prenant une nourriture très-légère et très-saine, et ne buvaient de vin que ce qu'il en fallait pour avoir une aimable gaîté. Aux festins[4] qui se faisaient chez les riches, on portait après le repas, autour de la salle, un cercueil, avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représentait parfaitement un mort : elle n'avait qu'une coudée ou deux au plus. On la montrait à tous les convives tour à tour, en leur disant : « Jetez les yeux sur « cet homme; vous lui ressemblerez après votre mort : buvez donc « maintenant et vous divertissez. »

Plutarque dit sur le même sujet : « Cette figure de mort qu'ils « présentent aux convives n'est pas, comme quelques uns l'ont pensé, « une représentation de la mort d'Osiris : leur but en cela est de les « avertir qu'en jouissant des plaisirs de la vie, ils doivent se souvenir « qu'ils seront bientôt dans le même état. »

VASES.

Dans les salles à manger des Égyptiens[5], il y avait ordinairement trois vases de cuivre. Hérodote dit aussi qu'ils buvaient dans des coupes d'airain, qu'ils avaient soin de nettoyer tous les jours; et c'est, dit-il, un usage universel, dont personne ne s'exempte. Ils se servaient[6]

[1] Hérodote.
[2] Diodore de Sicile.
[3] Athénée.
[4] Hérodote.
[5] Athénée.
[6] Flavius Vopiscus.

aussi de vases de diverses couleurs dans leurs festins. Pline dit qu'ils savaient si bien profiter des avantages que leur procurait le Nil, qu'avec les feuilles de colocase entrelacées les unes dans les autres, ils faisaient différentes sortes de vases dans lesquels ils prenaient grand plaisir à boire.

COURONNES DE FLEURS.

« L'Égypte, dit Athénée, produit en abondance et en toute saison « ce qui ne vient même qu'en petite quantité en d'autres contrées « dans la saison convenable : aussi l'on n'y voit jamais manquer les « roses, les violettes blanches, ni même, ou bien rarement, aucune « autre fleur ». Pline parle de deux plantes dont les Égyptiens faisaient des couronnes; savoir, le solanum, et l'acinos, qui est une herbe qui ressemble au basilic : ses tiges et ses feuilles sont plus hérissées.

INSTRUMENS DE MUSIQUE.

La musique[1] était anciennement défendue chez les Égyptiens. Cependant on lit dans Hérodote, qu'ils se servaient de castagnettes et de flûtes; et Jubas dit[2] que le monaule, ou la flûte simple, était, selon les Égyptiens, une invention d'Osiris. Ils lui attribuaient aussi celle de la flûte oblique que l'on appelait *photinx*.

Ils se servaient aussi de sistres. Plutarque en fait ainsi la description dans son traité d'*Isis et Osiris :*

« Le sistre désigne le mouvement de l'univers. La partie supérieure « est d'une forme convexe. Sa circonférence contient quatre branches « de métal que l'on frappe, et qui désignent les quatre élémens : le feu, « la terre, l'air et l'eau. Au sommet de la convexité du sistre est la « figure d'un chat à face humaine; et au bas de l'instrument, au « dessous des branches de métal, on voit d'un côté la figure d'Isis « et de Nephtys : ces deux figures sont symboliques, et désignent la « génération et la corruption. Le chat est l'emblême de la lune par « son activité durant la nuit, et par sa fécondité. La face humaine « qu'on donne au chat montre que les changemens que la lune « éprouve sont dirigés par une faculté raisonnable et intelligente. »

[1] Diodore de Sicile.

[2] Athénée.

Apulée parle aussi des sistres dans son *Ane d'or:*

« Ces vénérables ministres de la religion faisaient un fort grand « bruit avec des sistres d'airain, d'argent, et même d'or. »

Le même auteur nous représente la déesse Isis tenant un sistre d'airain, dont la lame étroite et courbée en forme de baudrier, était traversée par trois verges de fer.

DÉCORATIONS INTÉRIEURES DES MAISONS.

Ptolémée Philopator[1] avait fait construire un vaisseau pour aller sur le Nil, au centre duquel étaient des chambres ornées à la grecque, et une salle à manger à neuf lits, de structure égyptienne; car les colonnes qu'on y avait élevées étaient rondes, et formées par des tambours qui étaient alternativement blancs et noirs. « Les « chapiteaux de cet ordre égyptien, dit Athénée, sont de forme « ronde, et tout le contour est orné de fleurons semblables à des « roses qui commencent à s'épanouir. Quant à la partie qu'on « appelle *le panier,* on n'y voit pas de volutes ou hélices, ni de « feuillages rudes, comme il y en a en haut des colonnes des Grecs; « mais des calices ouverts de lotus du Nil, et des dattes, telles « qu'on les voit lorsque le palmier commence à les pousser. Il y a « aussi d'autres feuillages en sculpture qui en font les ornemens, « depuis l'astragale où ces fleurons prennent naissance, et qui cou- « ronnent le tambour sur lequel pose le chapiteau. Cette partie de la « colonne présente un entrelacement de fleurs et de feuilles de féves « d'Égypte.

« C'est donc ainsi, dit encore Athénée, que les Égyptiens font « leurs colonnes, variant de même leurs murailles par l'alternative « de plinthes blancs et noirs : quelquefois même ils forment cette « bigarrure avec de l'albâtre ». La plupart de leurs plafonds[2] étaient semés d'étoiles sur un fond bleu.

Hérodote parle d'une salle[3] ornée de colonnes en forme de palmiers, avec d'autres ornemens. Le pavillon[4] que fit construire Ptolémée Philométor à Alexandrie pour la fête de Bacchus était décoré de

[1] Athénée.

[2] Voyez, pour l'architecture des Égyptiens, Norden et Pococke.

[3] Diodore de Sicile.

[4] Athénée.

colonnes semblables, avec d'autres dans les intervalles, qui ressemblaient à un thyrse.

GRECS DITS DE L'ÉGYPTE.

Flavius Vopiscus rapporte une lettre d'Adrien où on voit la vie que menaient les Égyptiens à Alexandrie; il dit : « Les uns y « soufflent le verre, d'autres y font le papier, les autres de la toile « de lin, et tout le monde y exerce quelque métier. »

Sopatre en parle ainsi dans *Athénée :* « Les Alexandrins travaillent « le verre de manière qu'ils lui font prendre toutes les formes qu'ils « veulent pour en faire différens vases, imitant ainsi la forme des « vases de terre qu'ils se procurent de toutes les contrées. »

La *besse*[1] était chez eux un vase à boire, plus large par le bas et qui se rétrécissait par le haut.

Quant à ce qu'on appelait l'*angotheque*[2] chez les Alexandrins, c'était un support triangulaire, creux au milieu, et sur lequel on pouvait poser un vase de terre. Les pauvres s'en procuraient en bois, et les riches en avaient de cuivre ou d'argent.

On faisait aussi[3] des vases de différentes formes à Naucrate; ils avaient l'apparence des phiales, et n'étaient pas faits à la roue, mais comme modelés au doigt. Le fond en était large, et l'on y voyait quatre anses. Il y avait beaucoup de potiers de terre (*Kerameis*) à Naucrate, et c'était d'eux que l'on avait nommé *Céramique* l'embouchure du Nil, voisine de cette ville. Du reste, leurs vases étaient recouverts d'une couleur qui les faisait prendre pour de l'argent.

HABITS DES LIBYENNES.

« Les Grecs, dit Hérodote, ont emprunté des Libyennes l'habil- « lement et l'égide des statues de Minerve, excepté que l'habit des « Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne sont « pas des serpens, mais des bandes minces de cuir : le reste de « l'habillement est le même. Le nom de ce vêtement prouve que « l'habit des statues de Minerve vient de Libye. Les femmes de ce

[1] Athénée. [2] Athénée. [3] Athénée.

« pays portent, en effet, par-dessus leurs habits, des peaux de « chèvre, sans poil, garnies de franges et teintes en rouge. »

Les femmes [1] des Libyens adrymachides portaient à chaque jambe un anneau de cuivre.

LIBYENS ET MAURITANIENS.

« Lorsque les Mauritaniens, dit Strabon, s'établissent dans une « contrée fertile, ils y mènent en grande partie la vie pastorale. Leurs « cheveux et leur barbe sont bouclés avec soin; ils nettoient leurs « dents, et sont curieux de la propreté de leurs ongles. Rarement les « voyez-vous s'approcher l'un de l'autre lorsqu'ils se promènent « ensemble, de peur de déranger l'ordre de leurs cheveux. Ils portent « des épées et combattent le plus communément avec la pique, « montés à cru sur leurs chevaux, dont les rênes sont faites de « joncs. Chez eux, les gens de pied emploient, au lieu de bouclier, « des peaux d'éléphant, et se couvrent de dépouilles de lion, de « panthère et d'ours, sur lesquelles ils se couchent pour dormir. « Les Massassyliens et les Libyens, qui les suivent, vivent pour la « plupart de même et s'en rapprochent beaucoup. Leurs tuniques « sont larges, et ils ne portent point de ceintures; ils se servent de « petites peltes [2] faites de cuir. Le fer de leurs lances est large et « court. Ils montent de petits chevaux très-vîtes à la course et « tellement obéissans, qu'ils les gouvernent avec une simple baguette. « Leurs colliers sont de bois ou de bourre, auxquels tiennent les « brides. Il y a plusieurs de ces chevaux qui suivent leurs maîtres, « même sans laisse et à la manière des chiens. »

ÉTHIOPIENS.

Les Éthiopiens [3], qui habitaient au dessus de l'Égypte dans la Libye, avaient les cheveux crépus, et étaient vêtus de peaux de léopard et de lion. Ils avaient des arcs de branches de palmier, de quatre coudées de long au moins, et de longues flèches de canne, à l'extrémité desquelles était, au lieu de fer, une pierre pointue, dont

[1] Hérodote.

[2] Bouclier échancré en forme de demi-lune, comme celui des Amazones.

[3] Hérodote.

ils se servaient aussi pour graver leurs cachets; cette pierre était le smyris[1]. Ils portaient des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, et des massues pleines de nœuds.

Les rois[2] des Égyptiens et des Éthiopiens portaient aussi un sceptre semblable[3], et ils avaient sur la tête un bonnet long, terminé par une espèce de houppe et entouré de ces serpens qu'on nomme *aspics*.

CARTHAGINOIS.

TERTULLIEN, dans son traité *du Manteau,* nous fait connaître le costume des Carthaginois, qui le blâmaient d'avoir changé d'habit; il leur dit:

« Cependant il faut que vous tombiez d'accord qu'autrefois vous « vous êtes vêtus d'une autre manière que vous ne le faites main- « tenant. Vous avez porté des tuniques, qui étaient fort estimées, « tant à cause de l'étoffe très-fine et délicatement tissue, que de « l'éclat de sa couleur de pourpre : outre que la façon en était belle « et commode, en ce que couvrant les genoux, elles ne descendaient « point plus bas; que leurs manches ne tenaient point les bras trop « serrés, et laissaient les mains libres; et qu'enfin, n'étant pas divisées « à l'endroit du sein par une ceinture, elles avaient une juste « symmétrie bienséante aux hommes. »

Pour ce qui est du manteau[4], qui était l'habit extérieur des hommes, il avait quatre angles. Les deux côtés du devant se rejetaient sur les épaules où il s'arrêtait, étant attaché autour du cou avec une agraffe.

C'était ainsi[5] que s'habillaient leurs voisins, les habitans d'Utique, sœur de Carthage; et en quelque lieu de l'Afrique qu'habitassent les Tyriens, ils n'avaient point d'autre habit que celui-là.

Ensuite, en parlant de l'époque où les citoyens d'Utique prirent l'habit des Romains leurs vainqueurs, ainsi que l'avaient fait les habitans de Carthage, il dit:

« Depuis que vous avez pris la toge, vous portez vos tuniques

[1] C'est notre éméri.
[2] Diodore de Sicile.
[3] Il ressemblait à une charrue, selon Diodore de Sicile.
[4] Tertullien.
[5] *Ibid.*

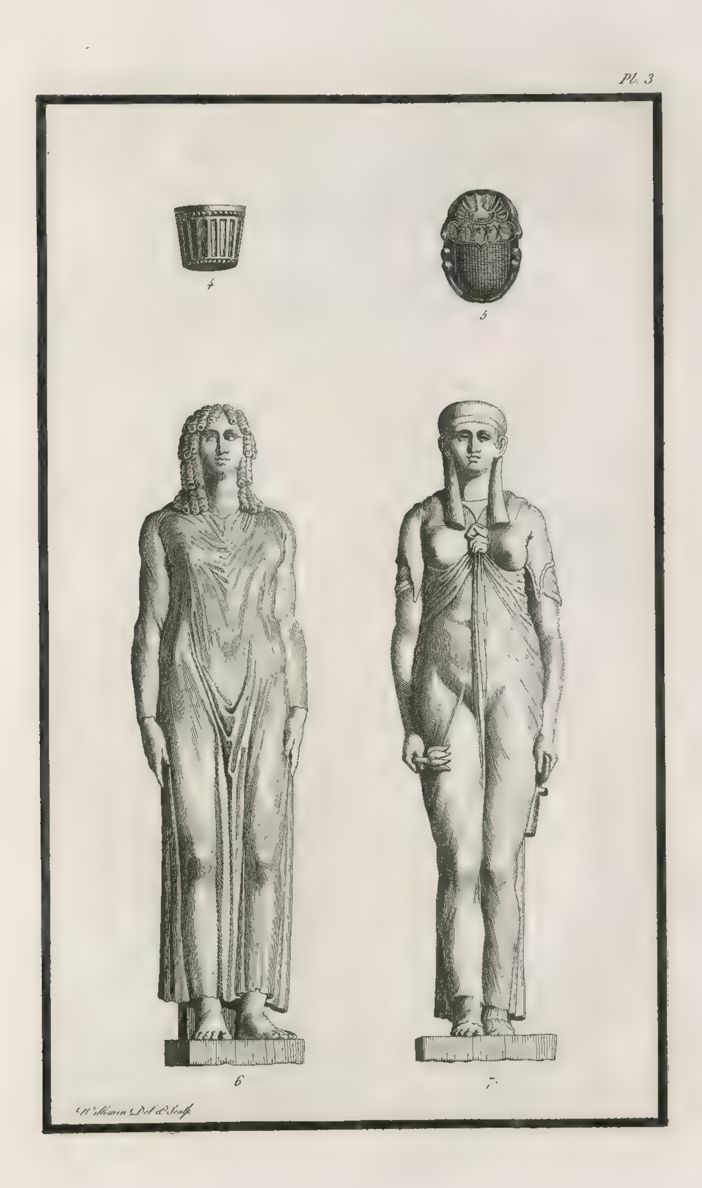
« plus longues qu'auparavant, et vous les suspendez, comme il vous « plaît, avec une ceinture; et maintenant, pour faire une toge de « votre manteau, vous lui donnez une forme ronde, en faisant de ses « angles et de tout ce qui excédait, un fort grand nombre de plis « que vous joignez ensemble. »

Plutarque nous dit, dans la *Vie de Timoléon,* que les Carthaginois étaient pesamment armés; qu'ils avaient des boucliers blancs, des cuirasses et des casques d'acier, d'un travail exquis et d'une grande beauté : ils portaient aussi des épées fort courtes et de petits javelots.

Pl.



Pl. 3






Pl. 4
8
9
10
Willemin Del. & Sculp.

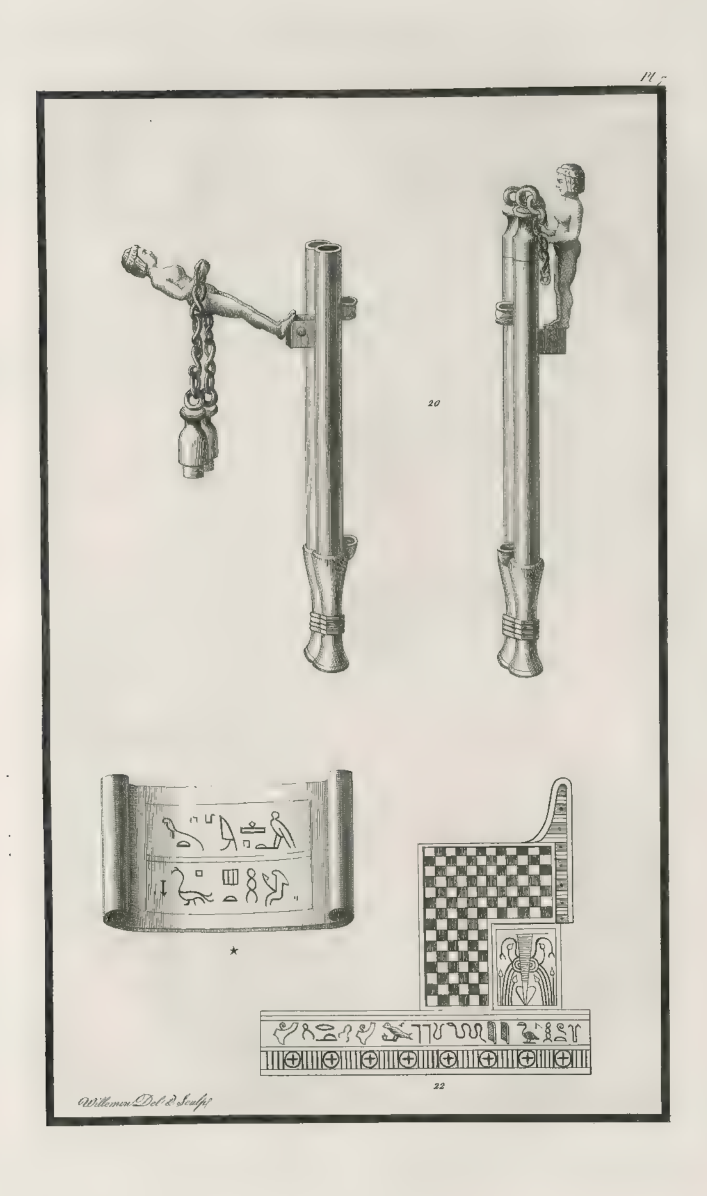



11
12.
13
14
Willemin Del. & Sculp.t

Pl. 6.

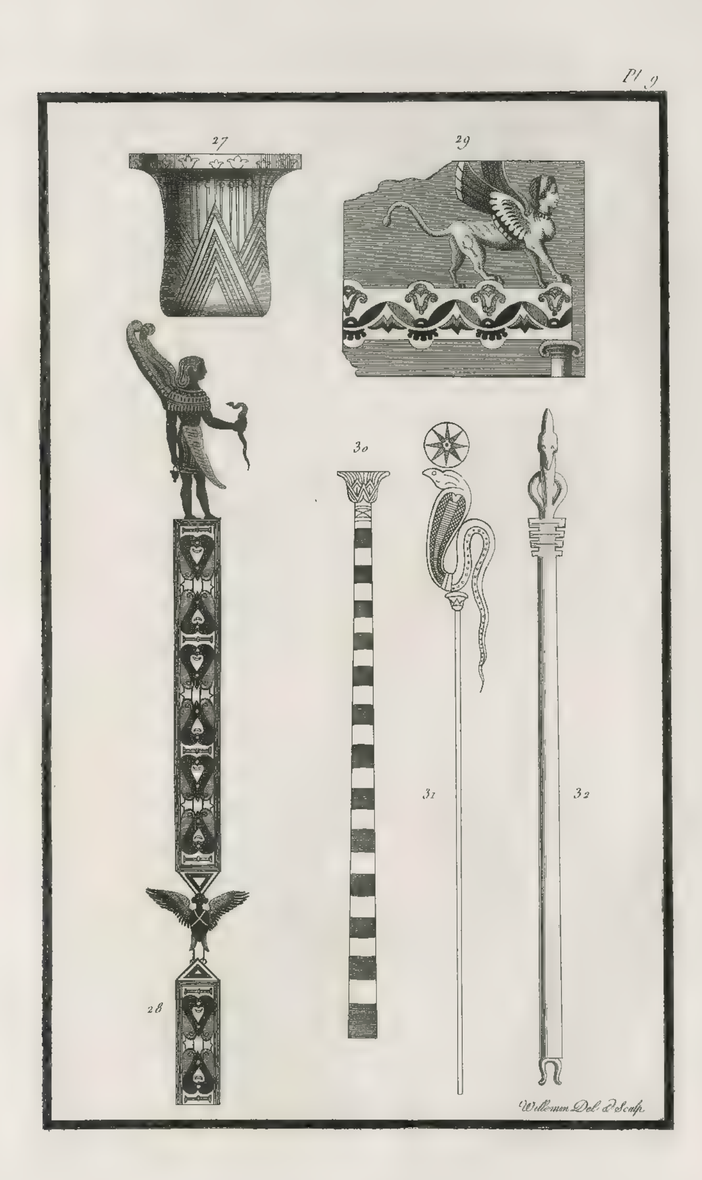


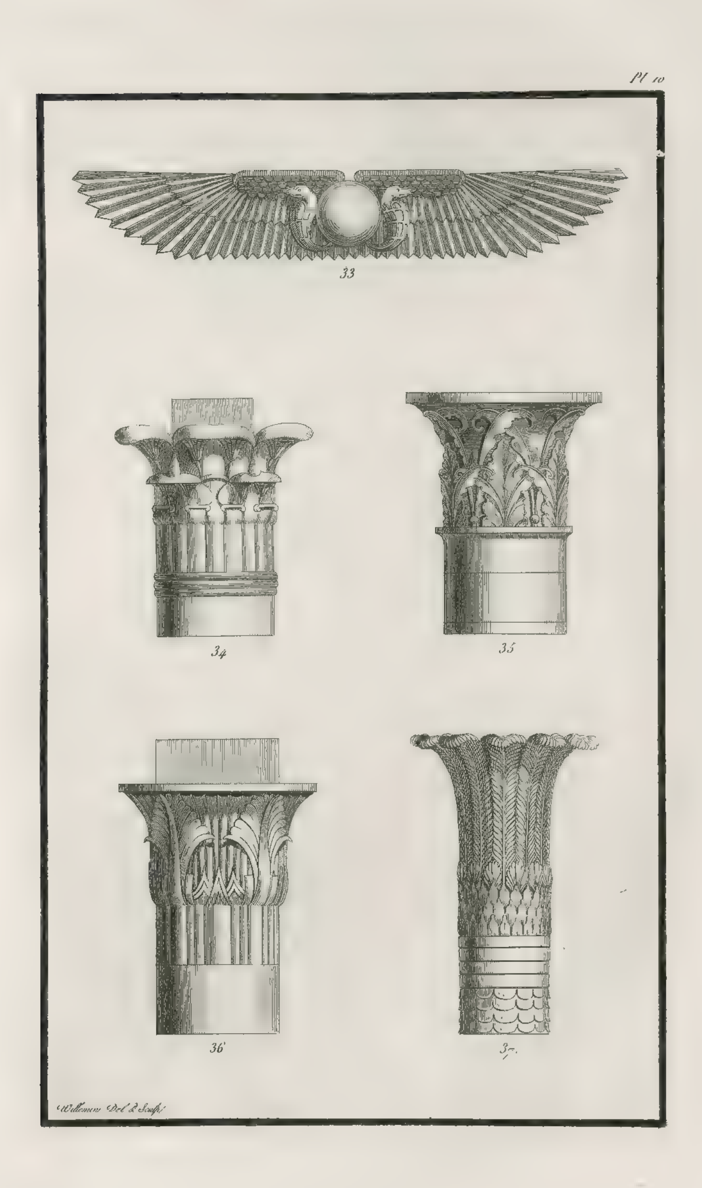


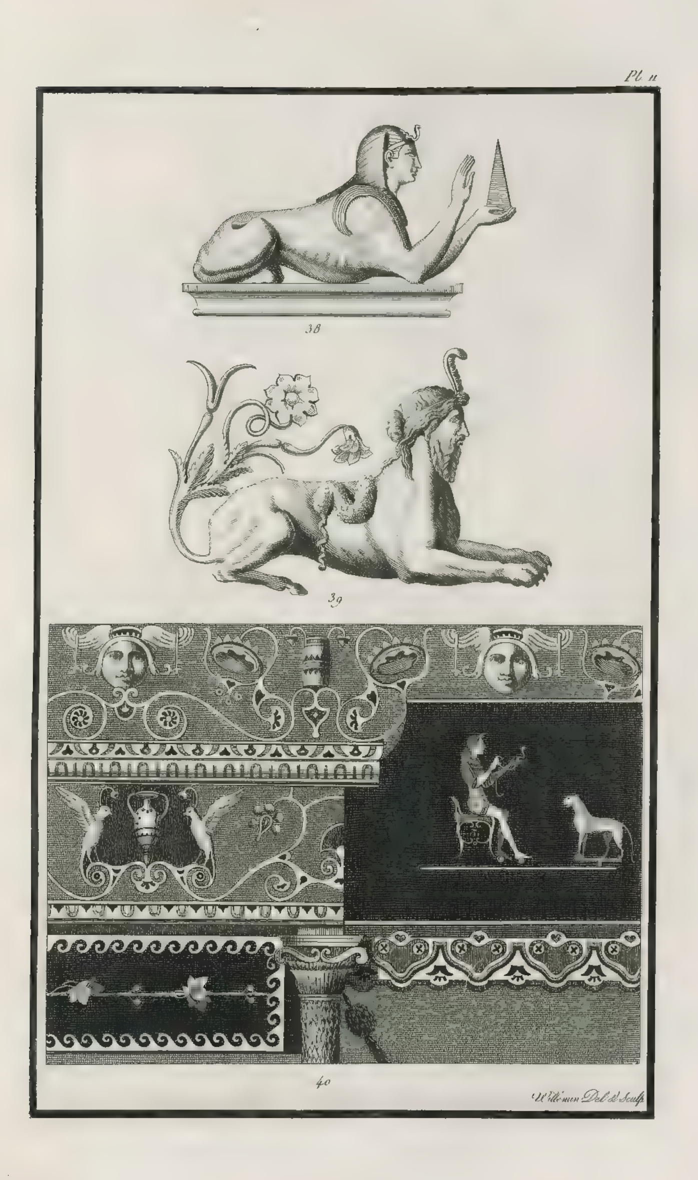

20
★
22
Willemin Del. & Sculp.

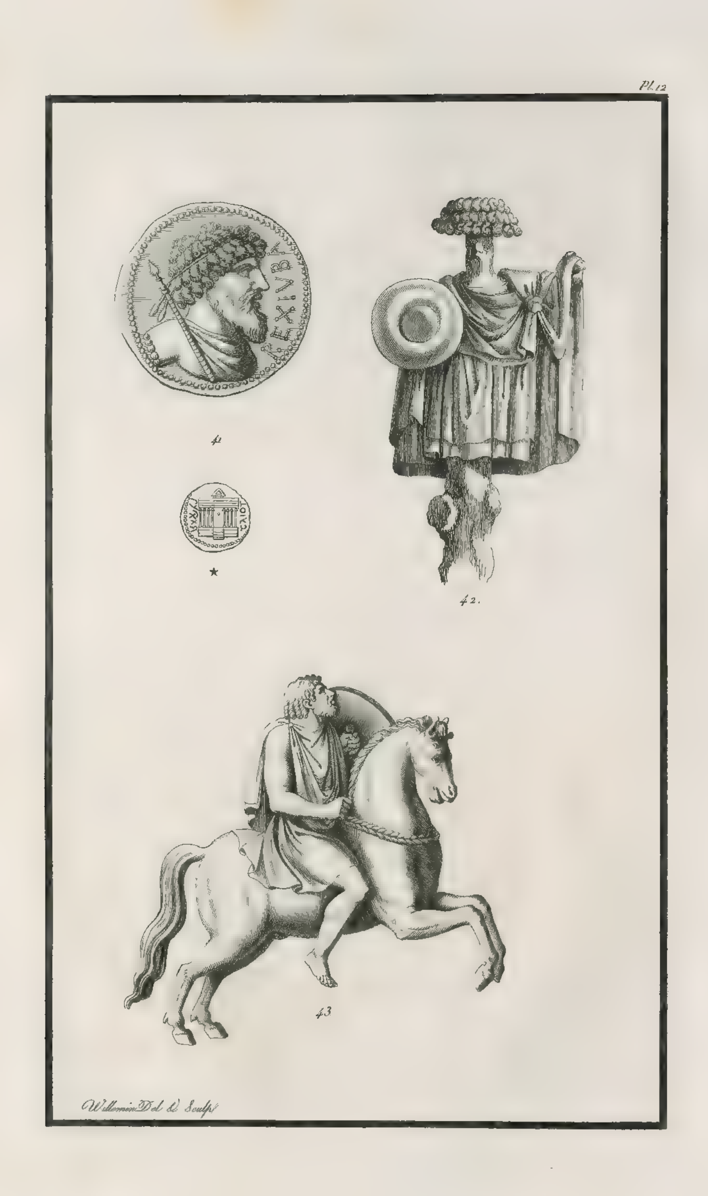
Pl 8




Pl. 9
27
29
28
30
31
32
Willemin Del. & Sculp.


33
34
35
36
37.
Willemin Del. & Sculp.


38
39
40
Willemin Del. & Sculp.


ΞΧΙΥΒΑ
ΣΙΟΤ
4
★
42.
43
Willemin Del. & Sculp.

NOTICE

DES DOUZE PREMIÈRES PLANCHES

QUI COMPOSENT L'AFRIQUE.

PLANCHE PREMIÈRE.

Le frontispice est composé d'un ornement tiré d'une peinture antique d'Herculanum.

PLANCHE II.

N° 1. Cette figure est gravée sur un jaspe bleu, tiré du cabinet de Florence, publié par Gori. Elle représente l'Égypte tenant un sceptre. Elle a sur la tête le bonnet royal dont parle Diodore de Sicile, et que l'on voit pareillement à une statue d'Osymandyas, publiée par Pococke.

* Tête d'Isis * en bas-relief de terre cuite, portant sept pouces en quarré, et conservée au cabinet national. Le travail, qui en est agréable et fin, nous prouve que si la religion n'avait pas défendu aux Égyptiens de disséquer, ils auraient pu acquérir des connaissances anatomiques qui les auraient fait parvenir dans la sculpture au même degré de perfection où sont arrivés les Grecs et les Romains.

N° 3. Ce numéro représente encore une Isis. Elle est gravée sur une agate publiée par Capponi. On y voit, ainsi que dans la précédente, le même arrangement dans la chevelure, dont les boucles tombent perpendiculairement sur les épaules; ce qui paraît être le genre de coiffure des femmes égyptiennes. Quant

Nota. Ce qui semble distinguer plus particulièrement les nations barbares de l'Asie et de l'Europe, ce sont les grands et larges caleçons qui leur descendaient jusqu'aux pieds, et que n'ont jamais portés les Grecs et les Romains avant le temps du bas empire. Quant aux Africains, il ne paraît pas qu'ils portassent ni caleçons, ni ceintures.

* Dubreuil, dans ses *Antiquités de Paris*, nous dit qu'Isis était la déesse tutélaire des anciens Parisiens. Clovis, fondateur de l'église qui portait le nom de *Sainte-Geneviève*, lui donna une portion des biens des prêtres d'Isis, ou du territoire situé entre Paris et le village d'Issy. Le reste fut donné par Childebert à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. On voyait encore en l'an 1514 la figure de la déesse Isis dans cette église; mais le cardinal Briçonnet la brisa, parce que le peuple lui rendait encore des hommages.

au collier dont ces têtes sont ornées, il paraît que les deux sexes en portaient indistinctement, comme on le verra aux planches suivantes. Ces deux têtes sont aussi ornées de la dépouille d'une poule de Numidie *. Il paraît que c'était une coiffure particulière aux reines d'Égypte, et qui avait quelque chose de magnifique.

PLANCHE III.

N° 4. Bracelet tiré d'une Isis conservée au Capitole. Cette figure portait cet ornement au poignet, et c'était encore une parure commune aux deux sexes. Niebuhr a donné, dans son *Voyage en Arabie,* une petite statue de bronze, qui a des bracelets aux bras, aux poignets, et même aux jambes, comme les femmes de certains peuples de Libye, selon Hérodote.

N° 5. Cette pierre verte, de deux pouces et demi de haut (du cabinet de Borioni), représente un scarabée gravé, que les Égyptiens des deux sexes portaient quelquefois au cou pour leur servir d'amulette.

N°s 6 et 7. Ces deux figures, publiées par Bottari, ont été trouvées dans la maison de campagne d'Adrien, près de Tivoli, dont la découverte a déja fourni tant de choses remarquables. La première de ces statues est vêtue d'une simple tunique, comme le sont communément celles des femmes égyptiennes; ce qui se trouve conforme avec le récit d'Hérodote. Cette figure de pierre de touche a sept pieds de hauteur.

Apulée donne deux habits à la déesse Isis. La statue du numéro 7 en porte aussi deux, dont la forme agréable se retrouve à plusieurs de celles qui sont au Capitole. L'habit de dessus que porte cette figure paraît être rond et fermé comme une tunique, et attaché au collier sous le sein. On peut dire, à l'occasion de ces figures, qu'il est heureux pour nous que les Grecs, avec leur habileté ordinaire, aient copié quelques figures égyptiennes, dont le mauvais travail les rend, la plupart, aussi inintelligibles pour le costume que leurs hiéroglyphes le sont pour l'écriture.

PLANCHE IV.

N° 8. Tête d'Égyptien, prise d'une statue grande comme nature et de marbre blanc. La coiffure est composée d'une étoffe rayée. Voyez Bottari.

N° 9. Cette statue est publiée par Visconti. Elle a les reins couverts d'une espèce de pagne ou de caleçon, qui paraît être d'écorce de *papyrus,* dont Pline dit que l'on faisait des étoffes pour s'habiller. Le bonnet de cet Égyptien, son collier, et ses bracelets, d'une forme grande et riche, nous font connaître la richesse du costume égyptien.

N° 10. Statue d'Égyptien, publiée par Bottari. Elle paraît vêtue de deux habits,

* La pintade, selon Bellon.

ressemblant assez à la description que nous en fait Hérodote. Le premier est une tunique longue, et le second pourrait être une espèce de manteau : on en voit sur plusieurs monumens, dont le bas est de forme quarrée.

PLANCHE V.

N° 11. Osiris en bas-relief de bois de sycomore, du cabinet du prélat Borgia à Velletri, expliqué par Visconti. Cette figure est ornée de quatre bracelets et d'un collier : elle a, en outre, une espèce de cuirasse, ainsi que celle du n° 14[1]; ce qui pourrait les faire prendre, avec vraisemblance, pour des guerriers. Le sceptre qu'ils tiennent est une marque de l'autorité, selon Plutarque.

N° 12. De ces deux amulettes, le premier est un œil[2] de porcelaine, percé sur sa largeur, pour être suspendu au cou. On en faisait des colliers entiers, comme on peut le voir sur la table isiaque, où il y en a deux. Ce petit monument, publié par Caylus, a de hauteur un pouce dix lignes, et de largeur deux pouces trois lignes.

Le second amulette, de même grandeur que l'original, et de même matière que le précédent, paraît avoir servi au même usage. (Cabinet de ***.)

N° 13. Petit monument en bois de sycomore, de la hauteur d'un pied quatre pouces, publié par Caylus. C'est une imitation de momie. On en trouve une grande quantité; ils paraissent avoir servi, dans les repas des Égyptiens, à l'usage dont parlent Hérodote et Plutarque.

PLANCHE VI.

Ce n° 15 est un vase de bronze, conservé au cabinet national. La hauteur de ce monument est de neuf pouces quatre lignes. Voyez dom Martin et Caylus.

Celui du n° 16, tiré de la table isiaque, pourrait être un vase à boire, de même que ceux que l'on voit sur l'obélisque de Campo Marzo à Rome.

On trouve en Égypte beaucoup de vases de pierre ou d'albâtre, formés en canope, de dix à douze pouces de haut, et dont les couvercles sont surmontés d'une tête humaine ou d'animal. Ces vases servaient ordinairement aux Égyptiens pour mettre des parfums et des aromates.

Le vase du n° 17 est en basalte; et celui représenté en face et de profil, sous le n° 18, est en albâtre. De ces deux beaux canopes, le premier a été publié par Bottari, et le second, qui ne l'a point encore été, a environ deux pieds et demi de haut, et se trouve au Vatican à Rome.

[1] Elle est copiée de la table isiaque, qui est en cuivre, et gravée en creux, incrustée en filets d'argent. Cette table se trouve maintenant conservée à Turin.

[2] Les Égyptiens, selon Plutarque, représentaient Osiris par un œil.

PLANCHE VII.

N° 20. Ce curieux monument en bronze, que Caylus croit avoir servi d'écritoire, a été trouvé dans l'Égypte. La moulure, qui fait vers le bas la liaison des deux canons, paraît caractériser le style égyptien. Il a de longueur six pouces onze lignes, sur un pouce de large. (Muséum national.)

* Volume écrit en caractères hiéroglyphiques, pris d'une petite statue de bronze. (Cabinet de ***.)

N° 22. Siége égyptien, dont la forme se retrouve sur beaucoup de monumens de l'Égypte, comme on l'a vu aux planches précédentes. Celui-ci est copié d'après la table isiaque, expliquée par Pignorius.

PLANCHE VIII.

N°s 24 et 25. Harpes copiées par Bruce, d'après des peintures d'un des caveaux des sépulcres de Thèbes en Égypte. Elles sont dignes de la plus grande attention pour l'élégance de leur forme; elles semblent être incrustées avec de l'ivoire, de l'écaille et de la nacre de perle, et elles sont accompagnées, dans l'original, d'un homme qui en joue debout, et qui a cinq pieds dix pouces de haut: l'instrument a un peu moins de six pieds et demi.

Les n°s 23 et 26 représentent deux sistres en bronze. Celui à trois branches porte un chat à face humaine, tel que nous le dit Plutarque. (Cabinet de la Chausse.)

Celui à quatre branches a été trouvé à Herculanum. Les moulures qui sont au bas de son manche se trouvent semblables à celles de l'écritoire de la planche précédente. Ces instrumens de musique ont ordinairement sept à huit pouces de haut.

PLANCHE IX.

N° 27. Chapiteau égyptien, tiré des ruines de Luxxor, publié par Pococke.

N° 30. Colonne prise du centre de la table isiaque: les tambours en sont noirs et blancs, ce qui se trouve conforme avec le récit d'Athénée.

Les n°s 28 et 29 représentent deux arabesques, qui sont très-propres à nous faire connaître le style et la forme des ornemens des Égyptiens. Celui du n° 28 a été trouvé à Civita; il est peint sur un fond blanc: l'oiseau posé sur le triangle est peint en rouge, avec des ailes jaunes; de petites bandelettes blanches sont croisées sur sa poitrine; la coiffure de la figure est bleue; le collier offre, sur un fond bleu, des lignes jaunes et rouges foncées; le tablier est bleu, le serpent blanchâtre, et le sceau jaune. (Voyez *le Pitture antiche d'Ercolano.*)

Le n° 31, représenté sur la table isiaque, pourrait être un de ces étendards dont parle Diodore de Sicile. L'animal qui est au bout de la pique est le serpent appelé *thebam nassar.*

N° 32. Ce sceptre, pris d'une figure de bronze, est d'une forme plus riche que ceux de la planche V. (Voyez Caylus.)

PLANCHE X.

N° 33. Cet ornement se trouve sur presque toutes les portes des édifices égyptiens.

Les n°s 34, 36 et 37, représentent des chapiteaux qui ornent encore les bâtimens de l'isle Elle-Heist, ou Phile, sur le Nil.

Celui du n° 35 est tiré des monumens de Thèbes, dessinés par Norden.

PLANCHE XI.

Le n° 38 représente un sphinx égyptien femelle : il est copié de l'obélisque de Campo Marzo, publié par Bandini. Celui-ci a de remarquable qu'il a des bras de femme, et qu'il tient de la main gauche une pyramide.

Celui du n° 39 est un sphinx[1] mal barbu, pris d'un bas-relief de terre. Ce qu'il a de singulier, ce sont ses jambes de derrière qui sont de cheval, ou de chèvre. On voit plusieurs de ces sphinx barbus sur la table isiaque et dans une peinture d'Herculanum. (Voyez Winckelmann.)

N° 40. Cette arabesque a été trouvée dans les fouilles faites à Portici. La figure, qui est sur un fond noir, a un bonnet verd, dont les ornemens sont jaunes. Le vêtement est verd et rouge, ses bords sont jaunes; le tablier est blanc; l'animal est de couleur jaunâtre; le thyrse et les nœuds sont verds; le fût de la colonne est verd; les colombes sont blanches, ainsi que le vase, dont les ornemens sont verds; les masques sont blancs. Ce précieux fragment de peinture peut nous donner une idée des décorations des Égyptiens dans l'intérieur de leurs maisons. (Voyez *le Pitture antiche d'Ercolano.*)

PLANCHE XII.

Le n° 41 représente Juba, roi de Mauritanie, tiré d'une médaille d'argent du cabinet national; le revers est au dessous.

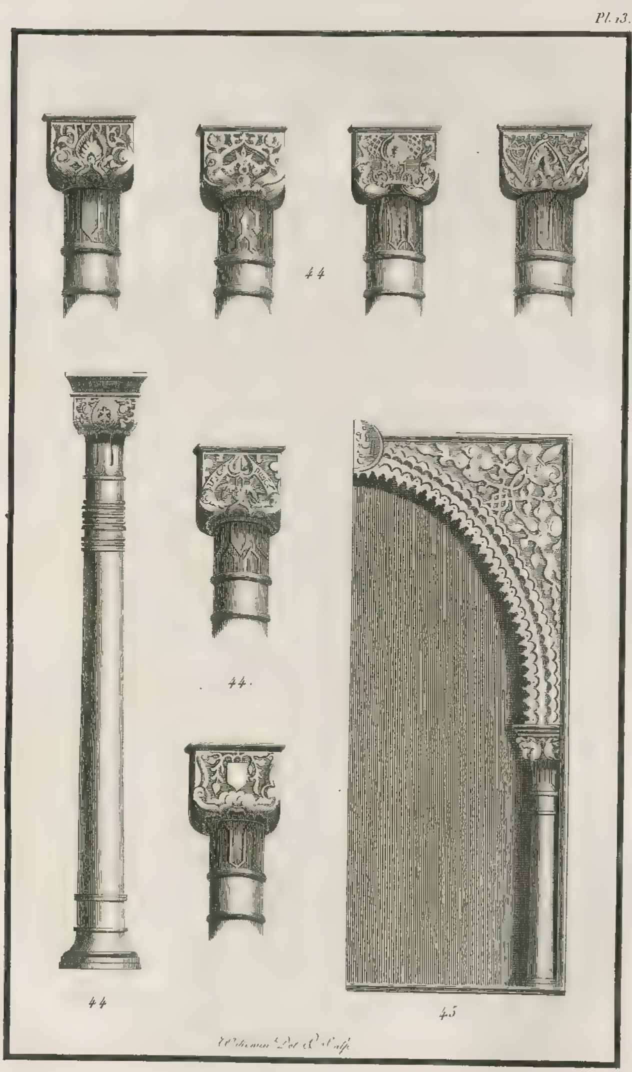
N° 42. Ce trophée mauritanien est composé de la tunique, du manteau[2], du

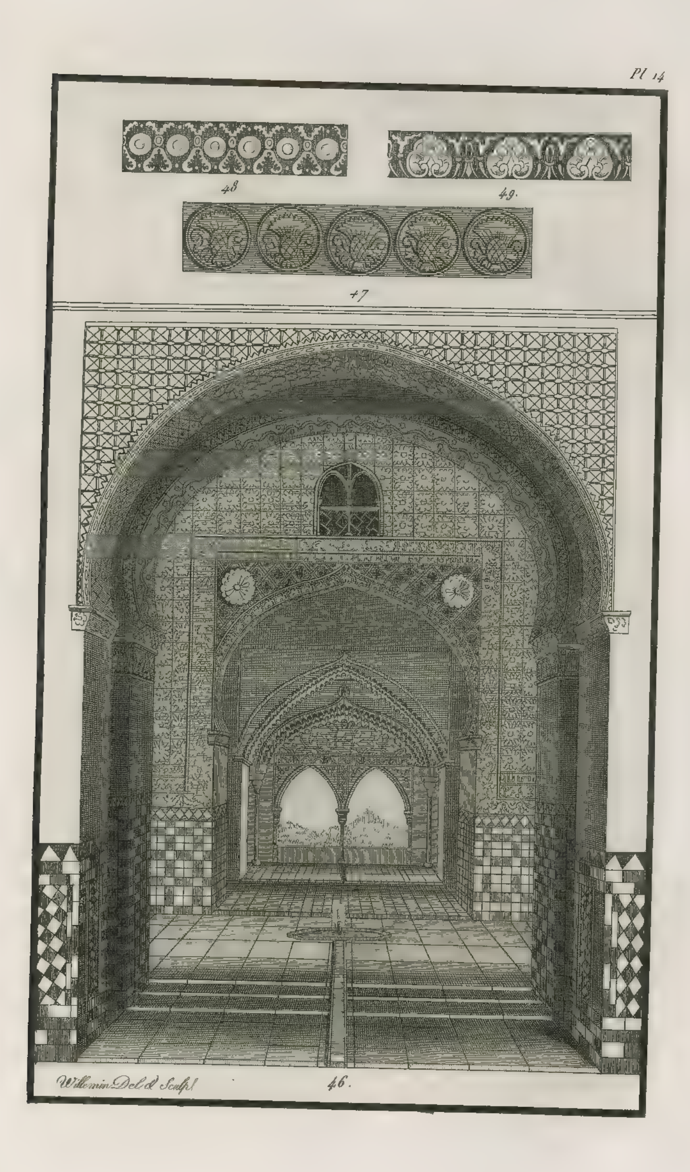
[1] Il a dans l'original dix pouces de long.

[2] Il paraît être de forme quarrée.

bouclier de cuir, et de la coiffure bouclée dont parle Strabon. Cette coiffure est semblable à celle de Juba, et du cavalier maure du n° 43, pris sur la colonne trajane, gravé par P. S. Bartoli. Le trophée est tiré d'un bas-relief de marbre, publié par Venuti, et conservé au palais Mattei à Rome.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.


44
44.
44
45
Wakeman Del. & Sculp.


Pl 14
48
49.
47
Willemin Del. et Sculp.
46.

AVERTISSEMENT.

Un lecteur instruit ne saurait ignorer que les auteurs anciens, et principalement les classiques, qui font la base de cette explication, ont, dans leur texte original, ou traduits, plus ou moins d'éditions accompagnées de tables, qui présentent, dans un ordre alphabétique, les choses dont ils ont fait une mention particulière. En conséquence, j'avais cru pouvoir me dispenser (comme le célèbre Montfaucon) de citer les livres et les chapitres : mais comme plusieurs savans dont je respecte les lumières et les talens, m'ont fait observer que mon ouvrage acquerrait un nouveau mérite aux yeux des connaisseurs, si le texte était accompagné de citations * exactes, je me suis empressé de mettre dans ce supplément un index de ces mêmes citations, par livres, chapitres et pages, dans l'ordre ci-après.

Nota. La liste des souscripteurs sera imprimée dans l'ordre de leurs inscriptions, à la fin de cet ouvrage. Le Gouvernement a souscrit pour plusieurs exemplaires.

* Voici ce que dit Winckelmann sur l'abus des citations trop multipliées, et le peu d'utilité que les artistes en retirent :

« Les artistes entendent à demi mot ce qu'on « leur dit sur les arts. La plus saine partie d'entre « eux regarde, avec raison, comme une folie « de mettre plus de temps à la lecture qu'au « travail, ainsi que nous l'enseigne un ancien « orateur. Il s'ensuit que, quand on n'a rien « de nouveau à leur apprendre, on obtient du « moins leur suffrage par la briéveté de l'élocu- « tion. Je pense, en général, que, comme le « sentiment du beau consiste plus dans la finesse « du tact que dans la profondeur du savoir, il « faut religieusement observer le principe de « Néoptolème : Raisonne, mais en peu de mots. »
(*Mémoire sur la vie de Winckelmann.*)

INDEX.

SUPPLÉMENT

AU TEXTE DE L'AFRIQUE.

ORNEMENS DES PRINCES MAURES ET NUMIDES, DU TEMPS DE JUSTINIEN.

CES marques étaient, selon Procope * de Césarée, un sceptre d'argent doré, un diadême d'argent avec des banderoles aussi d'argent, une chlamyde qui s'attache sur l'épaule, de même qu'une robe thessalienne, avec des brodequins dorés.

* *Histoire de la guerre des Vandales,* liv. 1, chap 25.

NOTICE

DES DEUX PLANCHES

DU SUPPLÉMENT DE L'AFRIQUE.

PLANCHE XIII.

Cette planche représente des détails curieux d'architecture mauresque, pris sur des édifices bâtis en Espagne par les Maures, du temps que ce royaume leur appartenait. Les six chapiteaux et la colonne sous le n° 44 sont tirés de la cour des lions dans l'Alhambra de Grenade.

Le n° 45 représente une arcade dans la salle des ambassadeurs.

PLANCHE XIV.

N° 46. Entrée de la cour de las dos Hermanas dans l'Alhambra de Grenade. L'originalité de cette décoration intérieure d'un palais maure, et la richesse de cette architecture qui a donné naissance au gothique, n'échapperont pas sans doute aux yeux des artistes, qui y reconnaîtront facilement le goût oriental.

Le n° 47 est une frise qui sert d'ornement au même bâtiment. Les monumens de ces deux planches ont été publiés à Londres par Swinburne, excepté les ornemens du n° 48, qui sont pris d'un vase arabe en porcelaine, publié en Espagne.

CHOIX

DE

COSTUMES

CIVILS ET MILITAIRES

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

COSTUMES

DES PEUPLES DE L'ASIE.

SECONDE PARTIE.

LES PHÉNICIENS.

ARMES.

Les Phéniciens[1] et les Syriens de la Palestine portaient des casques à peu près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des javelots et des boucliers[2] dont le bord n'était pas garni de fer.

[1] Hérodote, liv. VII, page 60.

[2] Pelte, espèce de bouclier en forme de demi-lune.

LES INDIENS.

PARURE DES FEMMES.

DIODORE DE SICILE nous fait ainsi connaître leur parure par celle de la femme de l'officier indien qui servait dans l'armée d'Eumène.

« Ses ornemens [1] consistaient en un grand nombre de bagues « qu'elle avait à ses doigts, garnies de pierres précieuses de toutes « les couleurs et choisies entre les plus brillantes et les plus fines. Sa « tête était chargée d'étoiles d'or entre-mêlées de pierres du même « poids et du même éclat que les premières, et elle portait à son « cou une multitude de colliers qui croissaient tous en grosseur et « en longueur. »

HABITS DES HOMMES.

« Tous les Indiens sont libres, dit Arrien [2], et ils n'ont point d'es- « claves parmi eux. Leur vêtement est de lin; ils en font une espèce « de robe qui leur vient jusqu'aux jambes, et portent avec cela un « habillement de tête qui leur couvre aussi les épaules. Les plus « riches portent des pendans d'oreilles d'ivoire, car les autres n'en « ont point. Ils se servent aussi, durant la chaleur, de parasols. Ils « se peignent la barbe de diverses couleurs; de sorte que les uns « l'ont blanche, les autres bleue ou verte. Leurs souliers sont d'un « cuir blanc, accommodé très-proprement, et ils ont les talons hauts « pour paraître de plus belle taille. Du reste [3], les Indiens sont grands, « et la plupart ont sept pieds de haut; leur couleur est plus brune « que celle des autres nations, excepté les Éthiopiens. »

Voici ce qu'en dit Quinte-Curce [4]:

« Les Indiens se couvrent de robes de lin qui descendent jusqu'aux « talons: ils ont des sandales aux pieds, et s'enveloppent la tête avec « des morceaux de toile. Ils portent aux oreilles des pierreries, aux « bras et aux avant-bras des bracelets d'or, qui distinguent parmi « eux la noblesse ou l'opulence; ils ont plus de soin de peigner leur

[1] Liv. XIX, page 75.
[2] *Description des Indes.*
[3] *Guerres d'Alexandre,* liv. V, an 9.
[4] Liv. VIII, chap. 9.

« chevelure que de la couper aux ciseaux. Jamais ils ne rasent le « menton, mais ils rasent le poil du reste du visage ». Et Diodore de Sicile[1] dit « qu'ils nourrissent avec soin leurs barbes jusqu'à la fin « de leurs jours. »

Selon Pline[2], « ils aiment extrêmement les béryls longs, et disent « qu'il n'y a point de pierreries qui se passent mieux d'or que celle-là. « Aussi, après les avoir percés, ils les enfilent et s'en font des colliers.

Les brachmanes[3], ou les sages, laissaient croître leurs cheveux; ils portaient des mitres blanches, et marchaient nus-pieds. Leur habit était étroit et court; il était fait d'une sorte de lin aussi blanc, mais plus doux que celui de Pamphylie. Ils portaient aussi l'anneau et un bâton qui avait, dit-on, de grandes vertus, sur lesquelles ils gardaient le secret.

Cependant le luxe des rois indiens[4], auquel ils donnaient le nom de magnificence, surpassait ce qu'il y avait de plus excessif parmi toutes les nations. Quand le roi se laissait voir en public, ses officiers portaient des encensoirs d'argent, et parfumaient tous les chemins par où il devait passer : il était couché sur une litière d'or, garnie de perles suspendues tout autour; ses robes de lin étaient enrichies d'or et de pourpre; sa litière était suivie de gens armés et de gardes du corps, parmi lesquels on portait, sur des branches d'arbres, des oiseaux instruits à le distraire, par leur chant, des affaires sérieuses. Son palais était orné de colonnes dorées; une vigne ciselée d'or rampait autour; l'ouvrage était orné par des figures d'argent représentant des oiseaux. Le palais était ouvert à ceux qui se présentaient pendant que l'on peignait et que l'on accommodait la chevelure du roi : c'était alors qu'il donnait audience aux ambassadeurs, et qu'il rendait la justice à ses peuples. On lui ôtait ses sandales, et on lui frottait les pieds avec des parfums. Son plus violent exercice était de tirer des flèches à la chasse sur des animaux enfermés dans un parc, pendant que ses concubines chantaient. Il faisait à cheval les petits voyages : mais, s'il était question d'aller loin, c'étaient des éléphans qui traînaient son char, et ces grands animaux étaient entièrement couverts d'or; et afin qu'il ne manquât rien à la dépravation des

[1] Liv. III, page 461.

[2] Liv. XXXVII, page 273.

[3] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. III, chap. 15.

[4] Quinte-Curce, liv. VIII, chap. 9.

mœurs, il avait derrière lui une longue suite de courtisanes dans des litières d'or. Ce train était séparé de celui de la reine; mais il l'égalait par sa pompe.

Sopithes [1], un des rois de cette contrée, qui se rendit à Alexandre, portait une robe chamarrée d'or et de pourpre, qui lui couvrait aussi les jambes; il avait des sandales d'or enrichies de pierreries; des bracelets de perles lui couvraient les poignets et les bras; et à ses oreilles pendaient deux grosses pierres précieuses de la plus belle eau : son sceptre d'or était garni de béryls.

ARMES.

L'infanterie [2] des Indiens portait des arcs de la hauteur d'un homme; et lorsqu'ils voulaient les bander, ils les baissaient contre terre, et mettaient le pied gauche dessus. Ces arcs [3] et leurs flèches étaient de cannes : les flèches, armées de pointes de fer, avaient quatre pieds et demi de haut. Quelques uns [4] portaient un bouclier de cuir de bœuf crû, qui couvrait presque l'homme tout entier; mais il était plus étroit que lui. Ceux-là avaient des javelots au lieu d'arcs et de flèches. Ils avaient tous des cimeterres à deux mains, assez larges, et longs de quatre pieds et demi; mais ils ne s'en servaient pas souvent, et ne combattaient ordinairement que de loin. Ils se servaient de tympanons au lieu de trompettes. On portait la statue d'Hercule [5] à la tête de l'infanterie : c'était pour les gens de guerre le plus puissant encouragement; et, selon les lois militaires, c'était un crime d'abandonner ceux qui en étaient chargés : on encourait même la peine de mort, si on ne la rapportait pas de la bataille.

La cavalerie [6] portait deux javelots et un bouclier, le tout plus petit que l'infanterie. Leurs chevaux n'avaient ni selle ni bride; ils leur mettaient un licou de cuir de bœuf crû, où il y avait de petits clous attachés qui les piquaient lorsqu'on les voulait arrêter, et pour mors ils n'avaient qu'un filet. Ils se servaient aussi à la guerre de chariots [7] traînés par des chevaux et des zèbres; ceux [8] qui les montaient étaient

[1] Quinte-Curce, liv. IX, chap. 1.
[2] Arrien, *Description des Indes.*
[3] Hérodote, liv. VII, page 51.
[4] Arrien, *Description des Indes.*
[5] Quinte-Curce, liv. VIII, chap. 14.
[6] Arrien, *Description des Indes.*
[7] Hérodote, liv. VII, page 59.
[8] Quinte-Curce, liv. IX, chap. 1.

armés les uns de javelots, les autres de haches. Leurs montures[1] ordinaires étaient des chevaux et des chameaux; mais les plus riches avaient des éléphans, ce qui était parmi eux une marque de grandeur.

Suidas[2] dit que chaque Indien avait une enseigne qui lui était particulière, et d'autres signes relatifs à ses ancêtres. Un escadron de mille hommes de cavalerie était précédé d'un dragon fixé sur une pique. La tête de ce simulacre était d'argent; sa gueule menaçante et fort entr'ouverte en laissait voir les dents; tout le reste de son corps fait de soie représentait, par sa grosseur et sa longueur, et par la variété des couleurs dont il était bigarré, un dragon véritable. Un cavalier, poussant son cheval à toute bride, et élevant cette lance en l'air, faisait entrer le vent dans le dragon, dont le corps était fermé, à l'exception de la gueule, et il le faisait ainsi flotter et déployer ses vives couleurs.

Les Indiens[3], au lieu de trompettes, agitaient avec grand bruit des fouets qu'ils faisaient résonner dans l'air. Ils avaient encore des tympanes ou tambours qui rendaient un bruit effrayant, et qui étaient ainsi pratiqués : dans une souche creusée de bois de sapin, on ajustait des sonnettes de cuivre; l'embouchure de ce vase était exactement refermée par un cuir de taureau : cet instrument se portait fort élevé; et lorsqu'on voulait en faire usage, on frappait sur le vase de bois, que l'on tenait renversé; alors les fortes et nombreuses sonnettes qui s'y trouvaient intérieurement suspendues, produisaient une suite de sons forts et obscurs qui interdisaient ceux qui n'en connaissaient pas la cause, ne sachant si ce bruit effroyable et qui ressemblait à un mugissement, était celui d'un instrument, ou le hurlement de quelque animal féroce.

REPAS.

Mégasthène dit[4] qu'au souper on servait à chaque Indien une table, et que cette table ressemblait aux engithèques[5]. On mettait dessus un plat d'or, où l'on versait, pour le premier service, du riz bouilli; après cela, on servait beaucoup de viandes rôties et apprêtées à la manière indienne.

[1] Arrien, *Description des Indes*.
[2] Tome III, page 671.
[3] Suidas, tome III, page 516.
[4] Athénée, liv. IV, chap. 13.
[5] Voyez, pour l'engithèque, l'article des ustensiles et des meubles de table chez les Grecs.

« Ce sont les femmes, dit Quinte-Curce[1], qui préparent à manger; « ce sont elles qui servent le vin, dont tous les Indiens font grand « usage. »

Selon Philostrate[2], « on est dans l'usage de se couronner quand « on mange chez le roi. Dans les festins, le roi se tient sur « un lit: près de lui sont tout au plus cinq de ses parens; tous les « autres mangent assis. Au milieu, on dresse une table comme un « autel, qui va jusqu'aux genoux. On jonche cette table de branches « de laurier et d'un arbre semblable au myrte, et qui produit le baume « dont les Indiens font usage. Chaque convive se lève de sa place; « s'approche de la table, prend des mets ou en coupe un morceau; « se remet à sa place et se rassasie. Quand ils ont assez mangé, on « apporte des tasses d'or et d'argent, si grandes que chacune peut « suffire à dix personnes; ils se baissent pour boire à ces tasses, « comme les animaux qui s'abreuvent. En buvant ils font des tours « dangereux qui demandent de l'adresse et du courage: attraper un « cheveu à coups de fronde, lancer des flèches si juste qu'elles tracent « le contour d'un enfant appuyé à une planche, ce sont les exercices « dont les Indiens, même ivres, s'acquittent très-bien dans un festin. »

ÉTHIOPIENS.

Les Éthiopiens[3] orientaux avaient les cheveux droits. Ils étaient armés à peu près comme les Indiens, et ils portaient sur la tête des peaux de front de cheval, enlevées avec la crinière et les oreilles qui se tenaient droites; la crinière leur servait d'aigrette: des peaux de grues leur tenaient lieu de boucliers.

PERSES.

Isidore dit, en parlant de quelques peuples asiatiques:

« On reconnaît[4] les nations par la différence de leurs vêtemens « comme par celle de leurs langages. Les Indiens[5] portent du lin; les « Perses s'ornent de pierreries, se couvrent la tête avec une tiare, et

[1] Liv. VIII, chap. 9.
[2] *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. II, chap. 28.
[3] Hérodote, liv. VII, page 53.
[4] Isidore, liv. XIX, chap. 33.
[5] *Ibid.* chap. 23.

« les bras et les cuisses avec du lin; les Sères[1] s'habillent avec de la « soie; les Arméniens sont armés de carquois, et les Parthes se revêtent « de sarabares[2], vêtement sinueux et ample. On lit dans Publius : Eh! « pourquoi ont-ils donc suspendu à ton ventre le sarabare des Parthes? « Chez quelques autres peuples, on donne le nom de *sarabare* à des « choses dont on se couvre la tête, et semblables à ce que nous voyons « peint sur la tête des mages. »

HABITS DES FEMMES PERSES.

Beaucoup d'auteurs parlent de la richesse de la parure des femmes perses[3] sans nous en donner aucun détail. Il paraît seulement par le passage suivant, que les habits, chez les Perses, étaient de la même forme pour les deux sexes, puisqu'ils les portaient également.

Amestris[4], femme de Xerxès, fit don à ce prince d'un habit magnifique de diverses couleurs, qu'elle avait tissu elle-même : Xerxès s'en revêtit pour aller voir Artaynte, femme de Darius, dont il était amoureux, et qui lui demanda sur-le-champ cet habit, qu'il ne put lui refuser; Artaynte, enchantée de ce présent, se fit un plaisir de s'en parer.

Elien[5], en parlant d'Aspasie nommée Milto, qui fut conduite à Cyrus, frère d'Artaxerxès, dit : « Elle ne voulait prendre ni la magni- « fique robe, ni le manteau peint de diverses couleurs, qu'on lui avait « préparés. »

Le scholiaste d'Eschyle, dans *les Perses,* rapporte que les femmes de ce pays portaient des ceintures larges et à franges; et Strabon[6] dit d'après Philostrate, dans l'image de Rhodogines, que les femmes de la Perse se sont servies de braches.

Héliodore, en parlant d'une reine de Perse, dit[7] : « La reine Arsaca, « assise sur un trône, était ornée d'un habit mêlé de pourpre et d'or; « parée de riches colliers, elle s'enorgueillissait sous l'éclat de sa tiare. »

[1] Peuple de l'Inde.

[2] Pantalon large, plissé depuis la ceinture jusqu'aux pieds; il était aussi appelé *braches,* selon Suidas, tome III, page 284.

[3] On sait que les femmes perses sont d'une beauté parfaite, dit Ammien Marcellin, liv. XXIV, chap. 6.

[4] Hérodote, liv. IX, page 80.

[5] *Histoires diverses,* liv. XII, chap. 1.

[6] Liv. XV.

[7] Héliodore, liv. VII.

HABITS ET ARMES.

Xénophon[1], en parlant des premiers Perses, dit qu'ils étaient divisés en quatre classes, et qu'ils envoyaient leurs enfans aux écoles pour y apprendre les lois et l'exercice du javelot et de l'arc jusqu'à la dix-septième année, où ils entraient dans la classe des adolescens. Pendant les dix années qu'ils restaient dans cette classe, ils montaient la garde; et lorsque le roi sortait pour la chasse, il se faisait accompagner par la moitié de ces jeunes gens. Chacun d'eux devait porter un carquois garni de flèches, une épée[2], une hache, un bouclier, et deux javelots; l'un qu'ils lançaient, l'autre qu'ils gardaient à la main. Les autres jeunes gens s'occupaient aux exercices qu'ils avaient appris; ils vivaient ainsi pendant dix ans, après lesquels ils entraient dans la classe des hommes faits, et y passaient vingt-cinq ans.

S'il s'agissait[3] d'aller à la guerre, ils ne portaient ni arcs ni javelots: ils n'avaient que des armes propres à combattre de près[4]; une cuirasse, un cimeterre, une hache à la main droite, au bras gauche un bouclier (semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les Perses, dit Xénophon). Lorsqu'ils avaient cinquante ans accomplis, ils passaient dans la classe des anciens; ceux-là avaient le privilége de ne point porter les armes hors de leur patrie. Tous ceux qui avaient été ainsi élevés dans les écoles publiques s'appelaient *homotimes :* on choisissait dans ce corps les magistrats et les officiers supérieurs.

La cavalerie perse[5] était armée comme l'infanterie, excepté un petit nombre qui avait sur la tête des lames d'airain et de fer, travaillées au marteau.

Le poète géographe Dionysius s'exprime ainsi en parlant du faste et du luxe excessif des Perses[6]:

« Ils se revêtent d'armes éclatantes d'or. Les freins que rongent « leurs chevaux superbes sont d'or, et les éperons que le Perse attache

[1] *Cyropédie,* liv. I, page 11 et suiv.

[2] Quinte-Curce, liv. VIII, nous apprend que les Perses se servaient aussi de glaives légèrement recourbés et façonnés en forme de faux; on appelait ces glaives *copides;* et Plutarque, *Vie d'Aristide,* dit que les Perses, à la bataille de Platée, se servirent de ces mêmes armes.

[3] *Ibid.*

[4] On contraignait à coups de fouet les Perses à travailler et à combattre. (Xénophon, *Retraite des dix mille,* liv. III; et Hérodote, liv. VII.)

[5] Hérodote, liv. VII, page 58.

[6] Vers 1057 et suiv.

« à ses pieds délicats sont du même métal : vous compteriez difficile-
« ment leurs richesses. »

L'étendard royal des Perses était, selon Xénophon[1], une aigle d'or aux ailes éployées et portée au haut d'une pique.

Masistius, général de la cavalerie perse, avait, selon Hérodote[2], une cuirasse d'or à écailles, qu'il portait sous un habit de pourpre; et Plutarque[3] dit qu'il avait non seulement le corps, mais les bras et les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain et de fer.

Xénophon[4], en parlant d'Abradate, roi de la Susiane, dit qu'au moment où ce prince allait endosser sa cuirasse, faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée son épouse lui apporta un casque d'or avec un panache de couleur d'hyacinthe, des brassarts et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre, plissée par le bas, et qui descendait jusqu'à terre.

Voici ce que dit Strabon[5] sur les Perses:

« Les mœurs des Mèdes et des Perses se rapprochent en beaucoup « de choses. Les enfans portent des ornemens d'or, et ne paraissent « point en présence de leur père avant l'âge de quatre ans. Depuis « cinq ans jusqu'à trente-trois, ils apprennent à tirer de l'arc, à lancer « le dard, à monter des chevaux : arrivés à l'âge fait, ils sont armés « de la *cetra,* bouclier fait en forme de rhombe; ils ont en outre des « arcs et des carquois, des *sagaris*[6], des *copides,* et autour de la tête « un bonnet en forme de tour, et sur la poitrine une cuirasse à écailles. « Les princes ont une triple anaxyride[7] et une double tunique à « manches, descendant jusqu'aux genoux, et dont le dessous est « blanc et le dessus à fleurs. L'été ils portent un vêtement couleur de « pourpre, et qui, pendant l'hiver, est toujours orné de fleurs. Ils « ont des tiares et des infules semblables à celles des mages[8], et « des chaussures élevées et doubles. Le peuple porte une double « tunique descendant jusqu'au milieu des jambes, et autour de la « tête un morceau de toile; tous sont armés de l'arc et de la « fronde. »

[1] *Retraite des dix mille,* liv. VII, page 182.
[2] Liv. IX, page 16.
[3] *Vie d'Aristide.*
[4] *Cyropédie,* liv. VI, page 172.
[5] Livre XV, page 537.
[6] Hache à deux tranchans.
[7] Même vêtement que les braches.
[8] Strabon dit que les mages avaient sur la tête avec des tiares serrées et pendantes des deux côtés, en sorte qu'elles couvraient les lèvres et les joues. (Liv. XV.)

Selon Hérodote[1], les Perses avaient de longs cheveux[2], et portaient des bonnets[3] de laine non foulée, qu'on appelait tiares; des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches; des cuirasses à l'égyptienne[4] qui étaient de fer, travaillées en forme d'écailles de poisson, et de longs hauts-de-chausses, qui leur couvraient les jambes. Ils portaient une espèce de boucliers qu'on appelait *gerre*, avec un carquois au-dessous; de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et outre cela un poignard descendant de la ceinture sur la cuisse droite.

Parmi les Perses[5], il y avait un corps de dix mille hommes choisis; ils étaient tout éclatans d'or: on les appelait *les immortels*, parce que si quelqu'un d'entre eux venait à manquer ou à périr, on le remplaçait par un autre. De ces dix mille hommes[6], il y en avait mille qui avaient des grenades d'or à la place de la pointe qui servait à fixer la pique en terre : ils renfermaient au milieu d'eux les neuf mille autres; ceux-ci portaient à l'extrémité de leurs piques des grenades d'argent.

Xénophon[7] nous donne ainsi la description de la marche pompeuse imaginée par Cyrus, lorsqu'il sortit pour la première fois de son palais:

La veille de la cérémonie, il manda les chefs tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes : ce fut alors que cet habillement passa en usage parmi les Perses[8]. Quand les portes du palais s'ouvrirent, on vit sortir d'abord quatre taureaux superbes, qui devaient être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les mages. Après les taureaux venaient les chevaux destinés pour le Soleil; ensuite un char consacré à Jupiter : ce char était blanc et orné de festons; le timon était doré. Suivait un autre char blanc comme le premier, orné de même de festons;

[1] Liv. VI, page 102.

[2] Les Perses aimaient ceux qui avaient le nez aquilin, et les regardaient comme les plus beaux hommes. (Plutarque, *Apophthegmes des rois de Perse et autres.*)

[3] Hérodote, liv. VII, page 49.

[4] *Id.* liv. I, page 105.

[5] *Id.* liv. VII, page 57.

[6] *Ibid.* page 37.

[7] *Cyropédie,* liv. VIII, page 310 et suiv.

[8] Cyrus prit lui-même l'habillement des Mèdes, et engagea les grands à l'imiter, parce que cet habillement avait le double avantage de cacher les défauts du corps et de faire paraître les hommes plus grands et plus beaux; car la chaussure médique était faite de manière qu'on pouvait placer en dedans, sans qu'on s'en aperçût, de quoi agrandir la taille. Il approuvait que les Perses se peignissent les yeux, afin de les rendre plus vifs, et qu'ils se fardassent le visage, pour relever la couleur naturelle de leur teint. (Xénophon, *Retraite des dix mille,* liv. VIII, page 289.)

celui-ci était consacré au Soleil : enfin un troisième dont les chevaux avaient des housses de couleur de pourpre, et derrière lequel marchaient des hommes portant du feu dans un grand vase. Cyrus, précédé de ce cortége, sortit du palais sur son char. Sa tête était couverte d'une tiare qui s'élevait en pointe[1] ; il avait une tunique mêlée de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, et des brodequins de couleur de feu. Sa tiare[2] était ceinte du diadême, que portaient pareillement ceux qu'il honorait du titre de ses cousins, et que portent encore ceux qui jouissent de la même distinction (dit Xénophon). Ses mains étaient nues[3]. Il avait à ses côtés le conducteur de son char.

Lorsque Cyrus[4] fut sorti du palais, quatre mille doryphores se mirent en marche; deux mille à chaque côté de son char. Environ trois cents eunuques richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval. Après eux venaient deux cents chevaux de main, des écuries du roi, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis par les chars et la cavalerie perse. Cette marche pompeuse, imaginée par Cyrus, se renouvelait chaque fois que le roi de Perse sortait en cérémonie, avec la seule différence qu'on n'y menait point de victimes, quand le prince ne devait pas offrir de sacrifices.

Voici maintenant la même cérémonie telle qu'elle était pratiquée du temps de Darius, vaincu par Alexandre.

« C'était un usage national chez les Perses, dit Quinte-Curce[5], de « ne se mettre en marche qu'après le lever du Soleil : le jour étant « déja grand, la trompette donnait le signal de la tente du roi; au « haut de cette tente, pour être à la portée de tous les yeux, brillait « l'image du Soleil, enchâssée dans du crystal. Or voici dans quel « ordre ils marchaient. Le feu, qu'ils appelaient éternel et sacré, était « porté à la tête de l'armée sur des autels d'argent : des mages étaient « derrière, chantant des hymnes à la façon du pays; ils étaient suivis « par trois cent soixante-cinq jeunes gens, revêtus de manteaux

[1] Quelques auteurs disent que la *cyrbasia* était une tiare que les rois de Perse portaient droite, et ses principaux officiers inclinée. C'est une espèce de casque et de bonnet. (Suidas, tome II, page 400.)

[2] Pollux appelle aussi la tiare des Perses *cyrbasia* et *pileus*. (Liv. VIII, chap. 13.)

[3] Toutes les fois qu'on était à portée d'être vu par le roi, les soldats perses tenaient leurs mains cachées sous leurs manteaux. (Xénophon, *Retraite des dix mille*, liv. VIII, page 315.)

[4] *Id. ibid.* page 310 et suiv.

[5] Liv. III, chap. 3.

« de pourpre; et ce nombre représentait celui des jours de l'année, « car les Perses donnent aussi à leur année ce nombre de jours. Un « char consacré à Jupiter venait ensuite, tiré par des chevaux blancs; « puis un coursier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelaient *le* « *cheval du Soleil :* des houssines d'or et des habits blancs étaient « la parure des conducteurs des chevaux. Arrivaient ensuite dix « chariots richement incrustés d'or et d'argent. Après cela marchait « un corps de cavalerie, composé de douze nations différentes d'armes « et de mœurs : elle était suivie de ceux que les Perses appellent « *immortels,* au nombre de dix mille; ils portaient des colliers d'or[1], « des manteaux éclatans de dorure, et des tuniques[2] à manches, et « ornées de pierreries. A peu de distance paraissaient, au nombre de « quinze mille, ceux qu'on nommait *les cousins du roi;* troupe dont « la parure approchait de celle des femmes, et plus remarquable par « sa somptuosité que par l'éclat de ses armes. Ils étaient suivis immé- « diatement par ceux qu'on appelait *doryphores,* chargés ordinaire- « ment du manteau royal; ils précédaient le char sur lequel le roi était « élevé. Les deux côtés de ce char étaient ornés d'images des dieux « en or et en argent : des pierreries éclataient sur le joug, d'où « s'élevaient deux statues d'or hautes d'une coudée, l'une représentant « Ninus, et l'autre Bélus; entre elles deux était une aigle d'or éployée.

« La parure[3] du roi surpassait tout le reste en magnificence : le « milieu de sa tunique de pourpre était rayé de blanc; son manteau, « broché d'or, était enrichi d'éperviers également d'or, qui sem- « blaient s'attaquer à coups de bec; il portait, à la manière des femmes, « une ceinture d'or, d'où pendait son cimeterre dans un fourreau fait « d'une pierre précieuse : les Perses appelaient tiare (*cidaris*[4]) l'orne- « ment de tête qui distinguait le roi, et qui était entouré d'un diadême

[1] Diodore de Sicile, liv. v, dit que les Perses portaient des anneaux et des pendans aux oreilles.

[2] La *candys.* C'était, selon Pollux, une tunique perse à manches, et suspendue aux épaules; c'était aussi la même que les Grecs appelaient *kéiridote,* et à laquelle on donnait aussi le nom de *kapyris.* (Liv. VII, chap. 13.)

[3] Démétrius surpassa les rois de l'Asie par sa magnificence. En effet, la chaussure qu'il fit faire, lui coûta une somme considérable. Quant à la forme de l'ouvrage, c'était une espèce de brodequin de feutre, de la couleur de pourpre la plus précieuse. L'art y avait représenté de tous côtés divers dessins en or, formant une des plus riches broderies. Ses chlamydes étaient de couleur brune, mais d'une étoffe brillante; on y avait tissu un ciel parsemé d'étoiles d'or, les douze signes du zodiaque. Une bande parsemée d'or serrait sa tiare de pourpre, et revenait par derrière faire tomber les extrémités de ses franges. (Athénée, liv. XII, chap. 9.)

[4] La *cidaris* était de *byssus,* selon Esdras, liv. III, chap. 3.

« bleu mêlé de blanc. Le char était suivi de dix mille piquiers; leurs « piques étaient enrichies d'argent et garnies de pointes d'or. A droite « et à gauche, le roi était accompagné par environ deux cents de ses « parens les plus distingués. Cette escorte était suivie par les chevaux « du roi, au nombre de quatre cents. A la distance d'un stade, venait « ensuite sur un char Sysigambis, mère de Darius; et sur un autre, « son épouse : les femmes attachées aux reines étaient à cheval; elles « étaient suivies de quinze chariots ou litières, que les Perses appellent « *armamaxes*, où étaient les enfans du roi et une troupe d'eunuques, « espèce d'hommes que ces peuples étaient fort loin de mépriser. Puis « suivaient sur des chars les concubines du roi, au nombre de trois « cent soixante, vêtues et parées comme des reines; et derrière elles « le trésor du roi était porté par six cents mulets et trois cents cha- « meaux, sous une escorte d'archers. Sur leurs pas venaient les femmes « des parens et des ministres du roi, et des troupes de goujats et gens « de bagages, tous montés sur des voitures. La marche était fermée « par des compagnies armées à la légère, ayant chacune leurs chefs. »

Selon Dinon[1], lorsque le roi descendait de son char, si peu élevé que fût ce char, il ne descendait pas à terre, ni ne s'appuyait sur les bras de personne; mais on lui présentait un siége d'or, sur lequel il posait les pieds pour descendre. Voilà pourquoi il y avait toujours un porte-siége qui suivait le char du roi. Si l'on en croit Héraclide[2] de Cumes dans son *Histoire de Perse*, trois cents femmes gardaient le roi pendant la nuit, et dormaient le jour pour pouvoir mieux veiller. Elles passaient ces veilles aux lumières, chantant et jouant de divers instrumens[3]. Les *mélophores*[4] étaient du nombre des gardes armés de lances, et Perses de nation, ayant des pommes d'or (*meela*) à un des bouts de leur pique. C'étaient mille hommes d'élite, pris dans les dix mille Perses qu'on appelait *immortels*. Selon Phylarque[5], ces

[1] Athénée, liv. XII, chap. 2.

[2] *Ibid.*

[3] Les rois de Perse étaient fort jaloux d'avoir à leur suite des musiciennes, comme on le voit par la lettre que Parménion écrivit à Alexandre, après avoir pris Damas, et s'être rendu maître de tous les bagages de Darius. En effet, en lui détaillant les prisonniers qu'il fit, il dit : « Je « trouvai trois cent vingt-neuf concubines, « musiciennes du roi, quarante-six hommes « occupés uniquement à faire des guirlandes et « des couronnes, deux cent soixante-dix-sept « cuisiniers, vingt-neuf garçons de cuisine, « treize pâtissiers, dix-sept hommes destinés à « préparer les boissons, soixante-dix hommes « chargés de filtrer le vin, quarante parfumeurs. » (Athénée, liv. XIII, chap. 9.)

[4] *Ibid.* liv. XII, chap. 2.

[5] *Id. ibid.* chap. 9.

mélophores étaient habillés de pourpre et de jaune. Les archers avaient des manteaux couleur de feu, d'autres violets, et plusieurs en avaient de bleus. Le roi[1] traversait leur salle à pied sur des tapis ras de Sarde, dont le plancher était garni, et personne n'y marchait que lui : lorsqu'il voulait monter en voiture ou à cheval, il se rendait à la dernière salle, car jamais un roi de Perse n'a paru à pied hors de son palais : ses concubines sortaient même avec lui lorsqu'il allait à la chasse.

Voici les présens[2] que le roi de Perse avait coutume de faire aux ambassadeurs qui lui venaient, soit de la Grèce, soit de tout autre pays : il donnait à chaque envoyé deux vases d'argent de la valeur de deux talens (on peut apprécier, dit Élien, le talent babylonien à soixante et douze mines attiques), une épée persique, des bracelets et un collier[3] (ces trois articles valent ensemble, dit le même auteur, mille dariques); enfin une robe à la façon des Mèdes, qu'on appelait *dorophorique*.

Xénophon[4], en parlant des changemens qui étaient survenus dans la manière de vivre des Perses, dit : « Ils ont, à la vérité, conservé l'usage « de ne point cracher et de ne se point moucher; mais ils ont perdu celui « de travailler. Il leur est défendu de porter de grandes coupes dans « les festins, et ils tirent vanité de posséder un grand nombre de vases « précieux. Ils ne se contentent pas d'être couchés mollement : il faut « que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis, qui, en obéissant « au poids, empêchent qu'on ne sente la résistance du plancher. « Pendant l'hiver ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps « et les pieds : ils ont les doigts dans des espèces d'étuis. Une ancienne « loi leur défendait de paraître à pied dans les chemins; et le but de « ce réglement était d'en faire de bons cavaliers : ils l'observent « encore; mais ils ont plus de tapis sur leurs chevaux que sur leurs « lits, et sont beaucoup moins curieux d'être bien à cheval que d'être « assis mollement. »

[1] Athénée, liv. XII, chap. 2.

[2] Élien, *Histoires diverses*, liv. I, chap. 22.

[3] Charès de Mitylène dit dans son *Histoire d'Alexandre*, en parlant des perles, que l'on en faisait des colliers, des bracelets, des cordons pour les pieds, et que les Mèdes, les Perses et tous les Asiatiques préféraient ces ornemens à ceux faits d'or. (Athénée, liv. III, chap. 14.)

[4] *Cyropédie*, liv. VIII, page 392 et suiv.

REPAS.

Héraclide de Cumes, qui a écrit sur les usages des Perses[1], dit ce qui suit dans son second livre, intitulé *Des préparatifs:* « Ceux qui servent « le roi de Perse à table, se sont tous bien lavés auparavant, et sont « vêtus de blanc : ils ont été occupés presque la moitié du jour aux « préparatifs du repas. Quant aux convives du roi, les uns mangent « hors de la salle, et les voit qui veut; les autres sont dans l'intérieur « avec le roi, mais ils ne mangent pas à la même table : il y a deux « salles en face l'une de l'autre, dans la première desquelles le roi « mange, les convives sont dans la seconde; le roi les voit à travers « un rideau tiré devant la porte, mais eux ne le voient point. Cepen- « dant ils mangent quelquefois tous ensemble; savoir, les jours de « fêtes : c'est dans une salle où est aussi le roi, mais dans une grande « pièce qui y est pratiquée pour lui. Lorsque le roi fait une débauche « (car il en fait souvent), il y a au plus douze personnes qui boivent « avec lui; c'est ordinairement après le souper, le roi ayant mangé « seul à sa table, et les autres à la leur. Alors un des eunuques appelle « ces douze convives. Lorsqu'ils sont tous réunis, ils boivent avec le « roi, non pas du même vin; ils sont assis à terre, tandis qu'il est « couché sur un lit à pieds d'or.

« En général, le roi dîne et soupe seul; quelquefois sa femme et « quelques uns de ses fils soupent avec lui[2]. Pendant le repas plusieurs « concubines chantent en s'accompagnant avec des instrumens[3] : l'une « d'elles prélude, et les autres chantent toutes ensemble. »

Posidonius dit[4] dans ses *Histoires,* que lorsqu'on avait distribué les couronnes aux festins des rois de Babylone et de Syrie, des gens arrivaient portant dans de petites outres des parfums de cette première ville. Ils faisaient alors le tour des convives sans en approcher, et répandaient ces parfums sur leurs couronnes, en forme de rosée, n'en laissant pas tomber une goutte ailleurs.

[1] Athénée, liv. IV, chap. 10.

[2] Selon Plutarque, la place la plus honorable de la table chez les Perses, était celle du milieu, qui était occupée par le roi. (*Symposiaques,* liv. I, quest. 3.)

[3] Suidas, au mot *Psaltriæ,* dit que les unes jouaient de la flûte, et que d'autres s'accompagnaient du pentachorde ou de l'heptachorde.

[4] Athénée, liv. XV, chap. 13.

VASES A BOIRE.

Labronion[1]. C'était une sorte de vase à boire usité en Perse, ainsi nommé de ce qu'on y pouvait boire largement. Il était très-évasé, et d'une grande capacité. Les anses en étaient fort grandes. Ménandre[2] parle du *labronion* dans ce passage de son *Pêcheur :*

« Lorsqu'un homme a une riche fortune, il peut avoir un buffet garni en or, des « robes de pourpre de Perse, de petits vases ornés de reliefs, des figures en bosse, des « tragélaphes, des labronion. »

Il dit[3] encore dans ses *Philadelphes :*

« Déja l'on avait apporté le vase à verser le vin, des *labronioi* enrichis de pierreries, et « l'on avait placé des Perses avec des chasse-mouches. »

Hipparque[4] écrit dans sa *Thaïs :*

« Ce *labronion* est venu bien à propos. — Ma foi, c'est un vase à boire qui pèse deux « cents pièces d'or. O ma chère, le fameux labronion! »

Condy[5]. Nicomaque écrit dans son ouvrage sur les fêtes de l'Égypte, que le *condy* est un vase de Perse : à son origine il était formé comme le globe céleste.

Oon. Dinon[6] écrit dans son *Histoire de Perse*, « Du vin mêlé dans « un œuf d'or, coupe dans laquelle boit le roi. »

Ctésias[7] rapporte « que ceux qui sont disgraciés du roi chez les « Perses, ne se servent que de vases de terre cuite. »

MEUBLES.

C'était sur un trône d'or[8] que le roi s'asseyait pour rendre la justice; et ce trône était placé entre quatre petites colonnes enrichies de pierreries. Au-dessus on tendait un voile de pourpre jaspée.

[1] Athénée, livre XI, chap. 10.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] Athénée, liv. XI, chap. 6.
[6] *Ibid.* chap. 11.
[7] *Ibid.* chap. 3.
[8] *Ibid.* liv. XII, chap. 2.

Selon Charès de Mitylène[1] dans son *Histoire d'Alexandre*, les rois de Perse poussèrent leur molle volupté et leur luxe jusqu'à se faire pratiquer à la tête de leur lit une salle à cinq lits, dans laquelle ils tenaient toujours en réserve cinq mille talens d'or : c'est ce qu'on appelait *l'oreiller du roi.* Au pied du lit était pratiquée une autre pièce à trois lits, où il y avait trois mille talens d'argent : on l'appelait *le marche-pied du roi.* On voyait dans sa chambre à coucher une vigne d'or, enrichie de pierreries, qui s'étendait au-dessus du lit. Amynte dit même, dans son *Itinéraire,* que cette vigne avait ses grappes[2] formées des pierres les plus précieuses, et que près d'elle on avait posé un cratère d'or, ouvrage de Théodore de Samos.

Les Perses, dit Héraclide[3], curieux que leurs lits fussent bien parés et mollets, ont eu les premiers des gens destinés à ce service. Phanias le Péripatéticien nous apprend que Timagoras de Crète, ou Euthymus de Gortyne, étant allé, par jalousie contre Thémistocle, à la cour du roi de Perse, Artaxerxès, qui l'estimait, lui fit présent d'un lit à pieds d'argent, avec sa garniture très-riche, et lui envoya un officier pour lui faire son lit, disant que les Grecs n'y entendaient rien. Il donna aussi à ce Crétois un pavillon avec un ciel parsemé de fleurs, un fauteuil d'argent, un parasol garni d'or en lames, des coupes d'or ornées de pierres précieuses, cent autres grandes coupes d'argent, des cratères du même métal, cent jeunes filles, autant de jeunes garçons, six mille pièces d'or, sans ce qu'on lui fournit tous les jours pour sa dépense, et cent tables d'érable à pieds d'ivoire. Cratinus fait mention de tables d'érable à trois pieds.

Hipparque[4] écrit, dans ses *Anasozomènes*, ou *Sauvés du danger:*

« Il y a un petit tapis charmant, de diverses couleurs, où l'on voit des figures de « Perses et des griffons terribles, tels que ceux du même pays. »

DÉCORATIONS INTÉRIEURES DES MAISONS.

Lorsque[5] les Perses firent la conquête de l'Égypte sous Cambyse, ils emmenèrent des artistes égyptiens, et leur firent bâtir les fameux

[1] Athénée, liv. XII, chap. 2.

[2] Selon Philarque, ces grappes étaient formées avec des émeraudes. (*Ib.* liv. XII, chap. 9.)

[3] Athénée, liv. II, chap. 9.

[4] *Id.* liv. XI, chap. 6.

[5] Diodore de Sicile, liv. I, sect. 2.

palais de Persépolis, de Suze, et de quelques autres villes de la Médie.

On trouve dans la *Bible*[1] cette description de la salle du festin dans le palais d'Assuérus :

« On avait tendu de tous côtés des voiles[2] de couleur bleu « céleste, blanc et hyacinthe qui étaient soutenus par des cordons « de *byssus* teints en écarlate, qui étaient passés dans des anneaux « d'ivoire, et attachés à des colonnes de marbre. Des lits[3] d'or et « d'argent étaient rangés en ordre sur un pavé de porphyre et de « marbre blanc, qui était peint de diverses couleurs, avec une « admirable variété. »

Polybe[4] dit en parlant d'Ecbatane, ville de la Médie, que l'on y voyait une citadelle d'une force surprenante, au pied de laquelle était le palais du roi. Ce palais avait sept stades de tour, et la grandeur et la beauté des bâtimens particuliers donnaient une grande idée de la puissance de ceux qui les avaient élevés les premiers : car quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres et les colonnes qui soutenaient les portiques et les lambris, étaient revêtues, les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens, du temps d'Alexandre. Antigone et Séleucus Nicanor pillèrent le reste. Cependant, lorsqu'Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Éna était encore environné de colonnes dorées, et on trouva dedans quantité de tuiles et beaucoup de briques d'argent et quelque peu de briques d'or. On en fit de la monnaie au coin d'Antiochus, pour la somme de quatre mille talens.

[1] *Esther*, chap. 1.

[2] Plutarque dit que les maisons et les tentes des Perses étaient ornées de voiles et de tentures, qui quelquefois étaient de pourpre entre-tissée d'or. (*Vies d'Artaxerxès* et de *Thémistocle.*)

[3] Charès raconte, dans son *Histoire d'Alexandre*, qu'après avoir renversé la puissance de Darius, il se maria à Ecbatane et fit préparer une salle à cent lits pour ses amis. Ces lits étaient ornés comme pour un jour de noces, et avaient coûté chacun cent mines d'argent. Quant au sien, les pieds étaient d'or. Cette salle était superbement ornée, et garnie des habits les plus précieux, posés sur des tapis pourpres et cramoisis, dont le fond était un tissu d'or. Le pavillon qui contenait la salle était appuyé sur des colonnes dorées et argentées, de vingt coudées, enrichies de pierres précieuses. Le contour intérieur était garni de tapis représentant des animaux. Ces tapis étaient terminés à leurs extrémités par des rouleaux dorés et argentés. (Athénée, liv. XII, chap. 9.)

[4] Liv. X, chap. 4.

CISSIENS.

Les Cissiens [1] étaient habillés et armés comme les Perses; mais, au lieu de tiares, ils portaient des mitres.

PARTHES.

Les Parthes [2] ne portaient dans l'origine que les habits de leur nation [3] : parvenus depuis à l'opulence, ils se vêtirent de la robe transparente et flottante des Medes; leurs habits [4] étaient longs, amples, rayés et enrichis d'or.

Tertullien dit [5] en parlant du faste des Parthes : « Nous avons vu « à Rome la noblesse rougir, même devant les patriciennes, du luxe « insolent des Parthes et des Mèdes et de celui de leurs affiliés, « qu'ils ne traînent en quelque sorte à leur suite que pour la montre. « Les plis de leurs ceintures dérobent la vue des émeraudes; leurs « épées cachées dans leur sein connaissent seules les pierres cylin- « drines qui ornent leurs fourreaux, et la boue ronge et ternit les « pierreries qui décorent leurs chaussures [6]. Ils surchargent enfin de « pierres fines ce qui n'en devrait pas être orné, puisqu'elles ne « peuvent pas être apperçues, et que si d'ailleurs elles sont visibles, « on ne les montre qu'en paraissant les estimer peu et par une vaine « ostentation. »

Artaban [7], le dernier roi des Parthes [8], se faisait appeler le grand roi, et portait deux diadêmes, pour marquer l'étendue de sa domination.

[1] Hérodote, liv. VII.

[2] Justin, d'après Trogue Pompée, liv. XLI, chap. 2.

[3] La Perse, royaume fort peu étendu dans son origine, reçut, à diverses époques, différentes dénominations : elle prit le nom de *pays Parthe,* d'Arsace, homme obscur, dont la bravoure et l'habileté triomphèrent du successeur d'Alexandre, Séleucus Nicanor. (Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 6.)

[4] Hérodien, *Vie de Caracalla,* liv. IV.

[5] Tertullien, *De l'habillement des femmes,* chap. 7.

[6] Comme ils n'avaient guère que de la cavalerie, ils n'étaient pas accoutumés à aller à pied comme à Rome, où en marchant ils gâtaient leurs chaussures. (Hérodien, *Vie de Caracalla,* liv. IV.) Justin dit aussi que ces Parthes étaient continuellement assis sur leurs chevaux, soit qu'ils allassent à la guerre ou à des repas, soit qu'ils vaquassent à des affaires publiques ou domestiques. (Liv. XLI, chap. 3.)

[7] Hérodien, *Vie d'Alexandre,* liv. VI.

[8] Les rois parthes avaient, ainsi que les rois perses, la prérogative de porter seuls la tiare droite et de se coucher sur un lit d'or. (Josephe, *Antiquités Judaïques,* liv. XX.)

Plutarque [1] dit en parlant de Suréna, général des Parthes :

« A leur tête paraissait Suréna, beau, bien fait, d'une taille avan-« tageuse, et d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne « promettait sa beauté efféminée; car il se fardait à la manière des « Mèdes, et avait comme eux les cheveux frisés et mélangés, au « lieu que les autres Parthes, afin de paraître plus effroyables, les « portaient encore comme les Scythes, c'est-à-dire, tels que la nature « les donne, et sans y apporter aucun soin. »

ARMES.

Les Parthes [2] avaient pour armure des casques et des cuirasses d'un acier margien, ou d'un cuir fort dur. Leurs chevaux étaient bardés de fer et d'airain, et les pointes de leurs flèches étaient à crochets recourbés : leurs arcs, tant par leur grandeur que par leur souplesse, se joignaient presque des deux bouts lorsqu'on les tendait [3], ce qui chassait la flèche avec une impétuosité et une violence auxquelles rien ne résistait. Les Parthes tiraient en fuyant, car ce sont les peuples du monde qui, après les Scythes, font le plus agilement cette manœuvre : « ce qui est fort avantageux, comme l'a observé « Plutarque, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, et qu'en com-« battant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux. »

Voici maintenant ce que Justin dit sur l'armure des Parthes :

« Ils s'arment [4] à la manière des Scythes, et combattent en poussant « impétueusement leurs chevaux à toute bride, ou en fuyant; moyen « qu'ils emploient pour blesser plus sûrement leurs ennemis, qu'ils « mettent par-là en défaut. Souvent ils feignent de quitter la bataille « au moment où elle commence; puis revenant à la charge, de vaincus « qu'ils étaient en apparence, ils changent la face du combat. Ils sont « couverts, ainsi que leurs chevaux, de cuirasses [5] en forme d'écailles

[1] *Vie de Crassus.*

[2] *Idem, ibid.* page 285 et suiv.

[3] « Les arcs de toutes les nations se courbent « le long de leurs bandes, dit Ammien Marcel-« lin; ceux des Scythes seuls ou des Parthes, « en ramenant de chaque côté leurs cornes « larges et recourbées en dedans, ressemblent « au croissant de la lune. Ces arcs sont droits « et arrondis dans leur milieu. » (Liv. XXII, chap. 8.)

[4] Justin, d'après Trogue Pompée, liv. XLI, chap. 2.

[5] Suidas, au mot *Thorax*, décrit ainsi la cuirasse d'un cavalier parthe : « La partie anté-« rieure de cette armure couvre le devant du « corps, les cuisses, et jusqu'aux extrémités des

« et qui les enveloppent de toutes parts : ils ne se servent de l'or et « de l'argent que pour décorer leurs armes. »

Héliodore [1] décrit de la manière suivante les cataphractaires [2] :

« Cette phalange très-belliqueuse est placée au front de bataille, « comme un mur que rien ne peut rompre; voici son armure.

« Un homme de choix et doué d'un corps extrêmement robuste « s'enferme la tête dans un casque d'un fer compacte, et qui, en se « rejoignant sur lui-même, représente aussi sensiblement une tête « humaine que le fait un masque. Ainsi muni de la tête jusqu'au « cou, à l'exception des trous des visières, il arme sa main droite « d'une perche ferrée, plus longue qu'une pique. De la gauche, il « guide les rênes de son cheval; sa copide est suspendue à son côté, « et sa cuirasse couvre non seulement sa poitrine, mais tout son corps. « Cette cuirasse est ainsi faite : des lames de fer et d'airain, de forme « quadrangulaire, de la grandeur d'un palme, et qui se touchent par « les extrémités de leurs côtés, sont rangées les unes sur les autres, « de manière qu'une lame supérieure recouvre toujours en partie « celle qui lui est inférieure; par le moyen des coutures pratiquées « dans les joints, tout ce tissu s'assemble et présente une tunique « hérissée d'écailles, et qui en s'adaptant aux formes du corps, s'y « applique de toutes parts, sans lui causer la moindre gêne.

« Toute cette armure s'ajuste en effet avec tant de souplesse autour « de chaque membre, qu'elle s'étend ou se resserre sans difficulté. « Elle est garnie de manches et couvre le cavalier depuis le cou « jusqu'à l'extrémité des cuisses, à la seule réserve des parties qui « portent sur le cheval; les ocrées [3], en partant de la plante du pied, « viennent ensuite se rejoindre juste vers les genoux jusqu'à cette « cuirasse, dont l'ensemble est assez solide pour émousser tous les « traits et résister à tous les coups. On arme de même les chevaux; « des ocrées et des frontals garnissent leurs jambes et défendent leur « tête. Des caparaçons flexibles, quoique de fer, protégent leur dos,

« mains et des jambes; l'autre enveloppe le dos, « le cou et toute la tête; sur les côtés sont attachées des agrafes avec lesquelles on rapproche « si juste l'une et l'autre partie, que le cavalier « semble être un homme de fer. Enfin cette « armure s'assortit si bien aux diverses formes du « corps, qu'elle se prête à tous ses mouvemens. »

[1] *Æthiopic.* liv. IX.

[2] Cavaliers armés de toutes pièces, dont se servirent les Parthes et les Perses du bas empire, et qu'ils appelèrent depuis *clibanaires.*

[3] Armure des jambes, ainsi nommée chez les Grecs.

« leurs flancs et leur ventre, sans nuire à leur force et à leur ardeur. « Ainsi équipé et comme moulé dans son armure, le cataphractaire « s'assied sur son cheval, après que d'autres l'y ont placé; car il ne « pourroit y monter de lui-même à cause de son poids. A peine le signal « du combat est donné, qu'il abandonne la bride à son cheval, l'excite « à coups d'éperons, et s'élance à toute course dans les rangs de « l'ennemi, où il paraît se mouvoir comme un homme de fer et une « grande statue forgée au marteau. La perche ferrée qu'il tient et « dont la pointe le précède de loin, est attachée par un fort lien d'une « part au cou, et de l'autre à une cuisse de son cheval, qui ne plie « point dans l'action. A cette perche est fixé un manche qui aide « le cavalier à la pointer fortement, et qui, par l'effort qu'il fait pour « mieux la roidir, ajoute à son arme une direction plus ferme et plus « meurtrière. »

Lucien, dans son traité, *De quelle manière on doit écrire l'histoire,* dit que les Parthes avaient pour étendard un dragon au bout d'une pique; un seul conduisait mille soldats.

« Les Parthes ne s'excitaient point au combat avec des cornets[1]; « le tambour[2], et non la trompette, leur en donnait le signal. Ils ont, « dit Plutarque[3], quantité d'instrumens creux couverts de cuir, et « environnés de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent en « même temps; le bruit que font ces instrumens est un bruit sourd et « terrible, auquel paraissent se mêler le rugissement des bêtes féroces « et les éclats du tonnerre; ces barbares ayant fort bien observé que « de tous les sens, l'ouïe fortement affectée est celui qui émeut le plus « puissamment l'ame. »

REPAS.

Posidonius[4] dit en parlant du repas des Parthes, que celui que l'on appelait l'ami du roi n'était pas avec lui à table[5], mais assis par terre au bas du lit plus élevé sur lequel était ce prince, et d'où celui-ci couché lui jetait à manger comme à un chien. Souvent,

[1] Plutarque, *Vie de Crassus.*

[2] Justin, d'après Trogue Pompée, liv. XLI, chap. 2.

[3] *Vie de Crassus.*

[4] Athénée, liv. IV, chap. 13.

[5] Le même Posidonius dit que le roi des Parthes soupait seul à sa table, qui était couverte de tous les mets reconnus les plus exquis chez ces barbares. (Athénée, liv. IV, chap. 13.)

pour la moindre faute, on l'arrachait à ce repas avilissant, et il était fouetté avec des lanières garnies d'osselets, de sorte qu'il en était tout ensanglanté : alors il s'inclinait jusqu'à terre et rendait graces à celui qui l'avait fait punir comme à un bienfaiteur.

Hérodien [1] écrit que les Parthes dansaient à leurs festins au son des flûtes et des cymbales, et qu'ils aimaient avec passion ces sortes de divertissemens.

PERSES DU BAS EMPIRE.

Ammien Marcellin [2], en parlant des Perses [3] de son temps, dit que la plupart avaient des vêtemens brillans de différentes couleurs, et qui étaient faits de manière que quoique l'air en s'y insinuant rafraîchît la poitrine et les côtés, ceux qui en étaient couverts se trouvaient néanmoins vêtus jusqu'aux pieds. Depuis que les Parthes, au temps de Crésus, avaient triomphé de la Lydie, ils s'étaient accoutumés à porter des colliers et des bracelets d'or, garnis de pierreries et particulièrement de perles, que l'on voyait chez eux en abondance.

Sapor [4], roi des Perses, portait, au lieu de diadême, une figure d'or représentant une tête de belier ornée de pierreries. Bérose [5], un autre de leurs rois, portait suspendue à son oreille droite, une perle d'une blancheur et d'une grosseur extraordinaire.

En parlant de la figure et des mœurs des Perses, Ammien Marcellin dit [6] : « Ils sont presque tous secs, brunâtres et livides; ils ont « le regard farouche, les sourcils joints et arqués, les cheveux longs « et hérissés; ils ont d'ailleurs un extérieur si mou, et une démarche « si nonchalante, qu'on les croirait efféminés, quoiqu'ils soient très-« belliqueux : on les voit toujours l'épée au côté, soit dans les repas, « soit aux jours de fêtes. »

La cavalerie perse [7] était composée de l'élite de leur noblesse. Ces

[1] *Vie de Caracalla*, liv. IV.

[2] Liv. XXIII, chap. 6.

[3] On a vu plus haut qu'Arsace, Parthe de nation, fit passer l'empire des Perses aux Parthes; ceux-ci le conservèrent jusqu'au temps d'Artaban, à qui Artaxerxès ôta l'empire, qu'il reporta chez les Perses, après en avoir, par ses conquêtes, étendu les limites et relevé la splendeur. Ceci se passa sous le règne d'Alexandre, empereur romain. (Hérodien, *Vie d'Alexandre*, liv. VI.)

[4] Ammien Marcellin, liv. XIX, chap. 1.

[5] Procope, liv. I, chap. 4.

[6] Liv. XXIII, chap. 6.

[7] Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 6.

cavaliers étaient[1] presque entièrement couverts de fer; car d'épaisses lames de ce métal, parfaitement ajustées aux jointures du corps, embrassaient chacun de leurs membres; leurs têtes étaient enveloppées de casques qui imitaient des faces humaines, et, telles que des corps durs et solides, elles ne pouvaient être blessées que par les yeux et par les narines.

Ammien Marcellin[2] dit en parlant des Perses : « Leurs fantassins, « couverts à la façon de nos gladiateurs connus sous le nom de « *mirmillons*[3], obéissent en valets. Cette troupe, comme si elle était « dévouée à un esclavage éternel, sert sans paye et sans récompense. » Et en parlant des archers perses, il dit[4] : « Leur grande habileté dans « ce genre d'exercice a rendu cette nation célèbre dès son origine. Ils « écartent les bras et tendent leurs arcs flexibles, de manière que la « corde touche leur mamelle droite, tandis qu'ils tiennent de la main « gauche la pointe de leurs flèches; puis, avec une extrême adresse, « ils les décochent : elles sifflent en partant, et font des blessures mor- « telles. »

MASSAGÈTES.

Les Massagètes[5] s'habillaient comme les Scythes, et leur manière de vivre était la même : ils combattaient à pied et à cheval avec un égal succès. Ils excellaient à manier le trait ainsi que la pique, et portaient des sagares suivant l'usage du pays[6]. Ils employaient à toutes sortes d'usages l'or et le cuivre, et se servaient de ce dernier métal pour les piques, les sagares, et les pointes des flèches : ils réservaient l'or pour l'ornement des baudriers, des casques et des larges ceintures qu'ils portaient sous les aisselles. Les plastrons qui garnissaient le poitrail de leurs chevaux étaient de cuivre; quant aux brides, aux mors et aux bossettes, ils les embellissaient avec de l'or. Ils ne faisaient pas d'usage du fer et de l'argent, et l'on n'en trouvait point dans leur contrée; mais l'or et le cuivre y étaient fort communs.

[1] Ammien Marcellin, liv. XXV, chap. 1.

[2] Liv. XXIII, chap. 6.

[3] Les mirmillons, sorte de gladiateurs romains, étaient les mêmes que les rétiaires. Ils n'étaient couverts que d'une tunique, et n'avaient point d'armes défensives, comme on peut en juger par une mosaïque représentant des combats de gladiateurs, et qui se voit dans les *Monumens inédits* de Winckelmann.

[4] Liv. XXV, chap. 1.

[5] Hérodote, liv. 1, page 161.

[6] Strabon (liv. XI) dit qu'ils se servaient aussi d'épées.

MÈDES.

Diodore de Sicile dit[1] que Sémiramis inventa un habit particulier sous lequel on ne pouvait pas juger si elle était homme ou femme. Cet habit avait d'ailleurs tant de grace, qu'il a été pris par les Mèdes, et ensuite par les Perses, lorsque ces deux peuples se sont rendus successivement maîtres de l'Asie.

Xénophon[2] nous représente Astyage, roi des Mèdes, avec les yeux fardés, le visage peint et une chevelure artificielle. Cet usage, ainsi que celui de porter des robes[3] et des manteaux de pourpre, des colliers et des bracelets, existait en Médie, tandis que les Perses, encore de son temps, étaient aussi simples dans leurs habits que sobres dans leurs repas.

Les Mèdes[4] étaient vêtus et armés de même que les Perses, qui avaient pris d'eux ces usages.

ASSYRIENS.

Hérodote[5] nous apprend que les Babyloniens portaient intérieurement une tunique de lin, qui leur descendait jusqu'aux pieds; par-dessus ils mettaient une autre tunique de laine, et se recouvraient ensuite d'un petit manteau blanc. Leur chaussure ordinaire ressemblait presque à celle des Béotiens. Ils laissaient croître leurs cheveux, se coiffaient la tête avec une mitre, et se frottaient tout le corps de parfums. Ils avaient tous un cachet, et une canne surmontée, soit d'une pomme, d'une rose, d'un lis, d'un aigle, soit de toute autre figure; car il ne leur était pas permis de porter de canne sans un de ces ornemens caractéristiques.

Les Assyriens[6] avaient des casques faits de lames d'airain entrelacées d'une façon extraordinaire et difficile à décrire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à peu près à ceux des Égyptiens : ils portaient en outre des massues de bois hérissées de nœuds de fer, et des cuirasses de lin.

[1] Liv. II.

[2] Cyropédie, liv. I.

[3] Pollux fait mention de la sarage, tunique de pourpre mélangée de blanc, et que portaient les Mèdes. (*Onomasticon*, liv. VII, chap. 13.)

[4] Hérodote, liv. VII.

[5] Liv. I, page 148.

[6] Hérodote, liv. VII, page 50.

ARABES.

Les habits des Arabes[1] étaient amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient au côté droit de longs arcs qui se bandaient dans l'un et l'autre sens. Ils se rasaient[2] la tête, de la même manière qu'ils croyaient que Bacchus l'avait fait, c'est-à-dire, en rond et autour des tempes. Diodore de Sicile[3] parle de certains peuples arabes qui faisaient des colliers et des bracelets de morceaux d'or, dont les plus petits étaient de la grosseur d'une amande, et les plus forts de celle d'une noix. Ces ornemens étaient quelquefois garnis de pierres précieuses.

Diodore de Sicile[4] dit que les Arabes avaient des monceaux d'or et d'argent, particulièrement à Saba, qui était le séjour de leurs rois, sans parler de leurs vases, de leurs meubles, et même de leurs lits, qui étaient faits avec l'un et l'autre métal. Les péristyles de leurs maisons étaient revêtus d'or, et les chapiteaux des colonnes portaient des statues d'argent massif. Les portes et les frontispices étaient symmétriquement chargés d'ornemens d'or, d'argent, d'ivoire, et d'autres matières précieuses.

Pline[5] dit que Juba raconte que les Arabes enrichissaient leurs édifices d'une sorte d'émeraude qu'ils appelaient *cholan*, et d'une sorte de marbre que les Égyptiens appelaient *albâtre*.

JUIFS.

HABITS ET ORNEMENS DES FEMMES JUIVES.

Isaïe[6], en parlant des filles juives, dit : « Parce que les filles de « Sion se sont enorgueillies, qu'elles se sont noirci les yeux, et « qu'elles ont marché à petits pas et les pieds enfermés dans des « chaussures bruyantes, le Seigneur rendra chauve la tête des filles « de Sion, et fera tomber tous leurs cheveux; le Seigneur leur ôtera « leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs divers

[1] Hérodote, liv. VII.
[2] *Id.* liv. III.
[3] Liv. III.
[4] Liv. III.
[5] Liv. XXXVII, page 265.
[6] Chap. 3.

« colliers[1], leurs bracelets, leurs mitres, les bandelettes entrelacées « dans leurs cheveux, les anneaux passés autour de leurs jambes[2], « leurs chaînes d'or[3], leurs boîtes de parfums, leurs pendans « d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, « leurs nombreux habits de toutes les saisons, leurs grands et petits « voiles[4], leurs aiguilles, leurs miroirs, leurs tuniques fines inté-« rieures[5], les bandelettes qui parent leurs têtes[6], leurs légers vête-« mens d'été[7]; leurs parfums seront corrompus; leur riche ceinture[8] « sera changée en un vil cordeau, leurs cheveux ondulés en une tête « nue, et la bandelette[9] qui serre leur sein, en un cilice. »

HABITS DES HOMMES.

« Parlez aux enfans d'Israël, dit le Seigneur[10], et dites-leur de « faire des franges aux coins de leur manteau, et d'y mettre des « rubans de couleur d'hyacinthe. »

« Vous[11] ferez des houppes aux quatre extrémités de vos habits. »

On voit dans la *Genèse*[12], que Jacob fit à Joseph une tunique longue de plusieurs couleurs. Les Juifs[13], du temps de Jésus-Christ, portaient sur la tête des bandes de parchemin, sur lesquelles était écrit quelque commandement de Dieu.

INSTRUMENS DE MUSIQUE ET MEUBLES.

David[14] fit faire divers instrumens de musique, parmi lesquels il y en avait à dix cordes, que l'on touchait avec un plectre; des psaltérions à douze tons, que l'on pinçait avec les doigts, et de fort grandes cymbales d'airain.

Salomon[15] fit faire aussi un grand trône d'ivoire, orné d'un excellent

[1] *Torques et monilia.*
[2] *Periscelides.*
[3] *Murenulæ.*
[4] *Palliola.*
[5] *Sindones.*
[6] *Vittæ.*
[7] *Theristra.* Du temps d'Isidore, les femmes de l'Arabie et de la Mésopotamie se voilaient encore ainsi; ce qui leur donnait un abri et une ombre qui les défendaient des ardeurs du soleil. (*Origines,* liv. XIX, chap. 25.)
[8] *Zona.*
[9] *Fascia pectoralis.* Voyez, pour le détail de ces ornemens et de ces habits, l'article *de la parure des femmes grecques.*
[10] *Nombres,* chap. XV. v. 38.
[11] *Deutéronome,* chap. XXII, v. 12.
[12] *Genèse,* chap. XXXVII, v. 3.
[13] *Saint Matthieu,* chap. XXIII, v. 5.
[14] Flavius Joseph, *Antiquités judaïques,* liv. VII, chap. 10.
[15] *Ibid.* liv. VIII, chap. 2.

ouvrage de sculpture. On y montait par six degrés, aux extrémités de chacun desquels était une figure de lion. Dans l'endroit où s'asseyait ce prince, on voyait deux bras qui semblaient le recevoir, et la figure d'un jeune bœuf lui servait d'appui. On ne voyait rien dans tout cet auguste trône qui ne fût resplendissant d'or.

DÉCORATIONS INTÉRIEURES DES MAISONS.

Les chambres[1] qui étaient placées autour du temple des Hébreux, avaient des plafonds de bois de cèdre fort poli; elles étaient lambrissées du même bois, et si bien décorées, dorées avec tant d'art, qu'on ne pouvait y entrer sans être ébloui de leur éclat. Salomon bâtit proche du palais une maison pour la reine; tout y était lambrissé de bois de cèdre, et incrusté du marbre le plus précieux. Tous ces appartemens étaient revêtus de trois rangs de riches tapisseries, au-dessus desquelles étaient sculptés en relief divers arbres et diverses plantes, dont les branches et les feuilles étaient si bien représentées que les yeux s'y trompaient : l'espace qui restait jusqu'au plafond était aussi enrichi de différentes peintures sur un fond blanc. Le marbre blanc, le bois de cèdre, l'argent et l'or, formaient à la fois et enrichissaient ce palais : on y voyait, de même que dans le temple, quantité de pierres précieuses enchâssées avec de l'or dans les lambris.

CYPRIENS.

Les rois, chez les Cypriens[2], avaient la tête couverte d'une mitre, et leurs peuples d'une tiare; l'habillement et l'armure ressemblait à ceux des Grecs.

ARMÉNIENS.

« Les mœurs des Mèdes et des Arméniens, dit Strabon[3], se rap-
« prochent infiniment. On prétend même que les Mèdes ont fourni
« beaucoup de connaissances aux Arméniens. Ceux-ci indiquent
« assez en effet, par leur manière de monter leurs chevaux et de tirer

[1] Flavius Joseph, *Antiquités judaïques*, liv. VIII, chap. 2.

[2] Hérodote, liv. VII, page 61.

[3] Liv. XI.

« leurs flèches, par leurs habits, leurs ornemens, par le respect « qu'ils ont pour leurs rois, combien ils se sont modelés sur les « Mèdes. Comme ces derniers, ils portent les mêmes tiares, les mêmes « tuniques à manches et les mêmes anaxyrides dans les contrées plus « froides : toutes choses dont ils ne font aucun usage dans des « régions plus chaudes. »

Vers le temps de Justinien, la petite Arménie était gouvernée par des satrapes[1]. Ils étaient vêtus d'une chlamyde couleur de pourpre, et brodée d'or à l'endroit par où elle s'attachait avec une boucle d'or massif à une pierre précieuse, d'où pendaient trois hyacinthes avec trois chaînettes d'or. Ils avaient aussi une tunique de soie enrichie d'ornemens d'or qu'on appelait *des plumes;* enfin des brodequins de pourpre qui allaient jusqu'aux genoux, et qu'il n'était permis qu'à l'empereur romain et au roi de Perse de porter.

Les Arméniens[2] étaient armés comme les Phrygiens, dont ils étaient une colonie.

CALYBES.

Ces peuples[3] portaient un corselet de lin qui leur enveloppait la taille, et d'où pendaient un grand nombre de cordes en guise de tassettes. Ils avaient aussi un bouclier, des grévières, et à leur ceinture une épée semblable à celle des Lacédémoniens; ils égorgeaient avec cette arme ceux qui tombaient en leur puissance : leurs piques longues de quinze coudées n'avaient qu'une pointe.

MOSYNOÈQUES.

Les hommes ainsi que les femmes[4] avaient le teint très-blanc; ils se peignaient le dos de diverses couleurs; et sur le devant du corps ils avaient des stigmates représentant des fleurs.

Ils avaient[5] tous des boucliers d'osier, dont la forme ressemblait à celle des feuilles de lierre, et qui étaient recouverts de peaux de bœufs blancs avec leur poil : ils tenaient dans la main droite un javelot de six coudées de long, arrondi par un bout, avec une

[1] Procope de Césarée, *Des édifices,* liv. III, chap. I.

[2] Hérodote, liv. VII, page 54.

[3] Xénophon, *Retraite des dix mille,* liv. IV.

[4] *Idem,* liv. V.

[5] *Idem, ibid.*

pointe à l'autre. Leurs petites tuniques étaient de la toile la plus grossière, et ne descendaient pas jusqu'à leurs genoux. Au sommet de leurs casques faits de cuir, et tels que ceux des Paphlagoniens, ressortait une touffe de cheveux tressés, qui s'élevait en pointe, comme une tiare. Ils avaient aussi des haches de fer, semblables à celles des Amazones.

AMAZONES.

L'HABIT des Amazones couvrait[1] tout leur corps, à l'exception du côté gauche qu'elles laissaient nu jusqu'au sein. Leur robe, dont le bas ne leur passait pas les genoux, était retroussée avec un nœud. Elles gardaient une mamelle pour nourrir leurs filles, et se brûlaient la droite pour avoir plus de facilité à bander l'arc et à lancer les traits : elles portaient deux lances.

Selon Strabon[2], les Amazones avaient toutes la mamelle droite brûlée dès l'enfance, soit afin qu'elles pussent se servir plus librement du bras droit, soit pour manier plus aisément la hache et le bouclier appelé *pelte*[3], qui était semblable, pour la forme, à la feuille de lierre. Elles étaient[4] dans l'usage de faire leurs casques et les courroies qui servaient à les attacher sous le menton; leurs autres vêtemens de guerre étaient formés de la dépouille des bêtes sauvages.

PHRYGIENS.

VIRGILE dit[5]:

« Ce Pâris, environné d'un cortége efféminé, la tête humide de parfums et parée « d'une mitre méonienne attachée sous son menton... »

Apulée, dans son *Ane d'or,* a dit[6] : « Tel on représente Pâris « avec une chlamyde brodée de couleurs différentes, et ayant sur la « tête un bonnet d'étoffe d'or. »

On lit aussi dans Virgile[7] :

« Pour vous, ô Troyens, qui sous des vêtemens où éclatent le safran et la pourpre, « portez des cœurs sans courage, vous que ravissent les danses, vous dont les tuniques

[1] Quinte-Curce, liv. VI, chap. 5.
[2] Liv. XI.
[3] Pollux, liv. I, chap. 10.
[4] Strabon, liv. XI.
[5] *Énéide,* liv. IV, v. 215.
[6] Liv. X.
[7] *Énéide,* liv. IX, v. 614.

« sont garnies de manches, et les mitres attachées avec des bandelettes; véritables « Phrygiennes, car vous n'êtes pas même des Phrygiens... »

Virgile nous donne ainsi[1] la description des armes phrygiennes:

« Chlorée, voué à Cybèle et autrefois son prêtre, resplendissait de loin, couvert « d'armes phrygiennes. Monté sur un coursier écumant, qu'il excitait avec vivacité, et « que recouvrait une peau ornée d'or et garnie d'écailles d'airain en forme de plumes, « il était lui-même éclatant sous ses vêtemens de pourpre et de couleurs étrangères. « Il agitait dans un carquois de corne de Lycie des dards de Gortyne. Son arc d'or et « son casque également d'or retentissaient sur ses épaules et contre sa tête. Il avait « relevé en nœud sous une agrafe d'or sa riche chlamyde et ses vêtemens de lin: ses « tuniques étaient brodées, et ses cuisses couvertes d'une riche étoffe à la manière des « barbares. »

THRACES BITHYNIENS.

Les Thraces[2] qui passèrent en Asie, où ils prirent le nom de *Bithyniens*, portaient sur la tête une peau de renard, et pour habillement, des tuniques, et par-dessus un habit de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peau de jeune chevreuil: ils avaient, outre cela, des javelots, des boucliers légers, et de petits poignards.

Les Thraces[3] asiatiques portaient de petits boucliers de peau de bœuf crue, chacun deux épieux à la lycienne, des casques d'airain ornés d'oreilles et de cornes de bœuf en airain avec des aigrettes: des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes.

PEUPLES DE L'ASIE MINEURE.

Les Cariens[4], sous le règne de Minos, se distinguèrent plus que tous les autres peuples connus jusqu'alors. « On leur doit, dit Héro« dote, trois inventions, dont les Grecs ont depuis fait usage. Ce sont, « en effet, les Cariens qui les premiers ont enseigné à mettre des « panaches sur les casques, qui ont orné de figures leurs boucliers, et « ajouté une anse de cuir à cette arme défensive: car jusqu'alors tous « ceux qui avaient coutume de se servir du bouclier, le gouvernaient

[1] *Énéide*, liv. XI, v. 768.
[2] Hérodote, liv. VII.
[3] *Idem, ibid.*
[4] *Idem*, liv. I.

« par le moyen d'un baudrier de cuir qui le tenait suspendu au cou « et sur l'épaule gauche. »

IONIENS.

DÉMOCRITE d'Éphèse[1], auteur d'un ouvrage sur le temple de cette ville, parle ainsi de la mollesse, du luxe et des divers habits de couleur de ses concitoyens :

« Les habits des Ioniens sont de couleur violette, pourpre, ou « safran, et tissus en losanges. Ils se couvrent la tête avec des étoffes « où l'on voit différentes figures d'animaux. Leurs sarapes sont « jaunâtres, cramoisies ou blanches. Ils portent aussi des kalasiris[2] de « Corinthe, de couleur pourpre marine, violette ou hyacinthe, cou- « leur de feu ou bleu de mer. Ils ont même des kalasiris perses; ce « sont les plus belles de toutes; celles sur-tout appelées *actées*, « vêtement le plus riche que l'on eût chez les Perses; il est d'un « tissu serré, mais léger quoique fort. On enlace dans ce tissu des « grains d'or en forme de millet, par le moyen des fils qui les tra- « versent par le milieu, et qui se voient sur l'envers de la kalasiris. »

Douris[3], parlant du luxe des Samiens, cite un passage des poésies d'Asius:

« C'est ainsi qu'ils se rendaient au temple de Junon, vêtus d'habits brillans, sur « lesquels ils avaient une robe blanche, qui couvrait la terre autour d'eux. Leurs « cheveux artistement arrangés, noués par-derrière avec grace, et flottant au gré du « vent, étaient parés de cigales d'or, qui semblaient en franchir les boucles. A leurs « bras étaient des bracelets richement ornés, dont ils paraissaient tirer autant de « vanité que le guerrier du bouclier dont il se couvre. »

[1] Athénée, liv. XII, chap. 5.

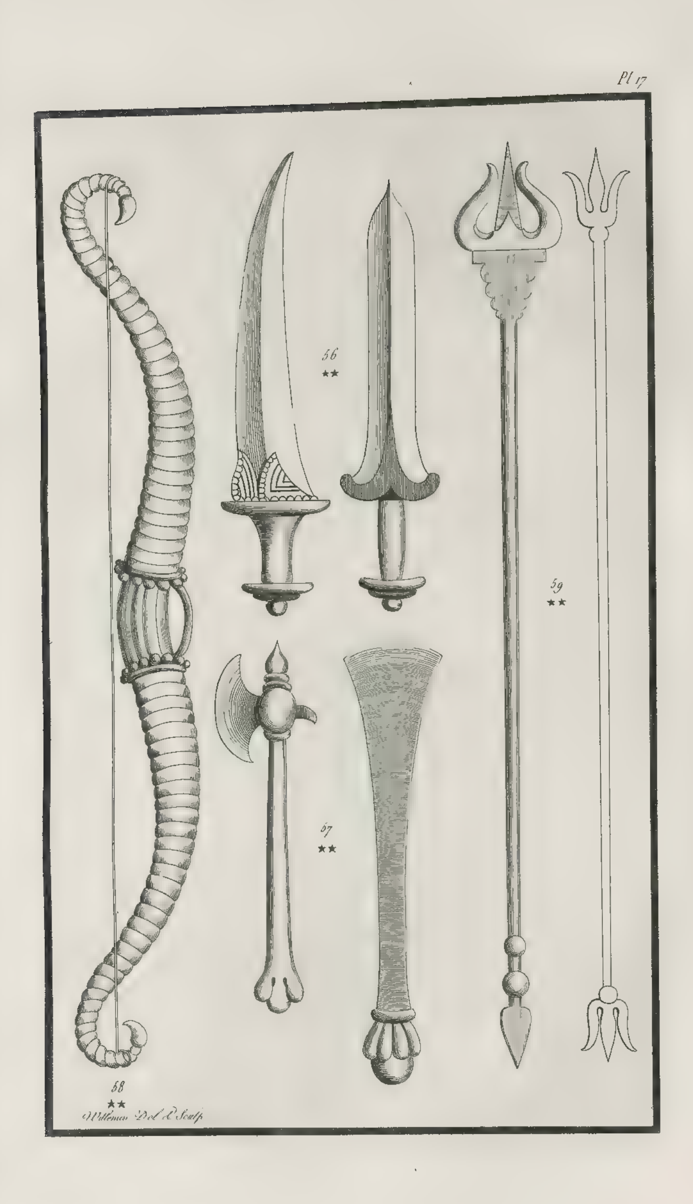
[2] *Kalasiris*, espèce de tunique. Quelques-uns disent que c'est le nœud avec lequel on l'attache autour du cou. (Festus, *De verborum significatione*, p. 62.)

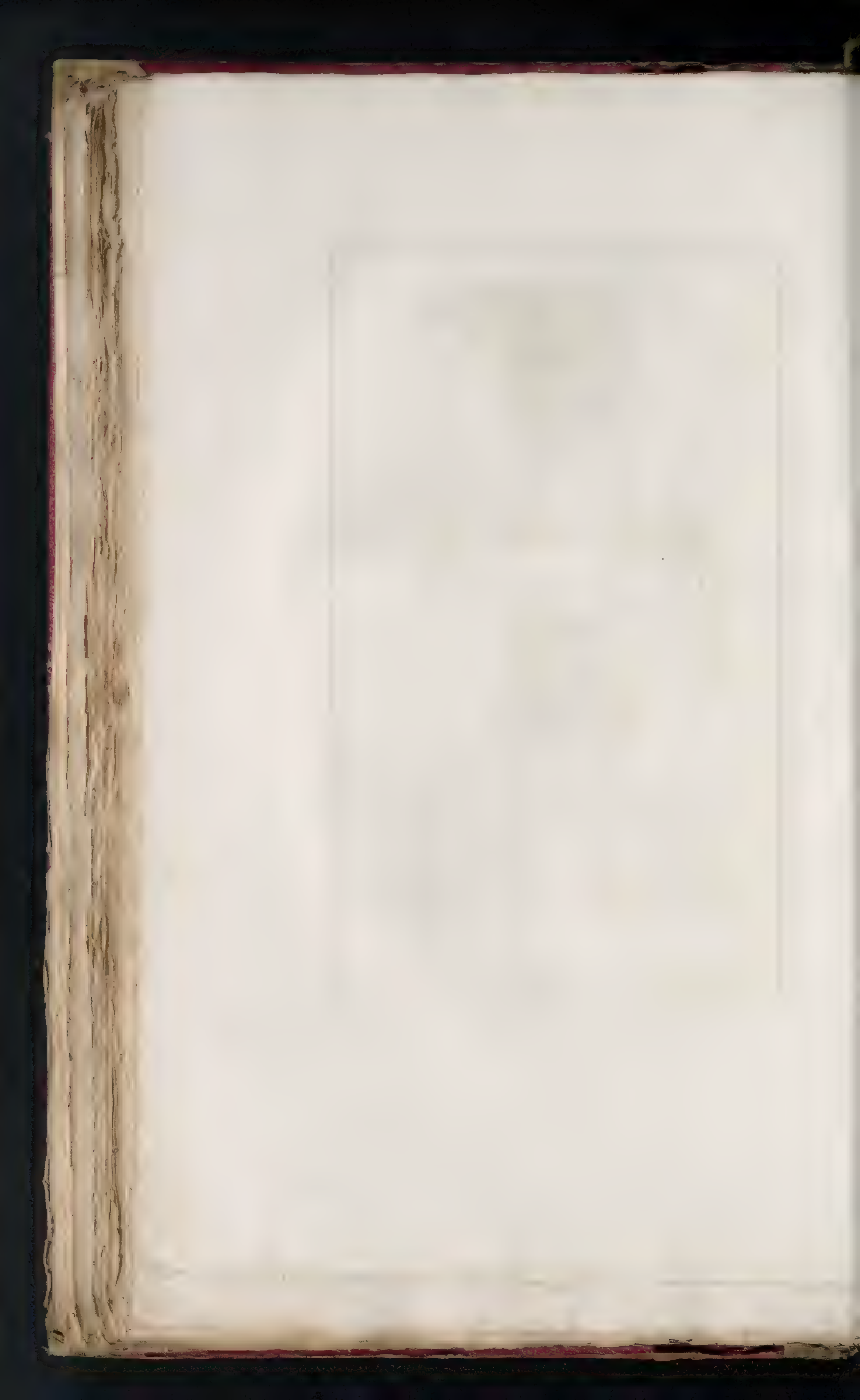
[3] Athénée, liv. XII, chap. 5.

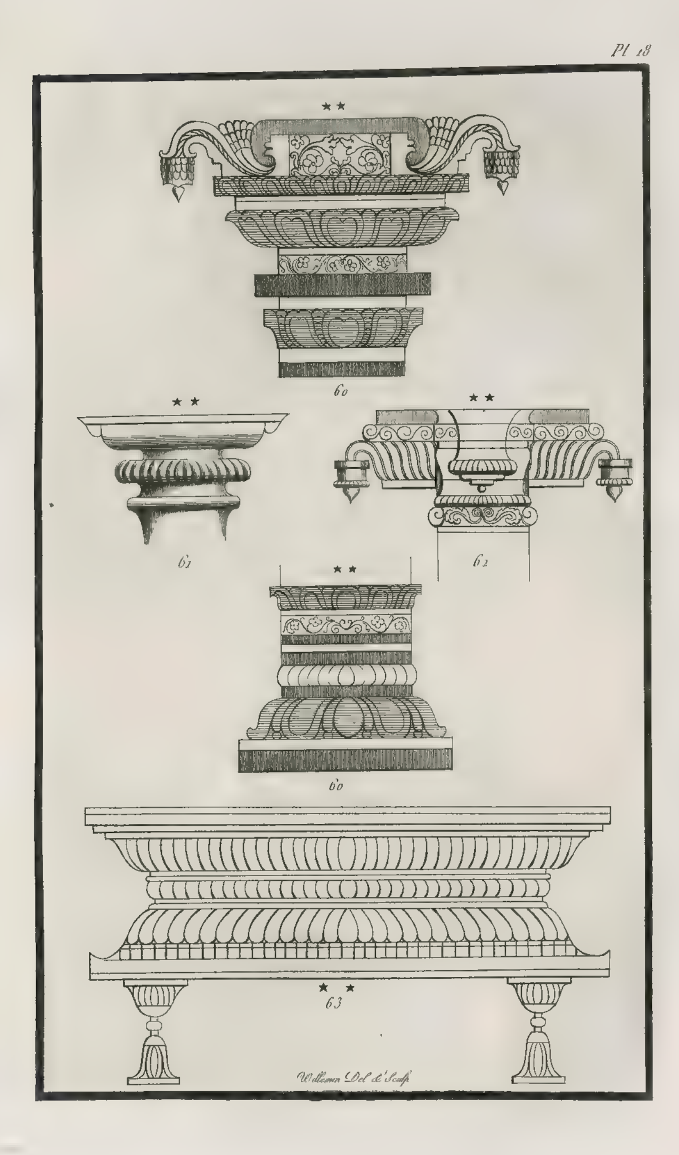

Pl. 15
49
51
52
50




53.
54
55
A. Willemin Del. et Sculp.

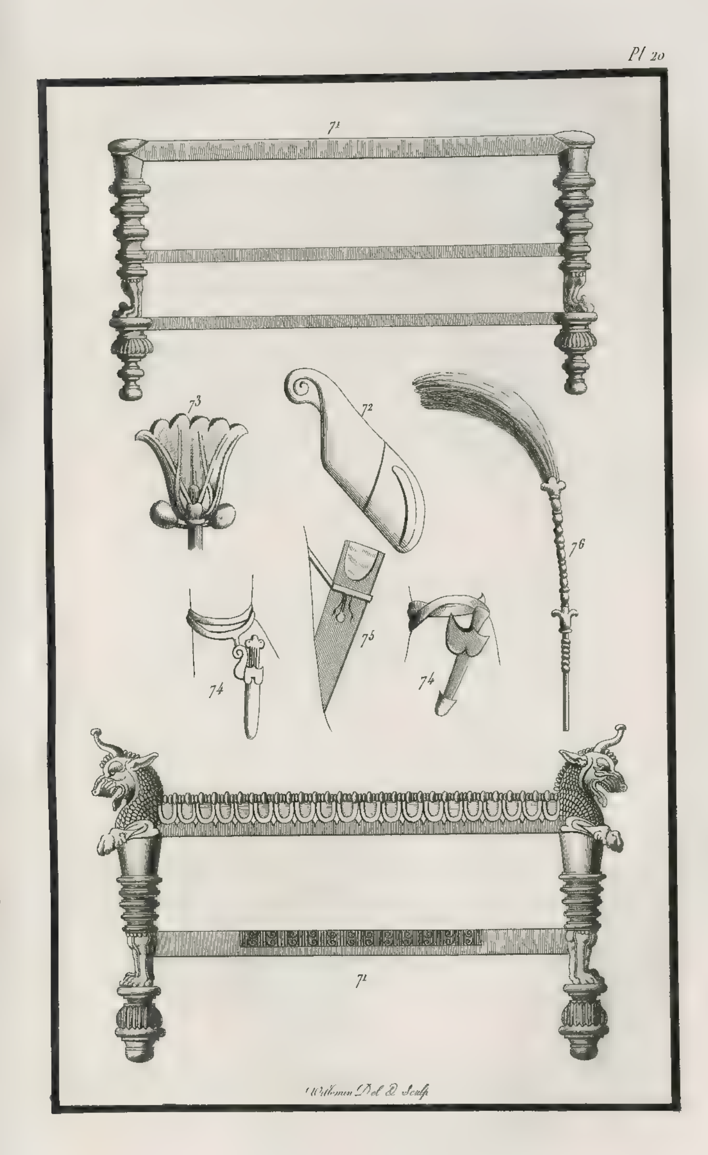

56
57
58
59
Willemin Del. & Sculp.

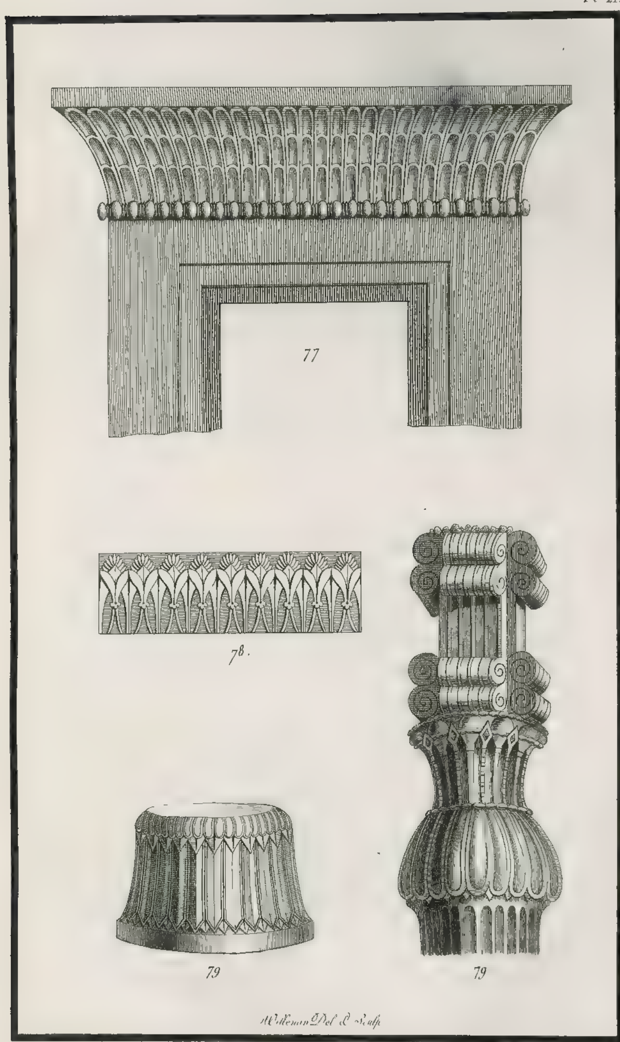



60
61
62
60
63
Willemin Del. & Sculp.


64
65.
66
67.
68.
*
69
70
A. Willemin Del. & Sculp.

Pl 20



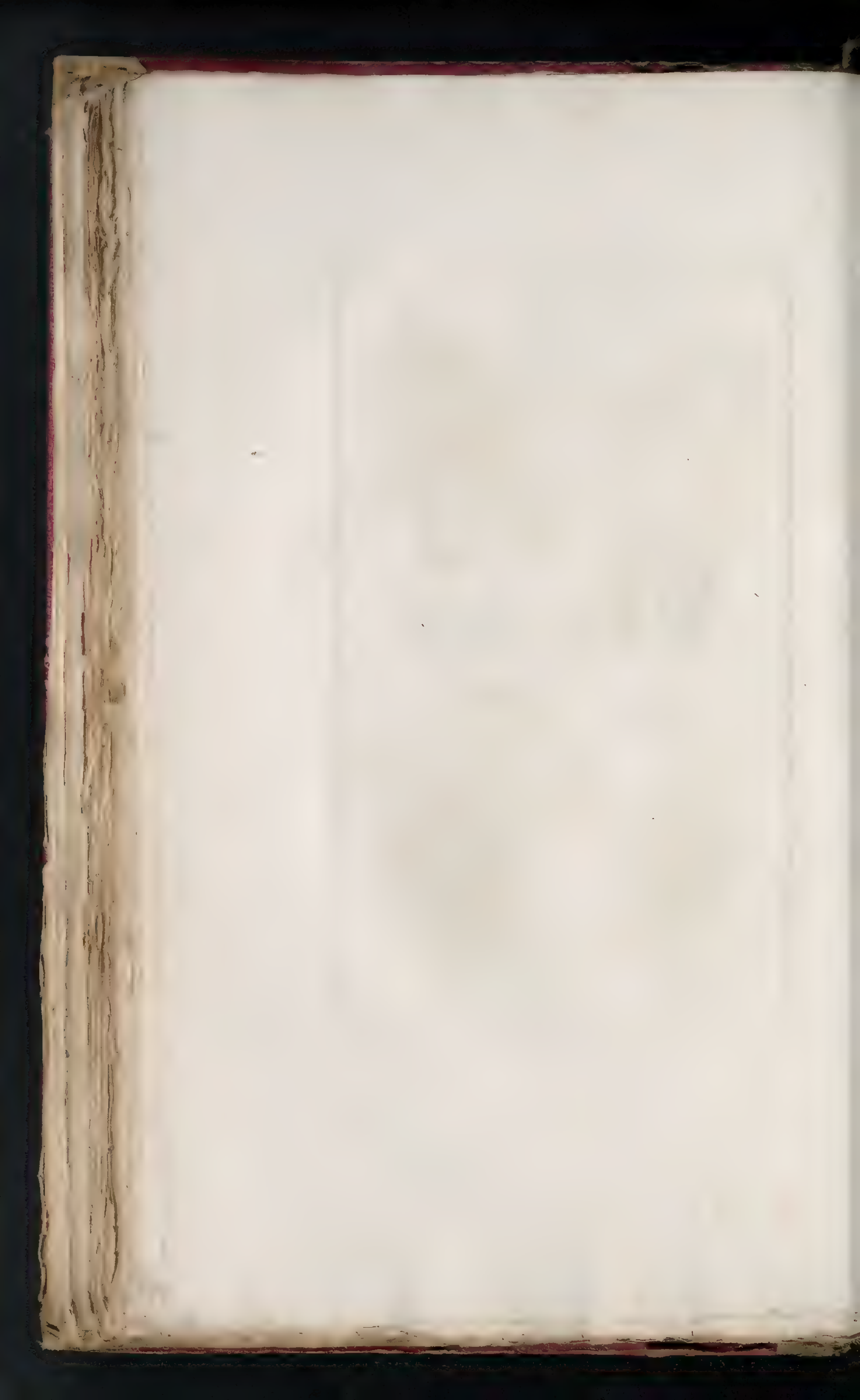

77
78.
79
79
Willemin Del. & Sculp.


Pl 12
80
81
82
83
Willemin Del & Sculp
84




Pl 25

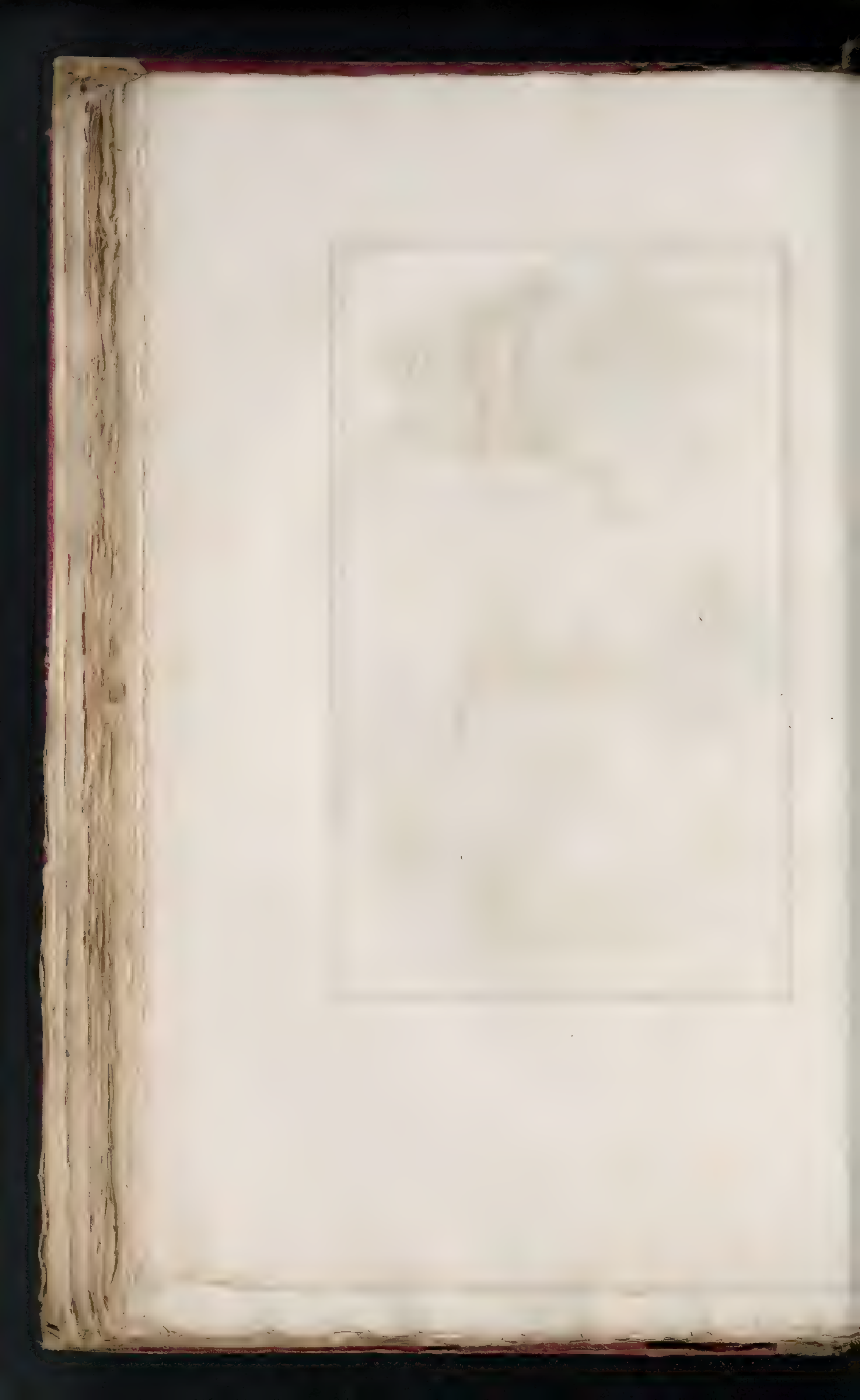

85
85
85
86




Pl 24

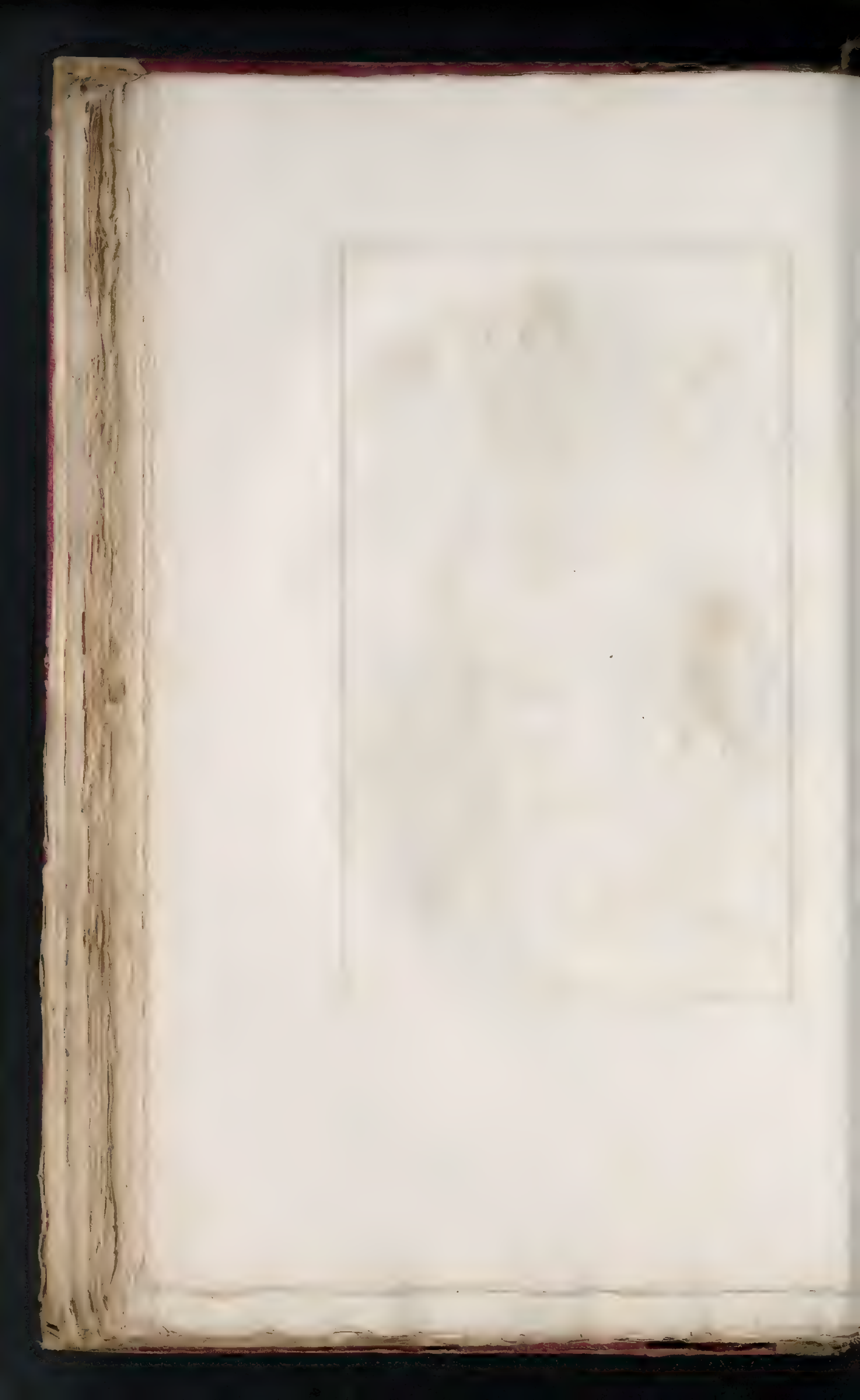

87.
DE PA RTHIS
88
89
90
IMP
91
92
93
94
ARM NIA
CAPT
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
Willemin Del. & Sculp.


95
95
96
97
98
101
99
100
101
100
W. Holmes Del. & Sculp.





H. Moses Del. et Sculp.




105
106
107
108.
109.
Willemin Del. & Sculp.




110
111
112
113.
114.
Willemin Del. & Sculp.

NOTICE

DES QUATORZE PLANCHES

QUI COMPOSENT L'ASIE.

PLANCHE XV.

N° 49. Médaille phénicienne de l'île d'Arade. C'était le royaume le plus considérable de ce pays après ceux de Tyr et de Sidon. Cette médaille sert à faire connaître les différentes formes de casques des Phéniciens, que ceux-ci ont depuis transmises aux Grecs. (*Cabinet du citoyen Tersan.*)

N° 50. Bacchus Indien, tiré d'un vase grec publié par Tischeben. J'ai mieux aimé donner cette figure que celles publiées par quelques voyageurs d'après les peintures et les bas-reliefs originaux indiens, qui sont la plupart de mauvais goût et d'un dessin incorrect. Les figures en sont excessivement ornées d'or, de pierreries, de perles, dont les habitans, comme l'observe judicieusement Quinte-Curce, liv. VIII, se paraient avec plus de luxe que de goût.

N° 51. Deux boucles d'oreilles, tirées de la pagode de Chalembran. Ces bijoux énormes pendent sur les épaules de la figure qui les porte, ainsi que le collier du n° 52. Ces ornemens sont communs aux deux sexes.

PLANCHE XVI.

N° 53. Tête de travail grec et en bronze. Le nom d'*Architas de Tarente* que lui donnent les rédacteurs des *Peintures antiques d'Herculanum*, ne me paraît point lui convenir, en ce que sa coiffure n'est point décrite dans les auteurs, ni figurée sur les monumens qui représentent des Grecs, où l'on ne voit rien de semblable à l'espèce de mitre dont cette belle tête est coiffée. Cette coiffure ne peut donc convenir qu'aux Orientaux.

N° 54. Cette figure représente un des dieux palmyréniens, vêtu dans le costume du pays. Son habit supérieur est, je crois, la *candys* des Perses, dont parle Pollux. Voyez la seconde note de la page 40, et la figure 65 de la planche XIX. Le bas-relief d'où cette figure est tirée, est accompagné d'une inscription palmyrénienne. (*Publié par Bottari.*)

N° 55. Cette figure est un Bacchus : son habillement convient parfaitement aux Indiens, qui portaient des habits efféminés. Cette statue, plus grande que nature, est de bronze : elle a les bras restaurés. (*Publiée par Winckelmann.*)

PLANCHE XVII.

N° 56. Deux épées indiennes, dont l'une est à deux tranchans.

N° 57. Une hache et une massue.

N° 58. Cet arc est de la hauteur d'un homme, en le comparant avec la figure qui le tenait à la main; ce qui se trouve conforme au récit de Quinte-Curce. Voyez la page 32.

Le n° 59 représente deux sceptres de différentes formes.

Tous ces monumens sont pris sur des dessins inédits tirés du cabinet du citoyen Tersan.

PLANCHE XVIII.

N°s 60 et 61. Ces numéros représentent des chapiteaux et une base de la pagode de Sandal.

Le chapiteau du n° 62 est pris d'un pilastre de la pagode de Chalembran.

Le n° 63 est un trône d'or pris d'une peinture indienne. (*Même cabinet.*)

PLANCHE XIX.

N° 64. Corneille le Bruyn est le seul qui nous ait donné une figure que l'on puisse reconnaître pour une femme, parmi les nombreux monumens de Persépolis et de Naxi-Rustan. On doit regretter qu'il n'ait pas pu nous la donner toute entière, le monument étant à demi enterré.

Les n°s 65 et 66 nous montrent différens habits des Perses : on peut remarquer la forme des bonnet, mitre, ou tiare.

Ces figures, ainsi que celles des n°s 69 et 70, sont vêtues d'une grande et large tunique retroussée des deux côtés avec une ceinture; les manches larges, en forme d'entonnoir, en laissent voir dessous de très-étroites.

Le n° 70 représente trois figures *, dont la première paraît être un roi de

* Elles sont coiffées avec des cheveux postiches ajoutés à leur propre chevelure, telles que Xénophon nous peint Astyage roi des Mèdes, dont les Perses avaient depuis imité les usages et les mœurs.

Perse : il a sur la tête une tiare, et tient de la main droite un sceptre, et de l'autre une espèce de fleur. Les deux figures qui sont derrière, pourraient être des rois tributaires ou vaincus, dont l'un porte un parasol, et l'autre un chasse-mouche et un linge pour lui essuyer le visage, selon la coutume des Asiatiques.

N° 68. Chaussure persane, tirée des ruines de Persépolis, ainsi que les monumens précédens, dont on doit la connaissance à Corneille le Bruyn : le n° 70 a été publié par Niebuhr. Toutes ces figures sont roides et sans goût; on n'y découvre pas plus que dans les ouvrages de sculpture des Égyptiens, la plus légère notion de l'anatomie : aussi ces monumens ne peuvent avoir été faits que par eux, et non par les Grecs, comme le prétend Winckelmann dans son *Histoire de l'art.* Le contraire de ce qu'il avance se prouve par le passage tiré de Diodore de Sicile. Voyez la page 45 à l'article de l'*Architecture des Perses.*

Le n° 67 est une médaille représentant un roi de Perse du bas empire : il est coiffé d'une tiare bordée de perles; il a par-dessus une couronne à rayons pyramidaux. Cette couronne est fixée sur son front par un diadème. Son habit est orné de perles. (*Cabinet des antiquités.*)

PLANCHE XX.

Le n° 71 représente des siéges ou trônes persans tirés des bas-reliefs pris sur les tombeaux de Naxi-Rustan, éloignés de deux lieues des ruines de Persépolis ou Chelminar.

Le n° 72 est un bouclier appelé *gerre* par Hérodote, et *cetra* par Strabon, qui lui donne une forme rhomboïdale; ce qui est conforme à son récit. Voyez pages 37 et 38.

N° 76. Chasse-mouche dont parle Athénée à l'article des *Vases persans,* page 44.

Le n° 74 indique des poignards ou épées que les Perses portaient sur la cuisse droite, et le n° 75, le carquois qu'ils portaient du côté gauche. Les figures qui portent ces armes, sont habillées comme celle du n° 65 de la planche précédente. (*Corneille le Bruyn.*)

PLANCHE XXI.

N° 77. Ce numéro représente une corniche ou couronnement de quelques portiques ou fenêtres des antiquités de Persépolis : le goût égyptien que l'on y remarque, prouve incontestablement ce que j'ai avancé plus haut.

N° 78. Ornement pris d'une base de colonne du même lieu.

Le n° 79 nous montre un chapiteau avec sa base, pris d'une des colonnes qui sont à côté des deux portiques du palais de Persépolis. (*Corneille le Bruyn.*)

PLANCHE XXII.

Nos 80 et 81. Ces deux têtes de Parthes, d'un travail barbare, comme sont tous les monumens de cette nation, nous représentent parfaitement les coiffures efféminées de ces Orientaux, qui avaient imité le luxe des Mèdes et des Perses. La tête du n° 81 est coiffée d'une tiare recourbée : le roi seul la portait droite. Voyez les passages de Xénophon et de Suidas, page 39.

N° 82. Un cavalier parthe. Les ornemens de son cheval ressemblent à ceux qui sont sur les chevaux des monumens de Naxi-Rustan.

Les trois pierres, nos 80, 81, 82, sont tirées du Cabinet d'antiquités.

N° 83. Cette figure représente Parthamaspare, roi des Parthes : elle est tirée des bas-reliefs placés dans l'arc de Constantin. Son vêtement est remarquable en ce qu'il porte deux tuniques semblables à celles que Strabon donne aux Perses. Son manteau, orné de franges des trois côtés, paraît de forme quarrée. Les rois de Perse et de Lydie en portaient de cette même forme, au rapport de Diodore de Sicile, liv. III.

N° 84. Cette cuirasse est à l'usage des Parthes : elle est prise de la colonne Trajane. Voyez, pour l'armure complète de ces peuples, la planche XXV.

PLANCHE XXIII.

N° 85. Trois casques parthes en forme de tiare, tirés de la colonne Trajane, publiée par Piranèse.

N° 86. Tunique des Parthes, dont l'ornement est difficile à comprendre.

PLANCHE XXIV.

N° 87. Enseigne militaire des Parthes, tirée de la colonne Trajane. Les Indiens, les Daces et les Sarmates portèrent de semblables enseignes, ainsi que les Romains dans le bas empire.

Le n° 88 nous montre une médaille avec la tiare et les armes ordinaires des Parthes; ce qui est indiqué par l'inscription. Les deux suivantes, nos 91 et 92, représentent des rois parthes. Ces têtes sont ornées de colliers qui forment plusieurs tours. (*Cabinet du citoyen Tersan.*)

Le n° 89 représente Tigrane roi d'Arménie, comme le fait connaître le revers de cette médaille, qui porte *Basileos Tigranos.*

N° 90. Cette médaille, d'un travail romain et de mauvaise fabrique, représente d'un côté la tiare[1] arménienne avec l'arc et les flèches, armes ordinaires de ces peuples; de l'autre côté de cette médaille est le portrait d'Antoine.

On voit sur une des faces de la médaille du n° 93 l'Arménie captive, paraissant implorer la clémence de César. Cette figure est coiffée de la tiare par-dessus la mitre; ce qui est remarquable. Sa tunique longue et à manches montre le costume de cette contrée; et la médaille du n° 94, les armes de ces peuples. Je dois observer que la tiare que l'on y voit a été prise, par plusieurs antiquaires, pour un carquois. Cette erreur a été commise particulièrement par Loisel, dans sa Numismatique. (*Cabinet des antiquités.*)

PLANCHE XXV.

Les deux figures sous le n° 95 représentent des Parthes couverts complétement, eux et leurs chevaux, d'une cuirasse à écailles. Cette armure se reconnaît facilement dans les beaux passages de Justin et de Suidas, et particulièrement dans la belle description que nous fait Héliodore, de l'armure des cataphractaires. Voyez les pages 48 et 49 du texte historique.

C'est ici le lieu de relever une grande méprise de la part de Bellori dans son explication de la colonne Trajane, et, après lui, du célèbre Montfaucon : ils donnent les figures précédentes aux Sarmates. S'ils avaient fait attention aux passages des auteurs cités plus haut et à ceux de Pausanias[2] et de Tacite[3] sur ces mêmes Sarmates, ils ne se seraient point trompés en attribuant à ces peuples l'armure des Parthes, puisqu'il n'est question dans ces auteurs, ni d'une cuirasse couvrant toutes les parties du corps, ni de la manière de combattre en fuyant, comme on peut le voir aux figures sous le n° 95.

N° 96. Cette médaille représente un roi d'Osrhoène, province de la Perse, limitrophe de l'Arménie. (*Publié par T. S. Bayer.*)

N[os] 97, 98, 99 et 100. Médailles juives en argent, dont trois représentent des vases d'une jolie forme; la quatrième avec son revers nous fait voir une lyre à trois cordes. (*Cabinet du citoyen Tersan.*)

N° 101. Ces deux figures couchées représentent des Grecs syriens; Élabélus et son épouse. Le célèbre Cassas s'est fait un plaisir de me communiquer ce monument intéressant, qu'il a dessiné sur les lieux, et qu'il vient de publier dans son superbe Voyage de la Syrie. Ce qu'il y a de remarquable dans ces figures, ce sont les manches larges et longues que porte Élabélus; la richesse

[1] On peut voir dans cette planche, que toutes les tiares arméniennes ressemblent, pour la forme, à celles des Parthes ou Mèdes; ce qui est conforme au récit de Strabon. Voyez pages 56 et 57 du texte historique.

[2] Dans son *Attique*.

[3] Dans la *Vie de Germanicus*. Je rapporterai les textes de ces auteurs à l'article des barbares de l'Europe, dans le tome II de cet ouvrage.

du costume de la femme, coiffée d'une espèce de mitre; les coussins et les lits brodés sur lesquels ces figures reposent.

PLANCHE XXVI.

J'ai donné ces figures d'Amazones pour faire voir qu'elles ne sont pas toujours représentées armées de haches à deux tranchans et la mamelle droite découverte; on les voit, sur les monumens, la tête couverte d'un casque; souvent aussi elles sont armées de casques de cuir ayant la forme de ceux des Phrygiens. Les figures des n°s 102 et 104 ont été publiées par Tischbein; et la tête d'Amazone, n° 103, par Passeri.

PLANCHE XXVII.

Le n° 106 paraît représenter la Phrygie ou la Phénicie. Cette belle tête est coiffée d'une mitre phrygienne de la plus belle forme; elle est assujettie par une bandelette fort ornée, et nouée avec beaucoup de grace. (*Cabinet des antiquités.*)

Les deux mitres des n°s 105 et 107, ainsi que celles des figures de cette planche, sont garnies de bandelettes appelées *redimiculum :* ces bandelettes servaient à nouer la mitre sous le menton, afin de l'assujettir.

N° 108. Cette figure d'Atis * ne porte qu'une ceinture sur sa tunique. La figure du n° 109 représente Pâris, d'après une peinture d'Herculanum. Ce Pâris porte deux ceintures, dont l'une est cachée, et dont l'autre, qui est visible, est de couleur bleu turquin; sa tunique est rouge, et sa chlaène bleu clair; sa mitre est d'un jaune doré, ou couleur de safran; ses anaxyrides sont de même couleur, mais plus claire. On doit voir par cette peinture, combien les anciens poètes étaient historiens : les monumens se trouvent presque toujours d'accord avec eux, et en cela Virgile est souvent aussi exact qu'Homère; ce dont il sera facile de se convaincre en comparant les divers passages que j'ai tirés de leurs poèmes, avec ces mêmes monumens publiés dans le cours de cet ouvrage.

PLANCHE XXVIII.

N° 110. Ce monument curieux nous apprend trois choses essentielles : 1°. la manière dont les anciens montaient à cheval; 2°. que les Phrygiens portaient des habits de la même forme en temps de paix et en temps de guerre, comme presque tous les Orientaux; 3°. que leurs casques avaient presque la forme de leurs mitres, qui étaient semblables à celle du n° 111. Cette figure porte aussi deux ceintures. Ce sujet a été dessiné d'après un vase trouvé à Bayes dans le royaume de Naples, et publié par Roccheggiani.

N° 112. Bouclier en forme de demi-lune, appelé *pelte* par les anciens. C'était

* Elle est prise d'après un bas-relief publié à Venise.

l'arme défensive de presque tous les Asiatiques et des troupes armées à la légère chez les Grecs.

N° 113. Cette statue pourrait représenter un Phrygien, ou plutôt un Arménien; il a une grande tunique longue et à manches, et par-dessus une autre petite tunique courte, sans manches, semblable à celle des femmes. (*Publié par Guattani.*)

Le n° 114 représente une belle tête de Pâris, de la ville Albane; elle est coiffée d'une mitre portant deux bandelettes, dont l'une est relevée sur le haut de la tête avec beaucoup de grace. (*Gravé par Roccheggiani.*)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

CHOIX
DE
COSTUMES
CIVILS ET MILITAIRES
DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

COSTUMES
DES PEUPLES DE L'EUROPE.
TROISIÈME PARTIE.

LES GRECS.

COIFFURES ET ORNEMENS DE TÊTE DES FEMMES.

« RIEN n'est plus charmant, dit Apulée *, que des cheveux d'une « belle couleur et tenus proprement, qui brillent au soleil, d'un « lustre changeant, dont l'œil est ébloui : les uns d'un blond plus « éclatant que l'or, et brunissant un peu vers la racine; les autres « noirs comme la gorge des pigeons, et qui, parfumés d'essences

* *Ane d'or*, liv. II.

« précieuses, peignés avec soin, et tressés par-derrière, sont comme « un miroir où un amant se retrouve avec plaisir. Quel charme encore « de voir une grande quantité de cheveux relevés et ajustés sur le « haut de la tête, ou bien de les voir d'une grande longueur, épars « et flottans sur les épaules! Enfin la chevelure est quelque chose « de si beau, que lorsqu'une femme paraîtrait avec toutes sortes « d'ajustemens et avec des habits chargés d'or et de pierreries, s'il « se trouvait quelque négligence dans ses cheveux, ou quelque irré- « gularité dans sa coiffure, toute sa parure lui deviendrait inutile. »

Apulée dit[1], en parlant de sa chère Fotis :

« Sa coiffure, négligée et sans art, la rendait encore plus agréable : « car ses beaux cheveux, qu'elle avait fort longs et fort épais, étaient « en liberté sur son front et autour de son cou; ensuite cordonnés « dans un ruban qui faisait plusieurs tours, ils étaient noués sur le « haut de la tête. »

Les femmes grecques teignaient aussi leur chevelure ; ce que Lucien nous fait connaître[2], en faisant parler ainsi la courtisane Tryphæne :

« Considère-la bien et regarde ses tempes, où il lui reste encore « quelques cheveux (car tout le reste de sa tête est couvert d'une « fausse chevelure[3]); et quand la couleur dont elle a soin de les « teindre sera effacée, tu les verras couvertes de cheveux gris. »

Élien dit[4], en parlant de la chevelure d'Atalante :

« Elle était blonde; ses cheveux devaient cette couleur à la « nature, non à l'art, ni aux drogues dont les femmes savent faire « usage pour se la procurer. »

Ovide parle ainsi aux femmes, dans son *Art d'aimer*[5] :

« Que chacune choisisse ce qui lui siéra le mieux, et qu'elle consulte son miroir. « Un visage un peu long demande une coiffure qui se partage et ne s'élève point sur « la tête : ainsi était Laodamie avec ses beaux cheveux. Les visages ronds demandent « qu'on laisse un petit nœud sur le haut du front, afin que les oreilles paraissent. « Qu'une autre laisse aller ses cheveux sur l'une et l'autre épaule, tels que vous « les portez, Apollon, quand vous prenez votre lyre mélodieuse; qu'une autre encore « les lie par-derrière, à la façon de Diane[6]. Il sied bien à celle-ci de porter ses

[1] *Ane d'or*, liv. II.

[2] Dialogue des *Courtisanes*.

[3] Le mot *péniké* désignait cette chevelure d'emprunt, une perruque, de fausses boucles, etc. (Suidas, tom. III, pag. 3.)

[4] *Histoires diverses*, liv. XIII, chap. I.

[5] Liv. III, vers 135.

[6] Horace dit, *Ode XI*, liv. II : « Ayant noué « négligemment ses cheveux par-derrière, à la « mode des femmes de Lacédémone. »

« cheveux gonflés, et à celle-là de les tenir resserrés. L'une trouve de l'avantage à « les agencer en forme de tortue, semblable à celle dont Mercure fit autrefois une « lyre; et l'autre, pour en paraître plus belle, doit les faire ondoyer en forme de « petits flots autour de sa tête [1].

Les deux sexes [2] avaient des usages qui leur étaient particuliers; comme les cheveux coupés, pour les hommes; et pour les femmes, la chevelure abondante, qui décore si avantageusement la beauté des vierges, et qui, rassemblée sur leur tête, s'y élève en ondes redoublées.

Différens passages vont nous faire connaître les bijoux et ornemens de tête des femmes grecques.

Les ornemens de tête des femmes sont la mitre [3], l'ampyx, le cécryphale [4], le diadême, l'anadême, le strophos, le krêdemnon, les cheiromactres, la tholia, la calyptra [5].

La mitre était de laine [6]. On appelait *opisthosphendone* la partie de la mitre qui enveloppait les cheveux par-derrière en forme de fronde. Les anciens [8] font mention d'un ornement de femme appelé *sphendone*, à cause de sa ressemblance avec une fronde; elle était large au milieu, tombait sur le front, et s'attachait par-derrière avec des extrémités plus étroites et plus déliées.

D'autres auteurs parlent aussi de la mitre. Virgile dit [9] :

« La Syrienne ayant la tête ornée d'une petite mitre grecque [10]. »

Les petites filles grecques ne portaient point de mitre [11], comme Callimaque le prouve dans l'hymne à Diane :

« Aussitôt l'enfant vole en Crète, et se choisit une troupe nombreuse de nymphes, « toutes à l'âge de neuf ans, à cet âge où l'on ne porte point encore de mitre. »

[1] Il n'y a qu'un poète, bon connaisseur dans les arts, qui puisse donner au beau sexe des conseils d'aussi bon goût et dignes d'un artiste.

[2] Isidore, liv. XIX, chap. 33.

[3] Voyez, pour la forme de la mitre, les planches XXIX et XXXI.

[4] Voyez, pour ces réseaux (le cécryphale et l'ampyx), les planches XXXIV et LI.

[5] Voyez, pour la forme de tous ces ornemens, depuis la planche XXIX jusqu'à la planche LI.

[6] Isidore, liv. XIX, chap. 31.

[7] Pollux, liv. VII, chap. 22.

[8] Eustath. *ad Dionys. Perieg.* v. 7.

[9] *In Copa.*

[10] Pline, liv. XXV, chap. 9, parle de mitres de diverses couleurs.

[11] Cette mitre a été prise pour une ceinture par des traducteurs très-estimables, mais qui n'ont point assez connu les monumens, pour voir que les petites filles grecques étaient coiffées en cheveux, et qu'elles portaient toujours (sur les monumens) des ceintures comme leurs mères. Voyez la planche XXXIV.

L'ampyx et le cécryphale [1] sont également un réseau, excepté que le premier est circulaire et en forme de bonnet, et l'autre en forme de fronde, comme la mitre.

Théocrite en parle [2] :

« Une femme d'une beauté ravissante, parée d'un peplos, les cheveux attachés « avec un réseau (*Ampyx*). »

Le diadême [3], l'anadême et le strophos sont des bandelettes qui s'attachent de diverses façons sur la tête des femmes.

Le diadême [4] est un ornement de tête des femmes; il est tissu d'or et garni de pierreries : ses deux extrémités, en se rapprochant, se nouent par-derrière.

Le strophos [5] est une bandelette de laine, qui se met autour de la tête. Catulle dit [6] :

« Des bandelettes blanches comme la neige renouaient leurs cheveux parfumés de roses. »

Sapho parle des cheiromactres [7] dans ses chansons, en s'adressant à Vénus :

« Ne méprise pas les cheiromactres ou voiles pourprés [8] de mes poupées; je te « les ai envoyés comme de précieux présens de ta chère Sapho. »

Elle entend par *cheiromactres* [9] de ses poupées, un ornement de tête, comme le montre Hécatée, ou celui qui a écrit les *Voyages autour de l'Asie.*

« Les femmes, dit-il, ont sur la tête des cheiromactres. »

La *tholia* et la *calyptra* [10] sont des coiffes de différentes formes.

Les bijoux de tête des femmes grecques sont les boucles d'oreilles, dont voici les différens noms [11] : les *diopes* [12] (perforées), les *ellobes*

[1] Homère en parle. Voyez Pollux, liv. v, chap. 16. Voyez aussi les passages d'Aristophane et d'Élien, à l'article des *vêtemens des femmes grecques.*

[2] Idylle 1.

[3] Voyez, pour sa figure, la planche XXXIX, et, pour les autres bandelettes, les planches XXXVI et XXXVII.

[4] Isidore, liv. XIX, chap. 31.

[5] Suidas, tom. III, page 385.

[6] *Noces de Thétis et Pélée.*

[7] Athénée, liv. IX, chap. 18.

[8] Homère donne aussi pour voile de tête à Junon et à Pénélope, la large bandelette *krêdemnon.* Voyez à l'article de la *toilette des femmes grecques.*

[9] Athénée, liv. IX, chap. 18.

[10] Voyez la planche LI, et la *toilette des femmes grecques.*

[11] Voyez les planches XXXI, XXXIV, XXXV et XXXVII, pour la figure de ces bijoux.

[12] Pollux, liv. V, chap. 16.

(en lobe), les *hélices* (en volute), les *botrydies* (en grappe de raisin), les *caryatides*, les *hippocampies* (recourbées ou en chevaux marins), et les *tripodes* (à trois pendans). Homère les appelle aussi *triglènes* (à trois pupilles).

Ce poète dans l'Iliade dit[1] :

« Elle suspend à ses oreilles percées avec adresse, ses boucles à trois pendans « (*triglènes*), d'un travail achevé. »

Eurydamas, dans l'Odyssée[2], donne à Pénélope des boucles d'oreille à trois pupilles (*triglènes*), qui répandaient un vif éclat.

Homère, en parlant de Vénus, dit[3] :

« Elle avait des boucles d'oreille éblouissantes et recourbées comme les cornes des « chevreaux; des pierres étincelantes étaient au milieu de ses anneaux. Le collier qui « entourait sa gorge, était formé d'autres pierreries superbes de diverses couleurs, « entourées d'or. »

Le triopis[4] était un collier qui avait trois espèces d'yeux; et les tantheuristes, chez Théopompe le comique, étaient des colliers auxquels étaient attachées de petites pierreries dont le bruit a formé le nom.

Le monile et les chaînettes sont des colliers à l'usage des femmes[5].

Le monile[6] est un ornement enrichi de pierreries, que les femmes suspendent à leur cou : il tire son nom du mot *munus*, qui signifie *présent*. On appelait aussi du nom de *monile* tous les présens que l'on faisait aux femmes.

La muræne[7] (*murœna*) est une sorte de collier d'or en forme de chaîne très-bien croisée, et de même à peu près que l'est la peau du serpent dit *murœne*.

Outre les boucles d'oreille et les colliers que portaient les femmes grecques, elles avaient encore pour parure de tête deux lames d'or de différentes formes; ces lames étaient, l'une le xénion, et l'autre le croissant ou nimbe.

Le nimbe[8] est une bandelette traversée d'or, et qui se coud sur

[1] Livre XIV.
[2] Homère, *Odyssée*, liv. XVII, vers 291.
[3] *Hymne à Vénus.*
[4] Pollux, liv. V, chap. 16.
[5] Isidore, liv. XIX, chap. 31.
[6] Isidore, liv. XIX, chap. 31.
[7] *Id. ibid.*
[8] *Id. ibid.* Voyez, pour cet ornement, la planche XLI; il a été confondu mal-à-propos avec le diadême.

le linge ou bandeau qui est sur le front des femmes. Le xénion[1] était d'or. Hésychius dit que c'était un petit peigne; et Suidas, que les femmes le portaient sur leurs bandelettes anadêmes.

Les cheveux[2] des femmes étaient retenus par des aiguilles[3]. Martial en parle, dans son présent de l'aiguille d'or[4] :

« Pour que tes cheveux humectés de parfums ne salissent point tes légères ban-
« delettes de pourpre, qu'une aiguille les fixe et rassemble ta chevelure éparse. »

VASES DE PARFUMS, USTENSILES ET TOILETTE DES FEMMES GRECQUES.

Les magistrats[5] préposés à la toilette des femmes s'appelaient *gynæcocosmes*. Ils imposaient des taxes aux femmes qui ne se paraient pas, et écrivaient le montant de ces taxes sur le platane qui était dans le Céramique.

Les anciens[6] apportaient la plus grande attention, et faisaient toutes les recherches et les expériences possibles pour composer des parfums : c'est ce qu'on voit par les différentes espèces qu'ils en avaient faites pour chaque partie du corps. Antiphane le montre par ce passage de ses *Thoriciennes :*

« Elle se parfume, mais comment? les pieds et les mains dans un « bassin plaqué en or, avec du parfum d'Égypte; les joues et le sein « avec du parfum de Phénicie; les cheveux avec de la marjolaine; « les genoux et le cou avec du serpolet. »

Eubule[7] parle ainsi dans ses *Bouquetières :*

« Non, certes, elles ne se couvrent pas la peau de blanc, ne se « peignent pas avec du jus de mûres, comme vous le faites; de sorte « que si vous sortez en été, on voit couler de vos yeux deux « ruisseaux de noir, et la sueur former, en vous tombant sur le cou, « un sillon de fard; et vos cheveux, avancés sur le front, présentent « toute la blancheur de la vieillesse, par la poudre blanche dont ils « sont couverts. »

[1] Pollux, liv. V, chap. 16.
[2] Isidore, liv. XIX, chap. 31.
[3] Voyez ces bijoux à la planche XXXVIII.
[4] *Apophorètes*, liv. XIV, épigr. 24.
[5] Pollux, liv. VIII, chap. 9.
[6] Athénée, liv. XV, pag. 689.
[7] Athénée, liv. XIII, chap. 1.

Nomachius [1] en donnant des conseils à une jeune fille, lui dit :

« Ne cherchez pas à donner un nouveau lustre à votre sein, en nuançant sa blancheur « avec le pourpre de l'hyacinthe, avec le beau verd ou jaspe de l'Inde. O belle vierge, « vous n'avez pas besoin de cette vaine parure. Ne formez pas tant de nœuds étudiés « sur votre brillante chevelure, ne noircissez pas vos sourcils pour donner plus d'éclat « à votre teint; car la nature libérale a pourvu le corps des femmes, de tous les charmes « desirables, et de toutes les formes gracieuses qui peuvent nous enchanter. »

Plaute, dans ses *Spectres*, fait parler ainsi la courtisane Philémation à sa servante [2] :

PHILÉMATION.

« Scapha, que l'on m'apporte vîte mon miroir, et le coffre où je tiens mes bijoux, « afin que je sois toute prête pour recevoir mon cher Philolaches quand il viendra.... « vois si mes cheveux sont bien rangés de tous côtés.... donne-moi du rouge « maintenant.

SCAPHA.

« Non pas, s'il vous plaît : je vous trouve admirable de vouloir ajouter de nouvelles « couleurs au plus bel ouvrage que la nature ait fait! Ce n'est pas à votre âge qu'un « visage comme le vôtre a besoin du pinceau [3]; il ne lui faut ni céruse, ni vermillon, « ni aucune autre drogue de cette espèce : consultez votre miroir. »

Homère décrit ainsi la toilette de Junon dans l'Iliade [4] :

« Sa main peigne sa belle chevelure, forme des tresses brillantes et parfumées « d'ambroisie, qui descendent de sa tête immortelle; elle revêt son voile [5] divin que « Minerve lui avait tissu et enrichi de diverses broderies; elle l'attache autour de son « sein avec des agrafes d'or; elle met sa ceinture (*zône*) ornée de nombreuses franges « (*thusanos*); elle suspend à ses oreilles, percées avec adresse, ses boucles à trois « pendans (*triglènes*), qui brillent d'un vif éclat; ensuite elle couvre sa tête d'une « bandelette (*krêdemnon*) aussi éblouissante que le soleil. »

Passons maintenant à la belle description de la toilette des femmes grecques, que Lucien nous a laissée dans son traité des *Amours*.

« ...... Ce n'est point dans un ruisseau d'eau pure qu'une femme « se plonge le matin, pour dissiper le sommeil profond qui couvre « ses paupières, et s'appliquer ensuite à quelque occupation sérieuse; « elle compose des fards de toute espèce pour embellir son teint. « Les femmes ministres de sa toilette, rangées comme dans une

[1] Trad. de Coupé, *Soirées littéraires.*

[2] Acte I, scène 3.

[3] Voy. pour la toilette des femmes grecques, les planch. XXX, XXXII, XXXIII, LXXVI, LXXVII.

[4] Liv. XIV, vers 175.

[5] *Heanos* pour *peplos.*

« procession publique, ont les mains chargées de quelques vases : l'une « porte un bassin d'argent, l'autre une aiguière; celle-ci présente le « miroir. La chambre, comme la boutique d'un pharmacopole, est « remplie de boîtes et de pots, où sont précieusement renfermées « mille compositions perfides : celles-ci ont la vertu de nettoyer les « dents, celles-là de noircir les sourcils.

« Mais c'est à tresser leurs cheveux que les femmes consument le « plus de temps, et qu'elles épuisent leur savoir. Quelques-unes, avec « des drogues qui rendent les cheveux aussi brillans que le soleil « dans son midi, les teignent comme de la laine; mécontentes de la « couleur qu'elles ont reçue de la nature, elles cherchent à leur « donner un blond éclat. Celles qui s'imaginent qu'une chevelure « noire leur sied davantage, épuisent à les parfumer les trésors de « leurs époux; il faut que leur tête exhale toutes les odeurs de l'Arabie. « Des instrumens de fer [1] chauffés à une flamme peu ardente servent « à rouler les cheveux, à les former en longs anneaux. Que de soins « pour les faire retomber sur les sourcils! à peine laisseront-ils au « front un étroit intervalle; ceux de derrière flottent avec orgueil « sur le dos et sur les épaules. On met ensuite une chaussure de « pourpre qui presse le pied, au point de pénétrer jusqu'au milieu « des chairs. Un tissu fin et léger sert de vêtement : on lui donne « ce nom, mais on ne l'emploie que pour ne pas paraître nue; et « l'œil, à travers cette étoffe transparente, distingue mieux ce qu'elle « couvre que les traits mêmes du visage. Il n'y a que les femmes « dont la gorge est déformée, qui ont grand soin de la retenir « prisonnière. Que dirai-je de leur luxe ruineux, de ces pierres « précieuses qui pendent à leurs oreilles, et valent plusieurs talens; « de ces serpens d'or (*ophis*) roulés autour de leurs poignets et de « leurs bras [2]?..... Une couronne de pierreries des Indes ceint leur « tête; leur front est étoilé de mille pierreries. Des colliers [3] d'un prix « immense descendent de leur cou; l'or est condamné à ramper sous « leurs pieds, pour entourer le talon qu'elles laissent découvert.

[1] Isidore dit, liv. II, ch. 6, que ce fer était une aiguille chauffée et approchée des cheveux, qu'on frisait en l'y entortillant; d'où l'on donnait l'épithète de *calamistrati* aux personnes dont les cheveux étaient bouclés à l'aide d'un fer chaud.

[2] Voyez la planche XLIII, pour la figure de ces bracelets.

[3] Pour la forme de ces colliers, voyez les planches XL et LII.

« Lorsqu'elles ont ainsi falsifié tout leur corps par les charmes « trompeurs d'une beauté factice, elles peignent encore leurs joues « sans pudeur; elles les rougissent avec le fard, afin d'animer, par « la vivacité de cette couleur, la pâleur excessive de leur peau. »

Les vases employés[1] pour renfermer les parfums étaient le *lecythus*, dit *unguentaire* et *alabastron*. Ces vases, dit Suidas, étaient sans anse et de pierre d'albâtre. Pollux[2] dit qu'ils ne différaient point de la phyale[3].

Théocrite en parle dans ses *Syracusaines*[4] :

« . . . . . . Des vases d'albâtre dorés, remplis de parfums de Syrie. »

Lucien dit[5] :

« Un vase d'albâtre rempli de parfums de Palestine. »

Les anciens poètes font souvent mention des éventails, des parasols et des quenouilles des femmes grecques.

Euripide, dans sa tragédie d'*Oreste*, dit[6] :

« Selon l'usage des Phrygiens, j'excitais un souffle léger près du visage d'Hélène « et sur ses boucles flottantes, par le mouvement répété d'un éventail de plumes[7] « arrondi avec grace. »

Anacréon, dans un fragment conservé par Athénée[8], dit :

« Ayant au cou une chaîne d'or, couvert d'un parasol d'ivoire, tel que les femmes « en portent. »

Apulée[9] : « Un autre lui présente un parasol de soie, pour la « garantir de l'ardeur du soleil. »

Théocrite fait ainsi mention des quenouilles[10] :

« Quenouille d'ivoire artistement travaillée, présent de l'amitié, tu vas donc passer « dans les mains de l'épouse de Nicias! »

[1] Pollux, liv. VI, chap. 18.
[2] *Id. ibid.*
[3] Voyez pour la forme de ces vases, les planches XXXVIII et XL.
[4] Idylle XV.
[5] Dialogue XIV des *Courtisanes*.
[6] Vers 1428.
[7] Voyez la figure de ces objets aux planches XXX, XXXII et LII.
[8] Liv. XII, chap. 9.
[9] Liv. IV.
[10] Idylle XXVIII.

HABITS ORNÉS ET VARIÉS DES FEMMES GRECQUES.

A quel excès [1] la plupart des femmes de l'antiquité n'ont-elles pas poussé le luxe? Elles portaient sur la tête une couronne très-haute, et des sandales aux pieds : de grandes boucles pendaient à leurs oreilles; et la partie des tuniques qui s'étend depuis les épaules jusqu'aux mains, n'était pas cousue, mais attachée par une rangée d'agrafes d'or et d'argent. C'est ainsi que les femmes se paraient autrefois. Je ne parlerai point du luxe des Athéniennes, dit Élien; c'est l'affaire d'Aristophane.

Voyons maintenant la parure des Athéniennes dans Aristophane lui-même.

Calonice parle ainsi à ses compagnes [2] :

« Quelle action d'éclat ou de prudence peuvent entreprendre des femmes? Rester « assises et ornées de fleurs, porter la crocote [3], se parer de cimbériques [4], « d'orthostadies [5], de péribarides [6], de fard et de tuniques transparentes, voilà leur « unique apanage. »

Un autre passage du même poète [7] va achever de nous faire connaître l'habillement des femmes d'Athènes.

EURIPIDE.

« Qu'allez-vous me prêter?

AGATHON.

« Prenez d'abord cette crocote...... prenez ensuite ce strophion [8].

MNÉSILOQUE.

« Ornez-moi présentement de périscélides [9].

EURIPIDE.

« Il faut aussi un cécryphale [10] et une mitre.

[1] Élien, liv. I, chap. 18.

[2] *Lysistrate*, pag. 837.

[3] Tunique couleur de safran.

[4] C'était une petite tunique transparente, selon Pollux, liv. VII, chap. 13.

[5] Tunique droite et sans ceinture, selon Pollux, liv. VII, chap. 13. Voyez les figures 196 et 199 de la planche XLIV.

[6] Sorte de chaussure de femme, selon Hésychius.

[7] *Thesmophores*, ou *Fêtes de Cérès*, page 781.

[8] Riche ceinture des mamelles, qui se mettait par-dessus les habits. Voyez à l'article des *ceintures*. Voyez aussi les planches XXX, XXXII et XXXIII, n[os] 122, 123 et 136.

[9] Les périscélides sont des ornemens que les femmes mettaient à leurs jambes pour embellir leur démarche. (Isidore, liv. XIX, chap. 31.) Pollux dit, liv. V, chap. 16, que ces cercles se mettaient autour du *tibia*. Voyez la figure 207 de la planche XLVIII.

[10] Réseau en forme de fronde. Voyez la figure 139 de la planche XXXIV.

AGATHON.

« Voici la coiffe que je porte la nuit.

EURIPIDE.

« Il faut de plus un encycle [1].

AGATHON.

« Prenez celui qui est sur mon petit lit.

MNÉSILOQUE.

« Croyez-vous qu'il me convienne?

AGATHON.

« Je sais que vous n'aimez pas une chaussure large : essayez celle-ci. Vous avez « là ce qu'il vous faut. »

Hérodote va nous faire connaître la forme des tuniques des Athéniennes par le passage suivant :

« Les Athéniens [2] ayant été vaincus par les Éginètes et les « Argiens, il ne s'échappa qu'un seul Athénien de ce combat. De « retour à Athènes, il raconta le malheur qui était arrivé. Les « femmes de ceux qui avaient été de cette expédition, outrées de « ce qu'il s'était sauvé lui seul, s'attroupèrent autour de lui, le « piquèrent avec les agrafes de leurs robes, en lui demandant « chacune des nouvelles de son mari, et le firent mourir de la « sorte. L'atrocité de cette action parut aux Athéniens encore plus « affligeante que la perte qu'ils avaient faite; ils obligèrent leurs « femmes à prendre l'habit des Ioniennes, ne pouvant leur infliger « d'autre punition. Elles portaient auparavant l'habillement dorien [3], « qui approchait de celui des femmes de Corinthe. On changea « donc leurs habits en tuniques de lin, afin de rendre inutiles les « agrafes. Si cependant, dit Hérodote, il faut dire la vérité, cet « habillement n'est pas, dans son origine, ionien, mais carien; l'habit « de toutes les femmes grecques étant anciennement le même que « celui que portent actuellement les Doriennes.

« On prétend, dit encore le même historien, que les Argiens et les « Éginètes ordonnèrent, en conséquence de cette action, que leurs

[1] Le même que le *cyclas*, petite tunique en cercle. (Clément d'Alexandrie, *Pæd.* XII, p. 210.)

[2] Liv. V.

[3] Selon Clément d'Alexandrie, *Pæd.* II, pag. 204, les Lacédémoniennes portaient des tuniques sans manches (*akhiridotes*), et montraient par en-haut depuis les épaules, le bras et la main. Ceci se voit, dit le même auteur, par les anciennes statues de déesses et les portraits de femmes. On disait de celles qui se servaient de cette tunique sans manches, qu'elles *dorisaient;* au contraire, de celles qui se servaient de tuniques à manches (*khiridotes*), qu'elles *ionisaient.* Voyez, pour les diverses formes des tuniques des femmes grecques, les planches XLII, XLIV, et suivantes.

« femmes porteraient des agrafes une fois et demie plus grandes « qu'à l'ordinaire. Cette contrariété a été poussée si loin, que de mon « temps, dit le même auteur, les femmes des Argiens et des Éginètes « portaient encore des agrafes plus grandes qu'autrefois. »

Solon avait défendu aux femmes athéniennes de sortir de la ville avec plus de trois habits, de même qu'avec une corbeille qui excéderait une coudée [1].

Un passage d'Élien va terminer ainsi d'une manière curieuse la toilette des femmes athéniennes :

« Fut-il jamais un plus bel exemple de modestie et de simplicité? « pour moi je n'en connais point. Je parle de la femme de Phocion: « elle n'avait point d'autre vêtement que le manteau de son mari [2]; « il ne lui fallait ni robe couleur de safran (*crocote*), ni de ces « étoffes qu'on fabrique à Tarente [3], ni manteau rattaché avec art « (*anabole*) [4], ni habit rond (*encycle*), ni réseau (*cécryphale*), ni « voile ou coiffe couleur de feu (*calyptra*) [5], ni de petites tuniques « teintes; elle était enveloppée de sa modestie, et mettait par-dessus, « indifféremment, tout ce qui se présentait [6]. »

Les femmes de Sparte portaient des habits ouverts; leur tunique se nommait *schistos* [7] : elle était petite, et les vierges en ouvraient un peu les ailes, et laissaient par la bordure inférieure leurs cuisses à découvert; ce qui les faisait appeler *phanomérides* [8].

On demandait à Charilaüs [9] pour quelle raison, à Sparte, les femmes ne sortaient jamais sans voile, et que les filles n'en portaient point. C'est, répondit-il, que les filles ont besoin de trouver un mari, et les femmes de conserver le leur.

[1] Plutarque, *Vies des hommes illustres*, tom. I, pag. 436.

[2] Les femmes grecques portaient souvent le manteau de leurs maris; ce qui se prouve par les monumens, et encore par le passage suivant tiré d'Élien, liv. VII, chap. 9 : « Xanthippe dé« daignant de prendre le manteau de son mari, « Socrate lui dit : Vous allez donc moins pour « voir, que pour être vue. »

[3] Le *tarentenidion* était un vêtement transparent, ainsi nommé de l'usage et du luxe des Tarentins. (Pollux, liv. VII, chap. 17.)

[4] Isidore dit, liv. XIX, chap. 26, que l'*anaboladion* est un amictoire de lin à l'usage des femmes, et dont elles se couvraient les épaules. Ce mot grec s'appelle en latin *sindon*. Martial dit, en faisant parler l'amictoire : « Je redoute « une femme à grosses mamelles; donnez-moi à « une jeune fille, afin que les fils du lin puissent « jouir de la blancheur de sa gorge. » (Liv. XIV, « épigr. 149.) Voyez, pour cet habit, la figure de la planche XLV.

[5] Voyez la figure 219 de la planche LI.

[6] Élien, *Hist. div.* liv. VII, chap. 9.

[7] Voyez la figure 211 de la planche XLIX, et la 213 de la planche L. Cet habit est le même que le *khitonopharos* et la *xystis*.

[8] Pollux, liv. VII, chap. 13.

[9] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

Lucien, en parlant d'une femme d'Hypate, ville de Thessalie, dit [1] :

« Sa démarche et son cortége annonçaient une condition relevée;
« elle portait des habits brodés en fleurs, quantité de bijoux d'or;
« et plusieurs esclaves la suivaient. »

Théocrite, dans ses *Syracusaines* [2] :

« Apporte-moi mon ampékhonion [3] et ma coiffe (*tholia*) [4], et ajuste-la artistement....
« Ce vêtement plissé te convient fort bien...... Gorgo, que je suis malheureuse! mon
« petit théristre [5] est déjà déchiré en deux...... Mon ami, je vous prie, prenez
« garde à mon ampékhonion. »

Plaute, dans son *Epidicus*, parle ainsi des femmes grecques [6] :

ÉPIDICUS.

« Que dire de ces femmes qui inventent chaque année de nouveaux noms, pour
« les donner à leur habillement? tunique à tissu lâche, tunique à tissu serré, voile
« bleuâtre, chemisette, tunique à clous d'or, petite tunique couleur de souci, petite
« tunique safran, voile de lin, voile couleur de vermillon, voile de tête, vêtement
« à la royale, vêtement étranger, ondulé, ou damassé en forme de plumes, couleur
« de cire ou de coing. Frivoles bagatelles! On a même pris au chien un de ses noms.

ÉPIDICUS.

« Lequel?

PÉRIPHANES.

« Le laconique. »

On trouve encore un grand nombre de vêtemens dans les auteurs; en voici la description :

Le péplon est, selon Eustathe [7], un vêtement qui environne et couvre l'épaule gauche devant et derrière, réunissant les deux ailes au côté droit, et laissant à découvert la main et l'épaule droites.

Sophocle dit [8] que le péplon était un habillement de femme qui ne se revêtait pas, mais s'agrafait [9].

[1] *Lucius*, ou *l'Ane*.

[2] Idylle XV.

[3] Petit vêtement léger, qui se jetait autour du corps. (Pollux, liv. VII, chap. 13.)

[4] Bonnet qui se rétrécissait en pointe. (Hésychius.) Voyez aussi la fig. 220 de la planche LI.

[5] Il y avait aussi de grands voiles de ce nom. Le théristre se mettait sur la tête, et tombait sur le dos. Voyez, pour sa forme, les figures 177 et 178 de la planche XL.

[6] Acte II, scène 2.

[7] *Odyssée*, liv. XVIII, p. 1847. Voyez, pour la figure de ce péplon, le n° 212 de la planche L.

[8] *Trachiniènes*, vers 934; et Homère, *Iliade*, liv. V, vers 734.

[9] Voyez, pour la forme de ce vêtement, la figure 210 de la planche XLIX. Pollux dit, liv. VII, chap. 13, que pour se convaincre que le péplos était un voile, il suffit de jeter les yeux sur les péplos de Minerve.

On voit dans Homère [1] qu'Antinoüs fait présent à Pénélope d'un grand péplos, magnifique et diversifié, orné de douze agrafes d'or [2] adaptées avec des jointures flexibles.

Le xystos ou la xystis, dit Pollux [3], est un vêtement qui sert à-la-fois de manteau et de tunique [4].

Le zôme était un vêtement frangé [5] que portaient ordinairement les vieilles femmes, comme le dit Ménandre dans sa *Rhapizomène :*

« Ne voyez-vous pas cette nourrice revêtue d'un zôme? ».

On appelait du nom de *symétrie* [6] une tunique longue qui descendait jusqu'aux talons, avec une bordure circulaire de pourpre [7].

La podère [8] était une tunique de lin, que portaient les Athéniens, ainsi que les Ioniens [9].

Les pentectènes [10] étaient de petites tuniques ornées de pourpre aux extrémités, et entrelacées de cinq rayons. Hésychius dit que les pentectènes étaient des vêtemens diversifiés tout autour en forme de dents de scie [11].

On appelait *catastictos* une tunique ornée d'animaux ou de fleurs entrelacées; on la nommait aussi *zoote* ou *zodiote* [12].

La tunique *schistos* [13], ou fendue, était attachée autour des épaules avec des agrafes.

La catonace, selon Suidas, était une tunique qui descendait jusqu'aux genoux, et avait au bas une peau cousue tout autour; elle était propre aux femmes esclaves.

[1] *Iliade*, liv. XVII, vers 291.
[2] Voyez la planche L, figure 213.
[3] Liv. VII, chap. 13.
[4] Voyez la planche L, figure 213.
[5] Pollux, liv. VII, chap. 13.
[6] *Id. ibid.*
[7] Voyez, pour cette tunique, les nos 185 et 186 de la planche XLII.
[8] Pollux, liv. VII, chap. 16. Suidas dit que la podère est une tunique qui descend jusqu'aux pieds. On appelait aussi de ce nom la bande de pourpre ou de lin que l'on cousait au bas de la stole.
[9] Voyez les planches qui représentent les femmes grecques, pour cette même tunique.
[10] Pollux, liv. VII, chap. 13.
[11] Voyez, pour cet ornement, les figures 199 de la planche XLIV, et la figure 209 de la planche XLVIII.
[12] Pollux, liv. VII, chap 13. Voyez, pour les ornemens de cette tunique, la figure 197 de la planche XLIV, et les figures 224 de la planche LII.
[13] Pollux, liv. VII, chap. 22. Voyez les figures 196 et 198 de la planche XLIV.

CEINTURES ET ORNEMENS DES HABITS DES FEMMES GRECQUES.

On appelait *paryphès*[1] un vêtement orné d'une bordure de pourpre, visible des deux côtés.

Le périleuce était un tissu de pourpre ou d'autre couleur, avec une bordure blanche[2].

On mettait aussi sur les vêtemens un ornement double, appelé *méandre*. Virgile en parle[3] :

« Il donne au vainqueur une chlamyde dorée, autour de laquelle serpente une « large pourpre de Mélibée, formant un double méandre[4]. »

Festus[5] dit que le méandre est un genre de peinture qui tire sa dénomination de sa ressemblance avec les sinuosités du fleuve appelé *Méandre*.

La fasciole (bandelette) garnissait le bord des vêtemens. Elle est composée, dit Isidore[6], de fils ou tissus d'or, et se coud en bas du vêtement et par-dessus. C'est ainsi qu'en parle Virgile :

« Une chlamyde sidonienne, entourée d'un limbe qui était peint. »

Grand nombre d'auteurs parlent des diverses ceintures des femmes.

Anacréon dit[7] :

« Que ne suis-je ou l'essence qui te parfume, ou la bandelette qui te presse le sein ! »

Martial[8] :

« Bandelette, réprime les seins croissans de mon amie ; qu'elle soit telle, que ma « main les prenne et qu'elle les couvre. »

Ovide, dans son *Art d'aimer*[9] :

« Quand une bandelette un peu large qui vous pressera le sein, pourra contenir « les lettres que vous aurez écrites en votre particulier. »

[1] Pollux, liv. VII, chap. 13. Voyez ce genre d'ornement aux planches XLVII, XLVIII, et suiv.

[2] Pollux, liv. VII, chap. 13.

[3] *Énéide*, liv. V, vers 251.

[4] Voyez pour cet ornement, qui se trouve chez presque tous les anciens peuples de la terre, les figures 208 de la planche XLVIII, et celle de la planche XLIX, n° 210.

[5] Voyez aussi Nonnius, chap. XI, n° 550.

[6] Liv. XIX, chap. 31. Voyez cet ornement au bas des vêtemens des figures des femmes grecques.

[7] Ode XX. Voyez, pour cette ceinture, les figures 192 et 193 de la planche XLIII.

[8] Liv. XIV, épigramme 134.

[9] Liv. III.

Cette ceinture des mamelles s'appelait la *tænia*. Pollux dit que de son temps les femmes grecques l'appelaient *stethodesmon* [1].

Il y avait encore trois autres ceintures, qui se mettaient par-dessus les habits [2].

Suidas, citant Aristophane au mot *strophion*, dit :

« Vêtue d'une robe de pourpre, et ornée d'un strophion d'or. »

Dans un autre passage du même poète :

« Oh! il convient que le strophion diffère du diadême, le lièvre du cerf, etc. etc. »

Selon Isidore [3], le strophion est une ceinture d'or, garnie de pierreries; elle était mise au-dessous des mamelles.

La zône était la ceinture du ventre. Martial la fait ainsi parler [4] :

« Pour le présent je suis assez longue; mais si la grossesse s'en mêle, je te formerai « une courte ceinture. »

Il y avait aussi une ceinture qui se mettait sous les aisselles; Pollux en parle, et l'appelle l'*anamaskhalister* [5].

Les femmes portaient aux angles de leurs vêtemens, des lunules, qui étaient des bulles d'or [6].

Les femmes portaient encore des chaussures précieuses.

Lucien en parle, dans son traité du *Maître des orateurs* :

« Prenez une chaussure athénienne, semblable à celle des femmes, « ouverte en mille endroits; ou un brodequin de Sicyone, décoré de « bandelettes blanches. »

La chaussure [7] blanche était sur-tout propre aux courtisanes. La chaussure appelée *rhaïdia* était variée et à plusieurs contours. Les baucides étaient une chaussure fort précieuse, couleur de safran, et propre aux femmes.

COIFFURES ET HABITS DES GRECS.

Avant l'âge de puberté [8], les jeunes garçons portaient de longs cheveux, et on les appelait, par cette raison, *coronistes*.

[1] Liv. VII, chap. 14.
[2] Voyez, pour ces diverses ceintures, la figure 223 de la planche LII.
[3] Liv. XIX, chap. 33.
[4] Liv. XV, épigramme 151.
[5] Liv. V, chap. 16. Voyez dans la planche XXXIII la figure 135.
[6] Isidore, liv. XIX, chap. 31.
[7] Pollux, liv. VII, chap. 22. Voyez, pour ces diverses sortes de chaussures, la planche XLVI.
[8] Plutarque, *Actions courageuses des femmes*.

Lycurgue le Lacédémonien avait accoutumé ses concitoyens à laisser croître leurs cheveux. Il disait qu'une longue chevelure relevait la beauté, et rendait plus terribles ceux qui étaient laids [1].

Quelqu'un demandait à Nicandre, pourquoi les Spartiates [2] laissaient croître leurs cheveux et leur barbe. C'est, répondit-il, que cet ornement est le plus naturel à l'homme, celui qui sied le mieux et qui coûte le moins.

Lucien, en parlant d'un efféminé, dit [3]:

« Vous le verrez se gratter la tête avec l'extrémité du doigt.
« Le peu de cheveux qui lui restent sont entretenus avec un soin
« particulier, toujours bien arrangés, frisés, et de couleur d'hya-
« cinthe. »

Le même auteur dit, dans son deuxième dialogue *des Dieux*:
« Pour te rendre plus agréable, ceins tes cheveux d'une bandelette,
« et laisse-les flotter sur l'une et l'autre épaule.... »

Chrysippe [4] nous apprend, dans son ouvrage *du Beau et de la Volupté*, que c'est du temps d'Alexandre qu'on a commencé à se raser la barbe.

L'usage [5] de se raser la barbe s'introduisit du temps d'Alexandre. Timothée même, ce célèbre musicien, jouait de la flûte, sans songer à couper sa grande barbe.

Tant que la ville d'Athènes fut livrée [6] aux délices, elle fut très-florissante, et produisit les héros les plus magnanimes. En effet, ils étaient alors vêtus d'habillemens de pourpre, sous lesquels ils portaient des tuniques de diverses couleurs. Leurs cheveux étaient relevés en corymbes, et ornés de cigales d'or sur le front et sur les côtés. Ils étaient suivis d'esclaves portant des siéges plians (*ocladies*), pour qu'ils ne fussent pas contraints de s'asseoir au hasard. Or voilà les hommes qui ont remporté la victoire à Marathon, et qui ont abattu seuls la puissance de toute l'Asie.

Les Lacédémoniens ne portaient toute l'année qu'une simple tunique : celle qu'ils portaient à la guerre, était couleur de pourpre, parce que cette couleur donnait un air plus martial [7].

[1] Plutarque, *Apophthegmes des capitaines grecs.*
[2] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*
[3] *Le Maître des orateurs.*
[4] Athénée, liv. XIII, chap. 2.
[5] *Id. ibid.*
[6] Athénée, liv. XII, page 512.
[7] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

Les éphores condamnèrent à mort un citoyen, parce qu'il avait mis sur sa tunique une bande (*paryphè*) de pourpre[1].

Quant aux Ilotes, les Lacédémoniens les traitaient avec beaucoup de dureté. Voici ce qu'en dit Myron de Priène[2] dans ses *Messéniaques* : « Ils leur font porter, en vertu d'une loi, un bonnet de peau de chien, « et un habit de peau garnie de son poil. Tous les ans, ces Ilotes sont « obligés de recevoir un certain nombre de coups, sans même avoir « fait la moindre faute, afin de se familiariser avec l'esclavage. »

Revenons maintenant au costume des aimables Athéniens et des autres Grecs.

Aristophane dit[3] :

« Allons, relevez votre petite tunique, mettez au plus vîte votre chaussure « laconique, pour avoir l'apparence d'un homme qui veut aller à l'assemblée, « ou sortir de la ville[4]. »

Plus loin :

« Coupez les courroies de ces chlænes[5] et de ces chaussures laconiques, et « jetez ces bâtons. »

Antiphane, dans son *Antée*, parlant de la volupté des philosophes, s'exprime ainsi[6] :

« Mon ami, reconnaîtrais-tu bien ce vieillard ? A sa mine, on le « prendrait pour un Grec. Petite chlæne blanche ! belle petite « tunique brune ! petit bonnet (*pilidion*) très-fin ! petit bâton bien « poli ! petite table !!! Mais que servirait un plus long détail ? En un « mot, c'est l'académie même qu'il me semble voir. »

On voit par ces passages et les suivans, que le plus ancien manteau des Grecs était la chlæne.

Dans Homère, Agamemnon[7] couvre sa poitrine de sa tunique, met sa magnifique chaussure, agrafe sa chlæne de pourpre, ample et étendue, au-dessus de laquelle fleurit un poil crêpé.

[1] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

[2] Athénée, liv. XV, chap. 8.

[3] *Harangueuses*, page 731.

[4] Les chaussures laconiques étaient de couleur rouge. (Pollux, liv. VII, chap. 22.) Les Athéniens portaient alors le costume des Lacédémoniens, étant sous la tyrannie des trente tyrans de Lacédémone.

[5] Aristophane, *Harangueuses*, page 738.

[6] Athénée, liv. XII, page 544. Voyez la figure d'un philosophe, planche LV, figure 242.

[7] *Iliade*, liv. X, vers 131.

Ammonius, au mot *chlamys*, dit[1] :

« La chlamyde diffère de la chlæne[2] : celle-ci est un vêtement « de héros ; celle-là, de Macédonien. Le nom de *chlamyde* date de « six cents ans après les temps héroïques ; Sapho est la première qui « l'ait employé. La forme aussi est différente : car la chlæne est « un vêtement quarré (*tétragone*) ; et la chlamyde est, par en-bas, « resserrée d'une manière unie, avec des franges fort éloignées « l'une de l'autre. »

Homère s'exprime ainsi en parlant du riche vêtement d'Ulysse[3] :

« Ce héros était vêtu d'une ample chlæne de pourpre d'une laine fine et « moelleuse, attachée par une superbe agrafe d'or. Le devant du manteau « était orné d'une riche broderie, qui représentait un limier tenant avec force « entre ses pieds un faon marqueté, et lançant d'avides regards sur sa proie « toute palpitante. Ces animaux, figurés par l'or, semblaient respirer : le limier « dévorait de l'œil le faon, qu'il serrait jusqu'à l'étouffer ; et le faon s'efforçait « de fuir en se débattant de ses pieds. Pour la tunique qui brillait autour du « corps d'Ulysse, l'écaille qui revêt l'oignon est moins lisse et moins fine ; sa « blancheur avait l'éclat du soleil. »

Le peintre Parrhasius portait[4] par vanité un vêtement de pourpre, et sur sa tête un strophion blanc. Il s'appuyait sur un bâton[5] embelli de spirales d'or, et attachait avec des liens d'or les oreilles de ses chaussures.

Les jeunes Grecs[6] portaient le pétase et la chlamyde. Il y avait des chlamydes blanches ; il y en avait de brodées et de pourprées.

Le trésorier des Athéniens était vêtu de la batrakhide[7], espèce de vêtement à fleurs, ainsi nommé de la grenouille, dont il avait la couleur.

Les Grecs portaient aussi un vêtement appelé *zostra*[8]. C'était un

[1] *De la différence des mots.*

[2] Voyez, pour les diverses formes de ces manteaux, les figures des planches LIII, LIV et LVI. L'*ephestris* était aussi une petite chlæne, selon Suidas.

[3] *Odyssée*, chant XIX, vers le commencement.

[4] Athénée, liv. XII, page 543.

[5] Voyez les peintures tirées des vases de la collection d'Hamilton, publiées par Tischbein, pour la figure de ces cannes. Celles de Lacédémone étaient les plus renommées, selon Théophraste.

[6] Pollux, liv. X, chap. 38. Voyez la fig. 240 de la planche LV. Selon Strabon, liv. II, page 119, la chlamyde, dans la partie inférieure, doit avoir la forme d'un demi-cercle, avec deux angles, un de chaque côté, et dont le haut doit former aussi un demi-cercle, mais plus étroit.

[7] Aristophane, *Chevaliers*, page 364.

[8] Suidas.

habit d'homme, en forme de longue tunique, qui s'attachait avec une ceinture[1].

La tunique des hommes libres (*khiton*[2]) était appelée *amphimaskhalos*, couvrant les deux aisselles ; celle des esclaves, *heteromaskhalos*, couvrant une seule aisselle. Suidas dit que celle des ouvriers était de même, parce qu'ils cousaient la manche qui couvrait l'autre aisselle[3].

ARMES DES GRECS.

Les Grecs avaient dans leur infanterie trois sortes de troupes[4]: les hoplites[5], ou soldats pesamment armés, les peltastes[6] et les psiles[7]. Les hoplites avaient des cuirasses et des boucliers longs, qui les couvraient en entier; des épées et de longues piques. Les psiles, ou troupes légères, n'avaient ni cuirasse, ni bouclier, ni grêvières, ni casque; ils tiraient de l'arc, lançaient des javelots[8], jetaient des pierres avec la fronde ou avec la main. Les peltastes tenaient le milieu entre les hoplites et les psiles ; ils portaient une pelte, sorte de bouclier d'osier échancré, plus petit et plus léger que celui des hoplites ; leurs javelots étaient plus courts que les piques des hoplites, et plus pesans que ceux des psiles.

Xénophon[9], naturellement curieux de toutes les choses qui méritent d'être recherchées, était sur-tout jaloux d'avoir de belles armes. « Si le succès de la guerre, disait-il, est heureux, une parure « magnifique sied bien à un vainqueur ; et le corps de celui qui périt « dans le combat, revêtu d'une belle armure, gît du moins avec « dignité : c'est-là le seul ornement funèbre qui convienne à un « homme valeureux, c'est le seul qui le pare véritablement. » Aussi assure-t-on que Xénophon avait un bouclier d'Argos[10], une cuirasse d'Athènes, un casque travaillé en Béotie, et un cheval

[1] Même tunique que la podère. Voyez ci-dessus, aux *Habits des femmes grecques*, et à la planche LV.

[2] Pollux, liv. VII, chap. 13, dit au même endroit, que l'*exonis* était à la fois un manteau et une *khiton* (tunique) *heteromaskhalos*.

[3] Voyez les figures 243 de la planche LV.

[4] Arrien, *Tactique*, pages 10 et 11. Note du *Xénophon* de M. Larcher.

[5] Voyez-en les figures, planche LXVIII.

[6] Voyez planche LXXV. Les mêmes que les *porte-cètres*, selon Tite-Live, liv. XXXI.

[7] Voyez planche LXIX.

[8] Xénophon, *Retraite des dix mille*, liv. IV, page 280, dit qu'ils portaient la main sur la courroie de ces javelots lorsqu'ils étaient près de combattre.

[9] Elien, liv. III, chap. 24.

[10] On voit par ce beau passage, quelle ville excellait à faire chaque pièce de l'armure.

« d'Épidaure. Je conviendrai sans peine, dit Élien, qu'à cette re- « cherche on reconnaît un homme passionné pour le beau, et qui « se sent digne de n'avoir que du beau. »

Homère[1] décrit ainsi l'armure du chef de la Grèce :

« Agamemnon fait retentir sa voix, ordonne aux Grecs de s'armer, et re- « vêt lui-même l'airain étincelant. Il met d'abord autour de ses jambes ses « belles cnémides[2], attachées avec des agrafes d'argent ; ensuite il couvre sa « poitrine de sa cuirasse..... Elle était formée de dix lignes d'un acier rem- « bruni, de douze d'or, et de vingt d'étain. Trois dragons azurés s'étendaient « auprès du cou en forme d'arcs-en-ciel..... Il suspend à ses épaules une épée « brillante de clous d'or, dont le fourreau d'argent est attaché par des courroies « d'or. Il prend son bouclier solide, embelli d'ornemens divers, et qui le couvre « tout entier : dix cercles d'airain le bordent, et vingt bossettes d'étain entourent « un globe d'acier rembruni. Là est representée la sombre Gorgone au regard « funeste, environnée de la Terreur et de la Fuite. A ce bouclier est attachée une « courroie d'argent, sur laquelle est roulé un dragon azuré dont les trois têtes « enlacées sortent du même tronc. Il met sur sa tête un casque orné de « quatre phalères[3] et d'une crinière, et surmonté d'un panache (*lophos*) flottant.»

Aristophane, parlant du héros Lamachus, général des Athéniens, nous fait connaître l'armure de ce peuple[4] :

« C'est cet homme terrible et infatigable dont le bouclier secoue une tête de « Méduse, et dont le casque est ombragé de trois panaches flottans. »

Plus loin le poète lui fait demander ainsi toutes les pièces de son armure[5] :

« Apporte-moi les deux plumes qui ornent mon casque[6]..... la plume de « passereau est belle sans doute et bien blanche..... donne-moi l'étui qui ren- « ferme mes trois panaches[7]..... détache ma lance et apporte-la moi..... « attends, je vais ôter son enveloppe ; prends-la..... apporte-moi les soutiens « de mon bouclier.... apporte-moi mon bouclier orné de la tête de Méduse.... « verse de l'huile pour le faire briller..... apporte-moi ma cuirasse..... « attache les courroies à mon bouclier ; je vais m'en armer et marcher contre « l'ennemi..... »

[1] *Iliade*, liv. XI, vers 15.
[2] Voyez, pour cette partie de l'armure des Grecs, les planches LXI, LXIV et LXXIV.
[3] Voyez les ornemens des harnais des chevaux grecs, planche LXXII.
[4] *Akharn.* page 417.
[5] *Ibid.* page 424.
[6] Voyez les casques de la planche LXVI, n[os] 276 et 277.
[7] Voyez les casques de la planche LXVII.

Plutarque décrit ainsi l'armure d'Alexandre[1] :

« Il se couvrit de son casque ; car il avait déja revêtu dans sa « tente le reste de son armure. C'était un vêtement sicilien, ceint « par-dessus d'un zôster[2], et sur lequel il avait mis une cuirasse « doublée de lin, qui lui venait de la prise d'Issus. Le casque était de « fer[3], mais brillant comme de l'argent pur ; ouvrage de Théophile. « Un collier, aussi de fer[4], et orné de pierreries, s'y adaptait. Il avait « une épée d'une trempe et d'une légéreté admirable, présent du roi « des Citiens : c'était l'arme dont il faisait le plus d'usage dans les « batailles. Il avait de plus à sa chlamyde une agrafe qui surpassait en « travail les autres pièces de son armure : c'était l'ouvrage de l'ancien « Hélicon, qu'il avait reçu en présent de la ville de Rhodes. »

Les poignées et les fourreaux des épées grecques étaient faits de bois ou d'ivoire.

Théocrite dit[5] :

« Il soutient le fourreau de l'épée fait de lotos artistement travaillé. »

Euryale, en donnant une épée à Ulysse, dit[6] :

« Je te prierai de recevoir cette épée d'un acier très-fin, dont la poignée est « d'argent, et le fourreau du plus brillant ivoire. »

On mettait[7], sur la poignée des épées, des sculptures représentant des figures de lion et d'éléphant, dont les jambes étaient repliées, de peur qu'elles ne se brisassent.

On demandait à Antalcidas[8] pourquoi les Lacédémoniens avaient des épées si courtes. « C'est, répondit-il, parceque nous combattons « de près l'ennemi. » Cela fit dire[9] à une femme de Lacédémone,

[1] *Vie d'Alexandre*, page 684.

[2] Suidas dit que le zôster est une ceinture qui se met au-dessus de la cuirasse.

[3] Ce casque, au rapport de Plutarque (même vie d'Alexandre), était ombragé d'un panache, aux deux côtés duquel s'élevaient comme deux ailes blanches ; ce qui se prouve par le récit de la bataille du Granique, où Spithridate, un des lieutenans de Darius, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache qui lui abattit ce panache, et l'une des ailes qui étaient aux deux côtés.

[4] Cette partie de l'armure est remarquable. Voyez, dans les bronzes d'Herculanum, une Victoire qui tient un trophée.

[5] Idylle XXIV.

[6] Homère, *Odyssée*, liv. VIII, vers la fin.

[7] Suidas, tome III, page 519.

[8] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

[9] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens dont les noms ne sont pas connus.*

dont le fils se plaignait d'avoir une épée trop courte : « Alonge-la « d'un pas[1]. »

Les boucliers de Sparte[2] étaient marqués d'un Λ (lambda), la lettre initiale du nom de la nation.

Chacun y mettait aussi des signes particuliers.

Un Lacédémonien avait mis pour enseigne[3] à son bouclier une mouche de grandeur naturelle. On lui disait, en le raillant, qu'il l'avait fait pour se cacher. Au contraire, dit-il, c'est pour mieux me faire connaître ; car j'approcherai les ennemis de si près, qu'ils pourront discerner mon enseigne.

Alcibiade[4] portait à la guerre un bouclier d'or et d'ivoire ; au lieu des enseignes et devises ordinaires des Athéniens, on voyait un Amour armé d'un foudre. L'Athénien[5] Nicias portait un bouclier bordé d'or et de pourpre.

« Quant aux temps héroïques, dit Pausanias[6], toutes les armes « étaient d'airain[7] ; Homère nous le montre par la description qu'il « fait de la hache de Pisandre, et de la flèche de Mérion. La pique « d'Achille, que l'on conserve dans le temple de Minerve à Phasé- « lis, en est encore une preuve, aussi-bien que l'épée de Memnon, que « l'on voit dans le temple d'Esculape à Nicomédie, et qui est toute « d'airain : car pour la pique d'Achille, il n'y a que la pointe et la « hampe qui soient de ce métal. »

Les[8] archontes de Thèbes portaient toujours avec eux une pique.

Dans un des tableaux de Polygnote, qui représentait la guerre de Troie[9], était figurée une cuirasse d'airain sur un autel, d'une forme très-différente de celles que l'on portait du temps de Pausanias ; elle

[1] Cette épée était la *xyèle*, selon Hésychius ; quelques uns l'appelaient *drépane* (faulx).

[2] Pausanias, *Laconie*, liv. IV.

[3] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens dont les noms ne sont pas connus.*

[4] Plutarque, *Vie d'Alcibiade.*

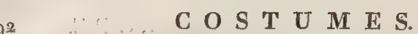
[5] Plutarque, *Du Démon de Socrate.*

[6] Pausanias, *Laconie*, liv. III, chap. 12.

[7] Les Athéniens, selon Thucydide, furent les premiers qui déposèrent les armes pour embrasser un genre de vie paisible et voluptueux..... « Il n'y a pas encore long-temps, « dit le même auteur, que les citoyens les plus « distingués ont cessé, par délicatesse, de por- « ter des robes de lin, et de relever sur leur « tête la tresse de leur chevelure sous un lien « de cigales d'or ; d'où ce costume a long-temps « prévalu chez les anciens habitans de l'Ionie, « à cause de l'affinité qu'ils ont avec les peu- « ples de l'Attique. » Liv. I, n° 6, édition de Duker.

[8] Plutarque, *Du Démon de Socrate.*

[9] Pausanias, liv. X.



était composée de deux pièces, dont l'une couvrait le ventre et l'estomac, et l'autre le dos et les épaules. La partie antérieure était concave; et c'était de là que ces sortes de cuirasses tiraient leur dénomination[1]: les deux pièces se joignaient ensemble par deux agrafes. Cette armure était d'une très-bonne défense, indépendamment du bouclier. Aussi Homère nous peint-il le Phrygien Phorcys combattant sans bouclier, parce qu'il avait une de ces cuirasses.

[1] Ces cuirasses étaient appelées en grec *gyala*.



Têtes de femmes Grecques, coiffées d'une Mitre.

Willemin Del. & Sculp.







Willemin Del. & Sculp.

Femmes Grecques à leur Toilette.

Forme de la Mitre

127.

128

129

130.

131

Têtes de femmes Grecques, coiffées d'une Mitre.

Willemin Del. & Sculp.



Femme Grecque, a qui on présente la ceinture Strophion.

133



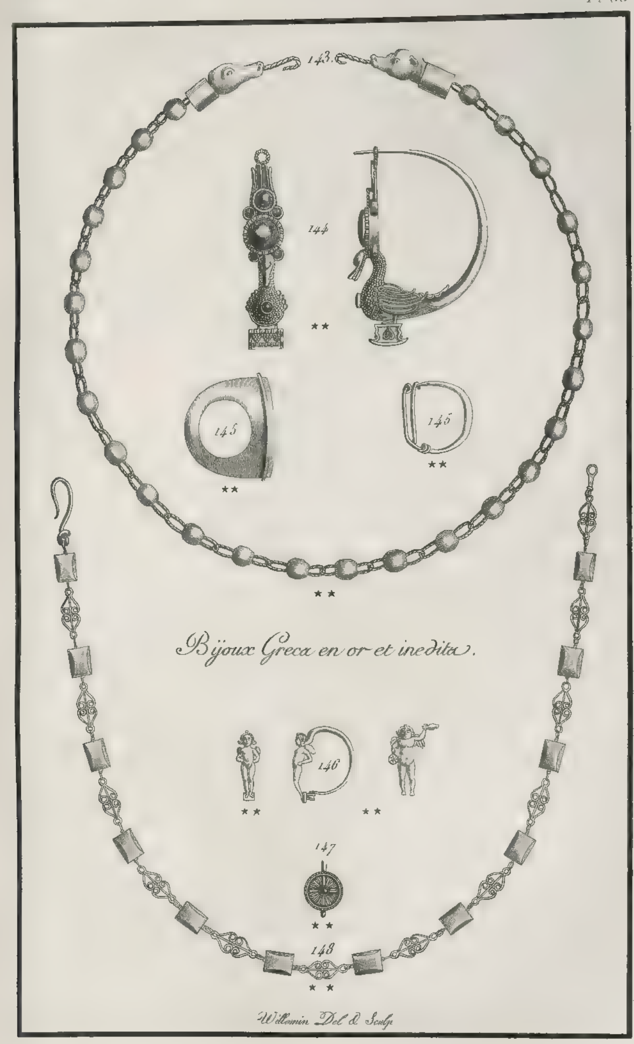
Willemin Del. & Sculp.


134
135
136
137
138
Moses Del. & Sculp.



Tête de femme Grecque, coiffée d'un Réseau.

Willemin Del. & Sculp.



Bijoux Grecs en or et inedits.

149

150

151

152

153

Têtes de femmes Grecques, ornées des Bandelettes Vittae et Strophos.

A. Willemin Del. & Sculp.

Pl. 37.

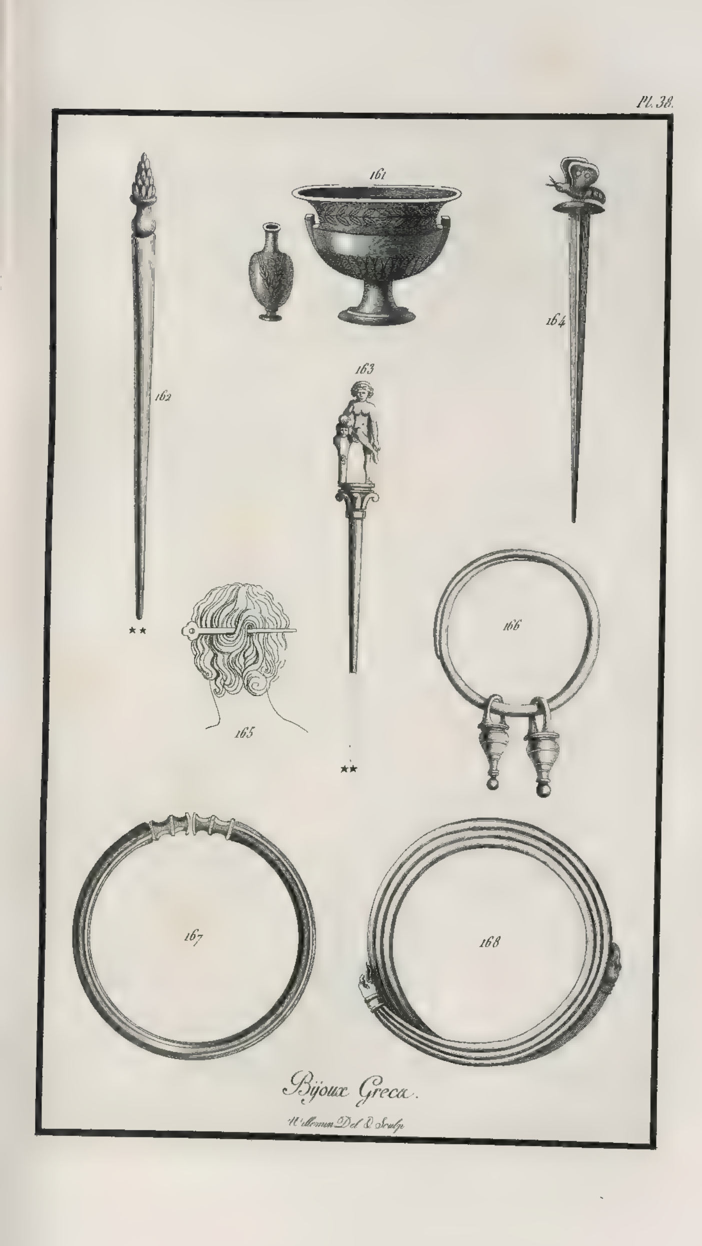
154. 155

156 157.

158 159. 160

Têtes de femmes Grecques, ornées des Bandelettes Vittae.

Willemin Del. & Sculp.



Bijoux Greca.

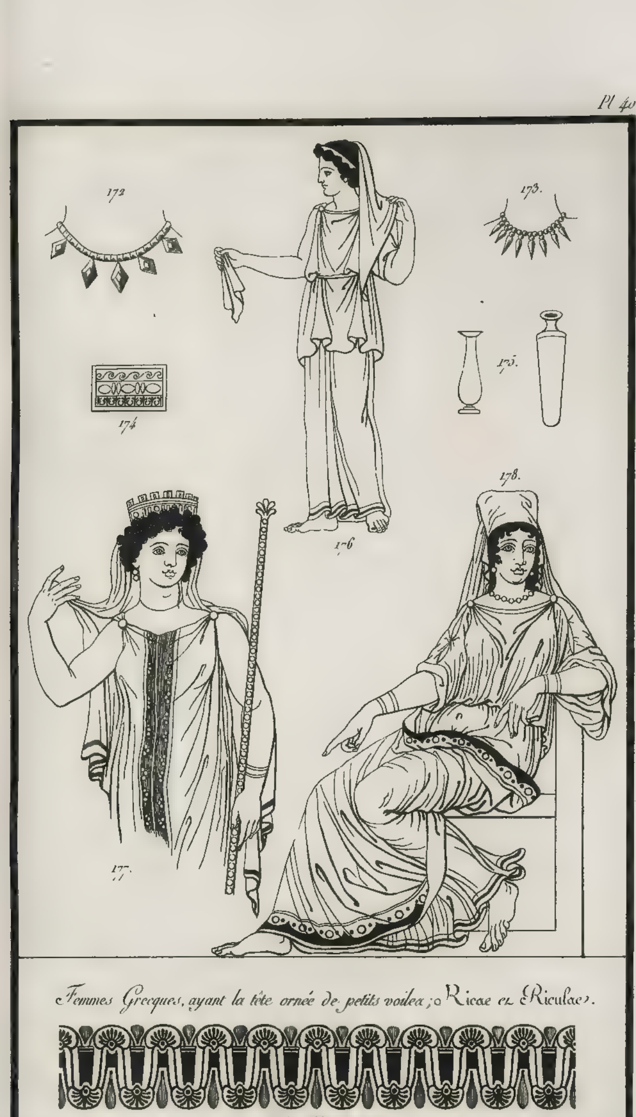
Willemin Del & Sculp



Têtes de femmes Grecques, ornées du Diadême.

Willemin Del. & Sculp.





Femmes Grecques, ayant la tête ornée de petits voiles ; Ricae et Riculae.

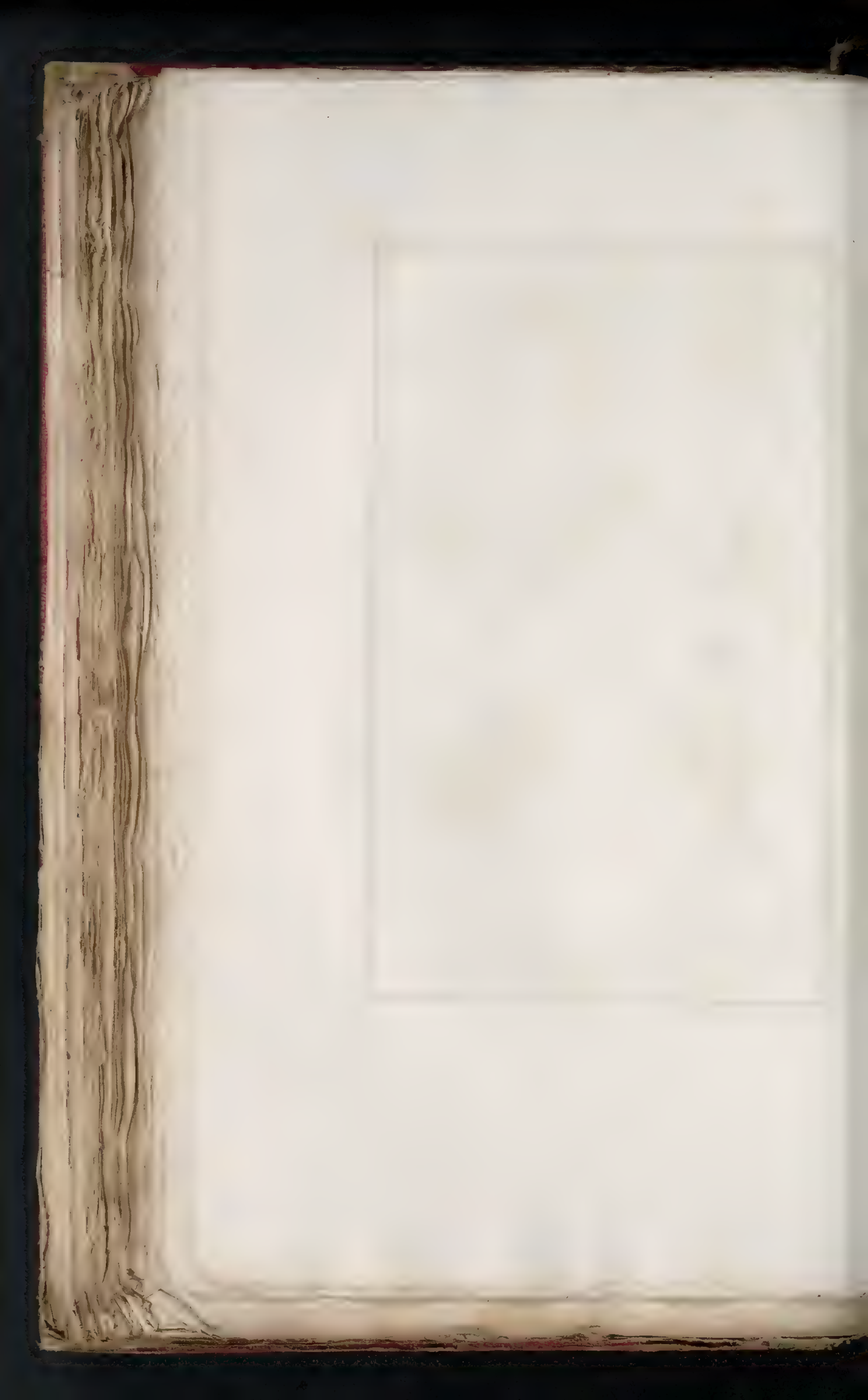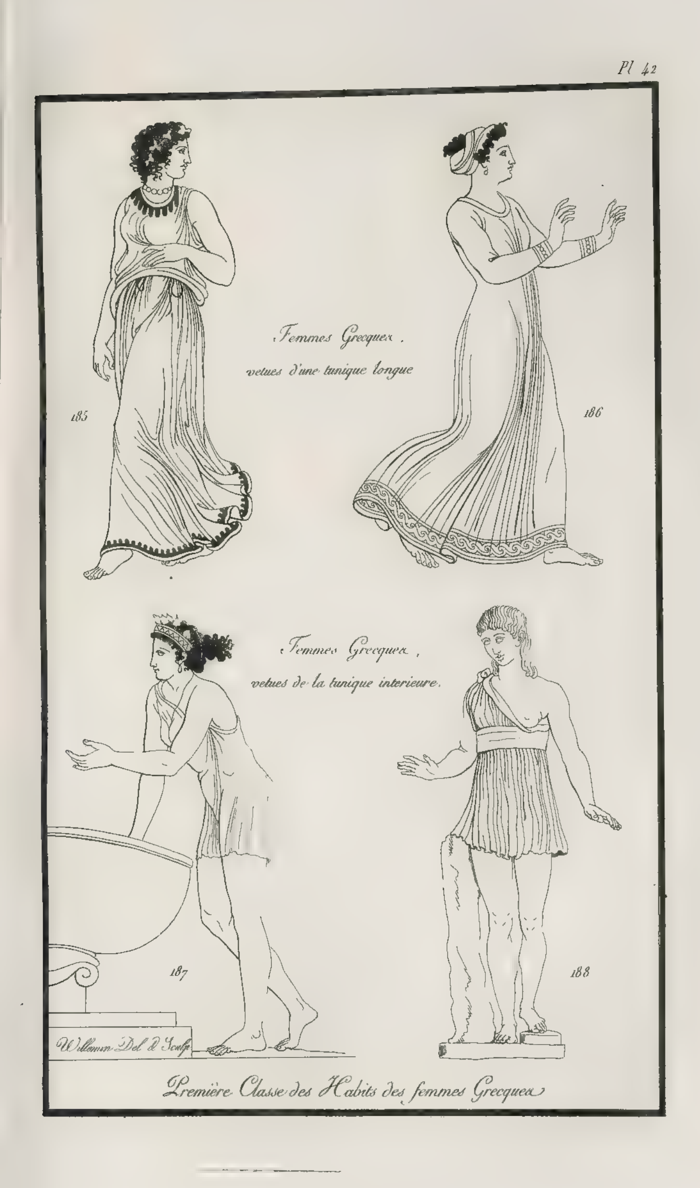


Willemin Del. et Sculp.





Têtes de femmes Grecques, ornées du Nimbe.





Première Classe des Habits des femmes Grecques

Pl. 43

Bracelets Grecs, Péribrakion, Métacarpion et Ophis.



Femmes Grecques, se couvrans le sein de la bande pectorale Stèthodesmon.

Willemin Del. & Sculp.

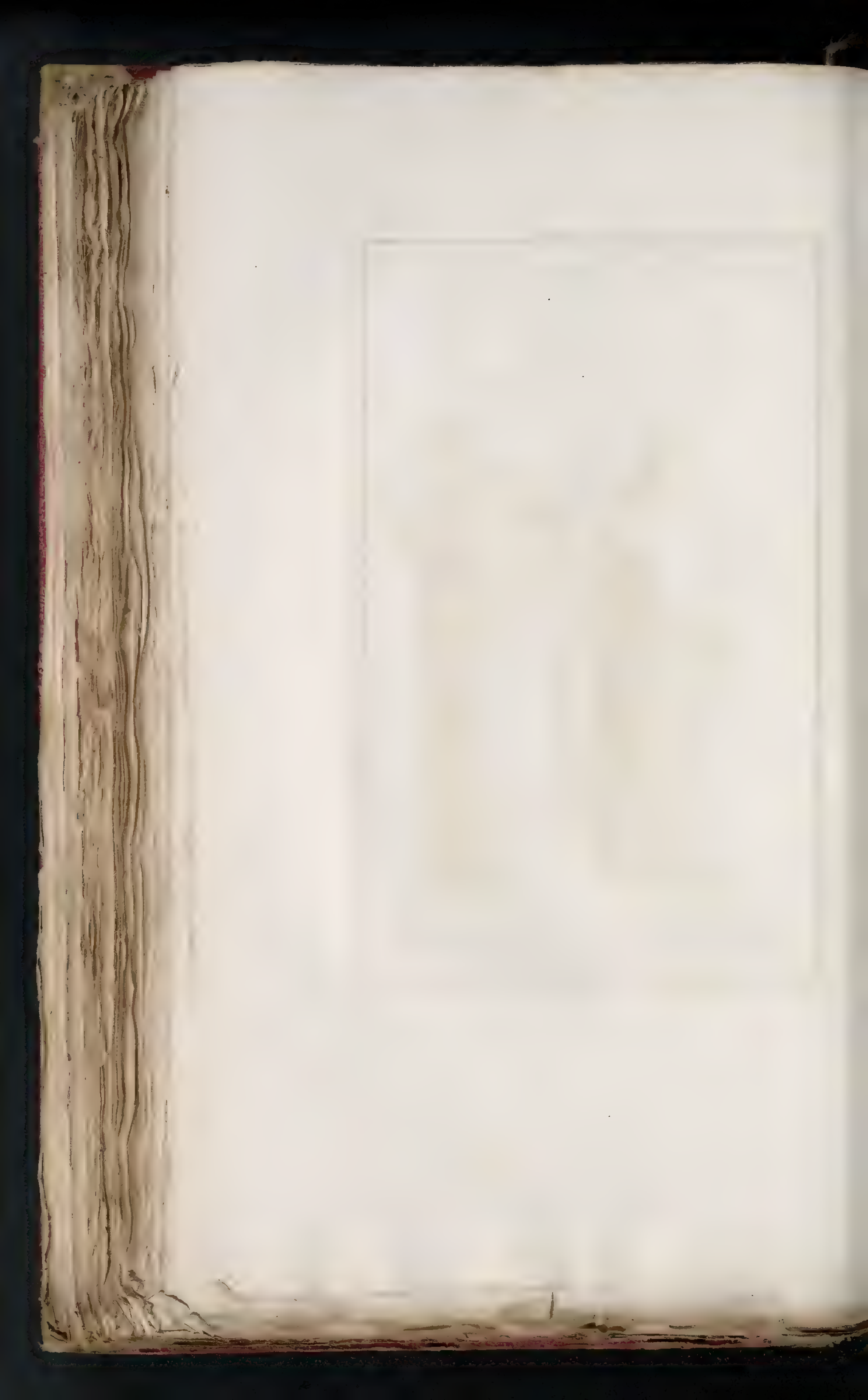


Femmes Grecques, vetues de petites Tuniques Distinctes.



femme Grecque se couvrant le sein, de l'Anabole hémidiploïdion.

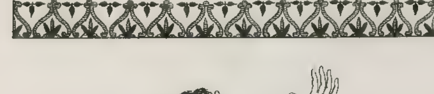
Willemin Del. & Sculp.




Seconde Classe des Habits des femmes Grecques.
201
forme du Diploïdion
a
b
c
c
d
e
f
c
c
b
d
e
203.
204.
202
femme Grecque, vetue du Diploïdion.
Willemin Del & Sculp

Seconde Classe des Habits des femmes Grecques.

205.





206.

Femme Grecque, vetue du Diplois.

205



Willemin Del. et Sculp.



Troisième Classe des Habits des femmes Grecques.



Femmes Grecques, vetues de petits manteaux ou Palliolea.

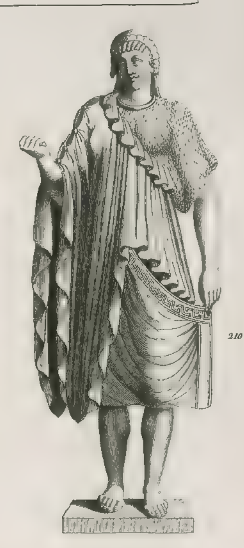
Willemin D. et Sculp.



Quatrième classe des habits des femmes Grecques.

Forme du Peplon plissé de la figure 210

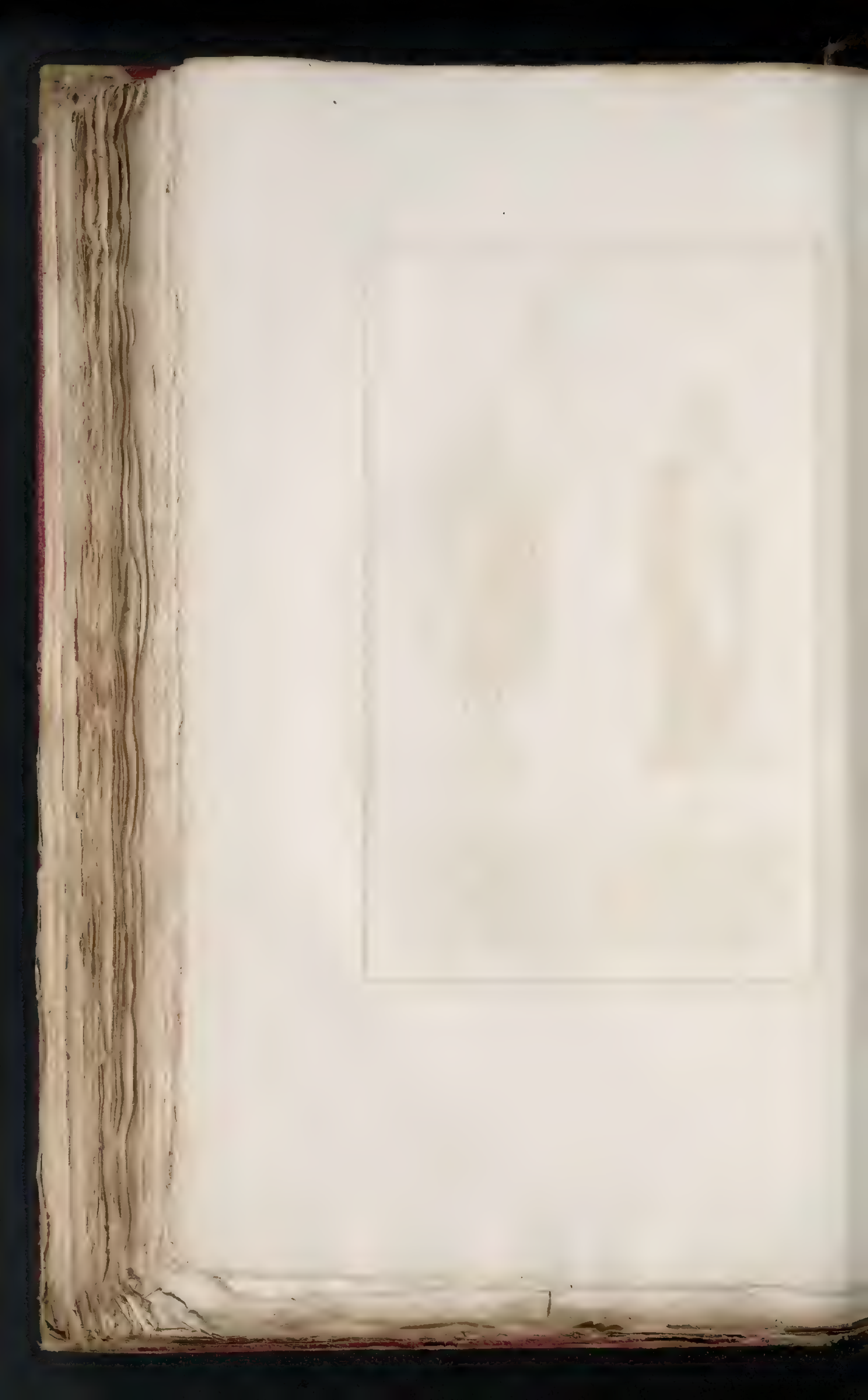

211


210

Femmes Grecques, vêtues du Peplon et de la Xystis.



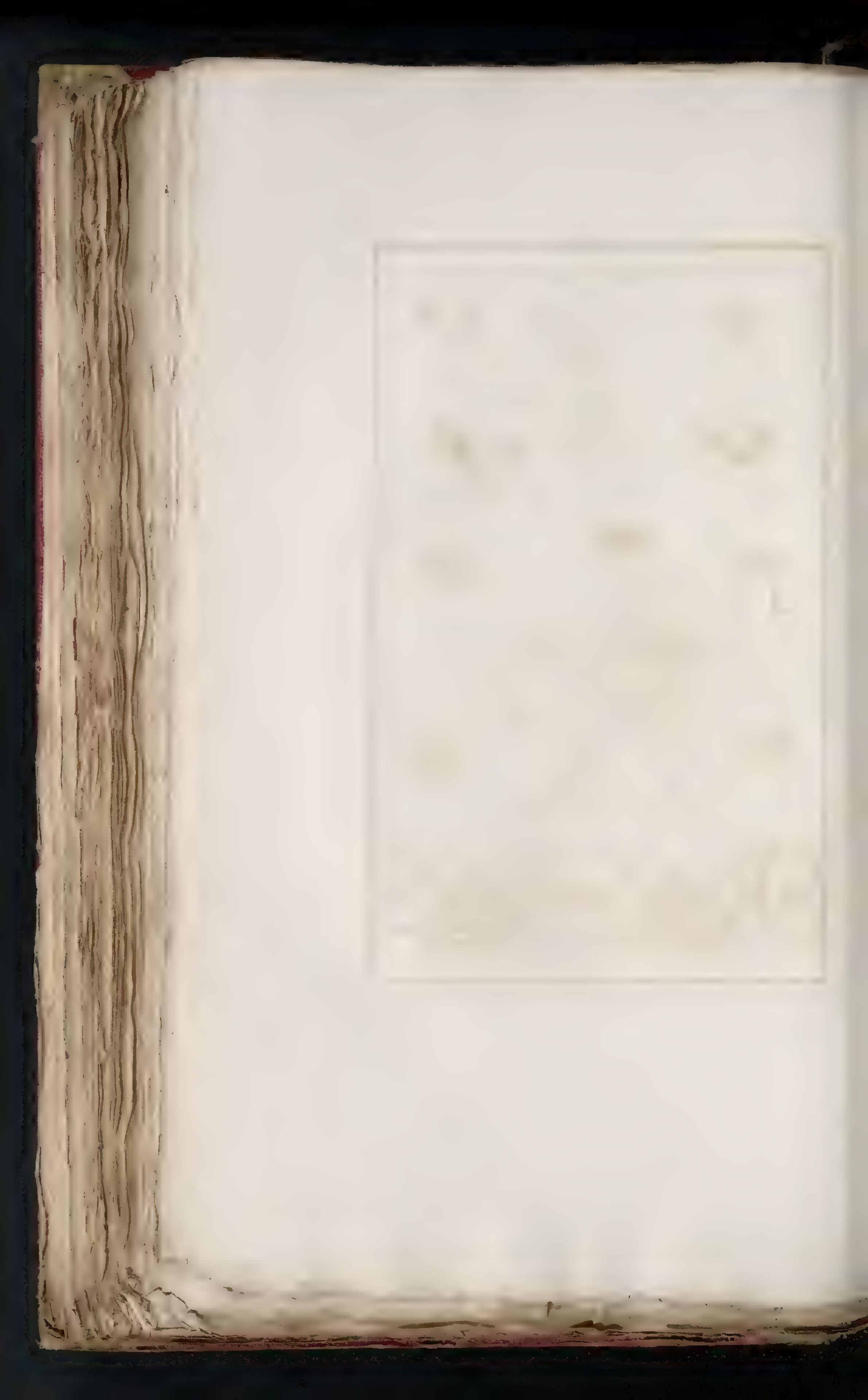
Willemin Del & Sculp.



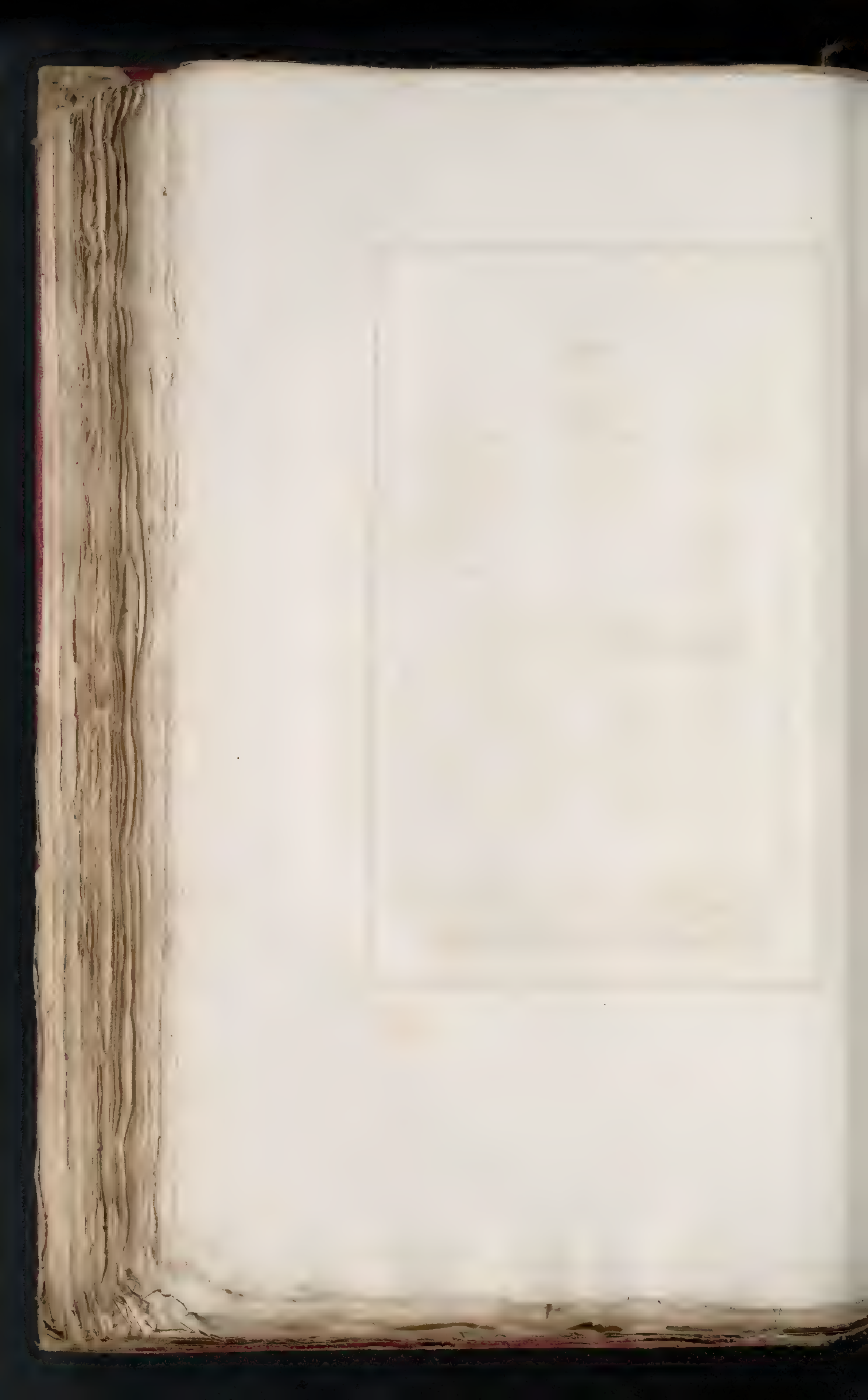


Femmes Grecques, vêtues du Peplon et du Xystos Paryphêa.


Addition aux coiffures des femmes Grecques.
Têtes coiffées de l'Opisthosphendone
& de la Calyptra.
215.
219.
Têtes coiffées de la Sphendone
& de la Tholia.
216.
220
217.
221.
Têtes coiffées de
l'Ampyx et du
Krédemnon.
Têtes ornées
de l'Anademe et
218.
223
222
Willemin Del. & Sculp.




Addition aux Habits, Ornemens et Bijoux des femmes Grecques.
Femme Grecque, ornée de deux ceintures Strophion et Périzôme.
Femme Grecque, vêtue du Catastictos ou Zodiote.
Femme Grecque, vêtue du Pharos.
223.
224
225
226
227.
228
229
230
231
232
Willemin Del.t & Sculp.



Première classe des Habits des Grecs.

Forme de la Chlaene Paryphêa,
bordée d'un Crossoa.[1]
figure 234



Grecs en habits de voyage et couverts de la Chlaene.

Willemin Del.t & Sculp.

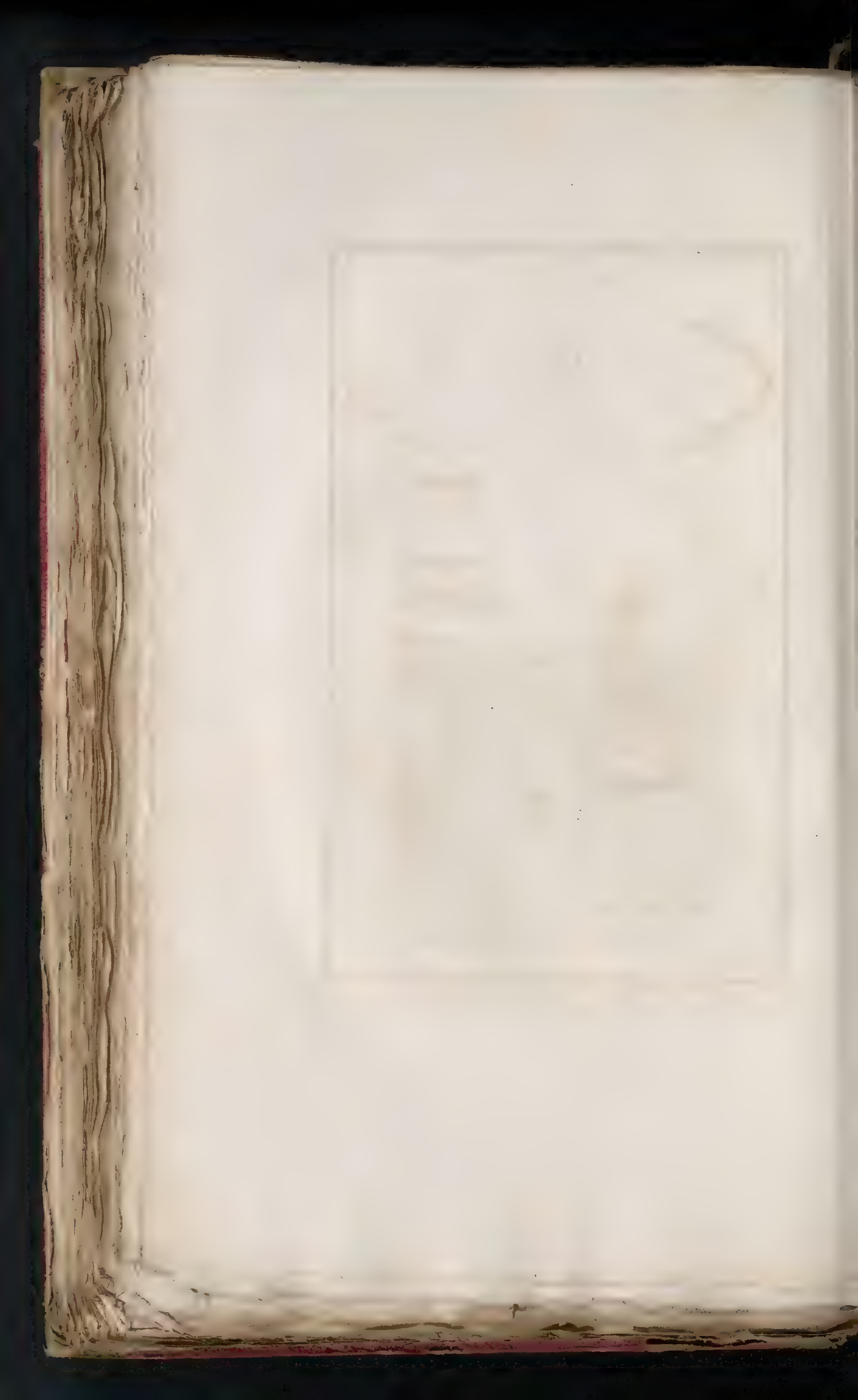
Première classe des Habits des Grecs.

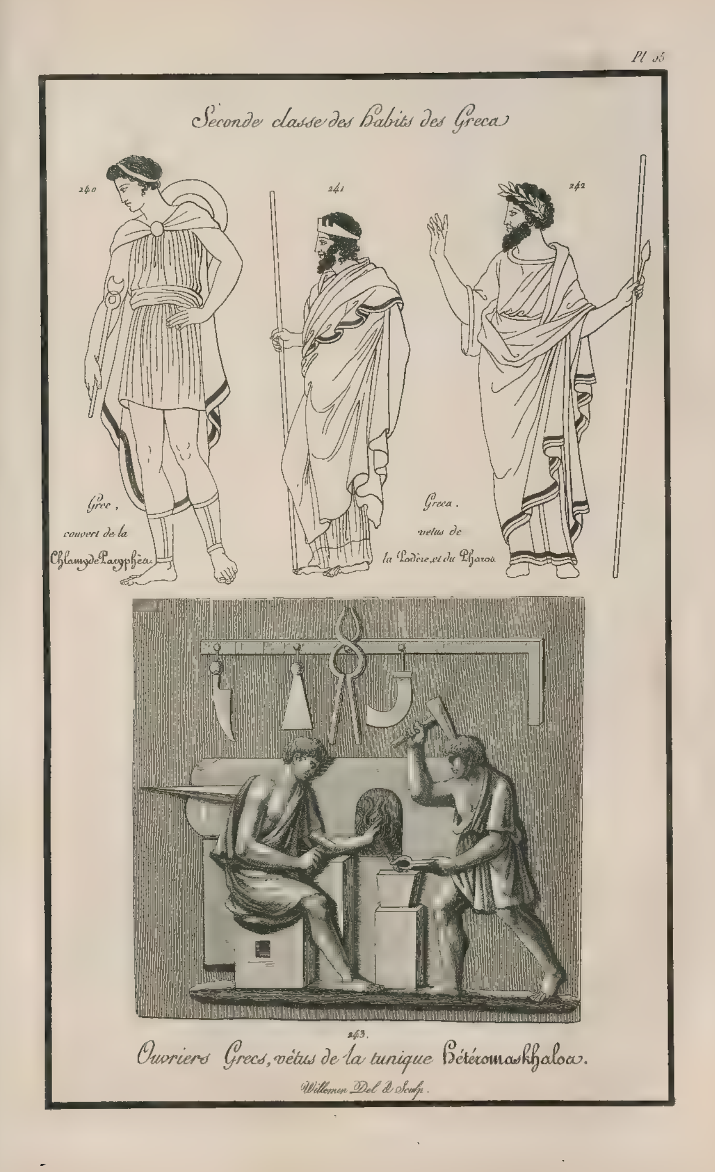
Autre forme de la Chlaene Paryphéa,
ornée du Crossoa.
figure 239



Grecs en habits de Héros et de Chasseurs.

Willemin Del. & Sculp.



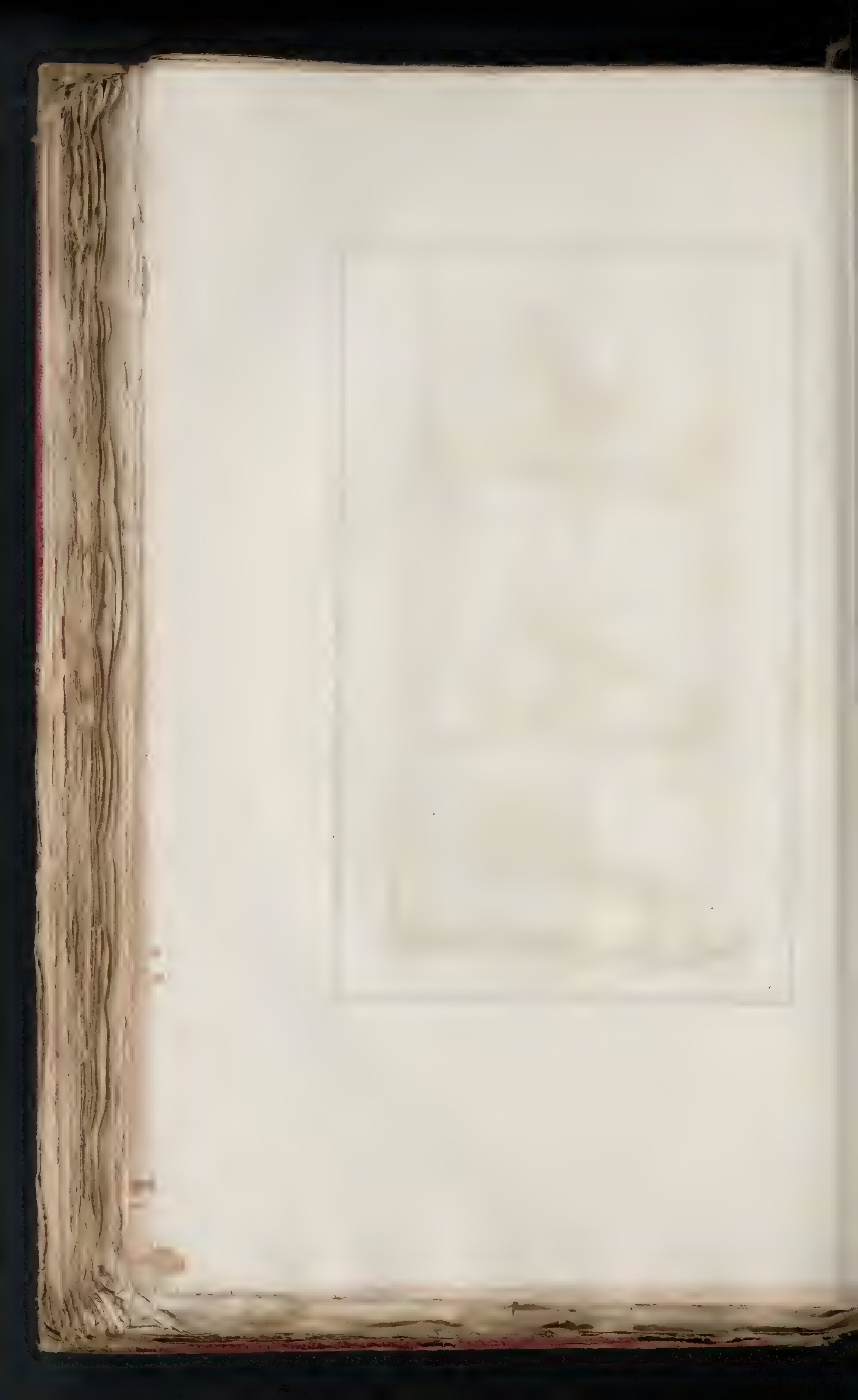

Pl 55
Seconde classe des habits des Grecs
240
241
242
Grec,
couvert de la
Chlamyde Parypheà
Grecs,
vetus de
la Podère, et du Pharos
243.
Ouvriers Grecs, vêtus de la tunique Hétéromaskhalos.
Willemin Del & Sculp.


Forme de la Chlamyde Paryphéa.
Voyez la figure 240,
de la planche précédente.
Forme du Pharos Paryphèa.
Voyez la figure 241,
de la planche précédente.
244.
246
245.
246.
Chaussures civiles des Grecs.
247.
248
Willemin Del. & Sculp.





Chaussures Civiles des Grecs.




252
253
254
Epée Grecque.
Willemin Del. et Sculp.



Cavaliers Grecs.

Willemin Del. & Sculp.

260

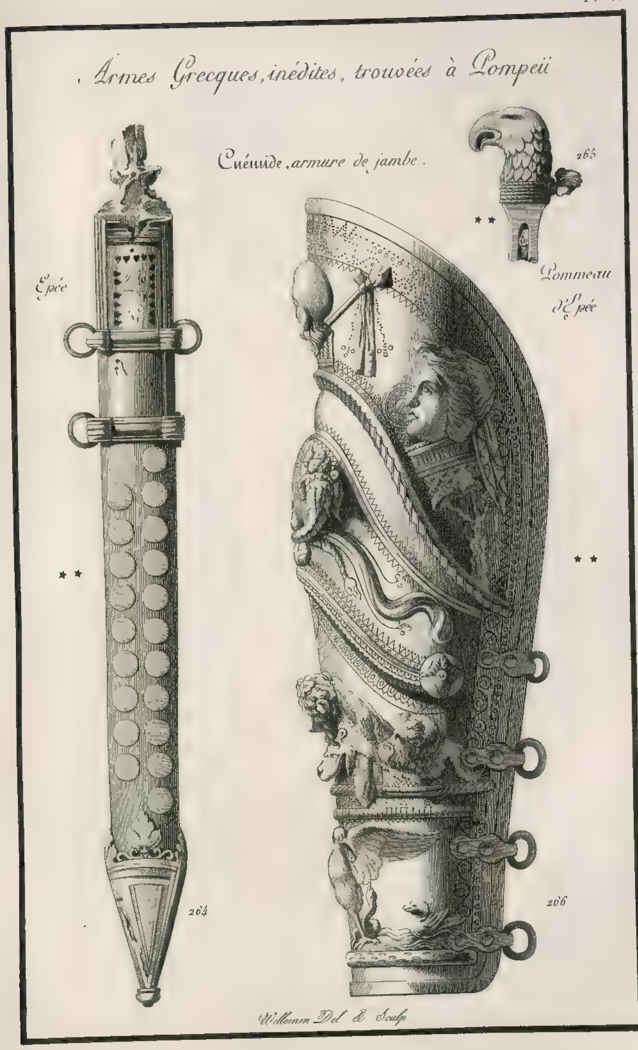
Casques Grecs

261

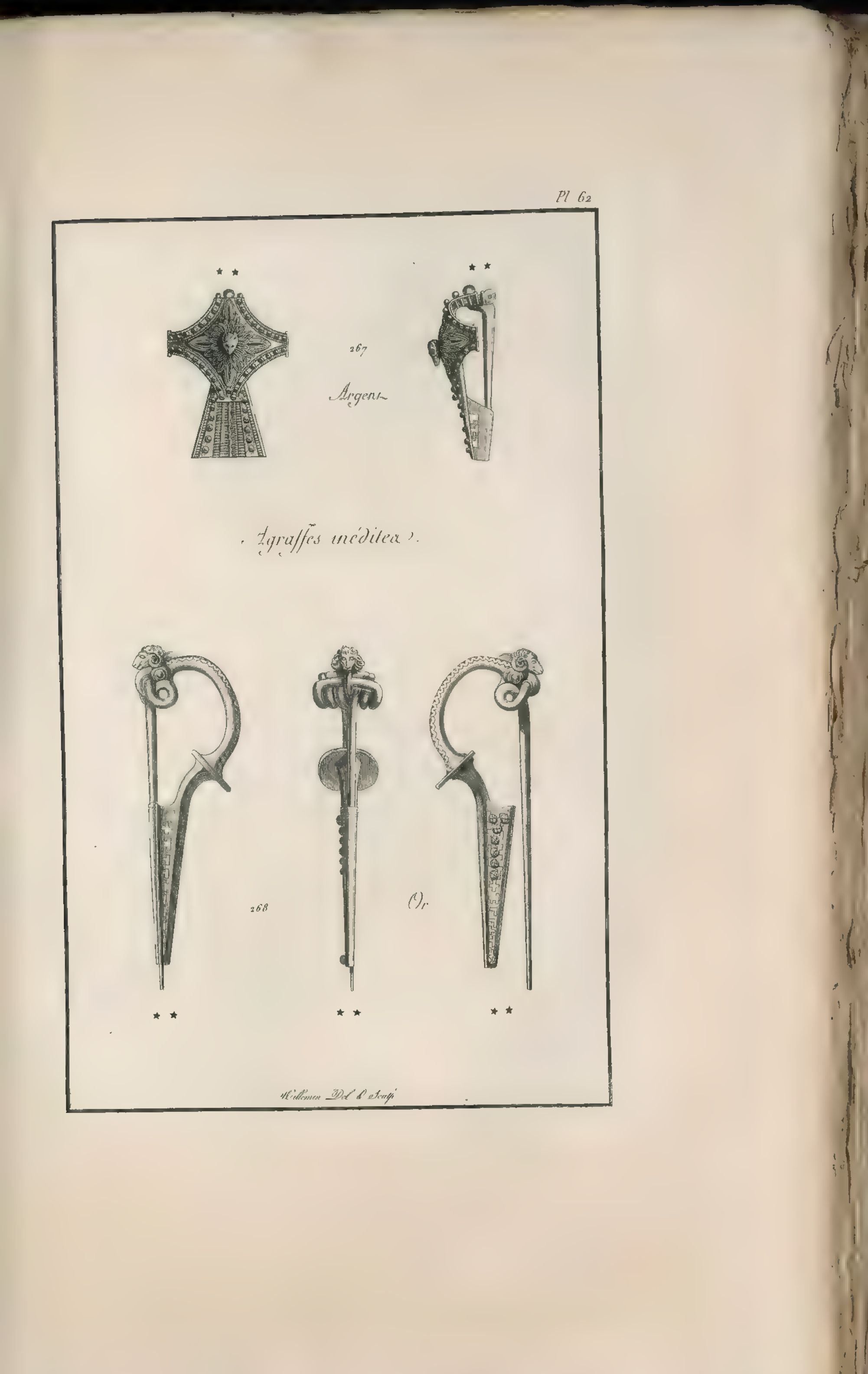
262

263

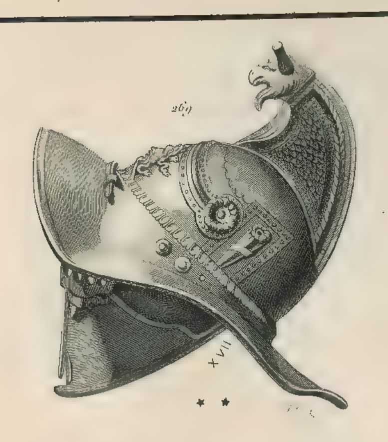
Willemin Del. & Sculp.


Armes Grecques, inédites, trouvées à Pompeii
Cnémide, armure de jambe.
Epée
265
Pommeau d'Epée
264
266
Willemin Del & Sculp




Pl 62
267
Argent
Agraffes inédites.
268
Or
Willemin Del. & Sculp.

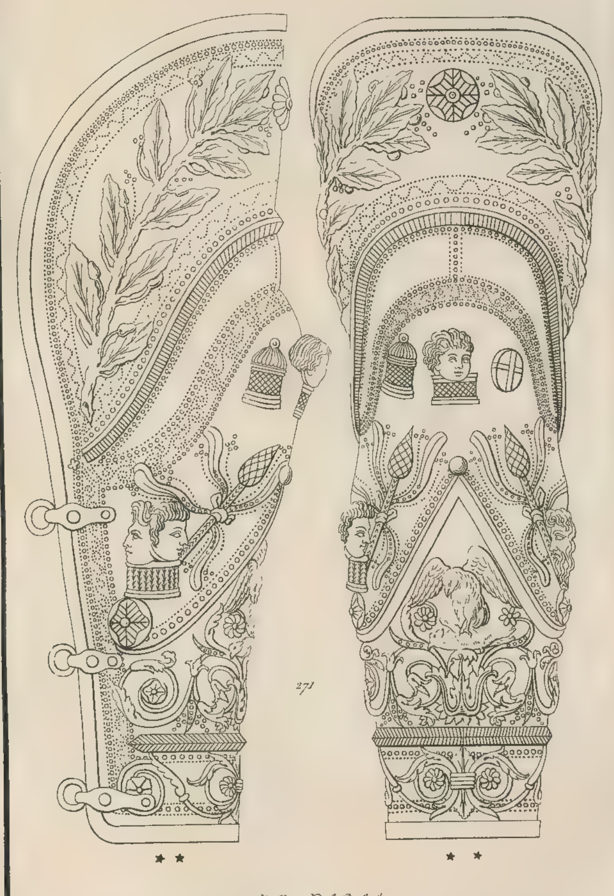


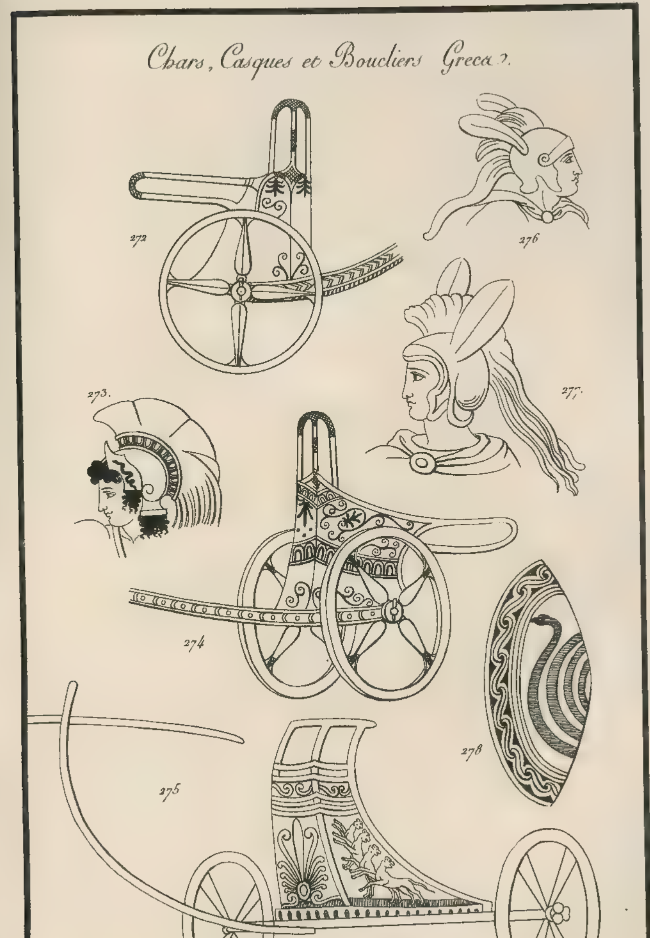


Casques Grecs, inédits, trouvés à Pompeii



Wilkmen Del. & Sculp.


Cnémide Grecque, trouvée à Pompeii.
271
* *
* *
Willemin Del. & Sculp.


Chars, Casques et Boucliers Grecs.
272
273.
274
275
276
277.
278
Willemin Del. & Sculp.

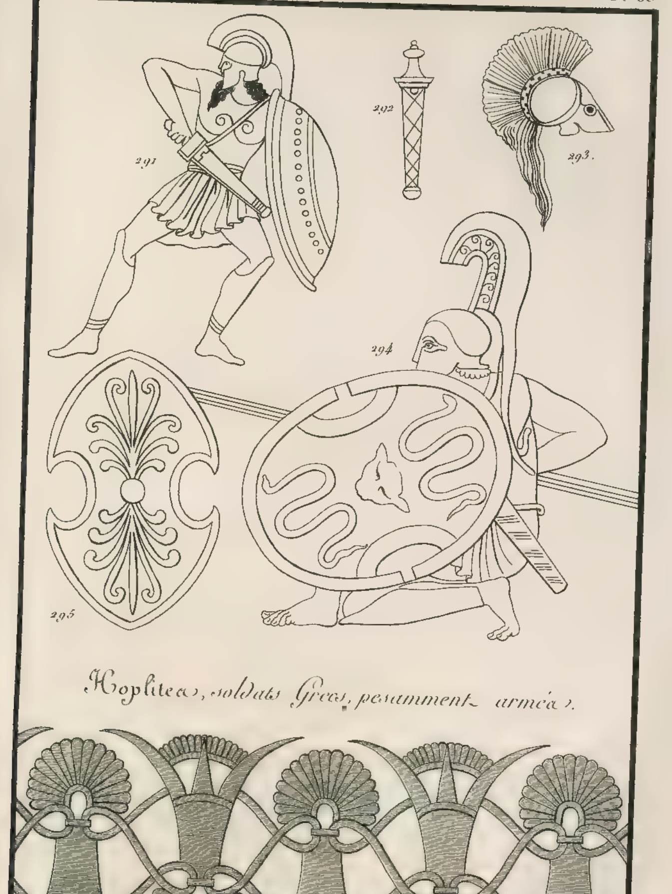


Héros Grec, armé.

Willemin Del. & Sculp.


Casques Grecs, a une et trois Egrêttes, Lophoa.
284
285
286
287
288
289
290
Willemin Del. & Sculp.

Pl 68

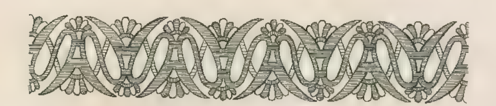


Hoplites, soldats Grecs, pesamment armés.

Willemin L. Del. & Sculp.

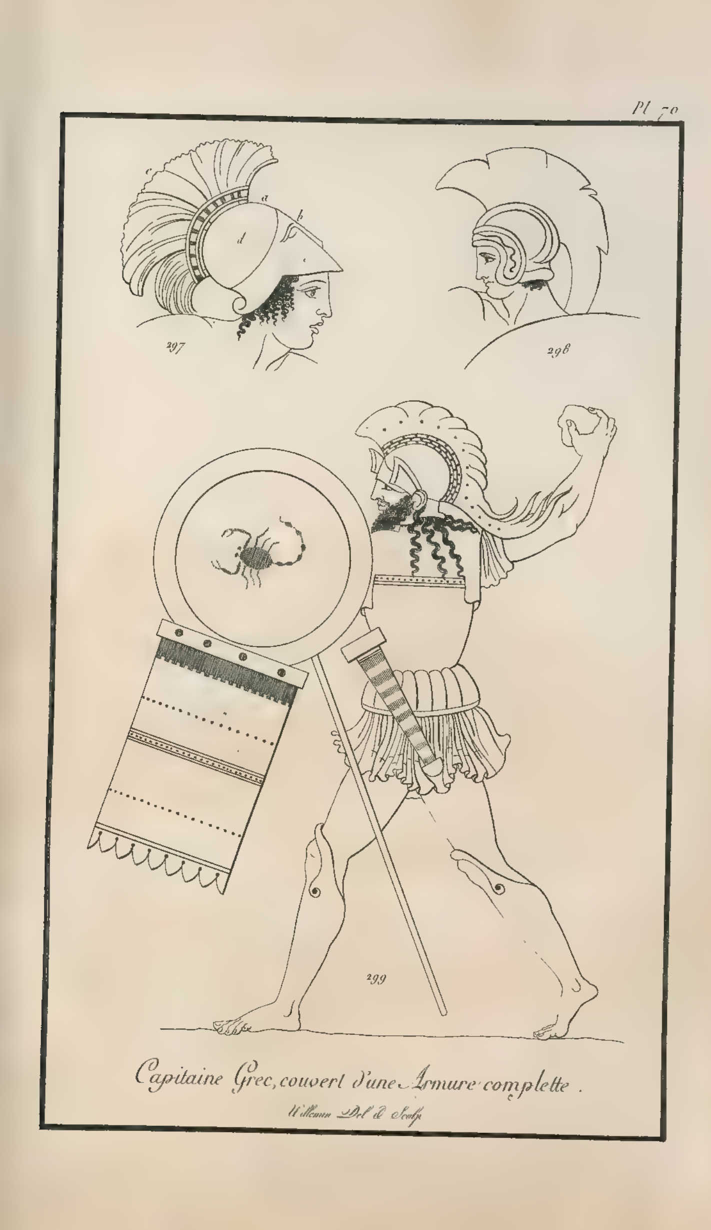


Psile, soldat Grec, légérement armé





Willemin Del. & Sculp.



Capitaine Grec, couvert d'une Armure complette.

Willemin Del. et Sculp.



Casques Grecs.

300 Athènes.

301 Sicile

302 Macédoine.

303 Héraclée. (d'Italie)

304. Thurium.

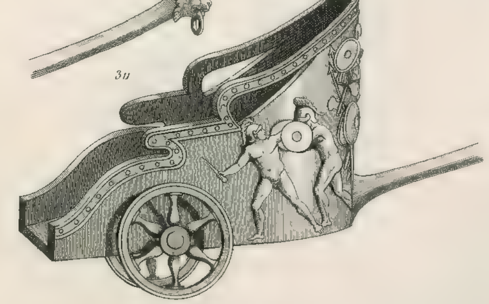
305 Velia

Willemin Del. & Sculp.



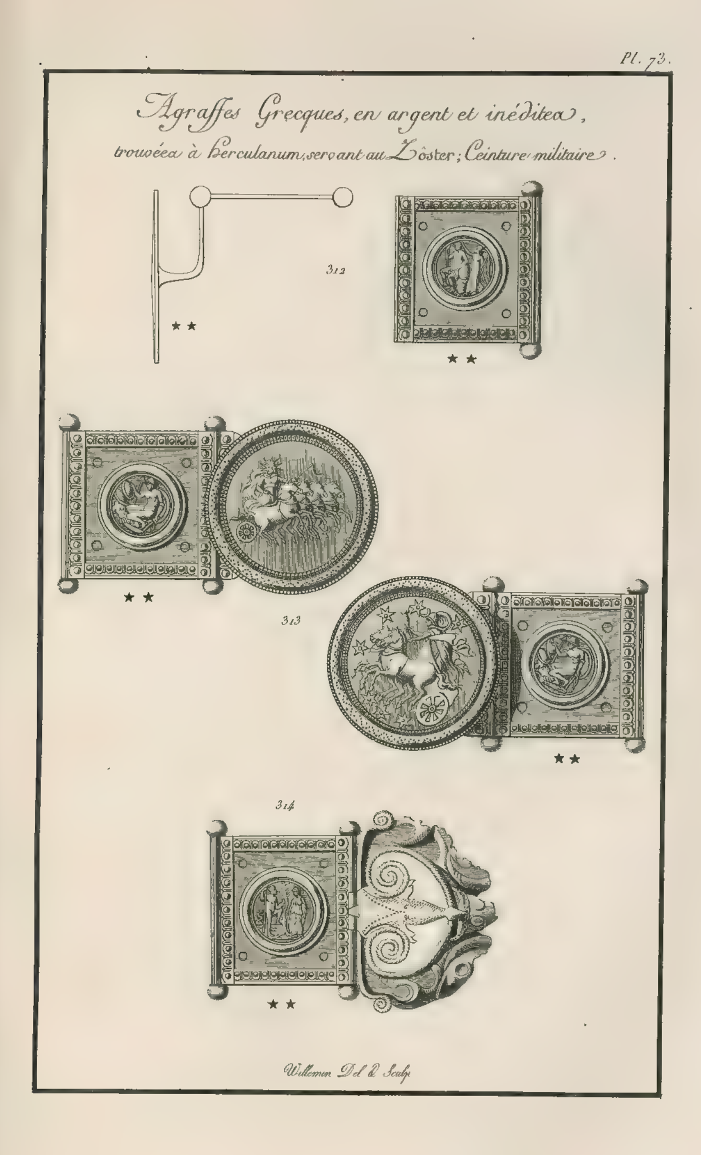


Char Grec

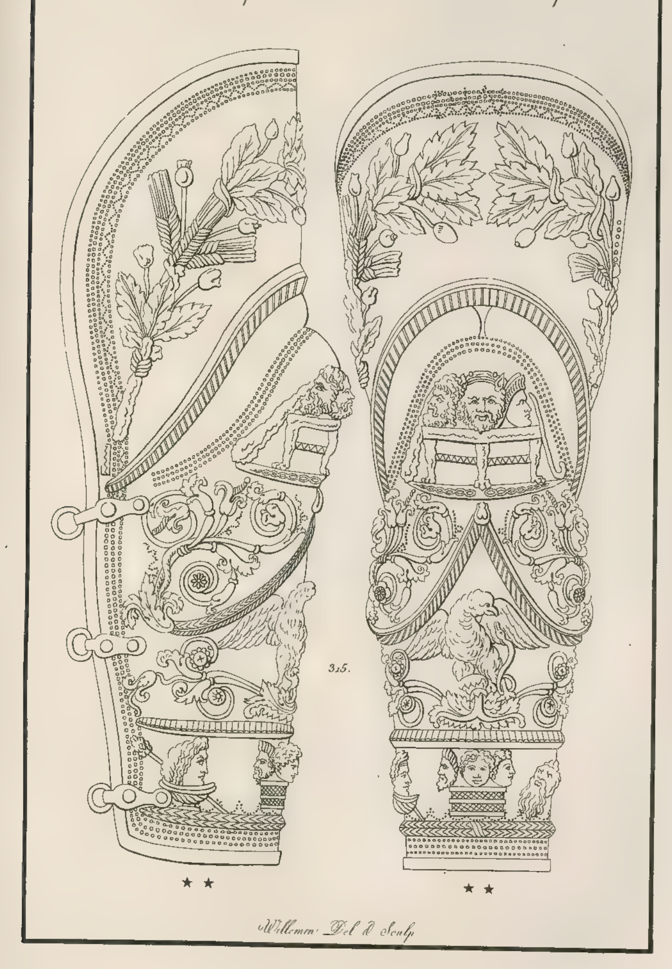


Willemin Del. & Sculp.

Agraffes Grecques, en argent et inédites,
trouvées à Herculanum, servant au Zôster; Ceinture militaire.



Cnémide Grecque, inédite, trouvée à Pompeii.

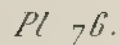


Willemin Del. et Sculp.



Guerrier Grec, peignant son Armure

Peltaste, soldat Grec, légérement armé





Addition à la Toilette des femmes Grecques.

Willemin Del. & Sculp.

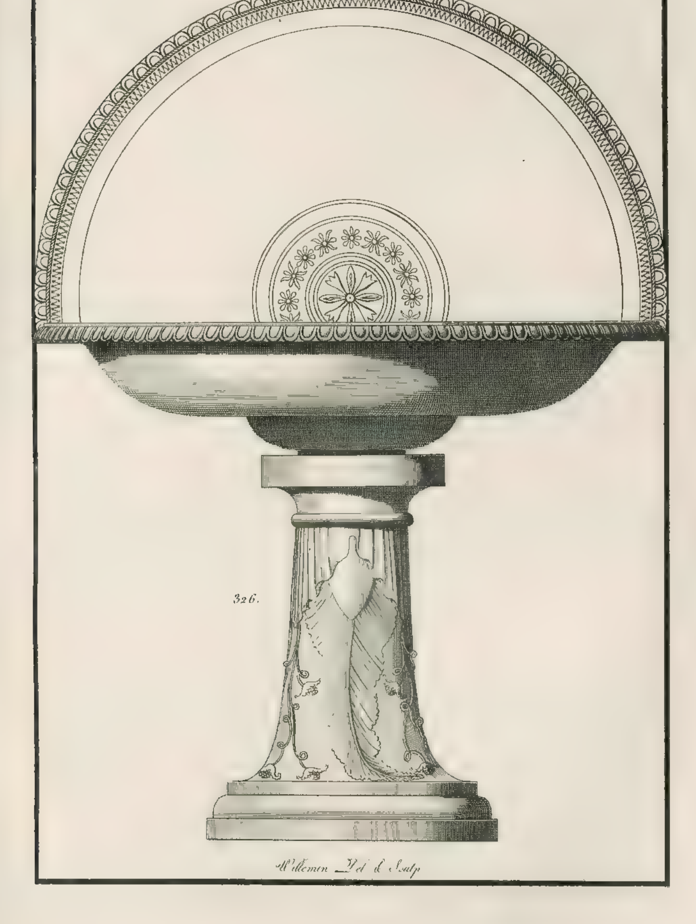


Addition à la Toilette des femmes Grecques.

Willemin Del. & Sculp.

Cuvette pour le Bain, inédite et trouvée à Herculanum.

325.



NOTICE
DES VINGT-QUATRE PLANCHES
COMPOSANT
LES COSTUMES DES FEMMES GRECQUES.

PLANCHE XXIX.

Toutes ces coiffures, sous les nos 115, 116, 117, 118, 119 et 120, sont tirées des collections publiées par d'Hancarville et par Tischbein. Voyez, pour les noms de ces différentes coiffures de femmes grecques, rangées sous la dénomination de *mitre*, la planche LI, et les pages 71 et 72 du texte historique.

PLANCHE XXX.

Les nos 121 et 124 représentent des éventails de plumes; ce qui est prouvé par le passage d'Euripide, page 77.

Nos 122 et 123. Ceintures extérieures appelées *strophion;* elles étaient posées par-dessus les habits [1]. Le n° 125 fait connaître la toilette d'une femme qui se met du rouge avec un pinceau [2]. N° 126. Femme changeant de coiffure pour mettre la large bandelette ou voile *krēdemnon.* Voyez la planche LI. Tous les monumens dont cette planche est composée, sont tirés de la seconde collection des Vases grecs, publiée par Tischbein.

PLANCHE XXXI.

N° 127. Cette mitre, placée d'une manière très-variée (sur les têtes représentées dans cette planche), est parfaitement conforme à la description qui en a été donnée d'après Eustathe et Pollux, page 71 du texte historique. Les têtes sous les nos 128, 130 et 131, ont été publiées par Roccheggiani. J'ai dessiné celle du n° 129 d'après une médaille d'argent de la Sicile. (*Cabinet des antiques.*)

PLANCHE XXXII.

N° 132. En publiant ces figures, dont l'une tient un parasol pour indiquer

[1] Il faut lire avec attention le texte historique, avant d'examiner les monumens représentés sur les planches, et consulter ensuite la notice par ordre numérique, afin de se servir plus utilement de cet ouvrage.

[2] Voyez la planche XXXII, et conférez le passage curieux de Plaute, même texte historique, page 75.

la toilette du jour, et non celle de la nuit, comme le prétend le savant rédacteur des Vases grecs publiés par Tischbein, j'ai eu le plaisir de voir mon opinion confirmée depuis par de savans antiquaires. Le n° 133 est un ornement pris d'un vase publié par d'Hancarville.

PLANCHE XXXIII.

Les trois figures sous les nos 134, 137, 138, portent divers objets relatifs à la toilette : l'une tient un éventail; l'autre, un miroir, et une cassette renfermant les parfums ou les bijoux; la troisième se regarde dans le miroir.

Le n° 135 représente une Muse; elle est de marbre, et elle se trouve dans la collection de M. Charles Townley, célèbre antiquaire anglais. Cette figure, dessinée à demi, est ceinte de la ceinture nommée *anamaskhalister*, parce qu'elle passait sous les aisselles, pour se croiser sur le dos et se rattacher ensuite par-devant. On voit cette même ceinture à plusieurs statues du Musée Napoléon.

PLANCHE XXXIV.

Le n° 139 représente une jeune fille écrivant sur des tablettes; elle est coiffée du réseau circulaire (*ampyx*). La tête n° 142 est gravée d'après un médaillon d'argent, du cabinet de M. B. P. Knight, membre du parlement d'Angleterre et savant antiquaire. Cette tête est coiffée du cécryphale, réseau en forme de fronde, comme la mitre.

Les nos 140 et 141 représentent des boucles d'oreille; l'une est tirée d'une médaille grecque en argent, de la ville des Opuntiens; et l'autre, en or, a été trouvée à Narbonne : elles sont remarquables par leur volume et leur élégance.

PLANCHE XXXV.

Cette planche contient des colliers, des boucles d'oreille, des bagues en or, garnies d'émaux et de pierreries de différentes couleurs. Les bijoux sous les nos 143, 144 et 145, ont été trouvés dans l'île de Cos; et ceux qu'on voit sous les nos 146, 147 et 148, ont été découverts à Herculanum. Ces monumens, publiés pour la première fois, sont tirés du cabinet de M. T.***

PLANCHE XXXVI.

Ces têtes ornées de diverses bandelettes peuvent donner une idée du goût avec lequel les femmes grecques savaient varier le même genre de coiffure. Conférez le texte historique, page 72.

Nos 149, 150, 152 et 153. Ces têtes sont tirées de la seconde collection des Vases grecs du célèbre Hamilton; celle du centre, n° 151, a été extraite du recueil de Roccheggiani.

PLANCHE XXXVII.

Nos 155 et 157. Têtes de déesses vierges, la Victoire et Diane; elles ont les cheveux relevés sur le haut de la tête, comme les avaient toutes les vierges chez les Grecs. La tête de la Victoire est tirée d'une pierre gravée du *Museum Florentinum*; et celle de Diane, d'une médaille d'argent de la Bibliothèque nationale.

Les nos 159 et 160 représentent deux portraits de Sapho : la coiffure en est singulière et remarquable; elle paraît particulière aux femmes de Lesbos. Le no 158 est le portrait de la célèbre Aspasie, coiffée de la bandelette *anadéme* nouée par-devant et circulant autour de sa tête. Ce buste, en marbre, a été publié par Guattani, dans ses *Monumens inédits.*

Le no 154 fait connaître de quelle façon se coiffaient les vieilles femmes chez les Grecs. (Voyez la statue d'Hécube dans le *Museum Capitolinum.*) No 156. Boucle d'oreille en or. (*Cabinet de M. T***.*)

PLANCHE XXXVIII.

Nos 162 et 163. Aiguilles de tête en argent, inédites et trouvées à Herculanum. (*Cab. de M. T***.*) Celle du no 164 a été publiée par Roccheggiani, ainsi que les vases de parfums du no 161. Le no 165 indique l'emploi de ces aiguilles. Les bracelets des nos 166 et 167 sont tirés du *Museum Arigoni.* Le no 168 a été pris par La Chausse pour un bracelet militaire, quoique cette espèce de bracelet ait rarement cette forme.

PLANCHE XXXIX.

Toutes les têtes de cette planche sont coiffées du diadême; elles sont représentées sous diverses faces, pour en faire connaître les ornemens et la forme, ainsi que les différentes manières dont il se posait. Les coiffures sous les nos 169 et 171 ont été prises des statues de bronze qui ornent le jardin d'une maison d'Herculanum; ces statues étaient rangées alternativement avec des bustes en marbre autour de la pièce d'eau de cette maison : le buste du no 170 en faisait partie.

PLANCHE XL.

Nos 172 et 173. Ces colliers ornés de pierreries sont tirés des statues de bronze trouvées dans la maison de campagne d'Herculanum. Le no 174 représente une petite cassette; et le no 175, des vases de parfums. Les figures des nos 176, 177 et 178, font connaître les formes des voiles de tête et la manière de les placer. Ces différens monumens sont tirés des deux collections d'Hamilton.

PLANCHE XLI.

N° 179. Différens antiquaires ayant confondu cette lame de métal qui ornait la chevelure des femmes grecques [1], j'ai réuni aux autres têtes une médaille d'Antiochus, roi de Syrie, accompagné de Cléopatre sa femme; cette reine est coiffée de l'ornement nimbé auquel Aristophane donne l'épithète de *croissant d'or*. Cette médaille démontre évidemment la différence qui existe entre le nimbe et le véritable diadême qu'elle porte en qualité de reine.

Le nimbe du n° 179 a été trouvé à Rome, dans une urne qui renfermait les cendres d'une dame romaine; les quatre autres têtes montrent les variétés de cet ornement. Le n° 180 est tiré d'une statue de Junon (Muséum de Florence); et le n° 182, de la première collection d'Hamilton, le nimbe du n° 183 est pris d'un bas-relief trouvé à Palestrine, et publié par Roccheggiani. Le n° 184 est dessiné d'après une médaille d'argent d'une ville de la Sicile, qui est conservée au Cabinet de la Bibliothèque nationale.

PLANCHE XLII.

Nos 185 et 186. Figures vêtues de la tunique *podère* ionienne et dorienne, à manches et sans manches. (Voyez le texte historique, page 79.) Je dois prévenir que les deux figures sous les nos 187 [2] et 188 [3] sont gravées en sens contraire de l'original, le bras droit étant libre, au lieu du gauche qui est représenté dans la gravure.

PLANCHE XLIII.

Nos 189 et 191. Ces deux bras, dessinés d'après deux statues d'Herculanum, sont ornés, aux poignets, de bracelets en forme de serpent [4]. (Voyez la description de Lucien, page 76.) L'avant-bras du n° 190, orné d'un bracelet pareil, avait fait prendre la statue qui le porte, pour Cléopatre qui se faisait piquer par un serpent.

N° 195. Collier tiré d'une peinture grecque connue vulgairement sous le nom de *Noce Aldobrandine*. Le n° 194 est tiré de la seconde collection d'Hamilton [5].

N° 192. Cette belle figure met sa ceinture pectorale, appelée en grec *mastotænion;* de *mastos*, poitrine, et de *tænia*, bandelette; elle est gravée dans le Muséum de Florence (dessiné par Wicar) : l'autre figure, tirée des bronzes d'Herculanum, est représentée dans l'action de serrer cette même ceinture sur sa gorge.

La petite fille du n° 194 se trouve dans la seconde collection d'Hamilton, et l'ornement est pris des peintures d'Herculanum.

[1] Les dames romaines en portaient de semblables.

[2] Seconde collection d'Hamilton, publ. par Tischbein.

[3] *Museo Pio-Clementino*, expl. par M. Visconti.

[4] Il en a été trouvé de pareils, en or, à Herculanum.

[5] Voyez la page 73 du texte historique, et la note de la même page.

PLANCHE XLIV.

Les figures des n°s 196, 197, 198 et 199, représentent des femmes grecques dans le costume dorien, le plus ancien de la Grèce[1]; les ornemens de ces habits vont être expliqués dans la notice des planches qui suivent[2].

PLANCHES XLV ET XLVI.

La figure n° 200, ainsi que celle de la planche suivante, n° 202, sont les mêmes statues[3] dont j'ai donné les coiffures planche XXXIX; elles sont extrêmement curieuses, en ce qu'elles font voir, de la manière la plus claire, la forme du petit *péplon* pectoral anabole, plié simple et plié double. En donnant la figure et la coupe de ces vêtemens, j'ai eu le soin d'y mettre des lettres correspondantes à celles des habits qui sont sur les figures, afin d'en rendre l'explication plus facile. (Voyez les n°s 199 et 201.)

Les chaussures de femmes sous les n°s 203 et 204, ainsi que l'ornement, se trouvent dans les Peintures d'Herculanum et des bains de Titus.

PLANCHE XLVII.

N° 206. La forme du *péplon diploïs* dont cette figure est couverte, paraît être ovale, comme on le voit souvent aux voiles de quelques statues de Minerve. Les ornemens de cette planche sont tirés des Peintures des bains de Titus.

PLANCHE XLVIII.

N° 207. La richesse et le complément de la parure intéressante de cette figure répandent un grand jour sur divers passages relatifs au costume des femmes grecques : la tête est coiffée du *xénion*, et le cou est orné d'un collier de perles ou de grains d'or; les poignets sont garnis de lames élastiques en forme de serpent; et les chevilles, ornées de cercles de métal, s'appelaient en grec *periscelides*. (Voyez Pollux, liv. v, chap. 16.) Le péplon brodé de clous (*helopeplon*), et la tunique podère dorienne, ornée d'étoiles (*astrokhitôn*), sont couverts d'ornemens vus de deux côtés; ce qui faisait appeler ces sortes d'habits, *paryphès*. Les tuniques de ces figures sont bordées d'un limbe ou *crossos* crénelé, dont Pollux et Apulée font mention. Le péplon de la figure 209 est encore remarquable, en ce qu'il est passé d'un côté sous le bras, et rattaché sur l'épaule : ces deux numéros sont de la seconde collection d'Hamilton.

Le n° 208 est extrêmement intéressant; il représente une femme grecque

[1] Conférez le passage d'Hérodote, page 79.
[2] Voyez la suite du texte et les notes.
[3] Ces figures ont encore cela de particulier, qu'elles sont vêtues de la demi-podère, vêtement qui se portait de la ceinture en bas, comme les jupons de nos femmes françaises.

mettant sur ses épaules un péplon étoilé, et orné du méandre, ainsi que ces deux tuniques : cet ornement est le même que porte sur ses habits la figure 210 de la planche suivante.

PLANCHES XLIX ET L.

N° 210. De toutes les figures de l'antiquité, celle-ci est une des plus curieuses pour le costume grec. La forme du voile péplon, dont je n'ai trouvé la description que dans Homère, est particulièrement remarquable, en ce que cet habillement se porte sur le bras droit : cette mode singulière se trouve confirmée par la peinture d'un vase grec[1] (tome IV, seconde collection d'Hamilton). C'est le second monument existant où l'on voit un vêtement semblable; tous deux sont de la plus haute antiquité, spécialement celui-ci. Les tuniques de cette figure sont aussi remarquables que le péplon, en ce que l'une est comme gaufrée ou à mailles[2], et qu'elles sont ornées toutes deux du méandre. (Publié par Gori, *Mus. Etrusc.*)

Pour terminer l'article du péplon, j'observerai que celui de la figure 212 de la planche L est de forme quarrée; aux quatre angles pend une olive ou un gland : cette figure est aussi revêtue d'une tunique à manches larges, comme celle de la figure de la planche LI, n° 223.

N° 211. L'habit de cette figure[3] est la *xystis*. Ce vêtement n'est autre chose qu'une chlamyde quarrée ou taillée en demi-cercle, de manière qu'étant déployé, il formerait un ovale coupé aux deux extrémités les plus pointues. Cet habit servait particulièrement aux jeunes vierges de Sparte[4], qui le portaient sans tunique : il en faisait alors fonction, ainsi que de manteau, d'où il était appelé *khitônopharos*; de *khitôn*, tunique, et de *pharos*, manteau. La figure 213 de la planche L porte aussi ce vêtement, dont j'ai donné la coupe; il est bordé d'une bande appelée en grec *crossos* : cet habit, brodé en haut et sur les côtés, de manière que l'ornement se voit des deux côtés de l'étoffe, était nommé *paryphès*. (Voyez le texte historique, page 83.)

L'ornement du bas de la planche XLIX est tiré d'un vase grec, dont l'original, en marbre, se voit dans le riche cabinet de M. Charles Townley, à Londres. Les chaussures de femmes sous les nos 214 sont tirées des Peintures d'Herculanum.

PLANCHE LI.

Cette planche, composée de coiffures grecques, est suffisamment expliquée

[1] Cette figure paraîtra dans le volume du Supplément de cet ouvrage, que je dois bientôt publier.

[2] Voyez de semblables tuniques dans un bas-relief du quatrième volume du *Museum Capitolinum*. Les femmes romaines en portaient aussi de même étoffe, du temps de Tarquin l'ancien (Pline).

[3] Cette figure, en bronze, est une de celles qui ont été trouvées dans la maison de campagne d'Herculanum.

[4] La tunique *schistos*, dont parle Pollux (page 82 du texte), paraît avoir le même emploi que ce vêtement.

par le texte historique. (Voyez la page 71 et les notes.) Le n° 215 est pris d'une médaille grecque en argent. Les n[os] 217 et 218 sont extraits des Peintures d'Herculanum. Les autres têtes, sous les n[os] 216, 219, 220, 221 et 222, se trouvent dans les Peintures des vases grecs de la seconde collection d'Hamilton; l'ornement est pris de l'ouvrage de Gori sur les diptyques.

PLANCHE LII.

La figure n° 223, ornée de deux ceintures, se trouve dans un camée de la belle galerie de Florence (dessinée par Wicar). La figure 224 est gravée dans la première collection d'Hamilton, et celle du n° 225, dans la seconde. Les ornemens sont tirés des Peintures d'Herculanum.

N° 226. Quenouille prise d'un bas-relief publié par Bellori, dans son *Adm. Rom.* N° 227. Extrait de la seconde collection d'Hamilton. Le miroir du n° 228 est tiré des Peintures d'Herculanum. Les n[os] 230, 231, 232, représentent une boucle d'oreille, un ornement de tête, et un collier; ils décorent un buste de femme, dans un recueil du *Museum Etruscum* de Gori. Le n° 229 est un éventail que tient une Vénus, sur une peinture d'Herculanum. Conférez avec attention le texte historique, sur la toilette, les coiffures, les habits et les bijoux des femmes grecques, depuis la page 70 jusqu'à la page 84.

NOTICE

DES VINGT-TROIS PLANCHES

COMPOSANT

LES COSTUMES DES GRECS.

PLANCHE LIII.

JE suivrai, pour les costumes civils et militaires des Grecs, le plan que j'ai établi pour l'habillement et la toilette des femmes grecques; par cette méthode je rends l'ouvrage plus facile à consulter.

La coupe du manteau des deux figures * de cette planche étant la même, je n'ai à faire observer que les différentes manières dont ces manteaux sont bordés, l'un étant orné de trois côtés, et l'autre aux deux extrémités les plus étroites. Les chaussures élevées et riches de ces figures sont communes aux voyageurs et aux héros.

* Ces deux figures, n[os] 233 et 234, sont tirées de la seconde collection d'Hamilton, publiée par Tischbein.

PLANCHE LIV.

La forme triangulaire qui termine les deux extrémités de la chlæne du n° 239, se trouve rarement sur les monumens; on en voit cependant plusieurs exemples dans les collections de Passeri et de d'Hancarville.

N° 237. Petite tunique dont le genre d'ornemens et le nom ont été expliqués plus haut [1]. La figure n° 236 représente Oreste; sa tunique étoilée et sans manches se donne ordinairement aux héros. Les chaussures variées du n° 235 se voient dans la seconde collection d'Hamilton; celle du n° 238 a été publiée par Bonnaroti.

PLANCHES LV ET LVI.

Le second genre de manteau dont ces trois figures sont couvertes, est bien moins ancien que le premier; ce qui est prouvé par le passage d'Ammonius (page 87 du texte). La ponctuation ajoutée aux autres traits des manteaux de ces figures, planche LVI, a pour but de faire connaître les variations que ces habits ont subies en différens temps et chez différens peuples de la Grèce [2].

Ce bas-relief intéressant, conservé au Muséum du Vatican, représente des ouvriers fabriquant des instrumens tranchans. Voyez la page 88, pour les habits de ces figures. (Publié par Roccheggiani.)

N° 246. Chaussures prises d'une peinture d'Herculanum. Celle du n° 245 se trouve dans les bronzes d'Herculanum. Le n° 247 est d'après une figure de la tour des Vents à Athènes. La chaussure du n° 248 a été publiée par Roccheggiani.

PLANCHE LVII.

Ces belles chaussures ont été publiées toutes trois dans le recueil de Roccheggiani; j'ai laissé les pieds au trait, pour en faire mieux ressortir la forme et les détails. Les chaussures des nos 249 et 250 sont dessinées sur divers fragmens qui se voient au muséum du Vatican; celle du n° 251 est conservée à la villa Albani.

PLANCHE LVIII.

Les trois épées de cette planche, sous les nos 252, 253 et 254, sont dessinées d'après les bas-reliefs du piédestal de la colonne Trajane, où sont représentées toutes les armes des peuples de l'Europe [3].

[1] Seconde collection d'Hamilton.

[2] Voyez les première et seconde collections d'Hamilton.

[3] Voyez, pour toutes les armes des Grecs, les pages 88 et suivantes du texte historique, ainsi que les notes.

PLANCHE LIX.

N° 255. Ce cavalier, copié d'après une des plus anciennes peintures (publiées par Passeri), a le visage couvert de son casque, et porte son bouclier, jeté sur son dos, à la manière des anciens Grecs. Le cavalier du n° 259 [1] est remarquable pour sa cuirasse propre aux cavaliers. La médaille de Syracuse, n° 258, offre des détails particuliers et curieux sur le casque grec. Le n° 256 est un bouclier; le n° 257, une épée grecque avec son fourreau de forme ancienne, qui se voit sur les vases trouvés dans les tombeaux.

PLANCHE LX.

Les casques grecs de cette planche sont remarquables par leur forme phrygienne. Le n° 280 représente le casque de Ménélas, dont la tête, en marbre, se voit au Musée Napoléon; il a été trouvé, avec d'autres fragmens du même groupe, dans le lieu dit *Pantenello*, à la villa Hadriana à Tivoli.

N°. 261. Ce casque est pris de la seconde collection d'Hamilton. Le n° 262 est dessiné sur cette médaille de la ville d'Eliton. Le casque n° 263 se trouve sur un trophée d'Auguste, au Capitole.

PLANCHE LXI.

N[os] 264, 265 et 266. Ces armes en bronze, et dont les ornemens sont argentés, ont été trouvées, en 1766, dans des chambres de soldats, sous le portique qui est derrière la scène du théâtre à Pompéii. Sur les colonnes de ce même portique, on voit des dessins grossièrement faits avec des clous, peut-être par des soldats désœuvrés ; ce sont des hommes dans l'attitude de combattans, avec des armures qui ressemblent à celles de cette planche et des autres n[os] 63, 64 et 74. Le bouclier est toujours de la même forme; cette remarque fait sentir davantage le mérite de ces monumens.

Il y a, sur quelques casques de ces armures complètes, des têtes de Méduse, et le sommet de la crête est terminé par une tête de griffon : ces casques ont tous une visière grillée, et de chaque côté il y a un tube pour recevoir une aigrette; ainsi ces casques avaient une triple aigrette, de même que les casques qu'Homère, Hésiode et Aristophane donnent à leurs héros. Conférez le texte, page 89.

Ces armures sont encore remarquables par leur extrême richesse [2] : les ornemens qui y sont représentés, sont relatifs aux rites de Bacchus. Elles rappellent ces armes magnifiques que l'on portait aux pompes dionysiaques de Ptolémée Philadelphe à Alexandrie, et du roi Antiochus Épiphanes à Antioche, et dont Athénée donne la description (liv. x, chap. 4).

[1] Second Recueil d'Hamilton.

[2] Sur ces armes magnifiques sont gravés les caractères M. C. P. et C. A. R., et les chiffres XVII.

PLANCHE LXII.

Les deux agrafes de cette planche sont d'une belle forme et ingénieusement composées ; elles paraissent être de travail grec du Bas-Empire. Ces agrafes sont publiées pour la première fois dans cet ouvrage, ainsi que la plupart des monumens trouvés à Herculanum. (*Cab. de M. T****) L'agrafe d'or a été trouvée en Dauphiné.

PLANCHE LXIII.

Les casques de cette planche, n[os] 269 et 270, outre la richesse de leurs ornemens, doivent se faire remarquer, 1°. par un trophée d'armes où l'armure de jambe est placée avec adresse pour servir de tubes aux aigrettes qui sont de chaque côté sur des casques ; 2°. par les trous de la crête, pour y fixer l'aigrette du centre ; 3°. par les deux clous ou phalères qui sont de chaque côté, ornemens qu'Hésiode et Homère placent sur les casques de leurs guerriers. La forme de ces casques est semblable à celle des casques figurés sur les médailles grecques les plus anciennes, à l'exception seulement de l'avant-toit qui couvre la visière, au-dessous de laquelle se trouve une pièce transversale, ornée de petits bas-reliefs représentant divers attributs consacrés à Bacchus.

PLANCHE LXIV.

N° 271. Voyez la notice de la planche LXI et suivantes.

PLANCHE LXV.

N[os] 273, 276 et 277. Ces trois têtes casquées sont tirées de la seconde collection d'Hamilton, ainsi que le char du n° 275. Les chars des n[os] 272 et 274 sont pris de la première collection publiée par d'Hancarville. On doit remarquer la richesse et la variété des ornemens de ces chars, également propres à la course et aux combats. Le n° 278 est un bouclier grec, pris d'un vase.

PLANCHE LXVI.

Les casques, sous les n[os] 279, 280, 281, 282, ont les oreillettes relevées *; ces pièces, rabattues sur les joues, servaient à les défendre et à attacher le casque sous le menton. Cette partie se rencontre plus particulièrement sur les casques qui sont de forme ronde, que sur ceux qui sont profonds et élevés, comme celui du n° 279.

Le guerrier du n° 283 est armé d'une cuirasse qui paraît être de lin piqué

* Cette pièce est attachée par une charnière, comme le casque de la Minerve du n° 290, planche LXVII.

et couverte de lames de métal; les épaulettes, ornées d'étoiles, sont attachées au bas de la cuirasse, laquelle est terminée par une pièce de cuir plissée, qui enveloppe les reins.

PLANCHE LXVII.

Les casques grecs représentés dans cette planche sont des plus anciens, et les plus conformes aux descriptions qu'Homère nous a laissées. Les n°s 284 et 285 sont copiés d'après des médailles d'argent de l'île de Crète, qui sont conservées au Cabinet des médailles. Les casques des n°s 286 et 288 sont pris de la première collection d'Hamilton. Celui du n° 287 est dessiné sur le beau camée conservé à Vienne. Le casque à trois aigrettes, n° 289, est copié d'un bas-relief d'un candélabre grec du musée du Vatican, et celui du n° 290 a été publié par Stosch.

PLANCHE LXVIII.

La figure de ces deux soldats hoplites, n°s 291 et 294, fait connaître l'armure grecque complète dans toutes ses parties; le visage de ces guerriers se voit à travers leurs casques *.

N° 295. Bouclier béotien, dont la forme se reconnaît sur les médailles; celui-ci est dessiné sur une peinture d'un vase du cabinet de M. Parois. Cette peinture vient d'être publiée par M. Millin, dans son ouvrage intéressant et curieux des Monumens inédits.

Les autres monumens de cette planche sont pris de la seconde collection d'Hamilton, publiée par Tischbein.

PLANCHES LXIX.

N° 296. Ce soldat grec, de la troisième classe, se voit rarement sur les monumens; il porte son carquois au côté gauche, comme les autres soldats portent leur épée : les ornemens et la figure sont tirés de la seconde collection d'Hamilton.

PLANCHE LXX.

N° 297. Tête armée d'un casque, sur lequel j'ai placé des lettres alphabétiques pour en expliquer plus facilement les différentes parties, d'après un passage que Pollux nous a conservé : la partie *a* s'appelait le *metôpon* (front); celle du dessous, *b*, *ophryes* (sourcils); ce qui avance au-dessous, *c*, *gisson* (avant-toit), en lisant comme Saumaise (cette partie paraît correspondre parfaitement à celle qui couvre la visière grillée des casques trouvés à Pompéii); la partie qui couvre la tête, *d*, *épicrâne;* et ce qui est encore au-dessous, *e*, *lophos* ou *lophia* (aigrette), et *trilophia*, quand il y a trois aigrettes. (Pollux, liv. 1, chap. 10.)

* Voyez le texte, page 88, pour connaître les diverses façons de s'armer chez ces peuples.

N° 298. Le casque dont cette tête est coiffée, montre quelques variétés dans cette armure, dont l'aigrette paraît être de métal.

La figure du n° 299 offre des particularités curieuses; entre autres, la pièce d'étoffe attachée au bouclier du guerrier. On voit rarement sur les monumens cette pièce, qui pourrait être une espèce d'étendard. Voyez les deux collections d'Hamilton, d'où les figures de cette planche sont tirées.

PLANCHE LXXI.

Les six têtes casquées, nos 300, 301, 302, 303, 304, 305, sont réunies pour faire mieux connaître les formes variées des casques grecs. (*Médailles d'argent du Cabinet des antiques.*)

PLANCHE LXXII.

Nos 308 et 309. Harnois de têtes de chevaux, copiés sur des bronzes trouvés à Herculanum; ils sont ornés de bossettes, ou phalères. Ce genre d'ornemens se trouve décrit dans Homère et dans Hésiode, qui ornent ainsi les casques de la plupart de leurs guerriers. Les traducteurs rendent le mot *phalère* par *panache* ou *aigrette*. Le n° 310 est pris de la seconde collection de Tischbein.

Le char, n° 311, a été extrait d'un bas-relief de marbre conservé au musée du Capitole.

PLANCHE LXXIII.

Ces belles agrafes, inédites, et gravées de la grandeur de l'original, sont remarquables par la richesse et la beauté de leur forme. Le profil au trait, n° 312, indique le mécanisme et la manière dont elles pouvaient être attachées au ceinturon de la cuirasse. Voyez les nos 313 et 314 pour les sujets militaires qui y sont représentés.

PLANCHE LXXIV.

Voyez, pour ce genre d'armure, les notices des planches LXI et LXIII, et la planche LXI.

PLANCHE LXXV.

Ce sujet unique, n° 316, représenté sur un vase grec de la première collection d'Hamilton, pourrait faire prendre ce guerrier pour un Spartiate; sa longue chevelure et l'espèce de pagne qui le couvre, ainsi que la femme qui lui présente son armure, peuvent faire paraître cette opinion vraisemblable.

N° 317. Soldat de la deuxième classe, portant une tunique ornée dans le genre de celle du soldat de la troisième. (Voyez la planche LXIX.) Le carquois n° 318 est d'une forme particulière. (Seconde collection d'Hamilton.)

PLANCHES LXXVI, LXXVII ET LXXVIII.

Les deux sujets complets de la planche LXXVI, nos 319 et 320, ainsi que les monumens des deux planches suivantes, sont relatifs aux divers bains des femmes grecques; on y remarque la forme constante des vases pour verser l'eau dans les cuvettes. (Voyez les vases de la planche suivante, nos 321 et 322.) Ces cuvettes sont presque toutes aussi d'une même forme, comme on le voit aux nos 321 et 324 de la planche LXXVII. La belle cuvette de la planche LXXVIII, posée sur un support magnifiquement décoré, servait au même usage. Le demi-cercle représente l'ornement intérieur de ce vase.

N° 323, planche LXXVII, une petite corbeille ou vase de parfums, qui paraît contenir des objets relatifs au bain.

Nota. Il faut observer que les costumes ne doivent occuper que la moitié de l'ouvrage, comme le titre l'annonce; le reste est destiné aux instrumens de musique, aux meubles de toute espèce, et à la décoration intérieure des maisons, parties si intéressantes pour perfectionner le goût de nos manufactures.

FIN DU TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR.

Avant de battre le texte, il faut en séparer les planches, afin de ne point les gâter.

Il faut aussi essuyer les gravures avec un linge, et mettre une feuille de papier fin sur celles qui toucheraient au texte.

Ordre des Planches du premier volume.

On placera le frontispice, entre le faux titre et le grand titre;
Les planches II jusqu'à XII, à la page 18;
— XIII et XIV, à la feuille 7;
— XV jusqu'à XXVIII, à la page 60;
— XXIX jusqu'à LXXVIII, à la page 92.
Ainsi les planches se trouveront placées entre le texte historique et les notices.

PREMIÈRE LISTE
DES SOUSCRIPTEURS[1].

MM.

Adrien, artiste de l'Académie impériale de musique.
Aubourg, employé au Ministère de l'intérieur.
Aubert, architecte.
Auguste, orfévre.
Aparicio[2], peintre d'histoire, pensionnaire du roi d'Espagne.
Arnault, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.

Belanger, architecte.
Branchu, artiste de l'Académie impériale de musique.
Bienaimé, architecte.
Burnier, peintre.
Barillon, banquier.
Brochet, architecte.
Bralle, ingénieur hydraulique en chef.
Bellanger, ébéniste.
Boschard, conservateur du musée à Bruxelles.
Balzac, architecte.
Baralle, typographe.
Blandon, contrôleur des contributions à Vierzon.
Boutet, directeur de la manufacture d'armes à Versailles.
Bouiller, ébéniste.
Bonnet, directeur de l'Académie impériale de musique.
Bercy, amateur.
Boilly, peintre.
Bitter[3], architecte.
Boulanger, orfévre.

[1] MM. les Libraires se trouvent compris dans la seconde liste des Souscripteurs, qui se trouve à la fin du tome II

[2] Élève de M. David.

[3] Élève de M. Percier.

BERMONVILLE (DE), amateur.
BOUILLION, professeur au Lycée de Paris.

CHAUDET, statuaire, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.
CHALGRIN, membre de l'Institut, architecte du Sénat conservateur.
CORBEL, marbrier.
CHEVALIER, employé.
CHENARD, artiste de l'Opéra comique national.
CARIÈ, amateur.
CHARDIN, amateur.
COSSÉ (Timoléon), amateur.
CELLERIER, architecte.

DAVID, premier peintre de Sa Majesté impériale, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur [1].
DENON, directeur des musées, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.
DUFOURNY, architecte, membre de l'Institut, et conservateur du musée Napoléon.
DAMESME, architecte.
DUVEY, entrepreneur.
DEGOTTY, peintre d'architecture.
DESROCHES, peintre d'architecture.
DROS, graveur et conservateur de la monnaie des médailles.
DUPERREUX, peintre.
DEPERRET, amateur.
DUQUESNOY, amateur.
DESPREAUX, amateur.
DUPORT, artiste de l'Académie impériale de musique.
DUBLIN, artiste du Théâtre français.
DUMAREST, graveur de médailles, membre de l'Institut.
DELISLE, fabricant de papier, à Buges.
DEPENNE, amateur.
DEVINDÉ, amateur.
DUPRÉ, graveur de médailles.

ESPERCIEUX, statuaire.

FLEURIOT, professeur de dessin à Caen.
FEUCHÈRE, cizeleur.
FAUJAS, administrateur du Jardin des plantes.

GODEFROY, amateur.
GIRODET [2], peintre d'histoire.
GERARD [3], peintre d'histoire, membre de la Légion d'honneur.
GRANDIN [4], peintre d'histoire.
GATTEAUX, graveur de médailles.
GUERIN [5], peintre d'histoire, membre de la Légion d'honneur.
GILET, marbrier.
GALLE, graveur de médailles.
GIROUX et LEGAY, orfévres.
GOULAND, sculpteur.
GALET, amateur, à Vienne en Autriche.
GUILLOT, fabricant de papier, à Buges.
GUY, passementier.
GAUTHEROT [6], peintre d'histoire.

HAPPE, architecte de la Préfecture de police.
HUIN, vitrier.

ISABEY [7], dessinateur du cabinet de Sa Majesté impériale.
IMBAULT, peintre.
JACQUART, orfévre.

KITROW, général major au service de l'empereur des Russies.

LACÉPÈDE, sénateur, membre de l'Institut, et grand-chancelier de la Légion d'honneur.
LECOULTEUX-CANTELEU, sénateur, commandant de la Légion d'honneur.
LEBRUN, peintre et marchand de tableaux.
LESIEUR, employé.
LOUIS, entrepreneur.
LEBARBIER, peintre d'histoire et membre de l'ancienne Académie.
LETHIERS, peintre d'histoire.
LARÇONNEUR, architecte.
LEBAS, amateur.
LEMAIRE, architecte.
LEGRAND, architecte des monumens publics.

MUSQUIS (le marquis DE), ancien ambassadeur d'Espagne.
MOENCH, peintre d'architecture.
MOLINOS, architecte du département de la Seine.

[1] Élève de M. Vien.
[2] Élève de M. David.
[3] Élève de M. David.
[4] Élève de M. David.
[5] Élève de M. Regnault.
[6] Élève de M. David.
[7] Élève de M. David.

Marillier, dessinateur.
Mun, amateur.
Merimée [1], peintre d'histoire.
Moitte, statuaire, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.
Masson, ingénieur des ponts et chaussées à Rouen.
Myris [2], peintre.
Moreau, architecte.
Mories [3], peintre.
Millingen, amateur.
Mayer (mademoiselle), peintre.
Minier, orfévre et bijoutier.
Mariès, ingénieur des ponts et chaussées à Alby.
Monval, amateur.
Morin [4] (madame), peintre.
Malartic-Fondate, amateur.

Naigeon, conservateur de la galerie du Sénat.

Odiot, orfévre.

Periac, menuisier en bâtimens.
Pannetier [5], peintre.
Pujol (mademoiselle), peintre.
Perin, entrepreneur.
Prudhon, peintre d'histoire.
Petit-Radel, architecte, inspecteur général des bâtimens civils.
Patron, artiste décorateur.
Pitaux, orfévre bijoutier.
Pallière, peintre.
Perié [6], peintre.
Perregaux, sénateur, commandant de la Légion d'honneur.

Querus, amateur.
Quatresous de la Mothe, amateur.
Quinette, préfet du département de la Somme, à Amiens.

Ruffo (le commandeur), ancien ambassadeur de Naples.
Révoil [7], peintre d'histoire.
Roland, peintre d'histoire.
Roettiers de Montaleau, amateur.
Rondelet, architecte du Panthéon, membre du conseil des bâtimens civils.
Ramée, architecte à Hambourg.
Renouard, amateur.
Robillard, amateur.
Regnault [8], peintre d'histoire, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.

Solages, amateur.
Saint-Fal, artiste du Théâtre français.
Saint-Prix, artiste du Théâtre français.
Scellier, marbrier.
Sobre, architecte.
Simon (madame).
Saint-Foix, amateur.
Saint-Amand, artiste de l'Académie impériale de musique.

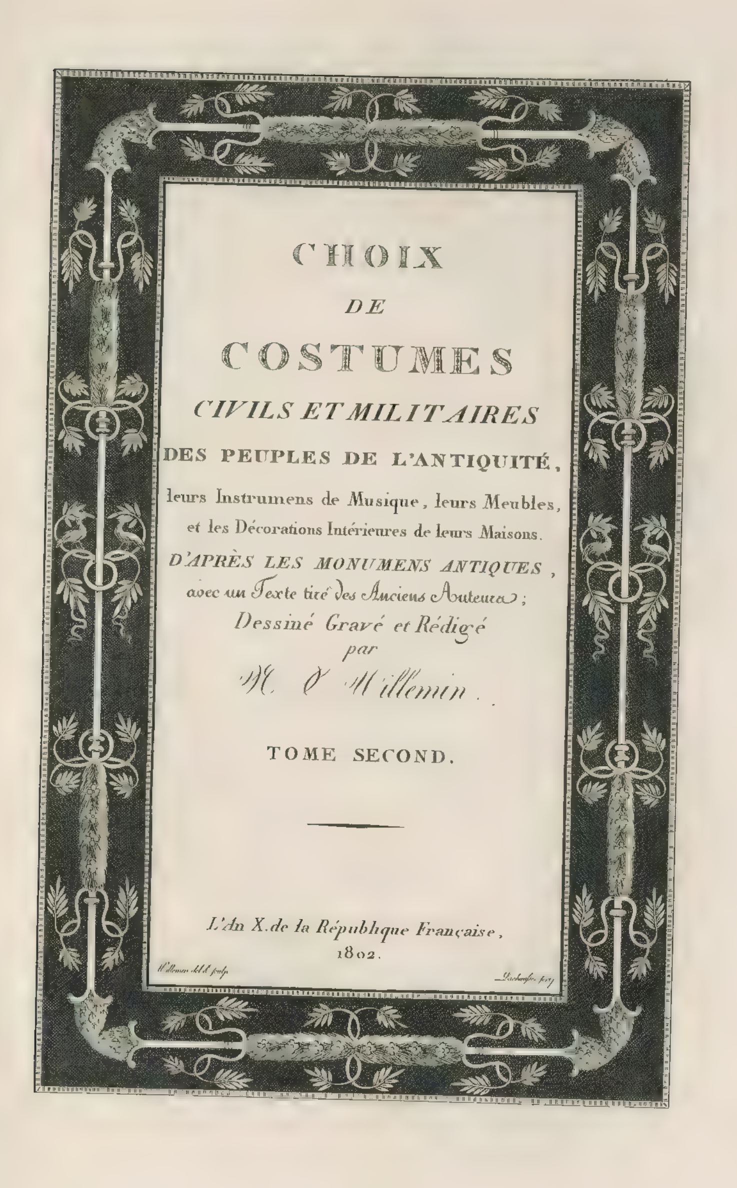
Thiry, membre du Corps législatif, et de la Légion d'honneur.
Tardieu, architecte.
Talma, artiste du Théâtre français.
Trabucchi, entrepreneur.
Thomire, cizeleur.
Tourton, amateur.
Thomasset [9], peintre.
Taillasson [10], peintre d'histoire, et membre de l'ancienne Académie.

Willetard, architecte.
Van-Clemputte, architecte.
Vincent [11], peintre d'histoire, membre de l'Institut, et de la Légion d'honneur.
Van-Hoorn (le baron de), amateur.

Zuber, fabricant de papiers à Rixheim.

1 Élève de M. Vincent.
2 Élève de M. Vien.
3 Élève de M. David.
4 Élève de MM. Lethiers et Isabey.
5 Élève de M. Girodet.
6 Élève de M. David.
7 Élève de M. David.
8 Élève de M. Vien.
9 Élève de M. Girodet.
10 Élève de M. Vien.
11 Élève de M. Vien.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, IMPRIMEUR DE LA GRANDE-CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR



CHOIX DE COSTUMES CIVILS ET MILITAIRES DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ,

leurs Instrumens de Musique, leurs Meubles, et les Décorations Intérieures de leurs Maisons.

D'APRÈS LES MONUMENS ANTIQUES, avec un Texte tiré des Anciens Auteurs;

Dessiné Gravé et Rédigé par

N. X. Willemin.

TOME SECOND.

L'An X. de la République Française,
1802.

OBSERVATIONS.

L'ÉTUDE du dessin, jointe à celle des monumens, fait plus aisément connaître les erreurs commises par quelques antiquaires *, qui ont pris une chose pour une autre; par exemple, des figures d'hommes pour des figures de femmes, des Parthes pour des Sarmates, des Grecs pour des Romains, des Gaulois pour des Étrusques, des cornes à boire pour des biberons de nourrices, des miroirs pour des patères, des colliers gaulois pour des cordes, enfin des monumens de la renaissance pour des monumens antiques.

Si la connaissance des arts du dessin m'a, par cela même, fait remarquer les méprises de quelques savans, j'ai été aussi à portée de profiter de leurs lumières, en consultant tous les ouvrages d'antiquités, même les plus médiocres, et en recherchant avec soin les monumens les moins connus, et les plus propres à répandre un nouveau jour sur l'histoire des costumes, ainsi qu'à propager le bon goût. J'ose croire que jusqu'à présent cet ouvrage est un des plus complets en ce genre, et l'un de ceux où l'on trouve le plus d'antiquités inédites.

Je n'ai pu renfermer dans un cadre étroit (de deux volumes) tous les costumes, ornemens et meubles des peuples de l'antiquité: ayant traité, dans ce premier ouvrage, des peuples de l'Afrique, de l'Asie, et des Grecs, qui occupent à eux seuls une grande partie du premier volume et le deuxième tout entier, je me propose de donner, dans un volume supplémentaire, ce qui concerne les autres peuples de l'Europe, à l'exception des Français, qui seront l'objet d'un ouvrage particulier.

Il m'a paru inutile de traiter du costume des Romains, cette matière ayant été épuisée en quelque sorte par Duchoul, le P. Catrou, et Montfaucon, qui ont puisé dans les ouvrages représentant les colonnes Trajane, Antonine, Théodosienne, les arcs de triomphe

* Aidé des conseils des personnes instruites, j'espère rectifier, dans le Supplément, les fautes qui me seraient échappées dans le cours de ce premier ouvrage.

de Rome et d'autres villes de l'empire romain. Ces recueils étant entre les mains de tout le monde, il reste peu de choses neuves à donner sur cette partie : aussi me suis-je étendu plus particulièrement sur les Grecs, peuple sublime, dont le génie a enrichi, et, pour ainsi dire, meublé l'univers de ses ingénieuses et belles productions.

Quant à l'ordre établi pour le texte, j'ai cru qu'il seroit plus agréable pour mes lecteurs de réunir et de lier ensemble les divers passages des auteurs classiques, à l'imitation de l'ouvrage du célèbre abbé Barthélemi : ainsi j'ai séparé les notices de cette partie du texte dont les planches se trouvent placées intermédiairement, dans la vue de rendre ce recueil plus facile à consulter.

Je termine en observant que je me trouverai assez récompensé des peines et des soins que m'a coûtés cet ouvrage, s'il peut contribuer, avec mes premiers travaux, à perfectionner le goût de nos manufactures d'objets d'arts, ainsi qu'à épargner à de célèbres artistes en tout genre l'ennui de faire des recherches qui leur déroberaient un temps précieux.

NOTICE DES PLANCHES
QUI COMPOSENT
LE DEUXIÈME VOLUME.

PLANCHE PREMIÈRE.

L'ORNEMENT du frontispice de ce volume est tiré des peintures d'une chambre d'Herculanum.

PLANCHE II.

Nos 2, 3, 4 et 5. Lyres de différentes formes, et montées de plusieurs cordes, dont le nombre est varié. N° 6. Une femme dans l'action d'accorder sa lyre en tournant les chevilles de son instrument; ce qui se rencontre très-rarement sur les monumens. N° 7. Musicienne tenant une lyre et un petit plectre à deux têtes *.

PLANCHE III.

N° 9. Musicien grec jouant de la double flûte conjointe, inégale, et portant sur son dos la lyre à trois cordes : cette figure et la lyre n° 10 se trouvent dans la première collection d'Hamilton. Les autres lyres, sous les nos 8, 10, 12 et 13, doivent se faire remarquer par la variété de leurs cordes et la forme de leurs plectres; elles sont prises de la seconde collection d'Hamilton.

PLANCHE IV.

On reconnaît la forme de la cithare aux figures d'Apollon, et celle de la lyre à celles de Mercure. L'instrument porté par la musicienne n° 14 est à trois cordes; celui du n° 15, à huit; et celui que tient la femme n° 16, à cinq. On remarque de plus les chevilles; ce qu'il est très-difficile de distinguer sur les autres monumens. (Voyez la seconde collection d'Hamilton.)

PLANCHE V.

Les cithares de cette planche, nos 18, 19, 20, tirées des Peintures d'Herculanum, montrent le génie étendu des Grecs, qui savaient varier de mille manières tout ce qui était susceptible de diverses formes : on n'aura pas à faire la même remarque sur la forme de nos instrumens, dont la monotonie et le mauvais goût décèlent l'ignorance des ouvriers de notre temps. N° 17. Cette cithare est prise d'une frise d'un temple de l'Ionie.

PLANCHE VI.

Les trigones, ou harpes, nos 21, 25 et 26, sont tirées des Peintures d'Herculanum; celle du n° 22 est celle que tient la figure 26. J'ai tiré le n° 23 de la collection de M. Parois; et la figure n° 24, du premier recueil d'Hamilton.

PLANCHE VII.

Ces flûtes pastorales, nos 27 et 29, sont placées ici pour faire connaître que

* Je m'occupe de la recherche de passages très-curieux sur les meubles des anciens, lesquels formeront le texte du troisième volume, faisant suite aux deux premiers.

ces instrumens ne sont pas toujours à sept tuyaux, puisque l'une en a huit, et l'autre onze. (Voyez les Peintures d'Herculanum.)

N° 28. Ces flûtes, dont les noms désignent la forme, sont tirées d'un bas-relief représentant la mère des dieux; il est de marbre, et conservé au Capitole. Nos 30 et 31. Tympanons extraits des Peintures d'Herculanum.

Les trois instrumens à cordes, nos 32, 33, 34, se remarquent par leur forme. La *khelys* est un instrument ressemblant à notre luth et à notre guitare : c'est aussi le plus ancien, puisqu'on le retrouve sur les monumens de l'Égypte. La lyre, tirée d'une peinture d'Herculanum représentant l'éducation d'Achille par Chiron, offre les particularités suivantes : les tuyaux placés en haut sur la traverse, les bouts des cordes qui paraissent au bas de la lyre, et le nombre de cordes, qui va jusqu'à onze. La cithare a une tablette mise de manière que les cordes devaient être placées des deux côtés de l'instrument. (Voyez *Dona, Lyra Barberina.*) L'ornement qui est au bas de la planche, est tiré d'un vase de la première collection d'Hamilton.

PLANCHE VIII.

C'est particulièrement dans les vases que l'on a occasion d'admirer le génie des Grecs, tant pour la variété que pour la beauté des formes et l'excellence des ornemens, toujours motivés avec un raisonnement et une grâce particulière; c'est en partie pour faire ressortir leur mérite, que j'ai cru devoir les ranger par classe, ainsi que j'ai fait pour les habits et les armures. Le n° 35 est le même vase, vu de deux côtés. Le sujet n° 37 fait connaître l'usage de mettre des couronnes autour du cou dans les repas, et une manière particulière de boire avec les rhytons.

PLANCHE IX.

Nos 39, 40, 41. Anses de vases, trouvées en partie à Pompeii, dans la boutique d'un mercier; elles étaient accompagnées de moules de terre cuite, pour les jeter en fonte. N° 38. Oreilles supérieures d'un grand vase dont l'anse, mobile et cintrée, s'abat sur le bord du vase, qui était presque entièrement recouvert de fer fondu quand on en fit la découverte.

PLANCHE X.

On peut remarquer dans ce sujet la forme des vases à boire, des meubles, et la manière dont les anciens se mettaient à table.

PLANCHE XI.

N° 44. Ornement et anse d'un vase de bronze, dont les ornemens sont en argent; ce vase, du même genre que celui de la planche IX, a aussi des anses mobiles, qui retombent sur ses bords. Les nos 43 et 45 sont tirés de vases dont la forme ne présente aucune beauté.

PLANCHE XII.

Le sujet gravé dans cette planche apprend quel étoit le genre d'étoffe ornée dont on se servait pour les oreillers et les tapis de table, ainsi que la forme des pieds des lits et du cratère, grand vase dans lequel on mêlait l'eau avec le vin, pour remplir les vases à boire.

PLANCHE XIII.

Ces trois lampes en bronze, nos 47, 48, 49, sont remarquables par la variété et la beauté de leurs ornemens. Celle du n° 48 est à deux becs; elle était appelée *dimyxon.* La troisième lampe est élevée sur un trépied porte-lampe.

PLANCHE XIV.

Nos 54 et 53. Torches ou porte-flambeaux, dont l'un est tiré d'une peinture d'Herculanum, et l'autre de la seconde collection d'Hamilton. Les nos 52 et 59 représentent des corbeilles de fruits, prises des Peintures d'Herculanum. N° 55. Femme grecque portant un rayon de miel, et le *karkhêsion,* vase à boire : cette figure et les corbeilles nos 50 et 51 se trouvent dans la première collection d'Hamilton. Nos 58 et 56. Vases de verre. N° 60. Pain de figure mamelonnée. Nos 61 et 57. Vases et bourse étiquetés. Le n° 62 représente une serviette frangée. Ces derniers objets sont tirés de diverses peintures d'Herculanum.

PLANCHE XV.

Ces anses élégantes appartenaient à des vases d'une mauvaise forme; je me suis imposé la loi de ne donner que les ornemens qui m'ont paru de bon goût, et qui peuvent servir de modèle aux artistes : la plupart des numéros servent moins pour l'explication, que pour constater le nombre des monumens contenus dans cet Ouvrage. La lame d'argent, sous le n° 68, peut avoir servi à une tablette; les figures représentent Esculape et Hygia.

PLANCHE XVI.

On ne peut qu'admirer le génie des anciens Grecs, en jetant les yeux sur ces vases dont la forme est si variée. Les nos 73 et 74 sont placés ici, pour faire voir leur proportion relative avec les figures; ce que j'ai souvent pratiqué dans le cours de l'Ouvrage. Tous les monumens de cette planche, rangés sous deux classes, sont pris de la première collection d'Hamilton, publiée par d'Hancarville.

PLANCHE XVII.

Ces sortes de trépieds peu élevés ne servaient qu'à supporter les lampes; ils sont en bronze, ainsi que la lampe à trois becs n° 80. Voyez les bronzes d'Herculanum, d'où ces monumens sont tirés.

PLANCHE XVIII.

Les vases en forme d'aiguière étaient appelés *hydria;* les vases en forme de corne, *keras;* et ceux qui étaient évasés comme des coupes, *phialé, kratanion, kyathos* et *kylix,* etc. etc. Je donnerai, dans le Supplément de cet Ouvrage (comme je l'ai promis plus haut), des passages curieux sur tous les vases des Grecs. Les monumens dont cette planche est composée, sont tirés des deux collections d'Hamilton.

PLANCHE XIX.

Ce beau candélabre, en bronze et en argent, a été trouvé, avec beaucoup d'autres, dans une maison de campagne près d'Herculanum; ils ont la plupart quatre à cinq pieds de haut, et ils sont percés au pied, afin de pouvoir être fixés dans les salles de festins et auprès des lits. Ces candélabres sont appelés en grec *lychneion.*

PLANCHE XX.

Tous ces vases, de formes agréablement variées, ont des noms relatifs à leur usage et à leur figure, comme *vases à boire*, *vases à verser le vin*, et *vases à le puiser*. Les ornemens de cette planche sont tirés de coupes dont les formes sont peu élégantes et riches.

PLANCHE XXI.

Ces mosaïques ont été publiées par le cardinal Furietti, et les vases par d'Hancarville. Les noms de ces vases sont tirés des anciens auteurs grecs, dont le texte a aidé à les faire reconnaître.

PLANCHE XXII.

Les mains qui tiennent ces vases servent à en faire voir les proportions. Le Satyre n° 106 porte le grand cratère, vase à mêler le vin, et dans lequel on puisait pour verser ensuite dans les coupes. Les n°s 107 et 105 sont des cratères et des vases pour puiser et pour verser; ils sont dessinés d'après les bas-reliefs de la lanterne de Démosthène à Athènes. Je crois avoir le premier fait connaître la véritable figure de ce grand vase; on en remarque aussi dans les Peintures des bains de Titus.

PLANCHE XXIII.

On voit souvent dans les monumens grecs, que les siéges et les lits étaient ornés de riches étoffes rayées, dont les dessins étaient très-variés. Dans Homère on trouve des descriptions de riches tapis et de belles peaux apprêtées avec art, et qui servaient à couvrir les lits et les trônes. Les monumens de cette planche sont tirés des deux collections d'Hamilton, qui ont fourni tant de monumens curieux, et propres à expliquer une foule d'usages des anciens.

PLANCHE XXIV.

N° 115. Les tablettes à écrire étaient la plupart en ivoire, et enduites d'une couche de cire pour y tracer l'écriture et les chiffres avec des poinçons ou styles du n° 116; le milieu était orné d'un bouton, pour empêcher les feuilles de se coller ensemble.

La figure 118 est placée ici pour faire connaître la manière de tenir les livres ou rouleaux, et faire remarquer qu'ils étaient écrits par colonnes sur la hauteur, et roulés sur un ou deux tubes placés aux deux extrémités du papier, composé d'écorce de *papyrus*, plante d'Égypte. Ces colonnes, dans les manuscrits trouvés à Herculanum, ont environ quatre doigts de large et quarante lignes; entre les colonnes il y a un doigt d'espace, et elles sont encadrées d'une ligne rouge.

Aux trois manuscrits n° 117, on voit une plaque numérotée, et un bout de ruban pour tirer les volumes de la bibliothèque, ou boîte où ils étaient ordinairement renfermés. Voyez le monument de la planche LXXIII, n° 2. Les deux écritoires n°s 119 et 120, ainsi que l'ornement, d'un excellent goût, les tablettes, les livres, sont tirés des Peintures d'Herculanum. La figure qui tient le volume ouvert, est tirée de la deuxième collection d'Hamilton.

PLANCHE XXV.

Les cuillers des anciens, n'étant destinées qu'à répandre des sauces sur les mets, étaient plus profondes que les nôtres. Le n° 122 en représente une; la petite figure, tirée d'un vase grec, en fait voir la proportion relative. Presque tous les ouvrages d'orfévrerie trouvés à Herculanum sont d'une belle exécution; les coupes et soucoupes sont les plus remarquables pour l'ornement et la beauté des profils. Le n° 125 montre le développement de l'anse de la soucoupe.

PLANCHE XXVI.

N° 126. Voyez la notice de la planche XXXVI. Le beau pavé en marbre, n° 127, fait la plus belle partie de celui qu'on a trouvé dans un temple à Préneste.

PLANCHE XXVII.

N° 128. Vase en terre, et de la grandeur de l'original, qui se voit toujours dans les attributs consacrés à Hercule, comme lui appartenant en propre. Celui du n° 129 est en argent; il servait pour puiser : l'anse présente une forme neuve et originale.

PLANCHE XXVIII.

N° 130. Ornement pris des mêmes peintures expliquées planche XXXVI. La mosaïque n° 131 a été trouvée dans les premières excavations des environs de la fontaine de Nîmes; elle est composée de cubes de marbre de trois couleurs, noir, rouge et blanc. (Publiée par Ménard.)

PLANCHE XXIX.

Le haut de cette planche est occupé par un éventail, une corbeille à fruit de forme agréable, ainsi que le panier n° 134. La figure n° 135 tient une corbeille d'une plus petite proportion. (Tiré des deux collections d'Hamilton.)

PLANCHE XXX.

Cette mosaïque est une des plus belles de toutes celles qu'on a trouvées en France; le blanc, le rouge, le jaune, le noir et le vert en composent les couleurs. Cette mosaïque a été trouvée à Nîmes en décembre 1785, dans le jardin du gouverneur. Ce pavé a été gravé avec le plus grand soin par un habile artiste sur le dessin du sieur Bancal, géomètre et architecte de la même ville.

PLANCHE XXXI.

Ces deux magnifiques candélabres, n°s 138 et 141, ont été trouvés dans la maison de campagne d'Herculanum; ils sont en bronze, et les ornemens en argent incrusté. Les détails du premier candélabre, sous les n°s 139 et 140, en font remarquer la beauté, ainsi que la richesse des ornemens.

PLANCHE XXXII.

Joli fragment d'une bordure en mosaïque trouvée à Culm et à Avenches en Suisse, et publiée par Schmidt. N° 143. Ce monument, trouvé en Istrie, et publié par le célèbre Carletti, a été pris pour un *pulvinar*, espèce de gradin ou de lit sur lequel on mettait les statues des dieux. En examinant ce bronze avec attention, je ne puis partager ce sentiment; je le regarde plutôt comme un brasier, la forme en étant parfaitement semblable à celle des brasiers trouvés à

Herculanum et à Pompeï, et ne ressemblant en rien aux lits de bronze trouvés aux mêmes lieux : ce meuble, trouvé rempli de charbons, ne peut être qu'un brasier.

N° 144. Corniche peinte, tirée des Peintures d'Herculanum.

PLANCHE XXXIII.

Voyez la notice de la planche XXXVI, d'où ce corps d'architecture a été pris; le lustre placé au centre, et destiné à porter les lampes, doit se faire remarquer. Ce curieux fragment de mosaïque, n° 146, a été publié par le savant Maffei dans ses Monumens de Vérone. Ce qu'il a de particulier, est d'avoir été fait par des femmes, nommées *Marine* et *Eusébie :* la première en a fait dix pieds, et l'autre cent vingt; ce qui est écrit dans le pavé même.

PLANCHES XXXIV ET XXXV.

Ce magnifique bas-relief, en marbre, représente les attributs de quatre divinités, Mercure, Diane, Bacchus et Apollon; il est conservé au Capitole, et a été publié par Bottari. La forme des planches de cet Ouvrage m'a forcé de diviser ce monument en quatre parties.

PLANCHE XXXVI.

Cette belle partie de décoration est une de celles qui ornaient la maison découverte sur le mont Esquilin par le chevalier d'Azara, et dessinée par Mengs. Il doit y avoir treize gravures, d'après un pareil nombre de peintures. Suivant M. Bianconi, cette maison était la maison de campagne de Lucille, femme de Lucius Vérus, et fille de Marc-Aurèle et de Faustine.

PLANCHE XXXVII.

Cette aiguière présente, outre une forme élégante, une anse d'une composition originale et très-gracieuse; cette anse est représentée de face, en haut de la planche.

PLANCHE XXXVIII.

N°s 150 et 151. Deux coupes très-variées par leurs profils et la composition de leurs anses; celle du dernier numéro a cela de particulier, que ses anses se replient sur les bords du vase, dont chaque moitié est figurée par un profil différent. N° 151. Main de tiroir ou de brasier, richement composée. N° 153. Cuiller vue de face et de côté.

PLANCHE XXXIX.

Toutes les pièces de meubles et d'ustensiles trouvées à Herculanum et à Pompeï, sont la plupart d'une si agréable composition pour la forme et les ornemens, qu'il faudrait, à chaque fois qu'on a l'occasion d'en faire connaître, le faire remarquer au lecteur. Cette patère est une des plus belles qu'on ait publiées jusqu'à présent; le manche est gravé à part.

PLANCHE XL.

Ces deux candélabres, n°s 154 et 155, servaient à mettre des chandelles. Ceux de cette espèce sont très-rares; ce qui avait fait dire à Winckelmann qu'il n'en existait pas : quelque temps après on a trouvé ceux-ci. Ce n'est pas la première fois que cet habile antiquaire s'est trompé, particulièrement dans son *Histoire de l'Art,* que les artistes lettrés ne regardent avec raison que comme un éloquent verbiage.

PLANCHE XLI.

Trônes dessinés d'après deux bas-reliefs, dont l'un, qui est conservé à Vérone, était consacré à Saturne, et dont l'autre, qui se voit dans le musée Napoléon, était consacré à Neptune.

PLANCHE XLII.

N° 160. Table de marbre, dont le plan est parallélogramme; on en voit les détails au trait sur la même planche.

PLANCHE XLIII.

Belle tasse d'argent, du poids d'environ trois marcs, sur le corps de laquelle est représenté, en bas-relief, Homère porté sur un aigle; d'un côté, on voit la figure de l'Iliade, et de l'autre celle de l'Odyssée. Ce beau vase ayant été fort mal représenté dans Caylus et dans Roccheggiani, je le donne ici plus exactement.

PLANCHE XLIV.

Le joli bas-relief du n° 164, ainsi que les deux chars, dont l'un est à quatre roues (n°s 162 et 163), ont été tirés du Muséum du Vatican, déjà cité plus haut.

PLANCHE XLV.

Cette coupe d'argent, portée sur un support ou abaque semblable à ceux dont parle Pline, est un monument rare dans ce genre : je ne connois que celui-ci. Le n° 166 représente une lampe de bronze dont le couvercle porte un Dieu cabire qui tient dans sa main le crochet pour tirer la mèche.

PLANCHE XLVI.

N° 167. Ce beau char traîné par des panthères est extrait d'un grand bas-relief représentant le triomphe de Bacchus. Il est conservé au Vatican. Le bas-relief n° 168 est composé des attributs allégoriques d'Apollon et d'Hercule : la lyre est posée sur le *skyphos*, vase à boire d'Hercule, que le graveur italien Roccheggiani a pris mal-à-propos, dans son petit recueil, pour la base de cette lyre.

PLANCHE XLVII.

N° 169. Ornement bachique copié d'un autel de Venise; voyez planche XC. N° 170. Cuve magnifique, consacrée au culte de Bacchus, dont on voit le cratère au centre du bas-relief qui décore ce beau vase de marbre. (*Museo Pio-Clementino.*)

PLANCHE XLVIII.

N° 171. Ce riche monument grec du Bas-Empire forme le centre d'un tableau sculpté et recouvert de deux espèces de volets, où sont représentés Jésus et les douze Apôtres. On doit remarquer la forme de la croix ornée de pierreries. (Publié par Gori, dans son ouvrage sur les Diptyques.)

PLANCHE XLIX.

Riche bague d'or, n° 173, ornée d'inscriptions gravées en creux et découpées à jour; elle est, de plus, enrichie du portrait de la maîtresse à qui elle a dû appartenir. Les deux chevaux qui sont de chaque côté, désignent peut-être le prix de la course remporté dans quelques jeux.

PLANCHE L.

Cette cuvette en marbre, n° 175, ayant toujours été publiée d'une manière fort inexacte, je la donne ici plus correctement avec tous ses détails, sous le

n° 176; on doit remarquer que cette cuvette se termine au-dessus des oves qui couronnent le pied sur lequel elle repose.

PLANCHES LI ET LII.

Je donne ici ce beau vase sur deux faces, pour en faire voir tous les ornemens. On connaît l'emploi que les anciens faisaient des vases pour la décoration de leurs maisons. (Ce vase, de la première collection d'Hamilton, a près de trois pieds de haut.)

PLANCHE LIII.

Ce bas-relief fait voir un groupe charmant de Bacchus et Érigone se jouant avec ivresse au milieu des Faunes qui dansent autour d'eux. (Tiré d'un recueil sur les ivoires des anciens.)

PLANCHE LIV.

Camée, n° 180, représentant le triomphe de Bacchus et d'Ariadne; il paraît avoir été exécuté d'après quelque monument considérable. Ce qu'on voit de particulier dans ce bas-relief, c'est le char, qui est attelé par des Centaures des deux sexes. (Même recueil.)

PLANCHE LV.

N° 181. Bas-relief d'ivoire, du même recueil; on y voit le cratère, n° 182. Cette pierre gravée est tirée du Cabinet de Florence. Lorsque je donne des sujets qui ont été déjà publiés par d'autres auteurs, comme il n'entre point dans mon plan de donner une explication qu'on peut trouver dans leurs ouvrages, je me borne à faire des observations relatives au costume et sous le rapport de l'art chez les Grecs : je dois, en conséquence, observer que la Bacchante est coiffée en forme de corymbe; coiffure que portaient les premiers Athéniens.

PLANCHES LVI ET LVII.

Vase en marbre, d'un ancien travail grec, dont on voit les détails dans ces deux planches : les ornemens et la forme de ses anses sont les mêmes que ceux qu'on voit sur les plus anciens vases de terre trouvés dans les tombeaux.

PLANCHE LVIII.

Ornemens pris d'une ancienne ciste grecque, ou corbeille de bronze, publiée par le P. Kircher.

PLANCHE LIX.

Cette peinture est curieuse par sa haute antiquité et par son inscription; elle nous retrace plusieurs usages des anciens Grecs orientaux. D'abord l'esclave qui rafraîchit l'air avec un éventail, nous rappelle le passage d'Euripide, cité plus haut dans le texte, qui regarde la toilette des femmes. On y voit ensuite la chevelure coupée des esclaves, et le voile qui couvre en partie le visage du principal personnage.

PLANCHE LX.

Ce trépied est consacré à Priape; il est de la hauteur, à peu près, de quatre palmes; son couronnement, en forme de corbeille, en rend la composition plus originale et plus agréable. Ce monument étant un objet de culte, il n'est donné ici que comme modèle, pour l'excellence de son dessin.

PLANCHES LXI ET LXII.

Cette lampe, représentée dans ces deux planches avec tous ses détails, est

une des plus curieuses qui aient été trouvées à Herculanum : elle est en forme d'urne. Voyez le n° 190. Au milieu est une tige pour élever la mèche vers la surface, n° 191. Cette lampe a un couvercle à charnière, percé de six trous, pour laisser pénétrer l'air. Voyez-en le plan supérieur et inférieur, n° 189. Les académiciens d'Herculanum pensent que cette lampe est une de celles qu'on appelait *cubiculaires*, parce qu'elles servaient dans les chambres à coucher; la mèche brûlait dans cette lampe sans qu'on vît la flamme. On a trouvé aussi à Herculanum deux lampes avec leur mèche. L'une de ces mèches était de lin seulement peigné et tordu, mais non pas filé : l'autre était de chanvre.

Selon Suidas, le bec de la lampe, où se place la mèche, était appelé par les Grecs *myxa*, mot qui signifie *narine*. Pour moucher cette mèche, les anciens employaient de petites pinces de bronze. On en a trouvé dans presque toutes les chambres d'Herculanum et de Pompeii.

PLANCHE LXIII.

La belle mosaïque de cette planche, ainsi que celles des planches LXV et LXVI, viennent d'être publiées dans un volume magnifique. On voit dans ce livre les peintures des chambres de Pompeii, et les mosaïques conservées à Portici, qui ont été trouvées pour la plupart à Tivoli. J'ai fait venir exprès de Naples cet ouvrage, dont il n'y a encore à Paris que deux ou trois exemplaires.

PLANCHE LXIV.

Peintures arabesques, publiées à Londres par Turnbull. Ce recueil est très-rare en France. Le n° 194 est un trône, pris d'un bas-relief du palais Mattei à Rome.

PLANCHE LXV.

On a trouvé beaucoup de ces balances semblables à celles que nous nommons des *pesons;* le poids a assez ordinairement la figure d'un petit buste de divinité: à celle-ci on voit une tête du Dieu Pan. La partie supérieure du plateau est ornée d'un bas-relief. Voyez le n° 198.

PLANCHE LXVIII.

Ces coiffures sont prises d'une peinture grecque monochrôme; elle porte pour inscription en caractères grecs : ALEXANDRE ATHÉNIEN M'A FAIT. Cette peinture a été trouvée à Résine le 24 mars 1746. N° 200. Portrait de Sapho, d'après des pierres gravées de la Galerie de Florence; les coiffures sont ici les mêmes que sur ses médailles. Autres têtes coiffées avec la mitre et le croissant; elles sont prises de bas-relief du *Museo Pio-Clementino.*

PLANCHE LXIX.

La belle figure gravée dans cette planche est remarquable par sa riche coiffure et le nombre varié des bandelettes qui sont suspendues au-dessus de sa tête. (Deuxième collection d'Hamilton.)

PLANCHE LXX.

Jolies peintures arabesques extraites de l'ouvrage des Peintures de Pompeii. Le n° 206 forme le lambris d'une de ces chambres.

PLANCHE LXXI.

Je n'ai eu que deux fois l'occasion de remarquer la forme très-alongée de cette *chlæne*, et la manière de la placer sur les deux épaules. Les deux autres figures servent à faire remarquer la manière variée dont les Grecs portaient leurs manteaux. L'ornement est tiré des Peintures de Pompeii, déjà citées plus haut.

PLANCHE LXXII.

Mosaïque tirée de l'ouvrage cité ci-dessus.

PLANCHE LXXIII.

Nos 213 et 214. Bourses appelées en grec *aryballos*. N° 215. Petite boîte pour mettre des volumes; on doit remarquer les petites étiquettes qui y sont attachées. N° 217. On ne voit dans les peintures et les bas-reliefs que l'indication d'armoires construites dans les murs : celle-ci est d'autant plus précieuse, qu'elle est représentée isolée et servant de meuble, dans une peinture d'Herculanum; voyez tome Ier. Nos 216 et 218. Lambris et vantaux d'une porte d'appartement, tirés, ainsi que tous les monumens de cette planche, des curieuses peintures trouvées à Résine et à Herculanum.

PLANCHE LXXIV.

Les attributs dont ces quatre belles lampes sont ornées, indiquent assez à qui elles sont consacrées. Elles ont été publiées par Passeri, dans son magnifique ouvrage en trois volumes, composé uniquement de monumens de ce genre.

PLANCHE LXXV.

Je saisis avec plaisir l'occasion de publier cette peinture tirée d'un vase grec de la seconde collection d'Hamilton; c'est le deuxième monument qui fournit l'exemple d'un *peplon* de la forme de celui de la figure d'Isis versant le nectar à Junon. Cet habit gracieux, porté sur le bras droit, et dont je n'ai trouvé la description que dans l'Odyssée, se voit dans le premier volume de cet Ouvrage. Voyez planche XLIX, n° 210.

PLANCHE LXXVI.

Choix de lampes tirées de la collection de Passeri.

PLANCHE LXXVII.

Belle mosaïque de l'ouvrage sur les peintures de Pompeii.

PLANCHE LXXVIII.

Masques et lampes, dont la beauté et la variété forcent toujours à admirer le goût des anciens. (Publiés par Passeri.)

PLANCHE LXXIX.

Ce candélabre est en bronze et sert à porter quatre lampes; on en voit ici le plan et les détails. On en a trouvé près d'un cent, tant à Pompeii qu'à Herculanum; la plupart de ces candélabres sont de bronze, et les ornemens d'argent. Le plus grand a sept palmes et demi de hauteur.

PLANCHE LXXX.

Lampes extraites de Passeri. La lampe consacrée au Dieu Pan porte l'inscription *dias*, en caractères grecs.

PLANCHE LXXXI.

Bel autel du Dieu Mars : les trois Amours qui sont sur chaque face portent ses armes. (Voyez les statues de Venise.)

PLANCHE LXXXII.

N° 245. Ce sujet représente Minerve, à qui Iris, la messagère des Dieux, verse le nectar. Ces deux Déesses sont vêtues d'habits à fleurs, à la mode ionique. Les ornemens sont pris des Peintures de Pompeii.

PLANCHE LXXXIII.

Superbe autel d'ancien travail grec : la Déesse Iris y est sculptée; la partie supérieure du monument est détruite. (Gori, *Antiche Statue.*)

PLANCHE LXXXIV.

Lampes de la collection de Passeri, ainsi que les masques pris d'autres lampes, dont les formes étaient mauvaises.

PLANCHE LXXXV.

On a vu, dans ce que j'ai dit sur les femmes grecques (tome Ier), que l'habit dorien était sans manches. (Tiré de la seconde collection d'Hamilton.) L'éventail, avec le joli coffret, a été copié sur un beau vase de M. Durand : les parties blanches de cet éventail sont jaunes, les noires rouges, et les demi-teintes vertes.

L'ornement du n° 259 représente une corniche peinte d'une chambre de Pompeii, publiée dans le bel ouvrage cité plus haut.

PLANCHE LXXXVI.

Autel triangulaire dédié à Bacchus. (Voyez Gori.)

PLANCHE LXXXVII.

Jusqu'à présent les patères avaient été regardées comme dépendantes des sacrifices; mais on connaît mieux leur emploi depuis qu'on a fait la découverte des ustensiles rangés sous le n° 261, et qui se composent d'un anneau de métal plat, d'un paquet de frottoirs (*strigiles*) enfilé dans cet anneau, et d'une patère qui servait à verser de l'eau sur le corps, après qu'il avait été oint de parfums tirés du vase qui y est joint et qui est suspendu à l'anneau par de petites chaînes. Tous les autres monumens de cette planche viennent à l'appui de l'opinion qu'a fait naître cette découverte intéressante. Les n°s 262, 263 et 265, sont pris du *Museo Pio-Clementino,* si savamment expliqué par M. Visconti. La figure n° 264 est de la première collection d'Hamilton.

PLANCHE LXXXVIII.

Je n'ai jamais pu découvrir dans quel ouvrage cette riche chaussure grecque avait été publiée; le n° 267 paraît être l'anse d'une lampe ornée avec une feuille de vigne.

PLANCHE LXXXIX.

Les n°s 266, 269 et 270 sont pris du *Museum Florentinum,* gravé en Italie; ils représentent des guerriers et des rois armés de boucliers ornés de diverses figures. N° 272. Chaussure prise des bronzes de Kircher. Rien n'est plus rare sur les monumens grecs que les figures de trompettes; celle-ci est dessinée sur un vase de la première collection d'Hamilton . dans l'original, il y a, sur le bouclier du soldat, un *phallus* ailé.

PLANCHE XC.

Magnifique autel de Bacchus, publié par Gori, à Venise; il est de marbre de Paros.

PLANCHE XCI.

Ce beau réchaud est un des plus riches qui aient été trouvés à Herculanum. On en a déterré un dans cette ville, qui est de forme carrée, de la grandeur d'une table moyenne, et posé sur des pattes de lion; les bords, incrustés, sont ornés de feuillages, et les matières employées dans ce meuble sont le cuivre, le bronze et l'argent. Le fond était un gril de fer très-épais, mais garni et maçonné en briques. Le brasier sous le n° 277 est tout de bronze.

PLANCHE XCII.

La lampe et la chaussure ont été publiés par Borioni : cette chaussure est représentée sous trois faces, pour en faire voir les détails. N° 279. Les flûtes que tient cette figure sont d'une forme singulière. N° 280. Figure de Psyché jouant de la *khelys*. Voyez planche VII, tome II.

PLANCHE XCIII.

Ces deux beaux trônes, tirés des Peintures d'Herculanum, sont couleur d'or, et ornés de cloux d'argent et de pierreries. Le petit gradin pour mettre les pieds se nommait en grec *thrênys*, selon Athénée, liv. V. La cuvette, nommée *deinos*, servait à laver les pieds. Voyez le même auteur à l'article des vases, livre XI.

N° 285. On est tenté de se demander à quoi sert l'érudition, quand on l'applique si mal à l'explication des monumens; celui-ci en est un exemple particulier. Tous les antiquaires qui ont publié la mosaïque célèbre où est représenté ce bassin, ont appliqué ici mal-à-propos les vers cités par Pline, liv. XXXVI, chap. 25, où il est question du *cantharus*, vase à boire. La couleur des colombes (naturelles, et non de métal), perchées sur ce grand bassin, ainsi que les astragales ou osselets placés en forme de pied sous ce vase, aurait dû le faire reconnaître pour la *phiale balanoote*, grand bassin à mettre de l'eau froide, et dont il est parlé dans Athénée, à la fin du liv. XI, fragment de l'abréviateur, tel que Casaubon l'a copié sans le traduire.

PLANCHE XCIV.

N°s 286 et 289. Chaussure grecque militaire de la statue de Mars, vulgairement appelée *Pyrrhus*. Toutes les chaussures de cette planche ont été dessinées à Rome, en 1500, par Heemskerk.

PLANCHE XCV.

Tous les monumens de cette planche m'ont été communiqués par M. Milingen, au retour de son dernier voyage d'Italie. La patère, n° 292, a un manche d'ivoire. Dans ce genre d'ustensiles, le manche est ordinairement de métal.

PLANCHE XCVI.

De ces deux chaussures grecques, celle du n° 294 appartient à une statue de Bacchus Indien, dite *de Sardanapale*. (Musée Napoléon.) N° 296. Génie tiré de la première collection d'Hamilton.

PLANCHES XCVII ET XCVIII.

Magnifique trépied d'Apollon, en bronze et en argent, trouvé à Pompeii.

PLANCHE XCIX.

Candélabres de bronze, également trouvés à Pompeii. La tige de ces deux chandeliers étant la même, je me suis contenté de donner la tête et le pied du plus riche sur une plus grande proportion, pour mieux faire juger de la richesse des détails.

PLANCHE C.

Les monumens rangés dans cette planche font connaître la richesse du costume de ce peuple, qui date de la plus haute antiquité. L'œil exercé de l'artiste remarquera aisément le collier, *torques*, que ces peuples ont emprunté des Gaulois, dont ils étaient voisins. Les figures dont ces coiffures sont tirées, ont des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur les peuples à qui appartiennent ces monumens (publiés par Gori, dans son superbe ouvrage du *Museum Etruscum*).

PLANCHES CI ET CII.

Trône étrusque en marbre, ornement de vase, patère de bronze. N° 112. Les figures de ce monument sont ornées de colliers et de riches bracelets, semblables à celui du n° 104, planche C. N° 113. Petit tombeau en marbre, orné d'une tête de Méduse (publié par Gori). Les antiquités étrusques qui terminent cet ouvrage, sont placées ici pour faire remarquer combien (dans les arts) ces peuples ressemblent aux Grecs.

N°s 114 et 115. Masques scéniques, tirés du *Museum Odescalcum*.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

SECONDE LISTE
DES SOUSCRIPTEURS.

MM.

AGASSE, imprimeur-libraire.
ARTARIA, marchand de tableaux et d'estampes, à Manheim, *plusieurs exemplaires.*
AUGUSTIN, peintre en miniature.

BANCE, marchand d'estampes.
BEIKER, libraire à Amsterdam, *plusieurs exemplaires.*
BIDAULD, libraire.
BLEVE, architecte.
BOSSANGE et BESSON, imprimeurs-libraires, *plusieurs exemplaires.*
BOULLIER, orfévre.
BOULOUVARD, amateur.
BRIQUET, ciseleur.

DAGUET, fabricant de papier peint.
DEBURE, libraire de la Bibliothèque impériale.
DEHARME, décorateur.
DÉTERVILLE, libraire, *plusieurs exemplaires.*
DIÈRES, amateur.
DUBOS, peintre.

ELGIN (Mylord).

FUCHS, libraire, *plusieurs exemplaires.*

GILLÉ, imprimeur.
GONDOIN, architecte.

HERHAN, imprimeur.

LAÏS, artiste de l'Académie impériale de musique.
LANDON, peintre.
LEMOT, statuaire.

MALBRANCHE, architecte.
MASIEU, sculpteur.
MASSON, statuaire.
MAULÉON, amateur.
MONORY, libraire.
MOURAVIEFF D'APOSTEL, ambassadeur de la cour de Russie en Espagne.

PEYRE, neveu, architecte.
PICOT, brodeur.
PLASSAN, imprimeur-libraire, *plusieurs exemplaires.*
PROTAIN, architecte.

RENOUARD (Aug.), libraire, *plusieurs exemplaires.*
RENOUARD jeune, fabricant, *plusieurs exemplaires.*
RISS et SAUCET, libraires à Moscou, *plusieurs exemplaires.*

SAINT-ÉTIENNE (Madame), commissionnaire en librairie, *plusieurs exemplaires.*
SAVOYE, libraire.
SEPULVEDA, graveur espagnol.

TILLIARD, frères, libraires, *plusieurs exemplaires.*
TOCHON, amateur.
TREUTTEL et WURTZ, libraires, *grand nombre d'exemplaires.*

VILLERS, architecte.

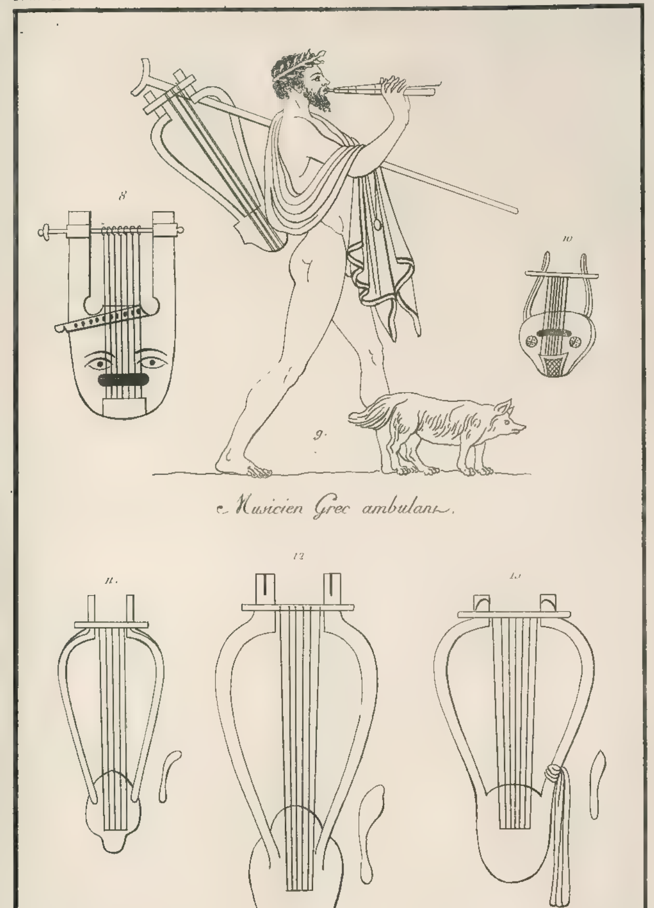
Il ne reste plus que peu d'exemplaires de cet ouvrage, les Libraires ci-dessus désignés en ayant placé un grand nombre chez l'étranger.

Nota. Les Souscripteurs de MM. les Libraires ne m'étant pas connus, leurs noms ne peuvent se trouver dans cette liste.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, IMPRIMEUR DE LA GRANDE-CHANCELLERIE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Femmes Grecques, pinçant de la Lyre.

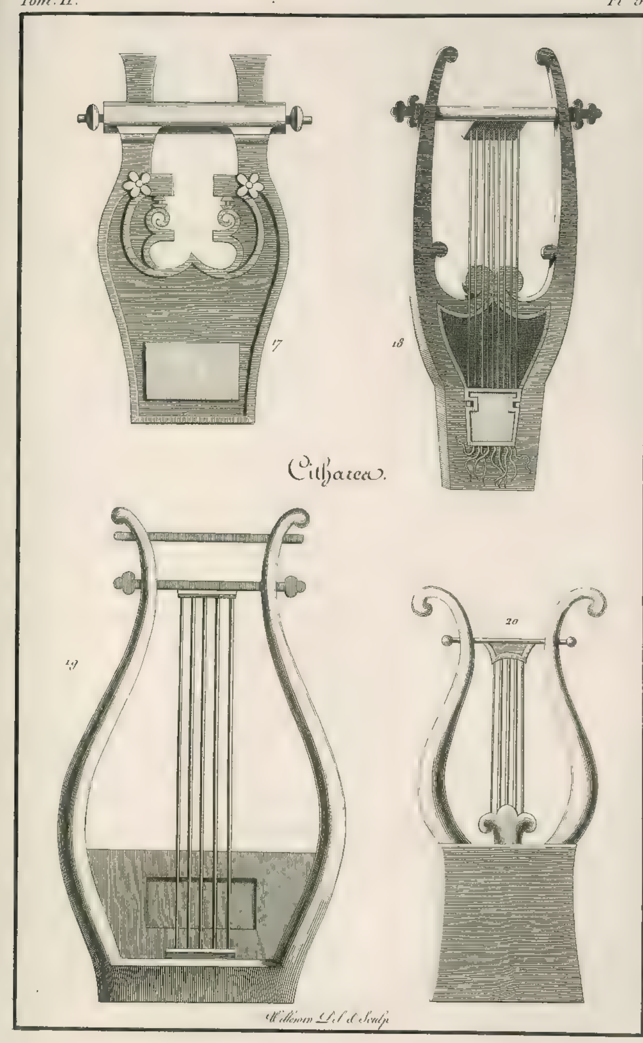
Willemin Del et Sculp


8
9.
10
Musicien Grec ambulant.
11.
12
13
Lyres Grecques, avec leurs Plectres

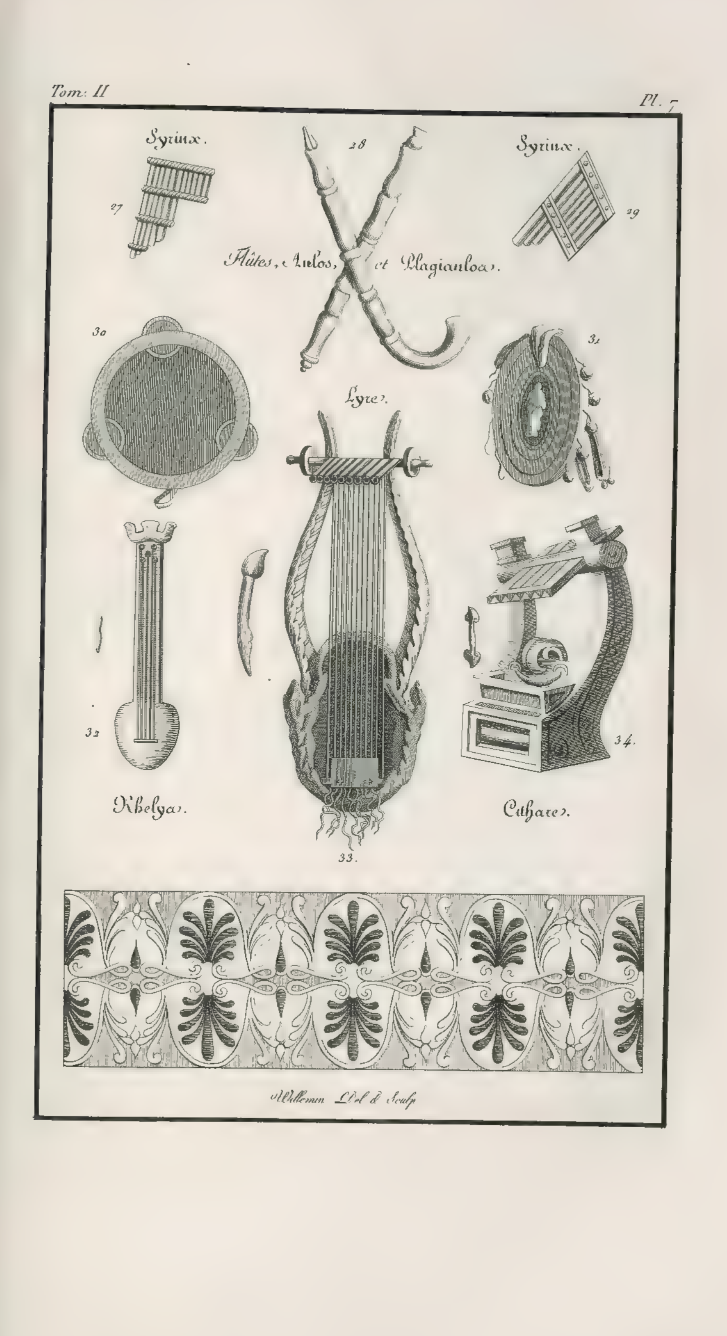


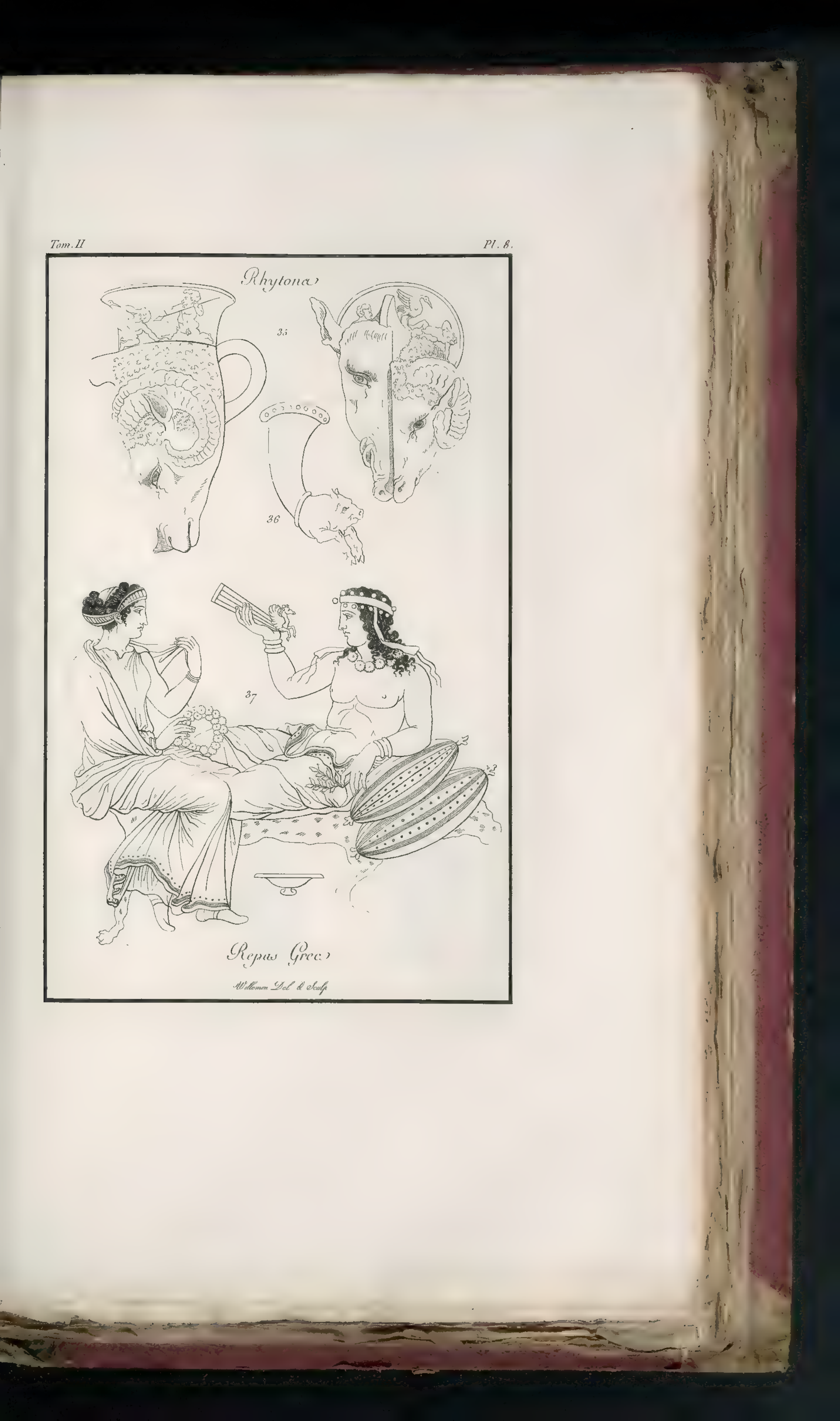
Citharœdes Grecques, pinçant de la Cithare.

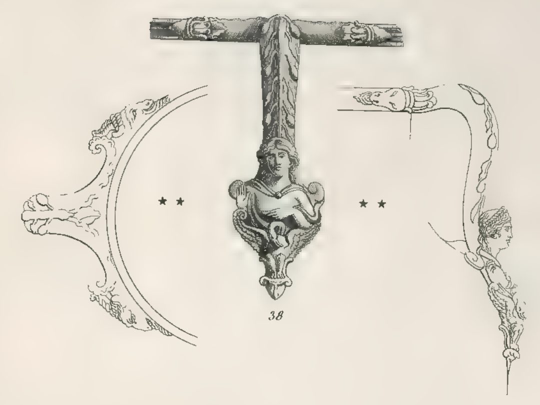
Willemin Del & Sculp


17
18
Citharæ.
19
20
Willemin Del. et Sculp.

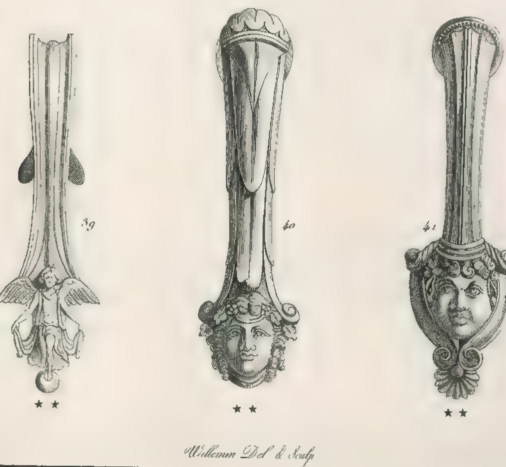
21
Sambuques ou Trigones, Harpes Grecques.
22
23
24
25
26
Willemin Del. & Sculp.


Syrinx.
28
Syrinx.
27
29
Flûtes, Aulos, et Plagiauloi.
30
31
Lyre.
32
34.
Khelys.
Cithare.
33.
Willemin Del. & Sculp.


Rhytona
35
36
37
Repas Grec
Willemin Del. & Sculp.



Anses de vases en argent; inédites et trouvées à Herculanum.

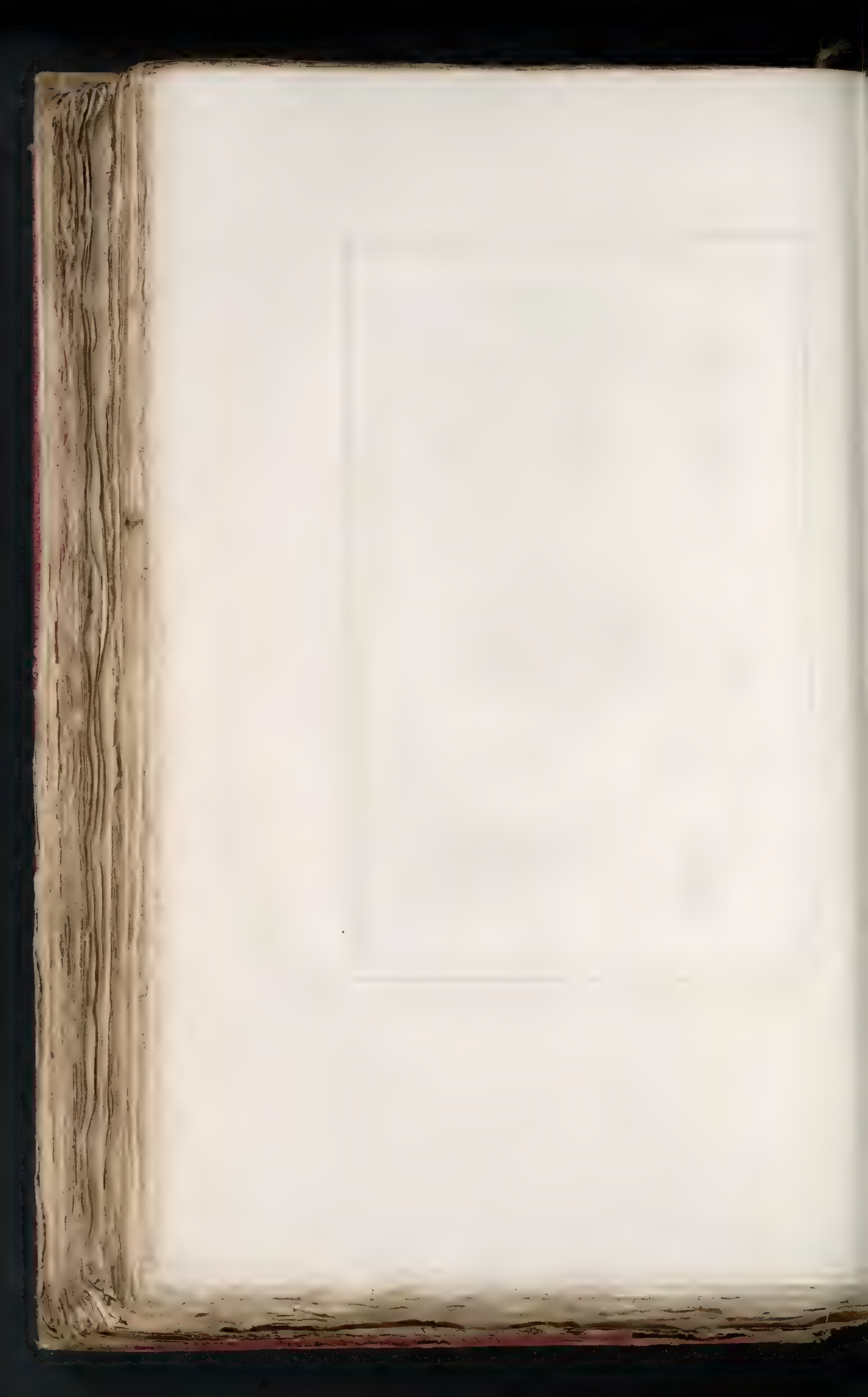


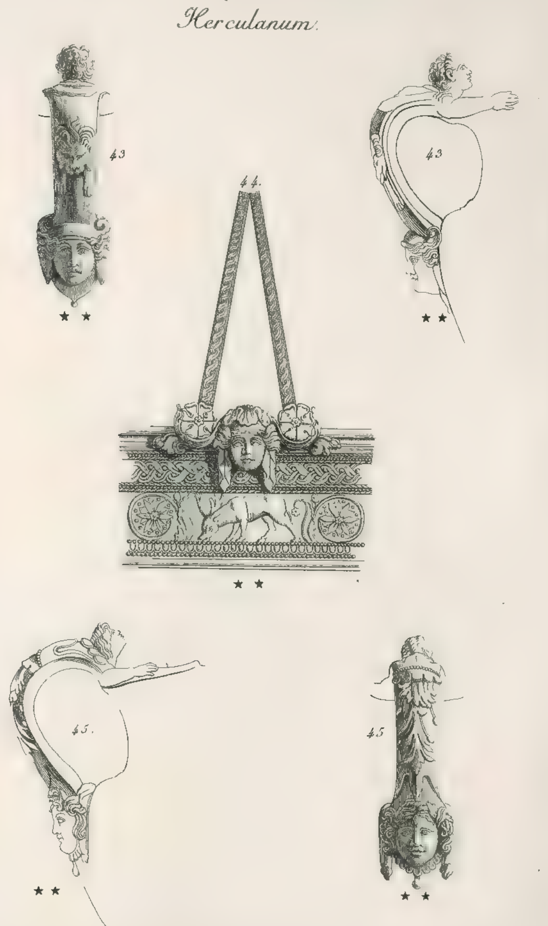
Willemin Del. & Sculp.



Repas Grec.

42.




Anses de vases en argent, inédites et trouvées à Herculanum.
43
43
44.
45.
45
Willemin Del. & Sculp.

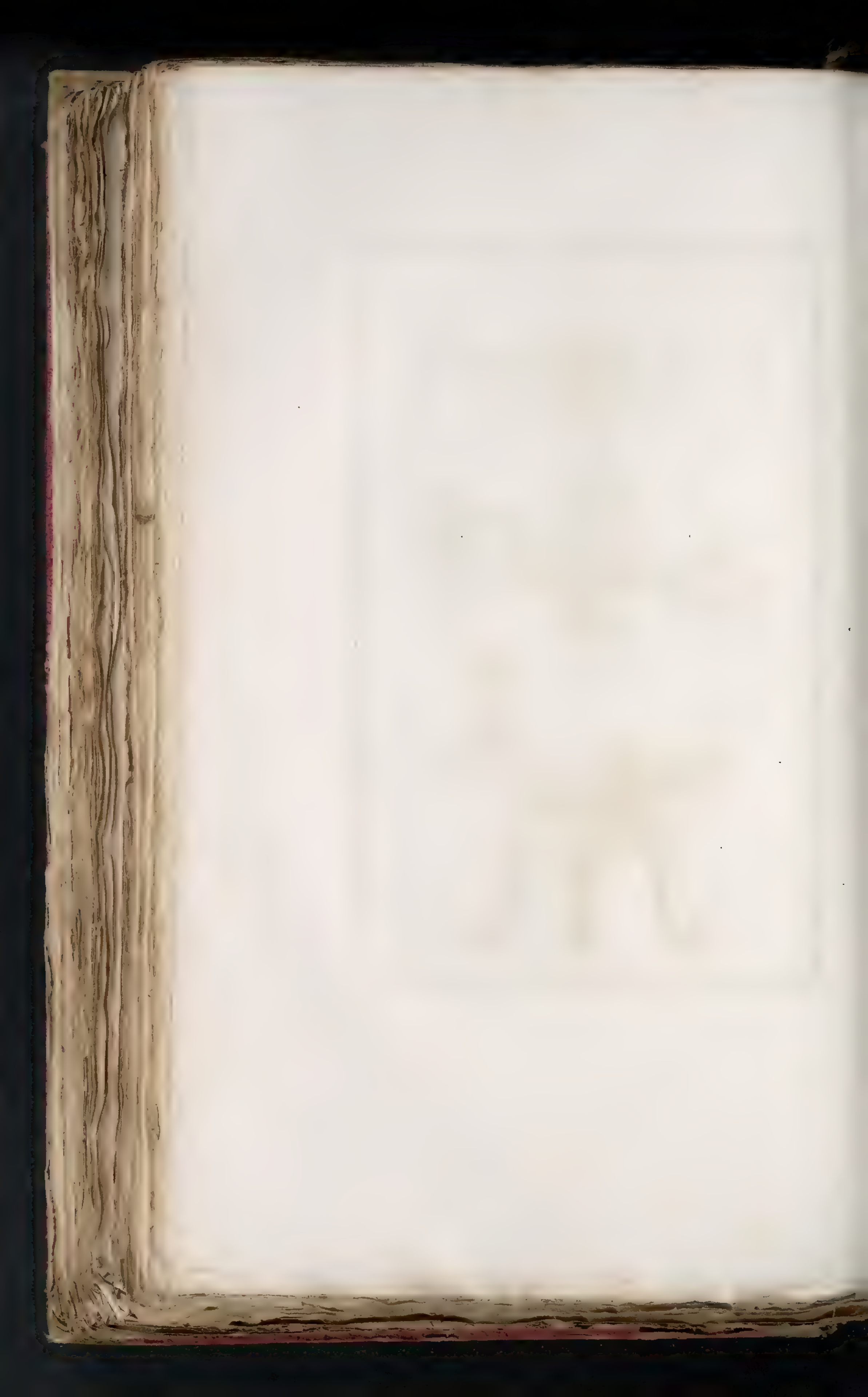


Repas Grec.

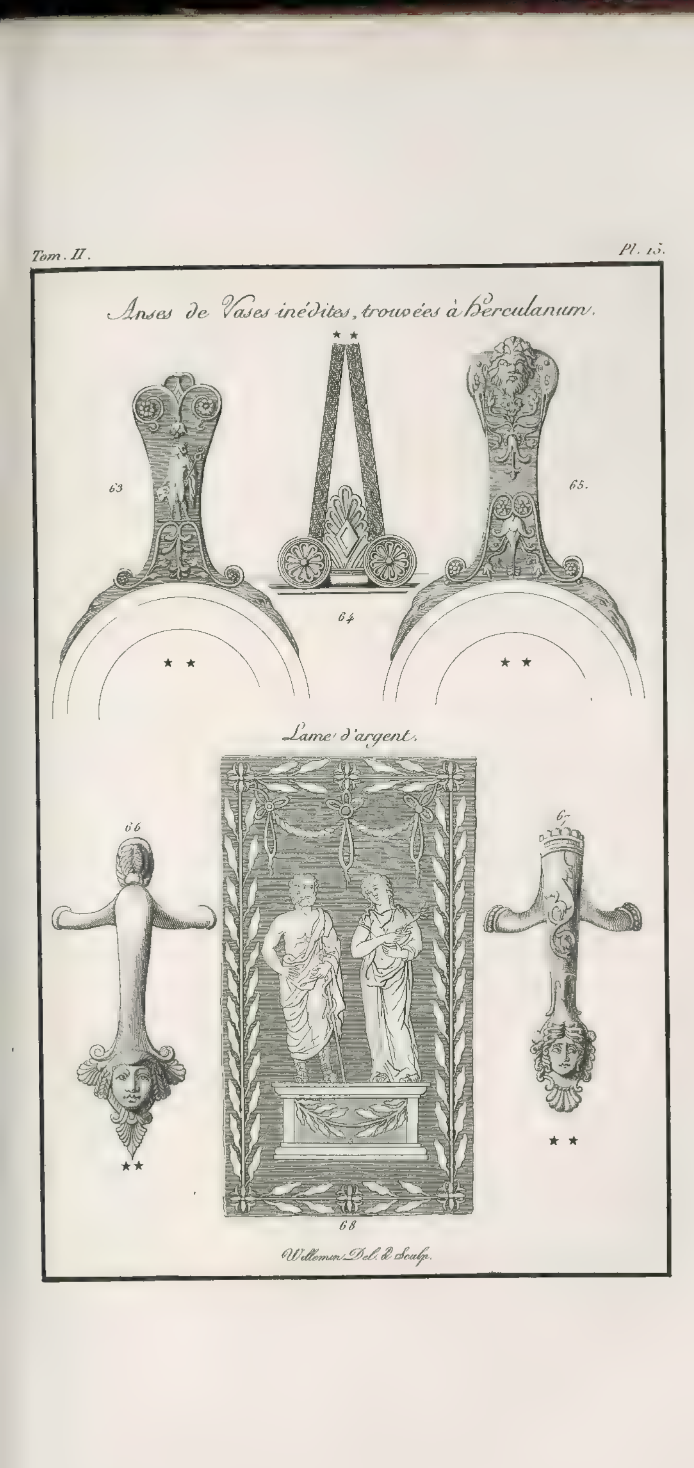
46.

Willemin Del & Sculp

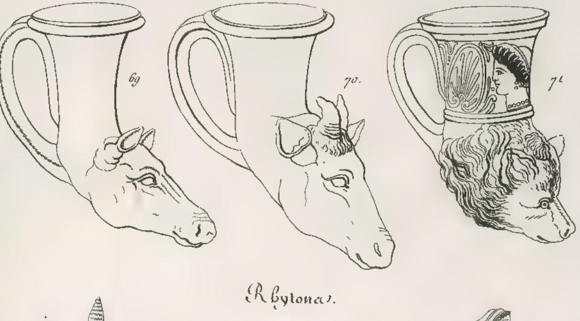

Lampes Grecques
47
48
49.
Willemin Del & Sculp

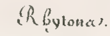



Divers Ustensiles de table, des Grecs.
54
53
50
52
51
55
61
58
57
56
60
62
59
Willemin Del & Sculp


Anses de Vases inédites, trouvées à Herculanum.
63
64
65
Lame d'argent.
66
67
68
Willemin Del. & Sculp.

Première Classe des vases a boire des Grecs.







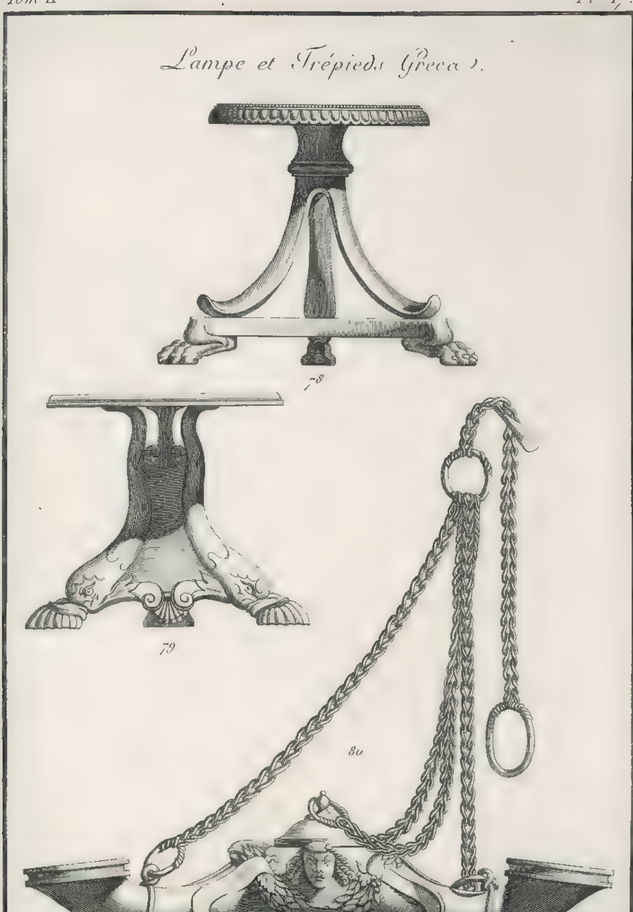
Karkhésions

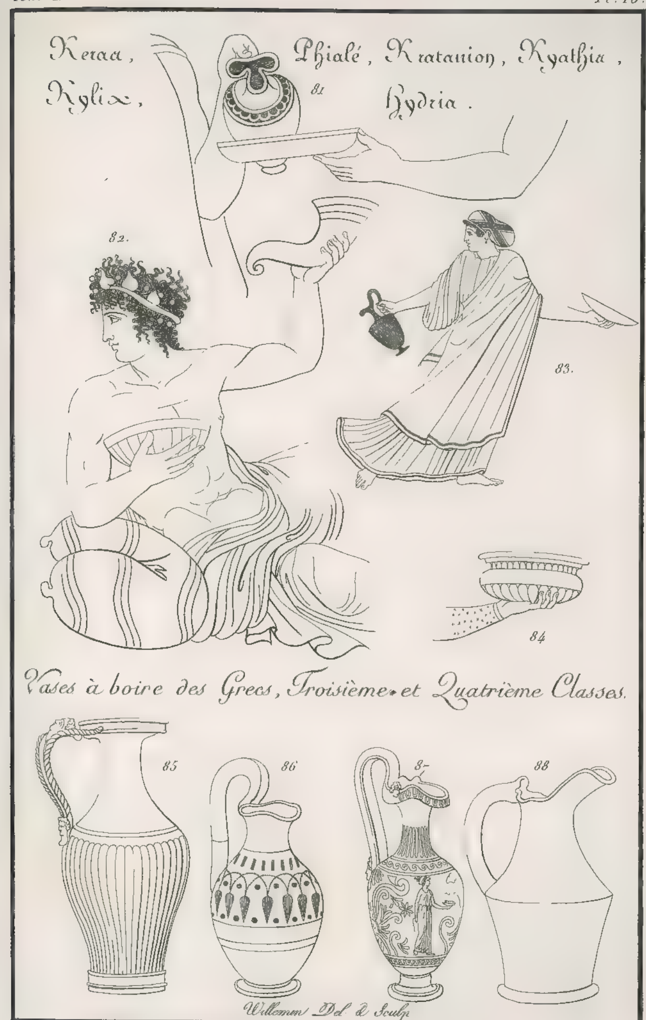


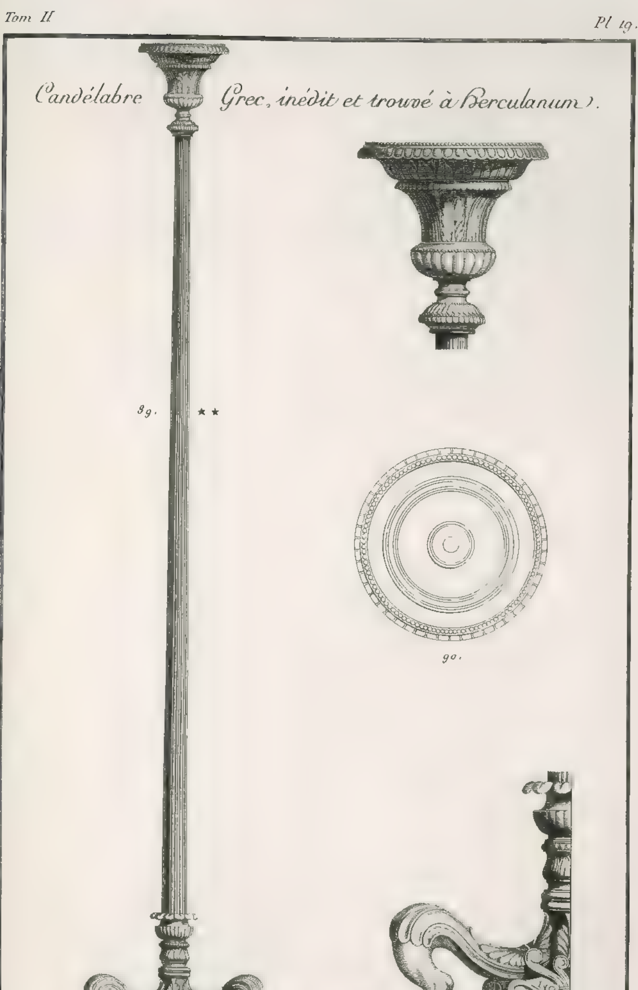
Seconde Classe.



Willemin Del. & Sculp.


Lampe et Trépieds Grecs.
78
79
80
Willemin Del. et Sculp.


Keraa, Kylix,
Phialé, Kratanion, Kyathia, Hydria.
81
82.
83.
84
Vases à boire des Grecs, Troisième et Quatrième Classes.
85
86
88
Willemin Del. & Sculp.


Candélabre Grec, inédit et trouvé à Herculanum.
89.
**
90.
Willemin Sculp.

Ornemens et Vases à boire des Grecs.

91



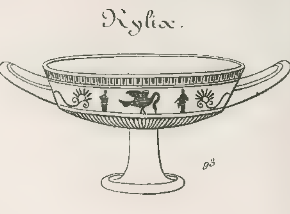
★ ★

Kypellon.



92

Kylix.



93

Aryballos

Skyphos.
Béotien

Kantharos.



94

95



96

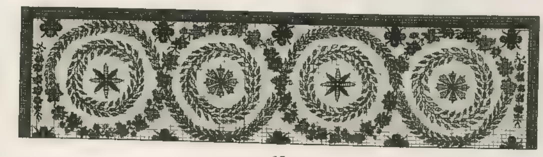




97.

Willemin Del. & Sculp.

Mosaïques et Vases a boire des Grecs.



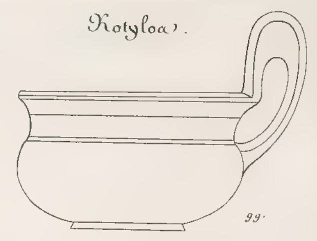
97

Baukalis.



98.

Kotylos.

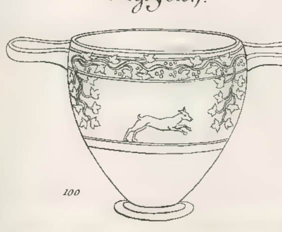


99.

Kissybion.

Therikleios





100



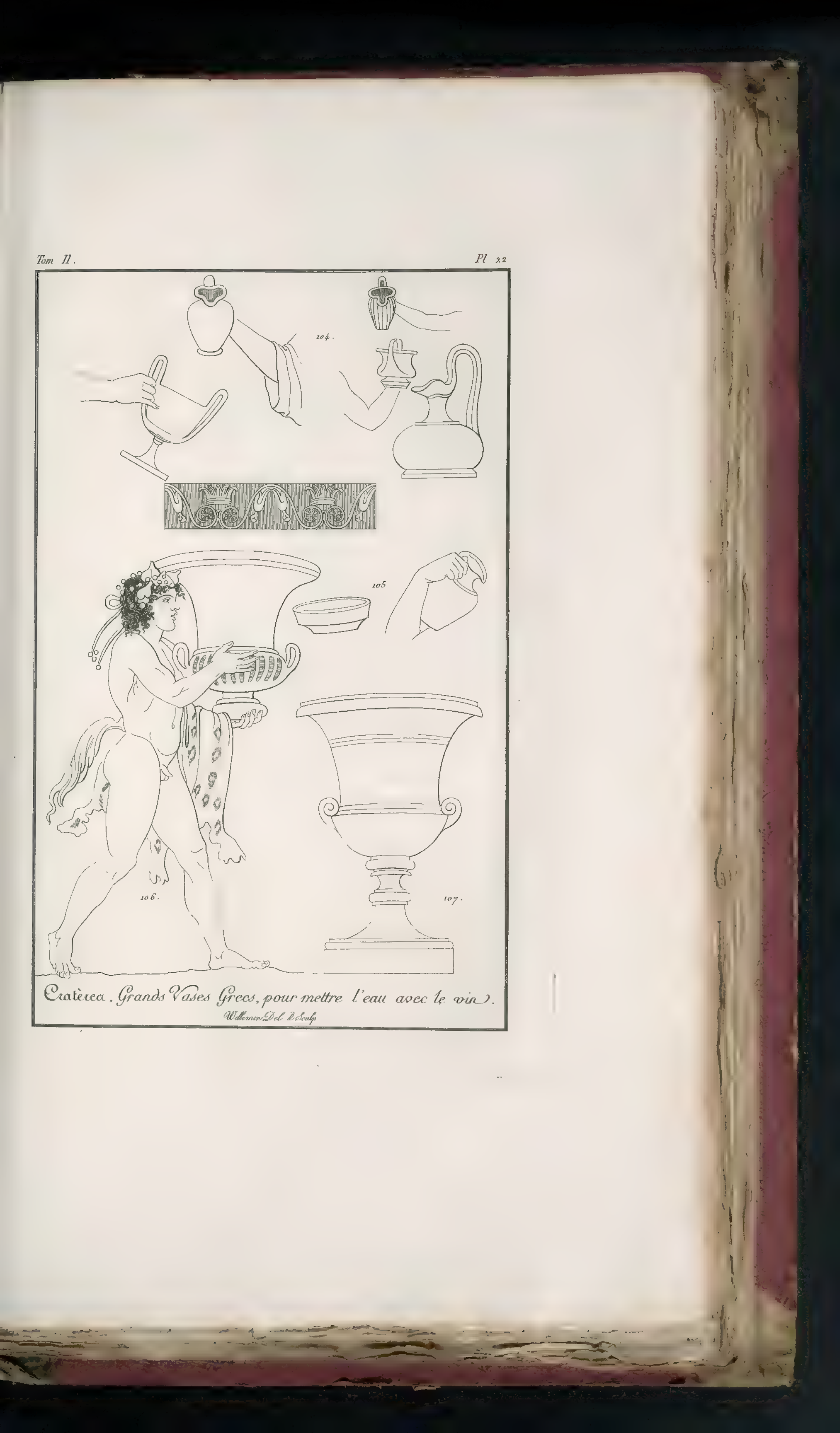
102



103.

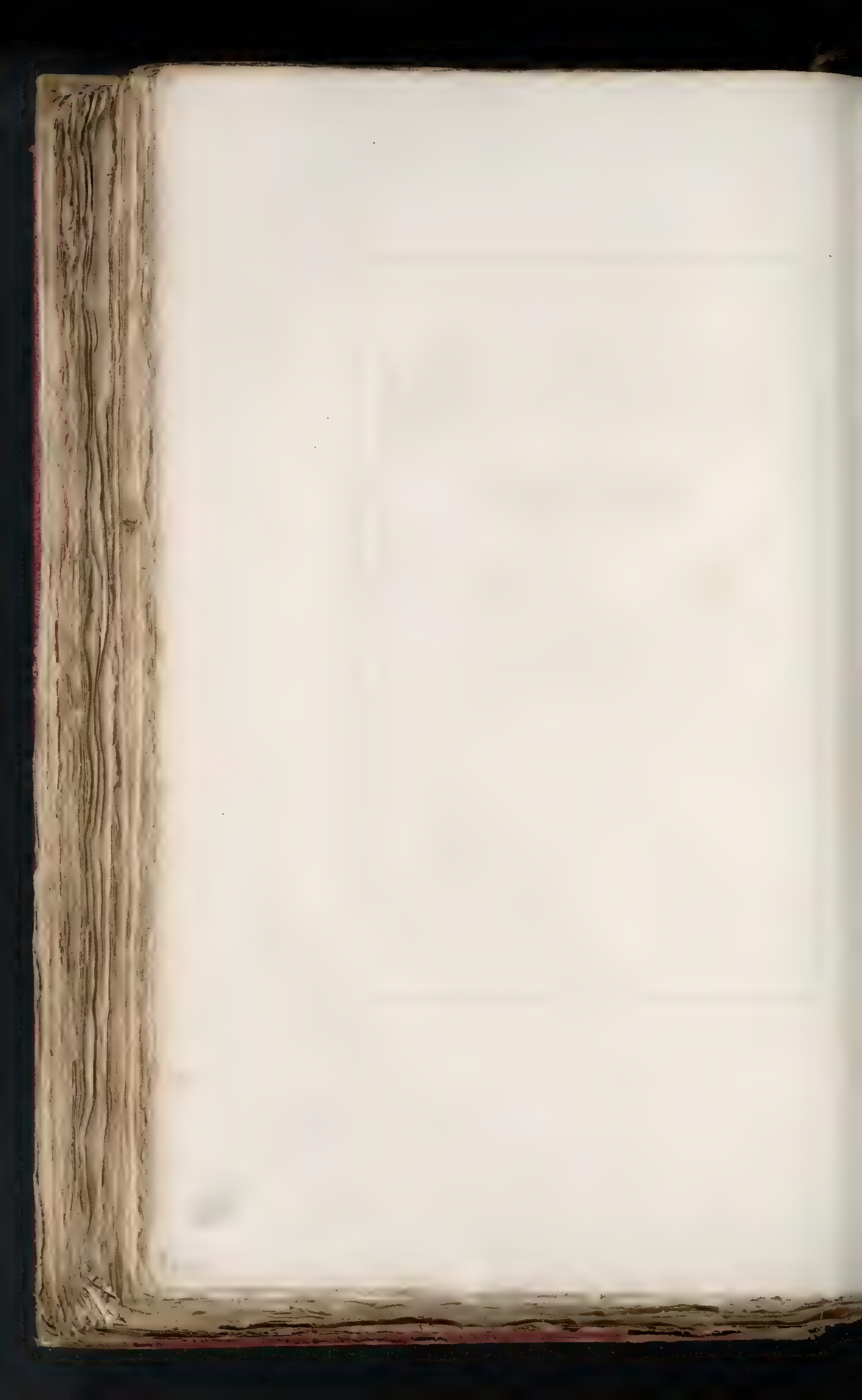


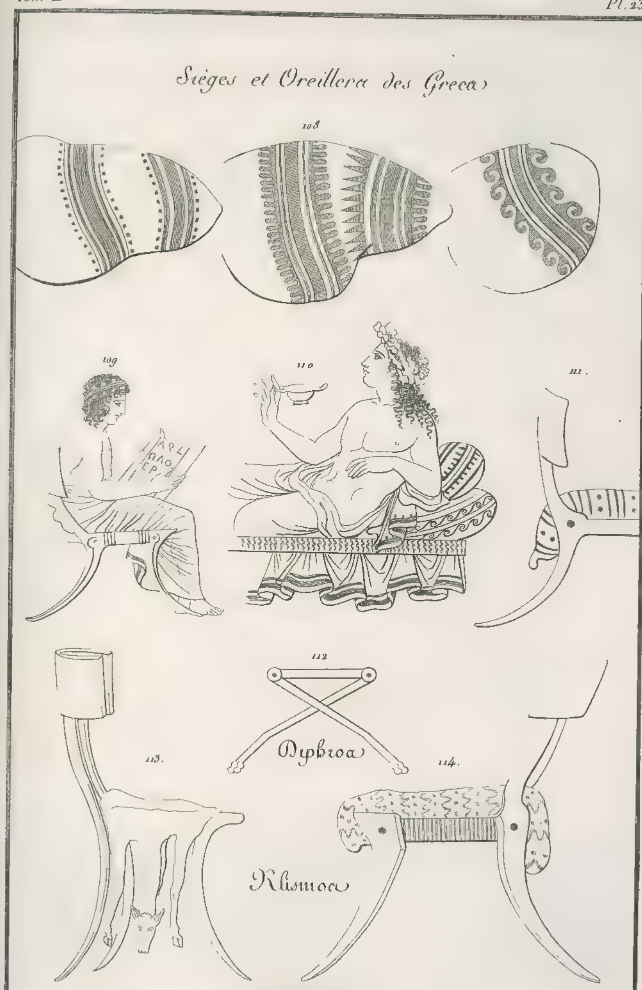
Willemin Del. & Sculp.



Cratèrea, Grands Vases Grecs, pour mettre l'eau avec le vin.

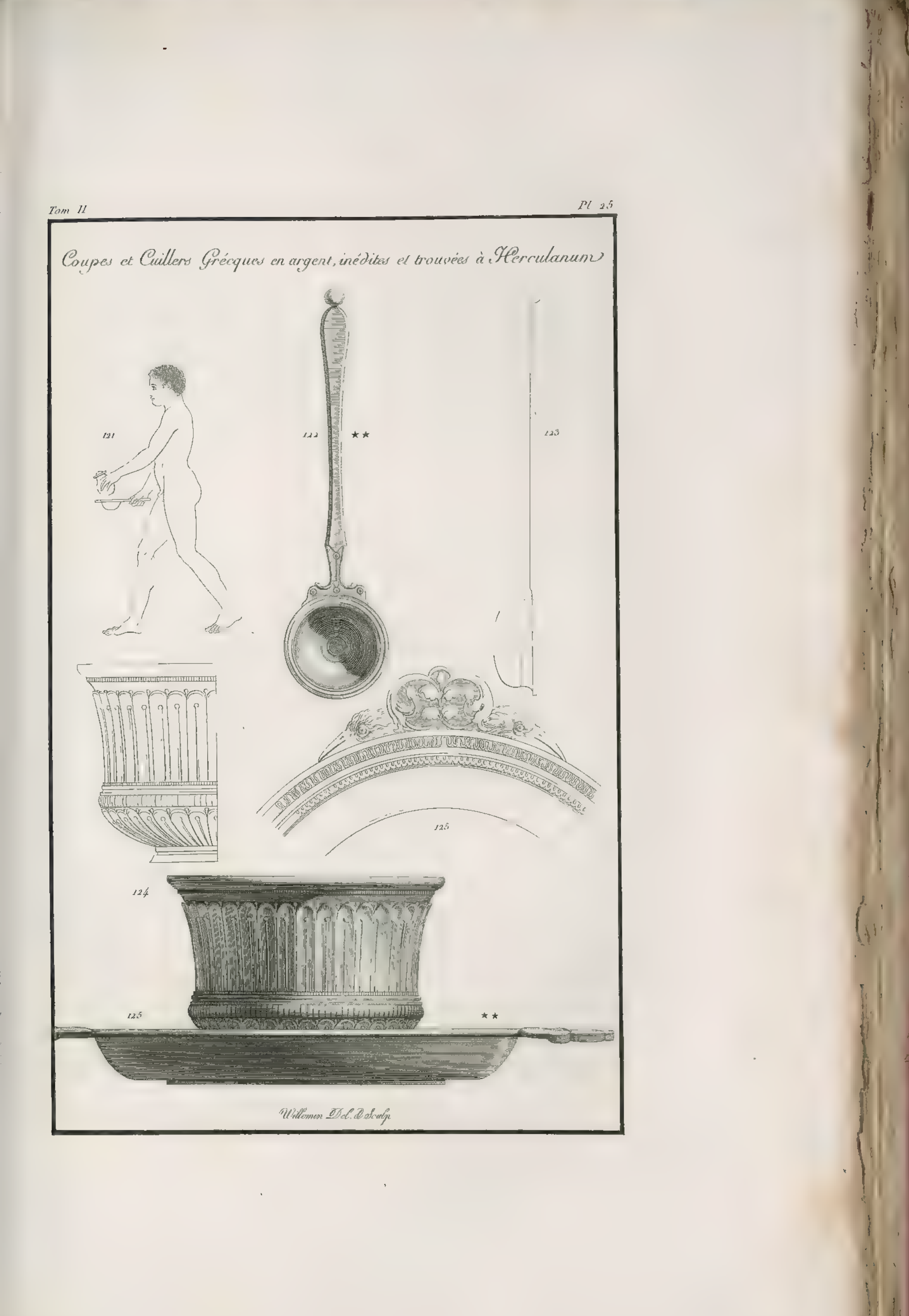
Willemin Del. & Sculp.

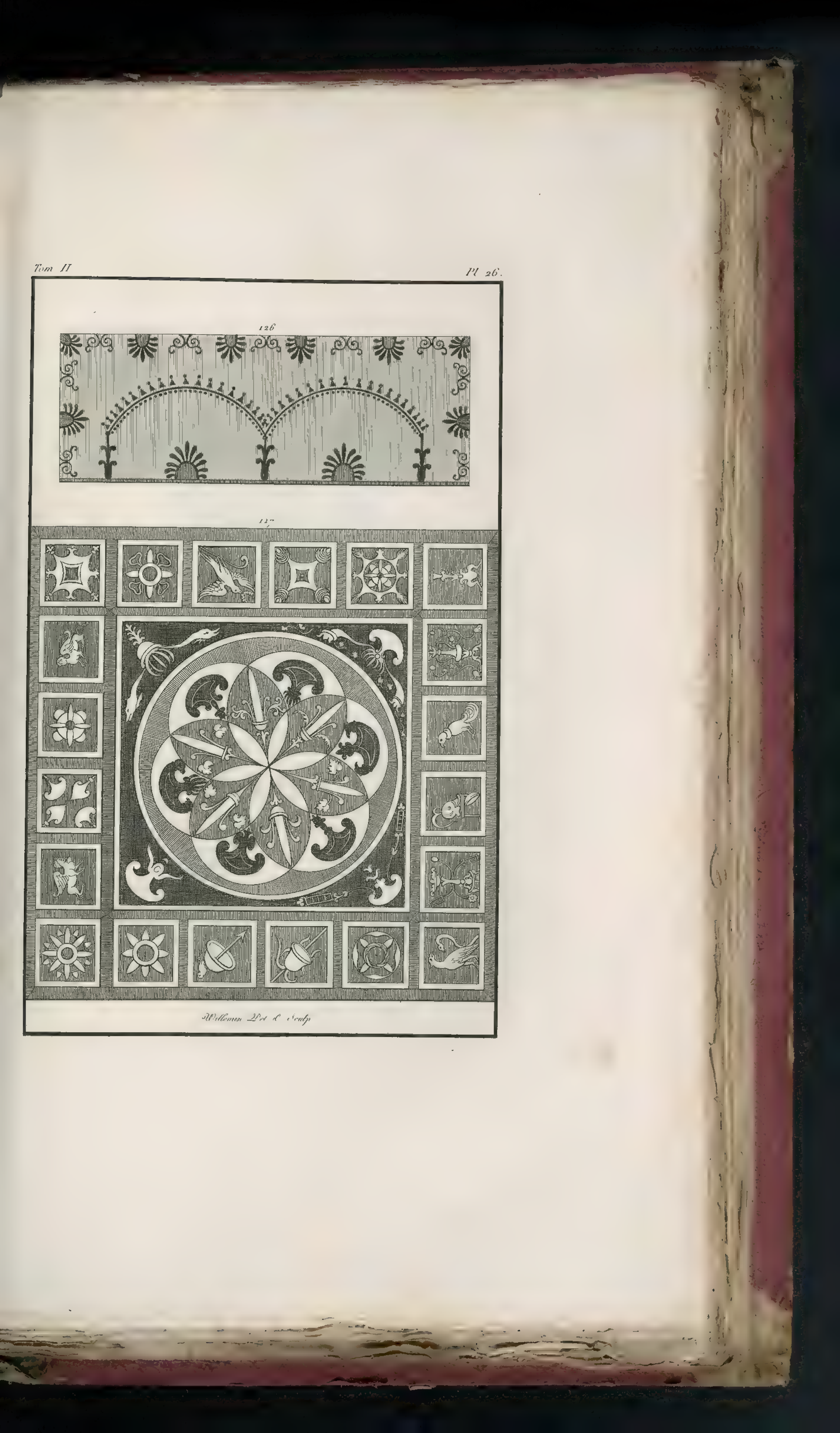



Siéges et Oreillers des Grecs
108
109
110
111.
112
Dyphros
113.
114.
Klismos
Willemin Del. et Sculp.



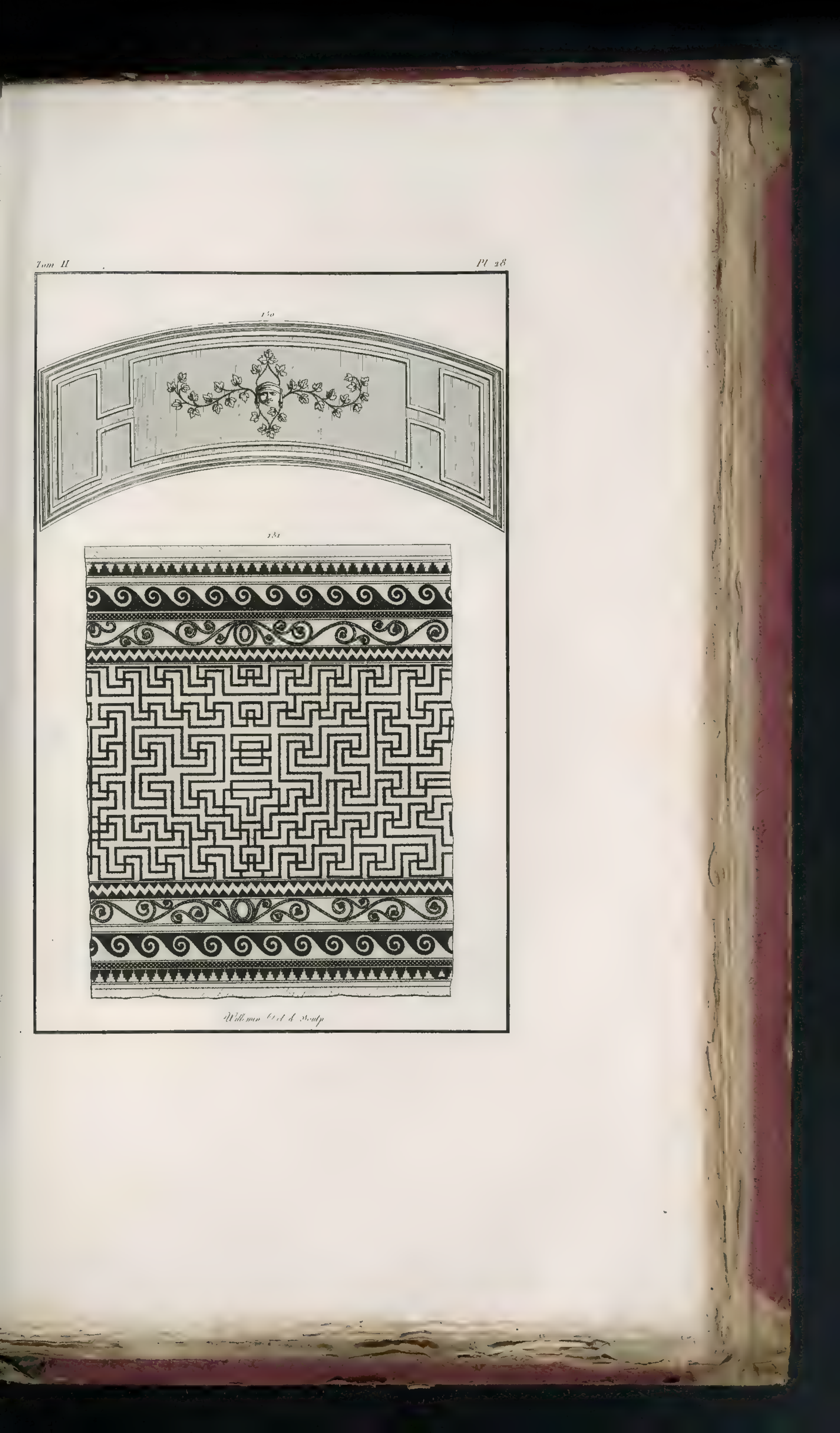
Willemin Del & Sculp

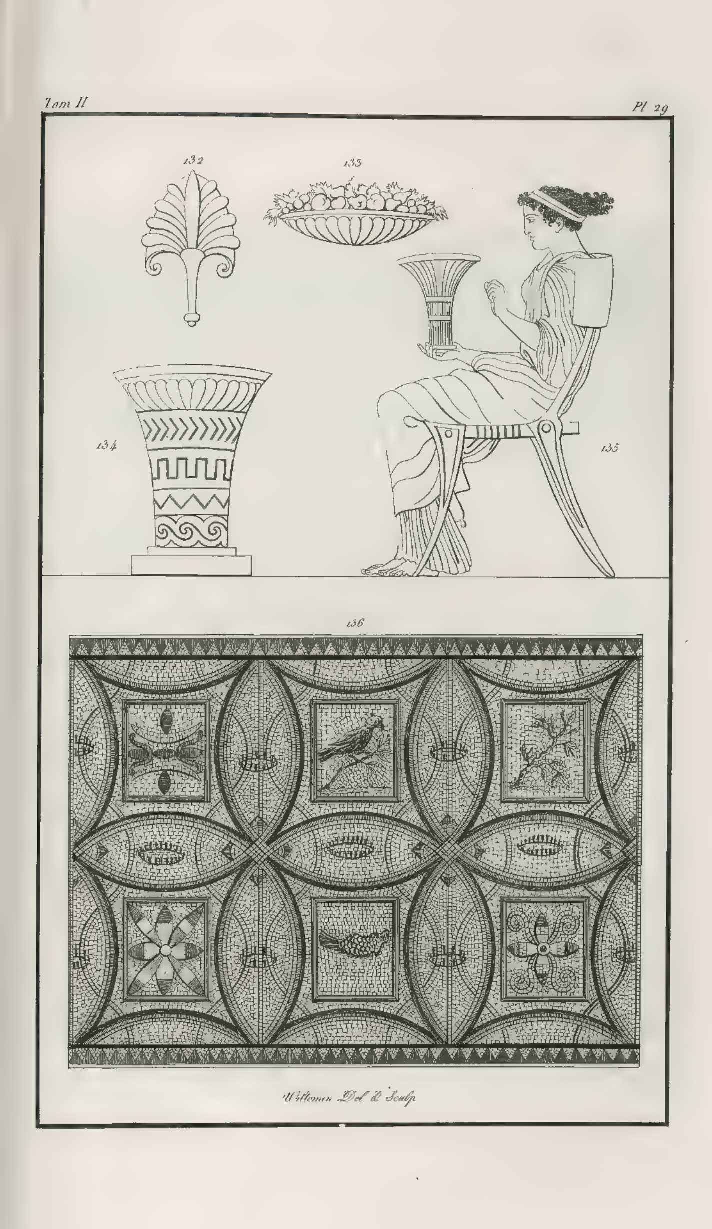

Coupes et Cuillers Grecques en argent, inédites et trouvées à Herculanum
121
122
123
124
125
125
Willemin Del. et Sculp.


Tom. II
Pl. 26.
126
127
Willemin Del. et Sculp.

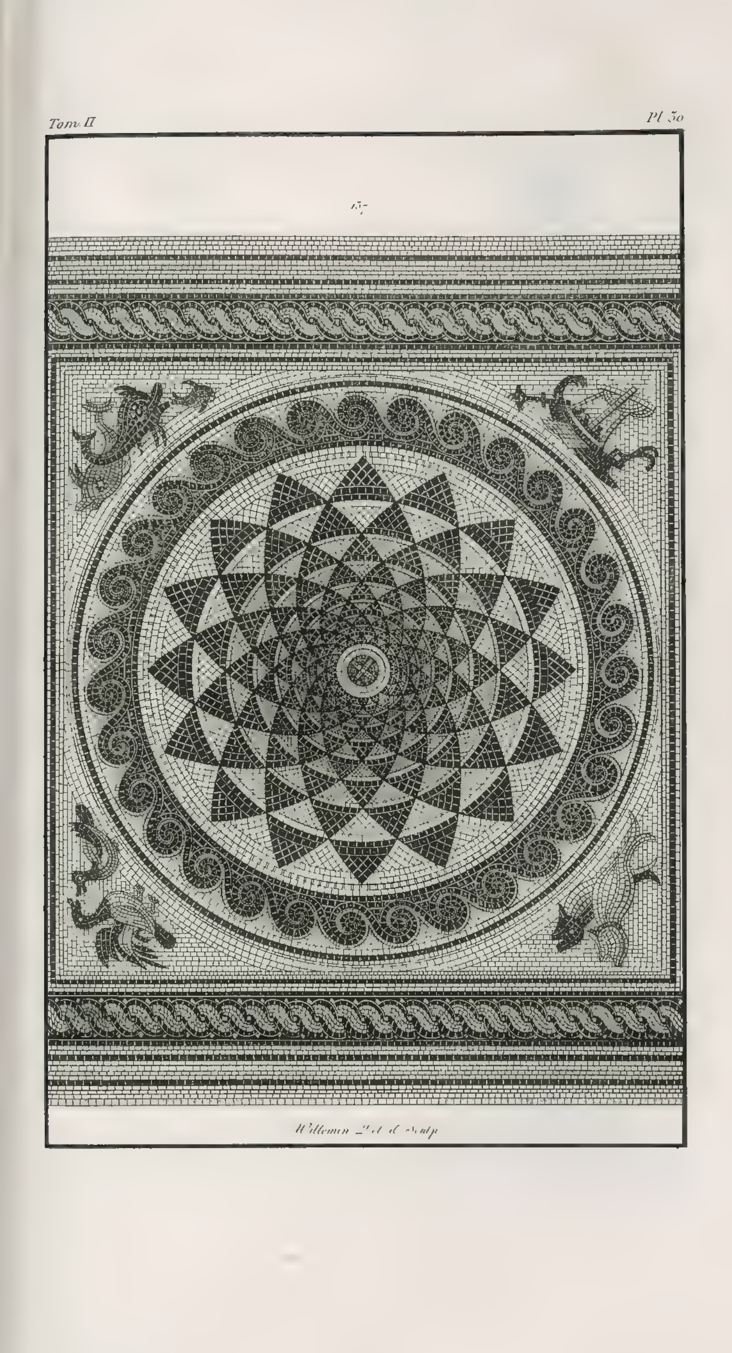

Vases à boire, Grecs et inédits et trouvés à Herculanum
Skyphos
128
★ ★
129
Kymbion.
★ ★
Willemin del. et Sculp.



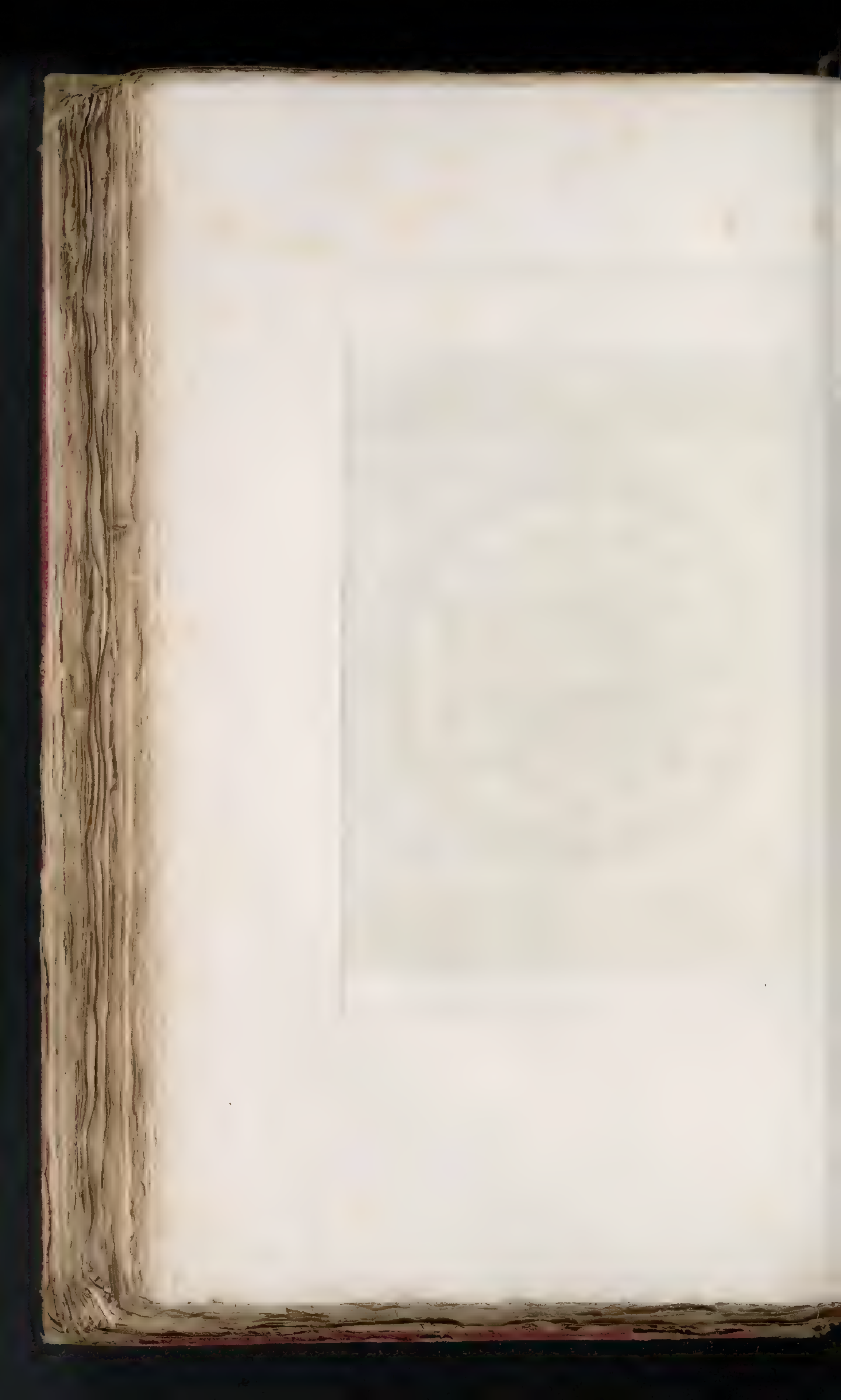

130
131
Willemin Del & Sculp


132
133
134
135
136
Willemin Del & Sculp





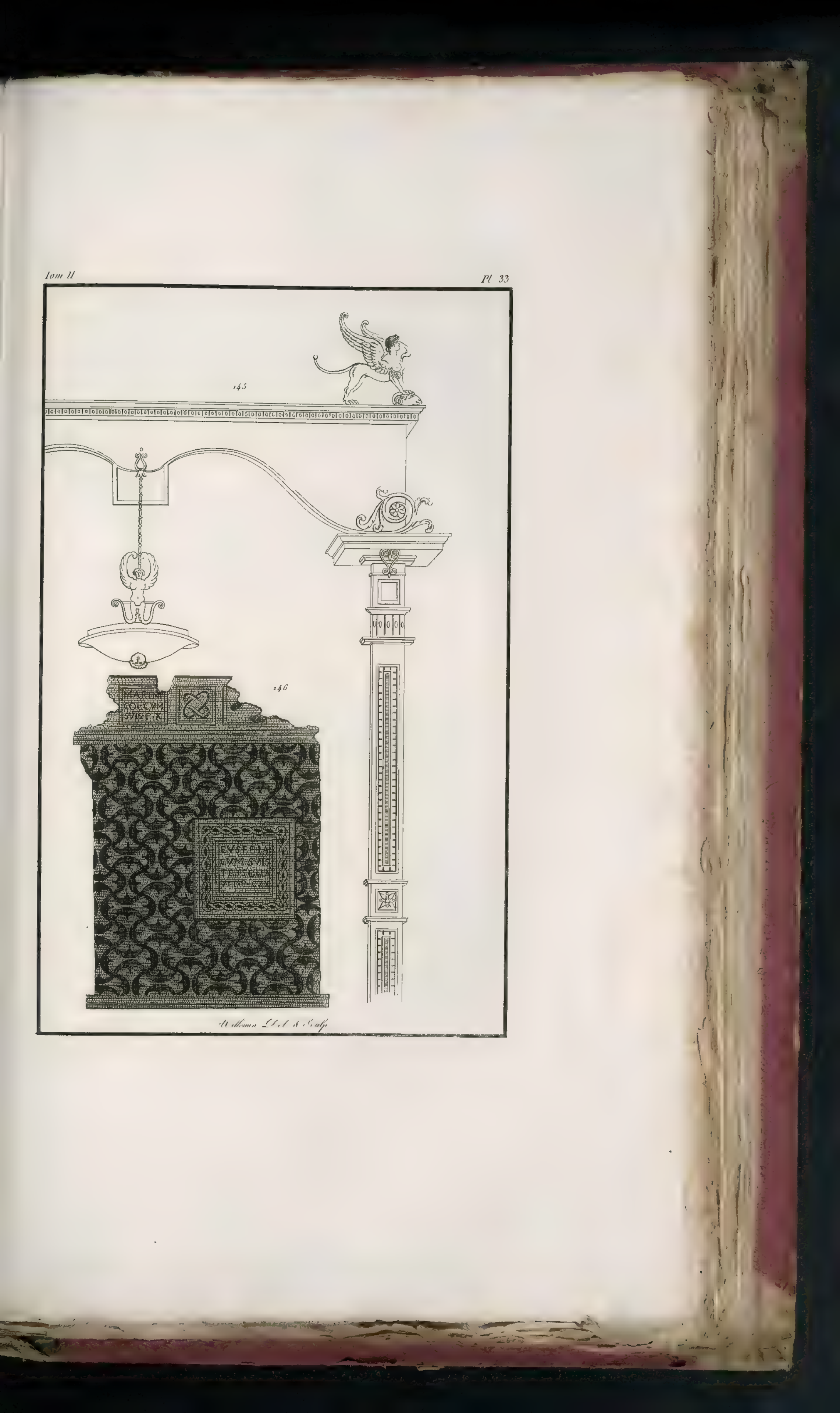
Willemin Del. et Sculp.



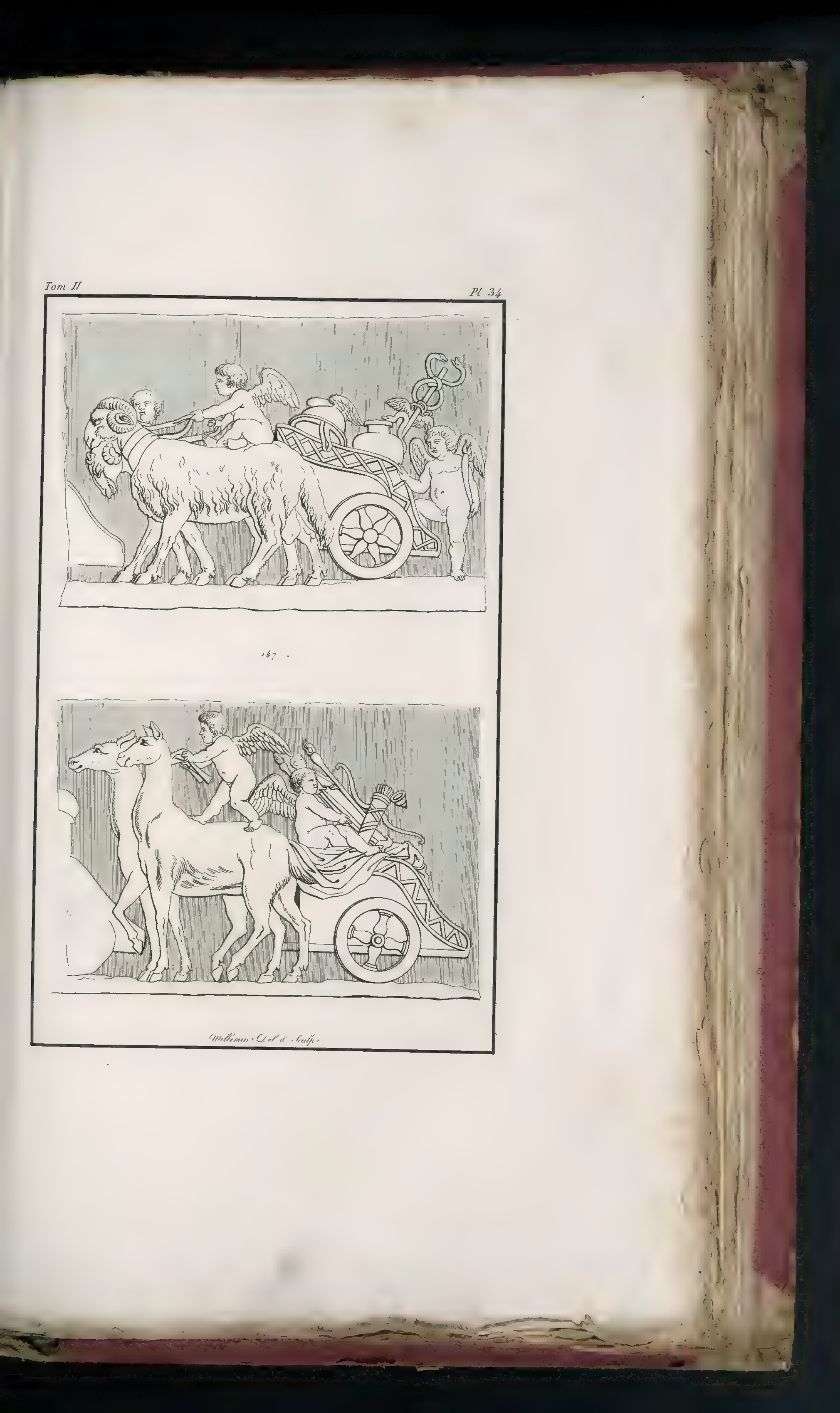


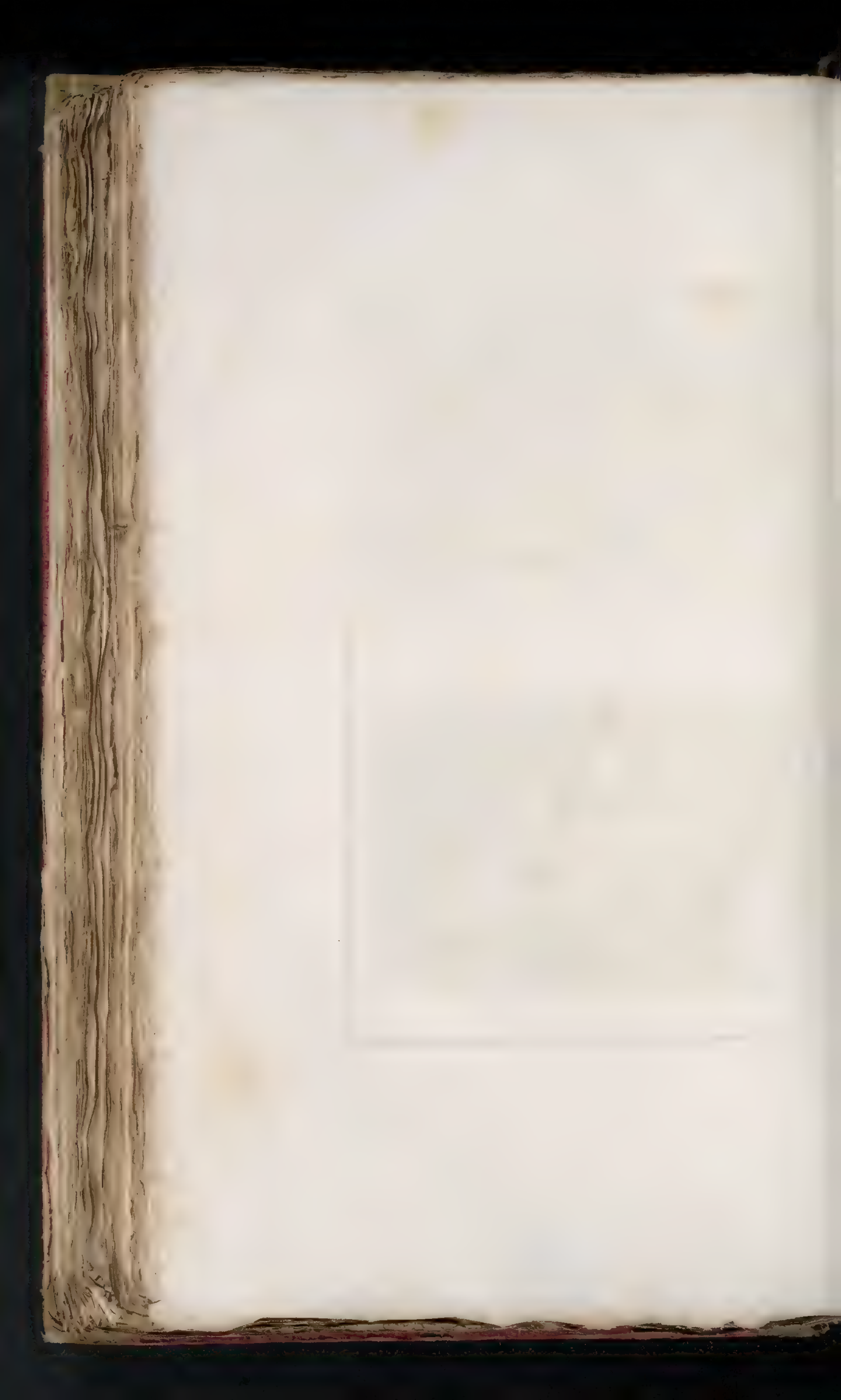
Tom II
Pl 31
139
138
141
140
Willemin Del et Sculp

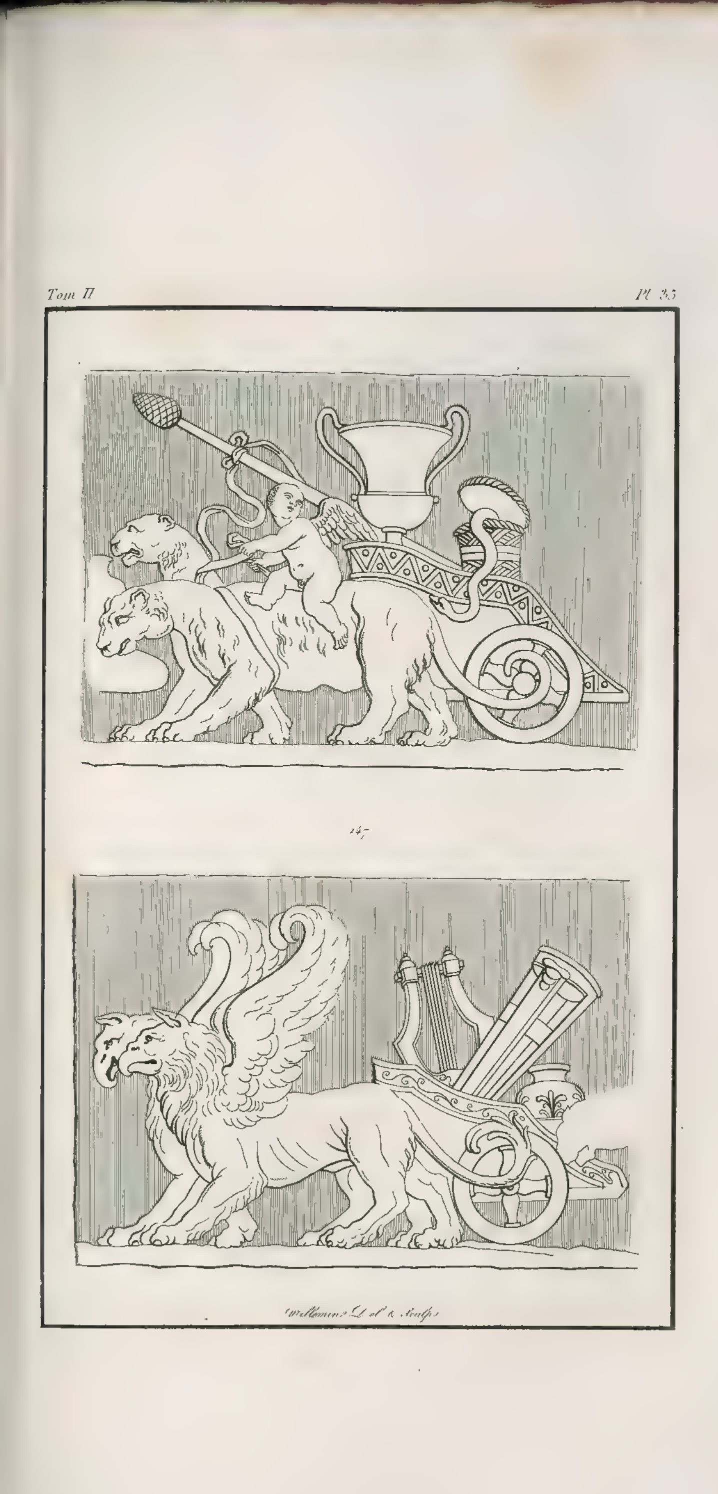

142
143
144
Willemin Del. & Sculp.

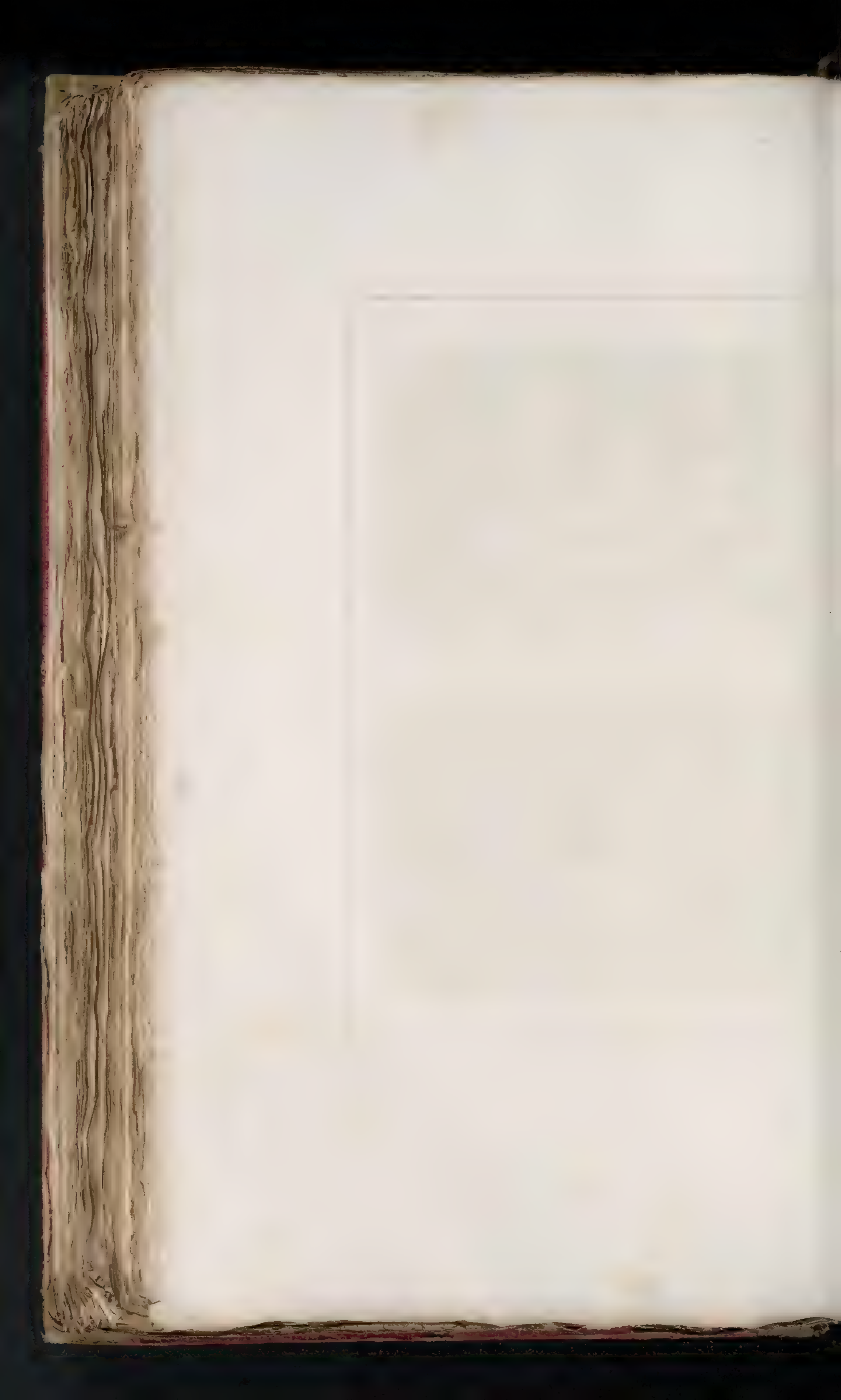


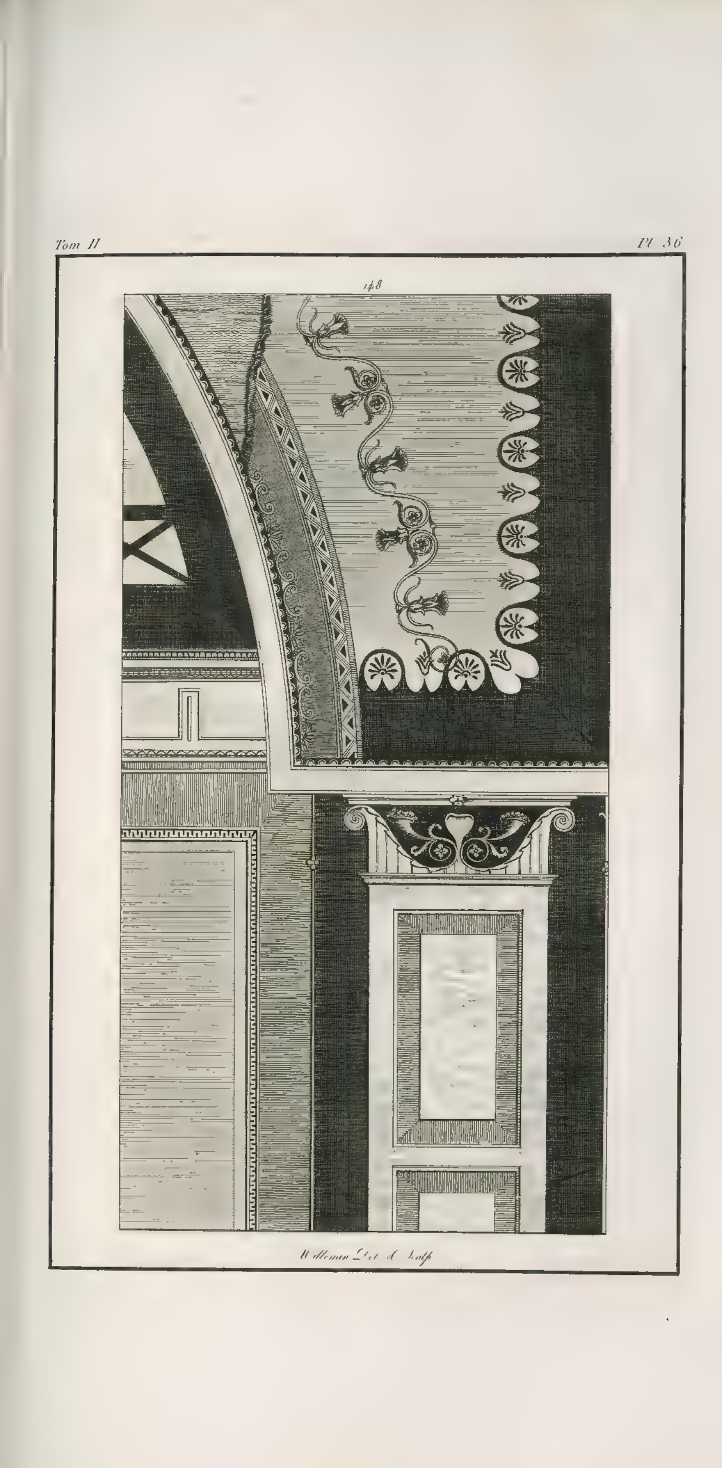
Willemin Del & Sculp


Tom II
Pl 34
147
Willemin Del & Sculp



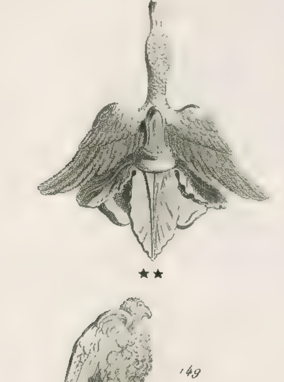

147
Willemin Del et Sculp




148
Willemin Del. et Sculp.



Aiguiere d'Argent, inédite et trouvée à Herculanum

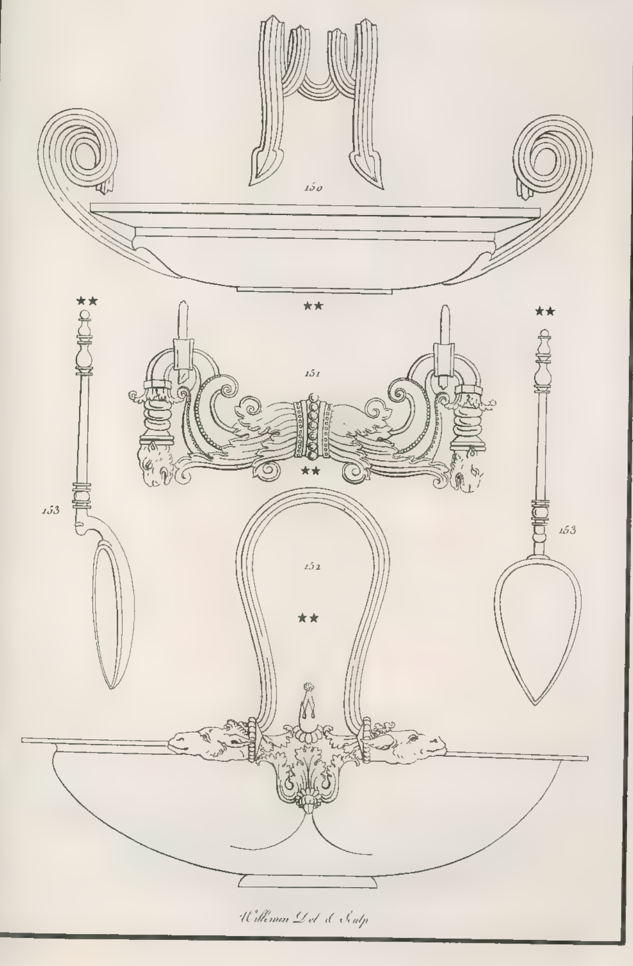


★★



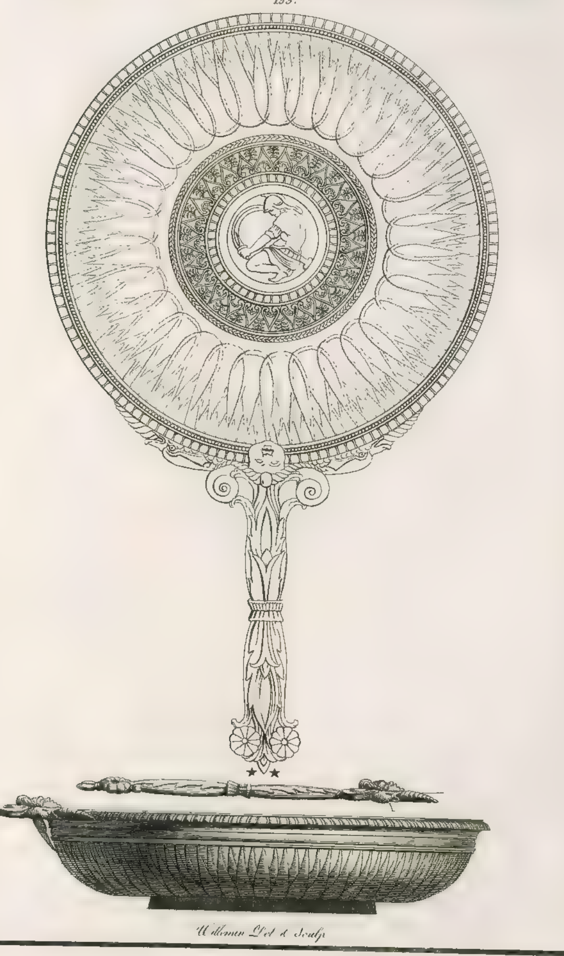
149

Willemin Del. & Sculp.


Pièces d'Orfevreries en Argent, inédites et trouvées à Herculanum.
150
151
152
153
153
Willemin Del et Sculp

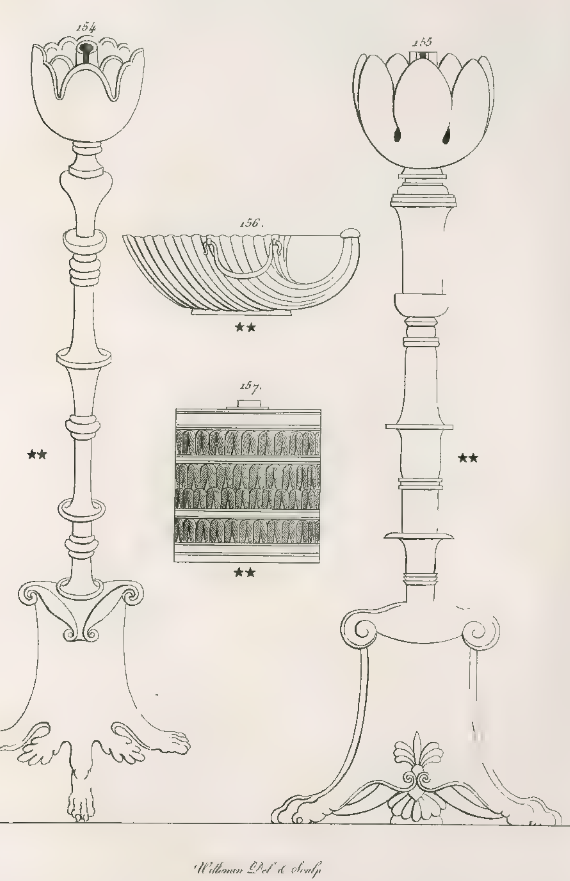
Patère de Métal blanc, inédite et trouvée à Herculanum.

153.



Willemin Del. et Sculp.

Petits Meubles inédits et trouvés à Herculanum.





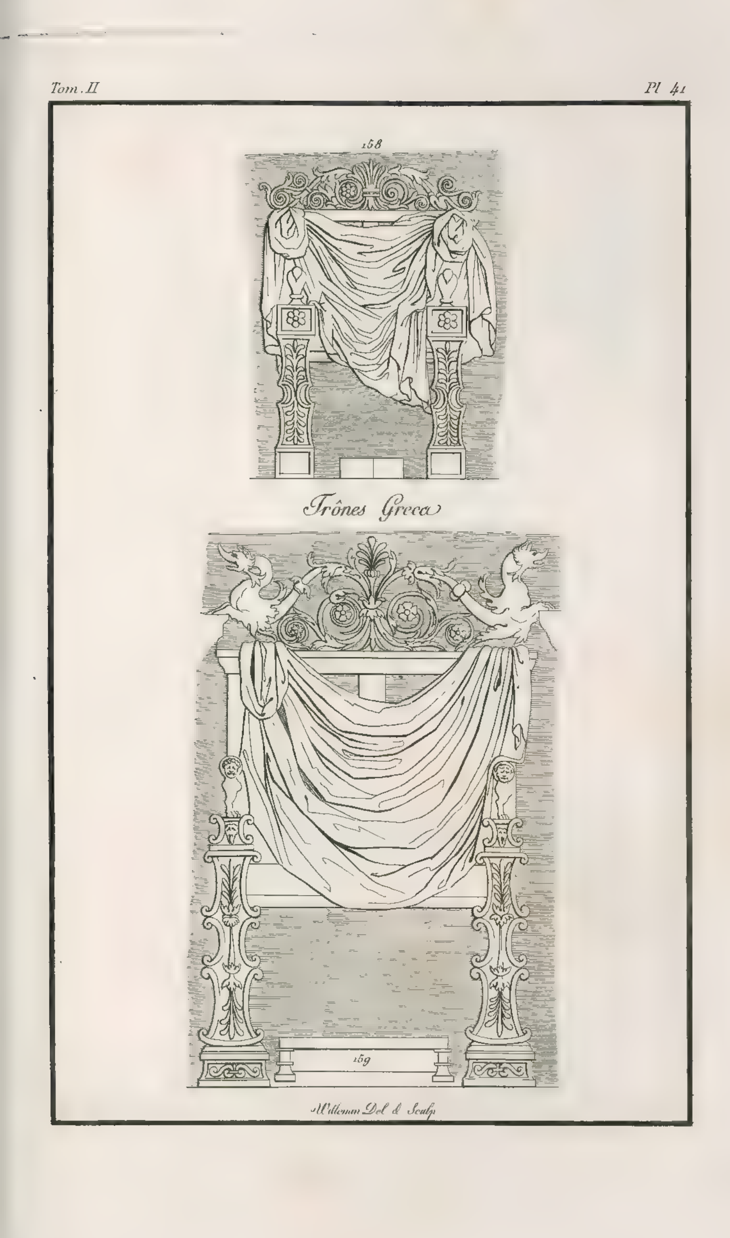
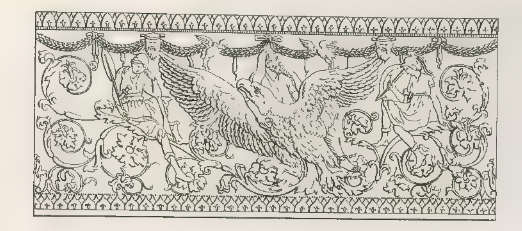

Tom. II
Pl 41
158
Trônes Grecs
159
Willemin Del & Sculp



Table de Marbre, inédite et trouvée à Herculanum.



Vase d'Argent, trouvé à Herculanum.



161



Willemin Del & Sculp



Willemin Del^t & Sculp

Coupe d'Argent inédite et trouvée à Herculanum.

165.

★ ★

★ ★

166

Willemin Del & Sculp

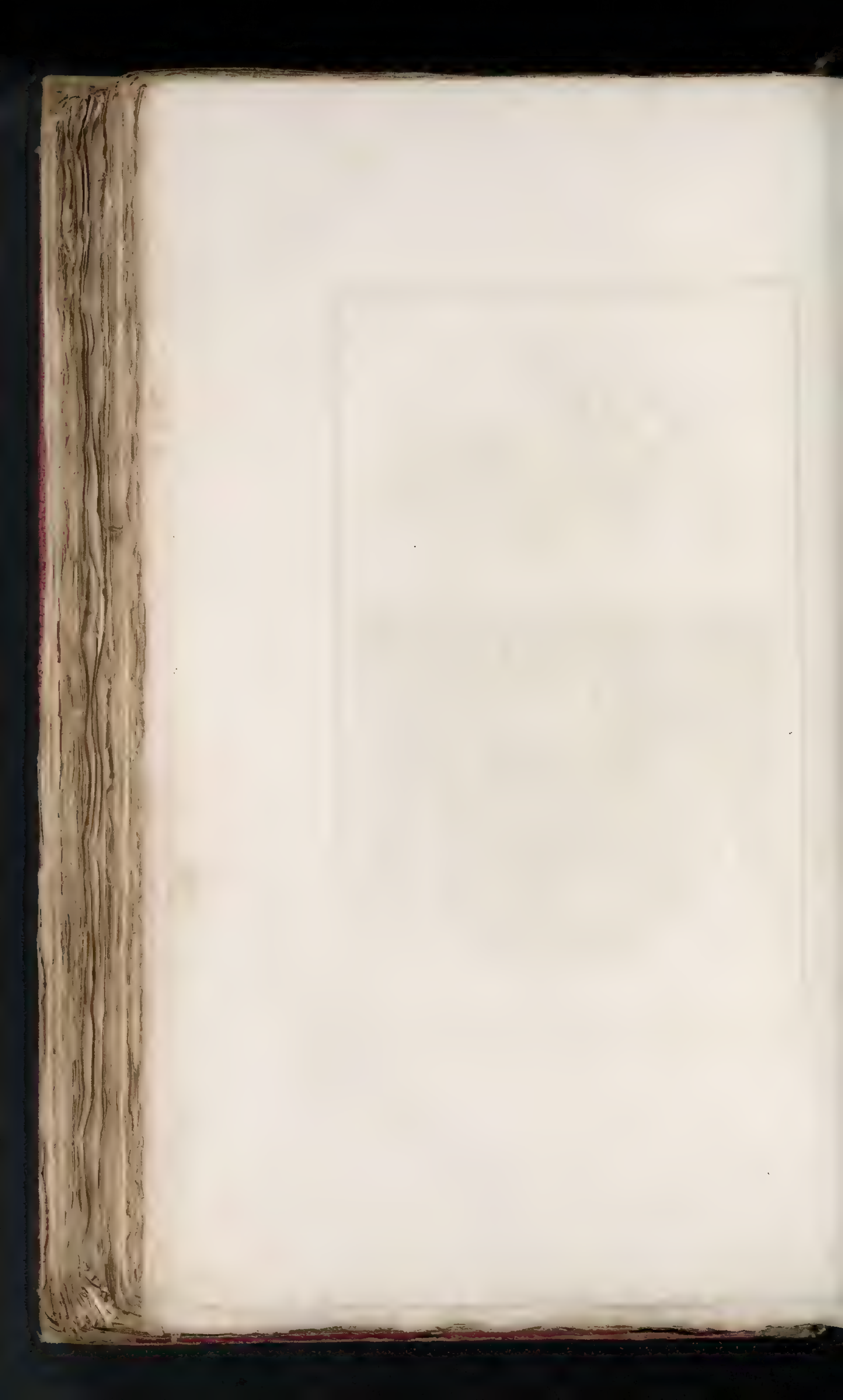
167

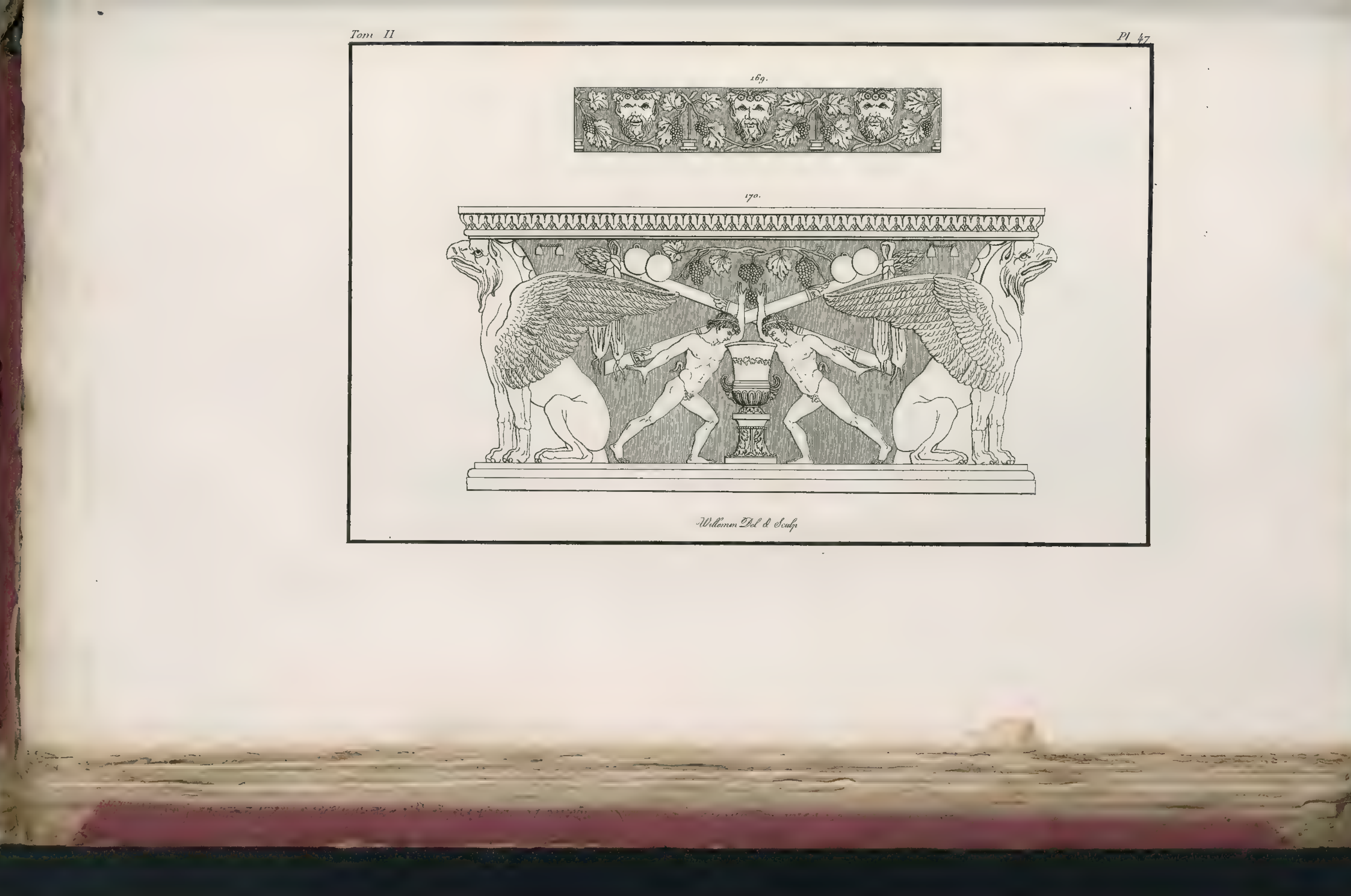


168.

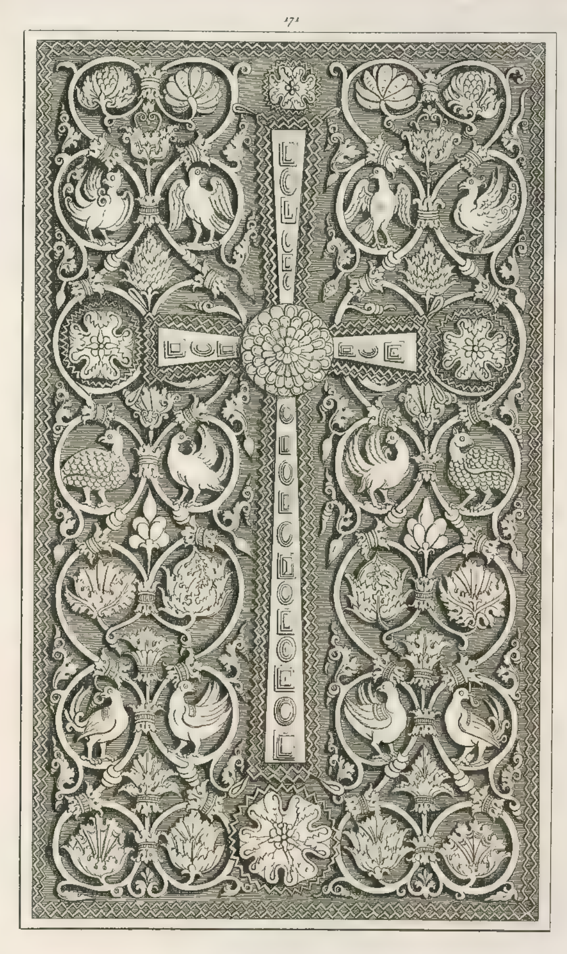


Willemin Del. & Sculp.

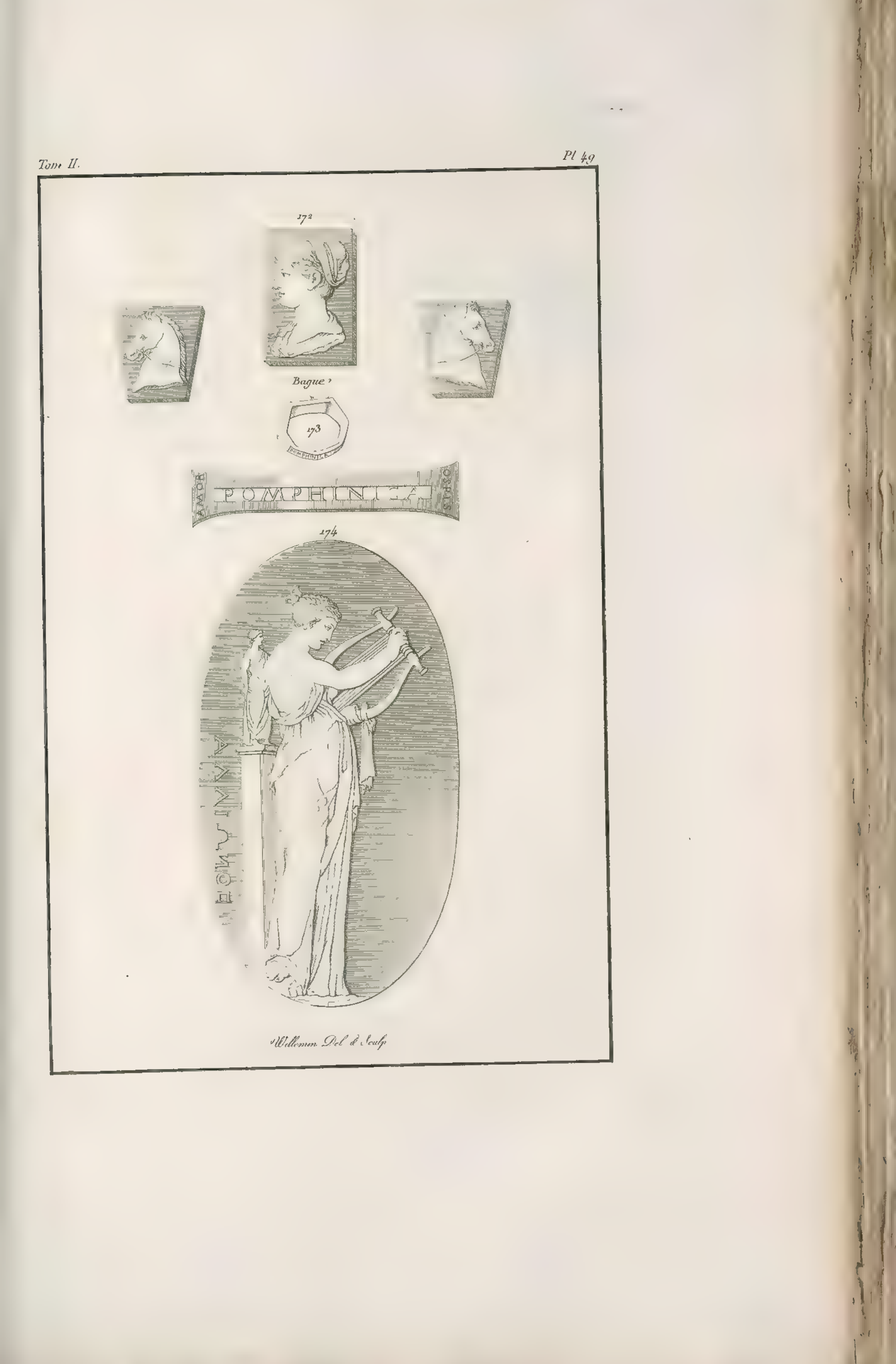


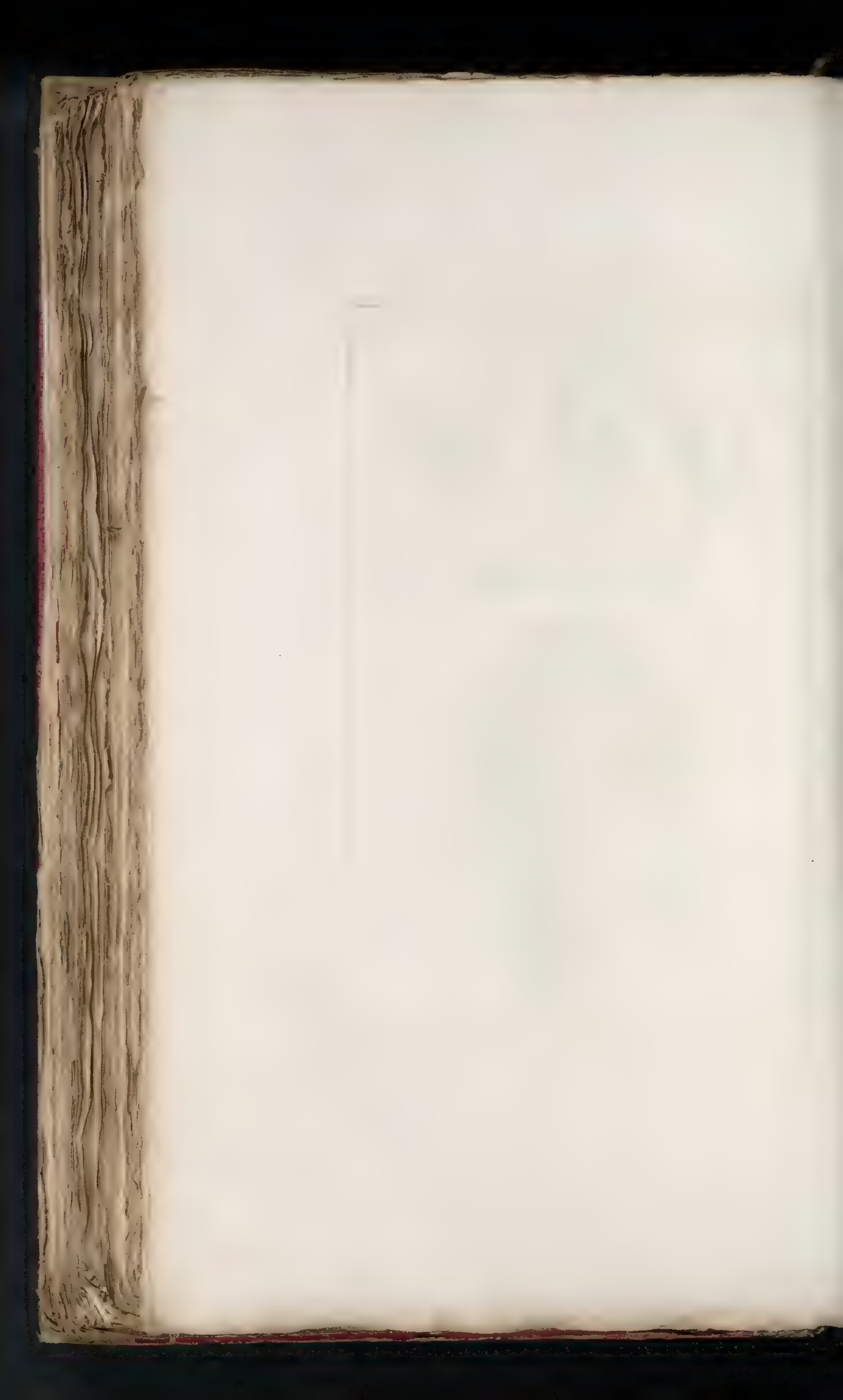

169.
170.
Willemin Del & Sculp

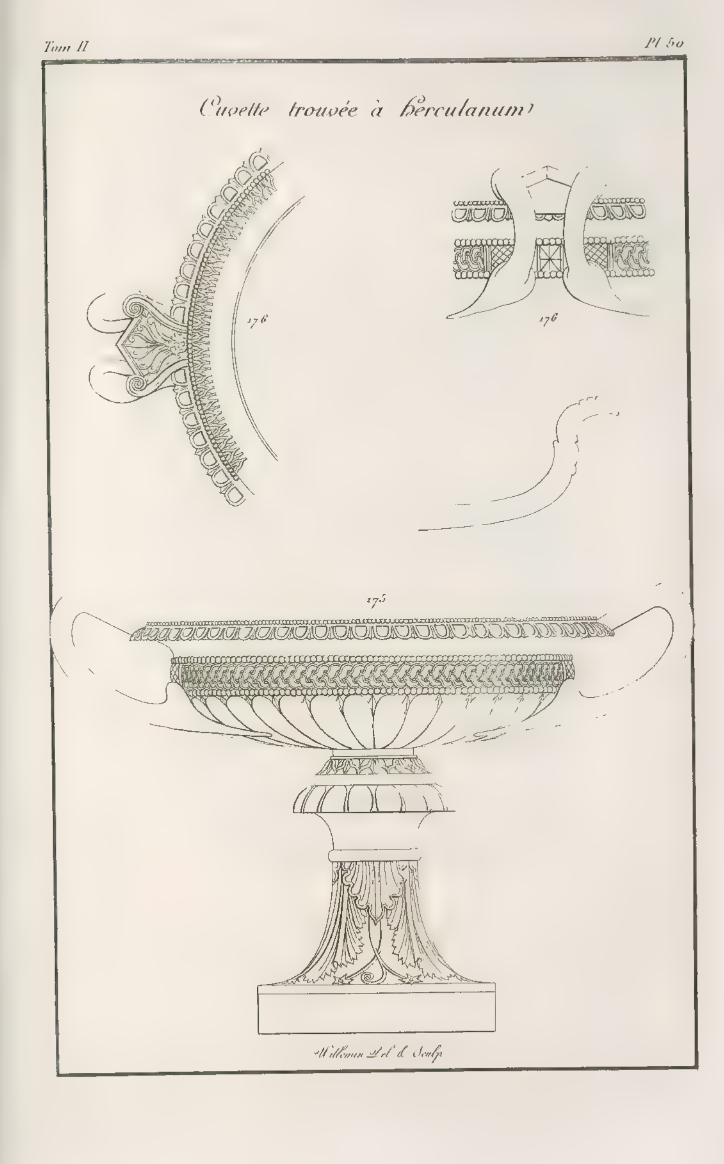
171

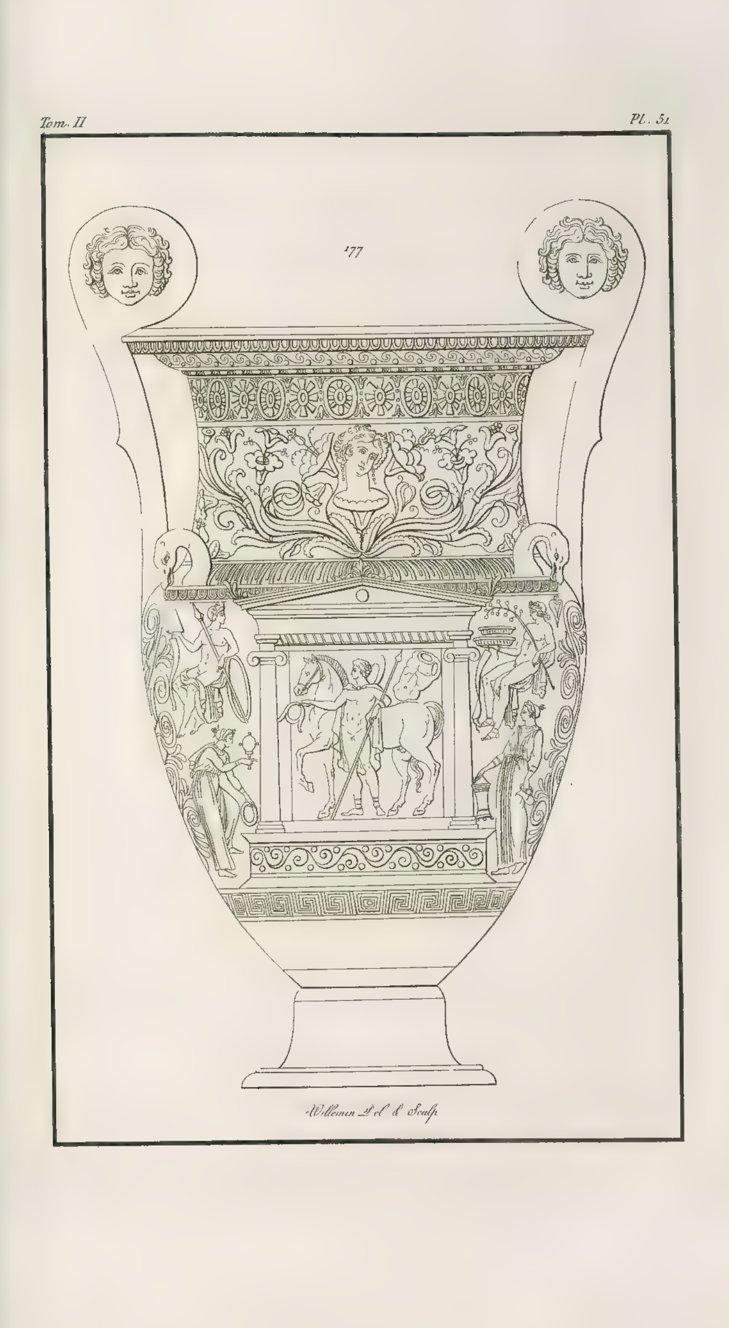


Willemin Del & Sculp


172
Bague
173
POMPHINICA
AMOR
POMPHINICA
OPUS
174
Wellemin Del. & Sculp.




Cuvette trouvée à Herculanum
176
176
175
Willemin Del & Sculp


177
Willemin Del. & Sculp.



Willemin Del. et Sculp.

179



Willemin del. et sculp.

180



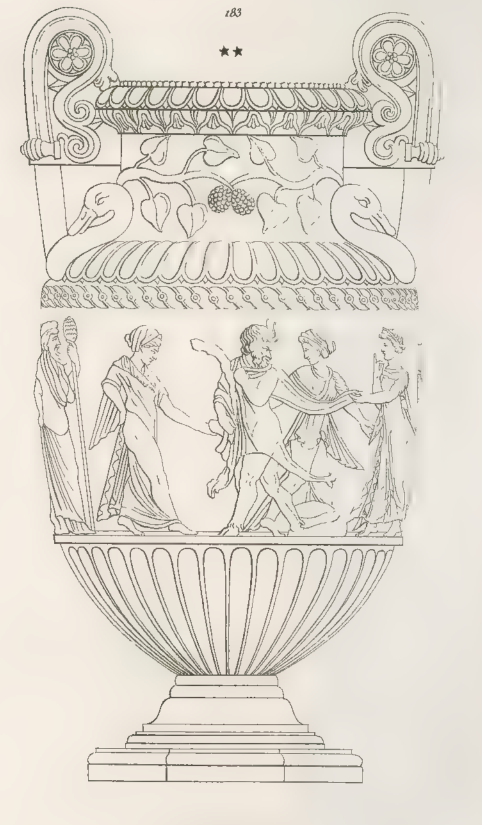
Willemin Del & Sculp



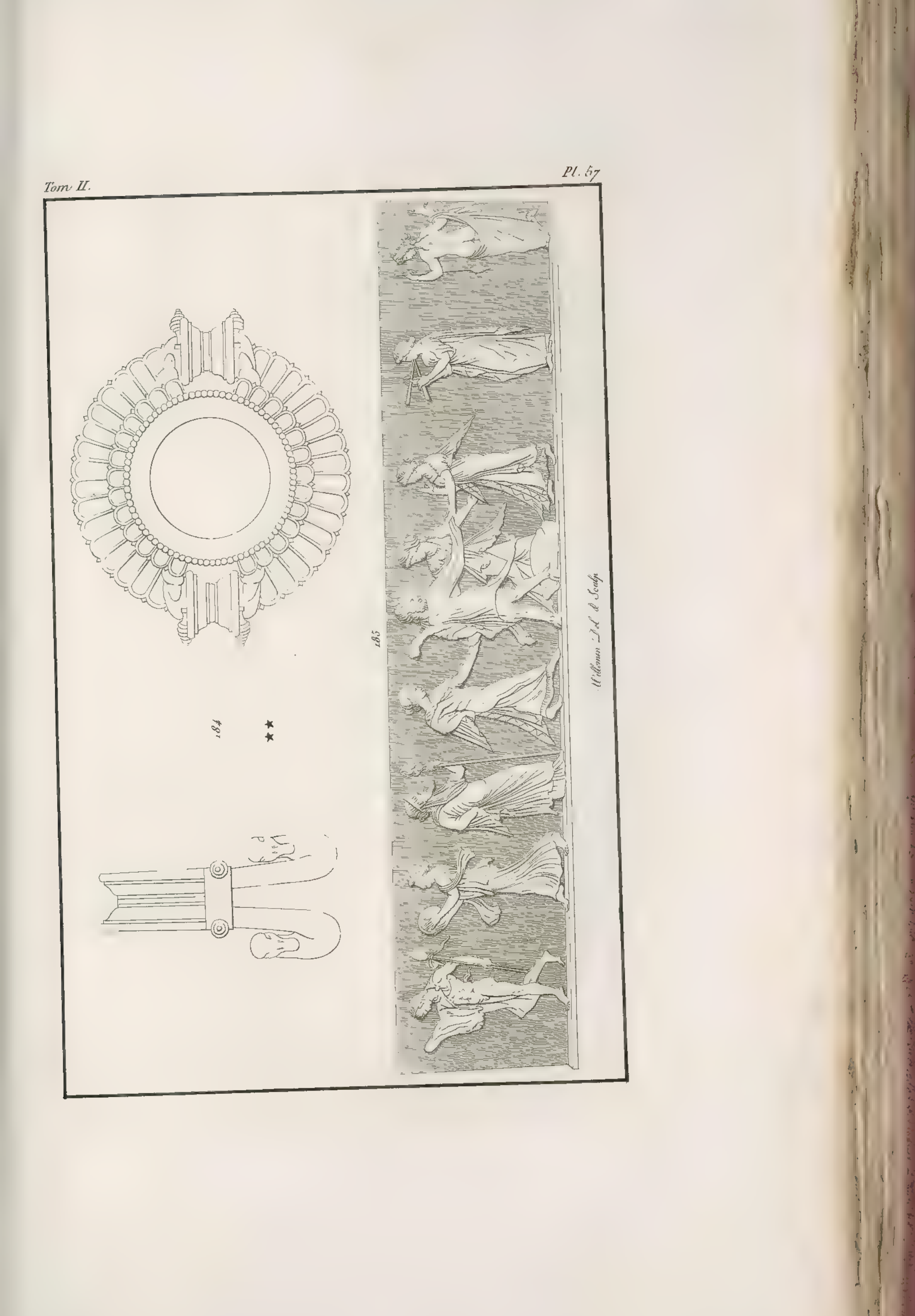

Tom. II.
Pl. 55.
181
182.
ΚΑΡΠΟΥ
Willemin Del. & Sculp.



Vase de marbre, inédit et trouvé à Herculanum

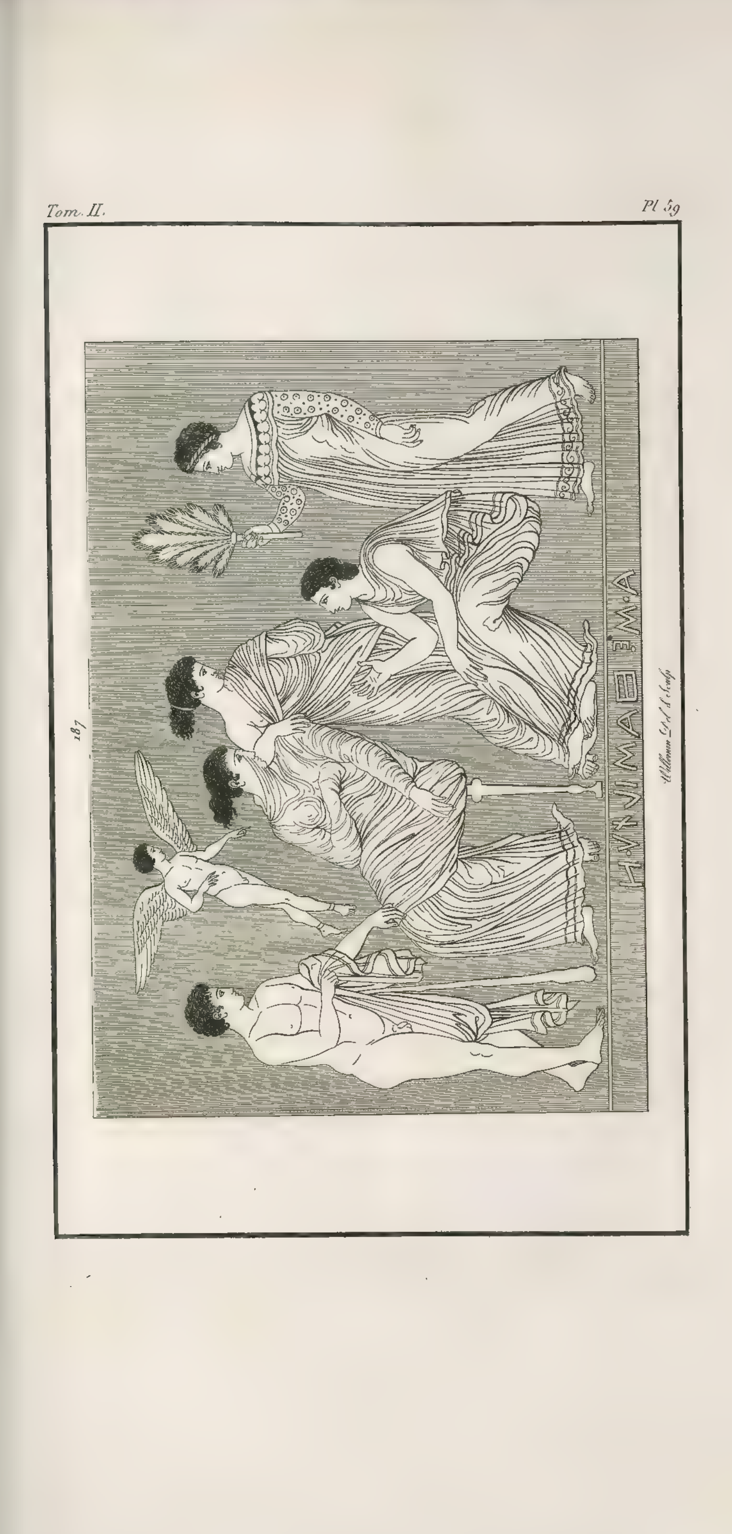


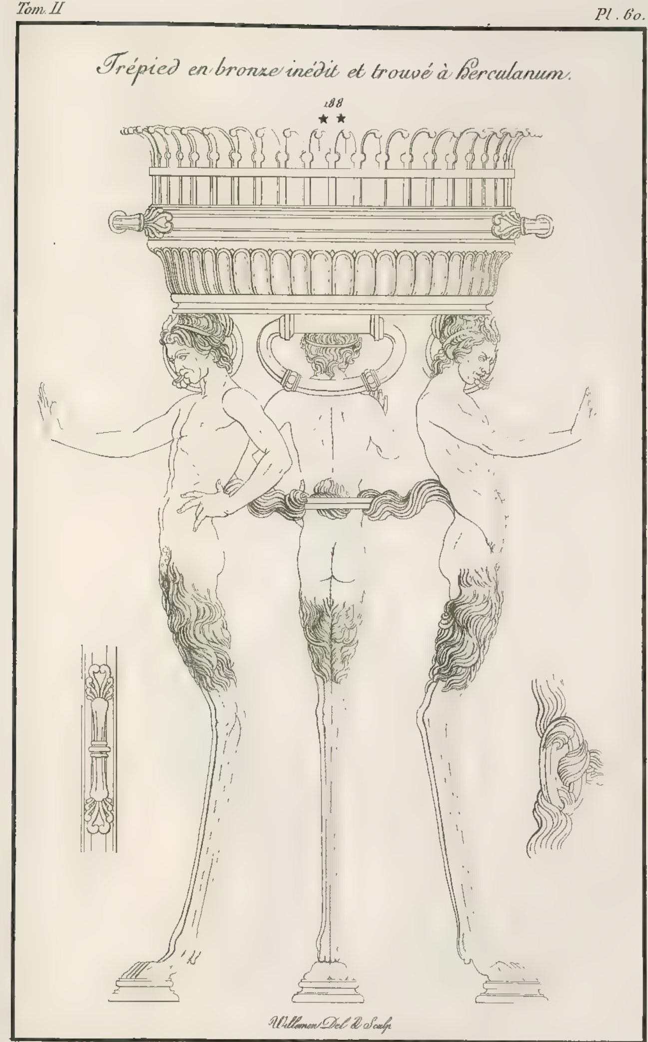
Willemin Del. & Sculp.


184
185
Willemin Del. et Sculp.

186

Willemin Del. & Sculp.


187
Willemin del. et sculp

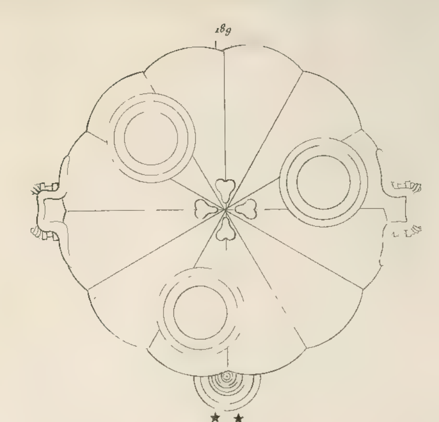


Trépied en bronze inédit et trouvé à Herculanum.

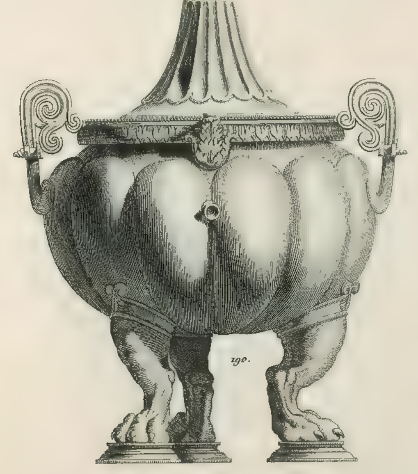
Willemin Del. & Sculp.



189



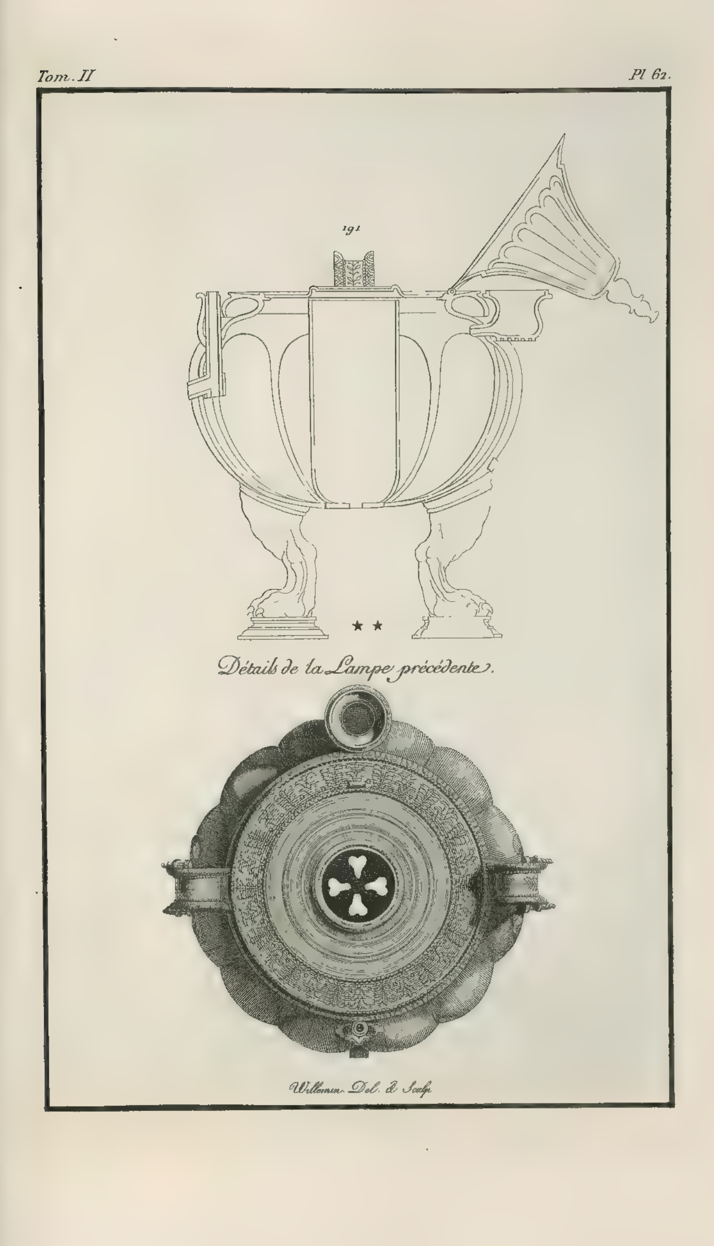
Lampe de nuit en bronze, inédite et trouvée à Herculanum.



190.

Willemin Del. & Sculp.





Détails de la Lampe précédente.

Willemin Del. & Sculp.



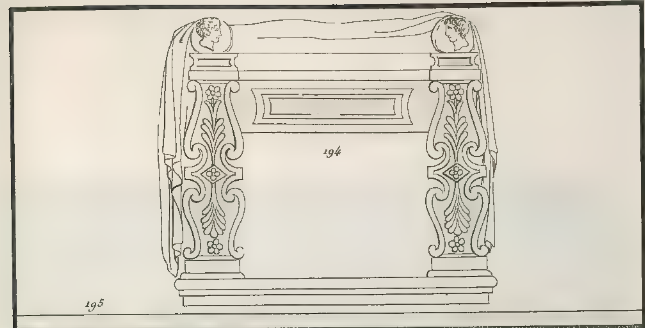


Willemin Del. & Sculp.



193

Willemin Del. & Sculp.





Willemen Del & Sculp


196.
Willemin Del. & Sculp.

Balance de Bronze, inédite et trouvée à Herculanum.

★ ★

197

★ ★

198

Willemin Del. & Sculp.

Addition aux Costumes des Femmes Grecques.

ΑΓΛΑΙΗ ΦΟΙΒΗ ΙΛΕΑΙΡΑ

199.

200. 201 200.

202 203

Willemin Del. & Sculp.


204
Willemin Del. & Sculp.

205

206

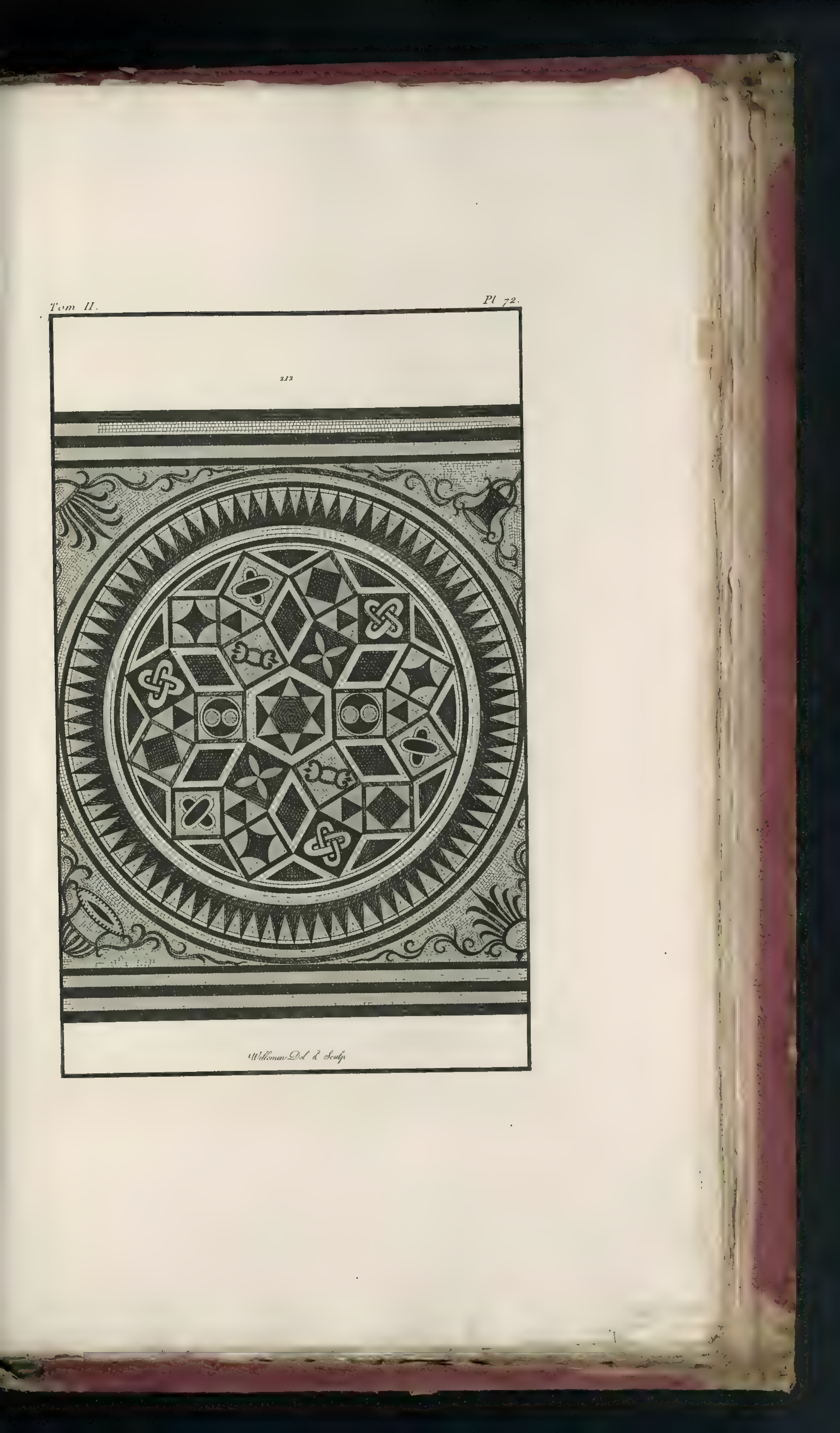
Willemin Del. & Sculp.

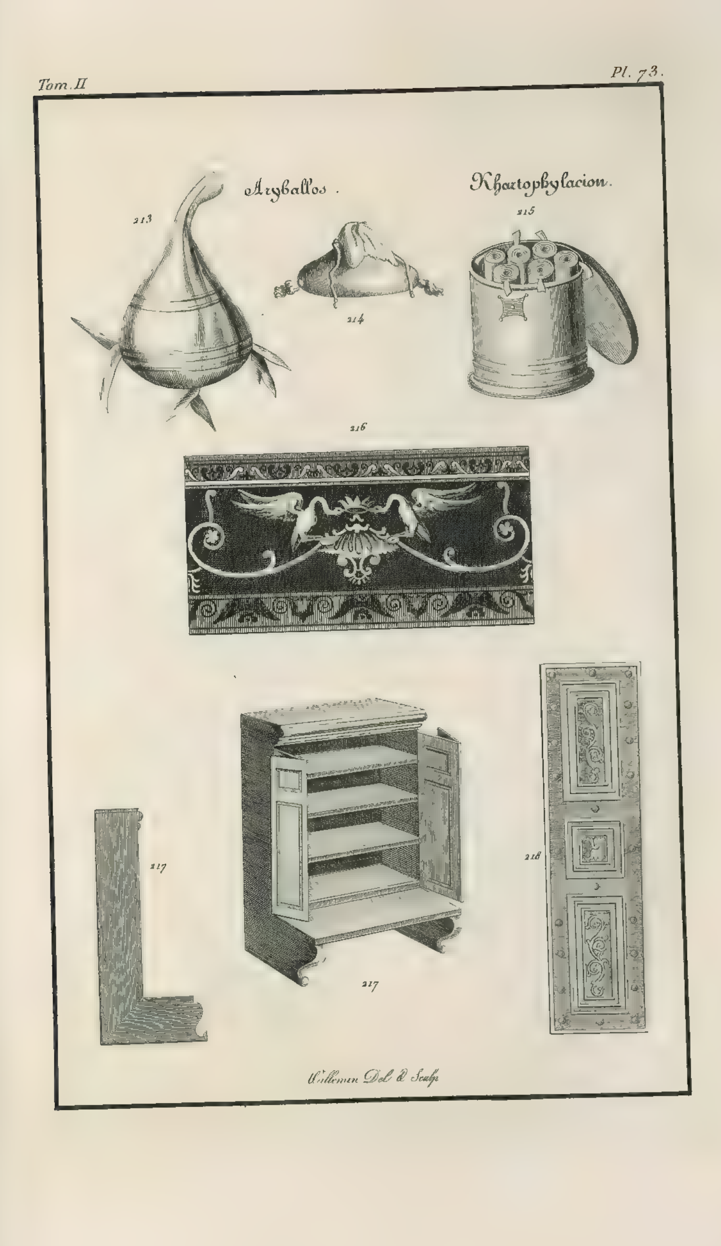


Addition aux Costumes des Grecs

Autre forme de la Chlaene.




212
Willemin Del. & Sculp.


Aryballos.
Khartophylacion.
213
214
215
216
217
217
218
Willemin Del. & Sculp.


Tom. II
Pl. 74.
219
220
ΑΡΘΕΜ
ΙΕΡΟϹ
221.
222

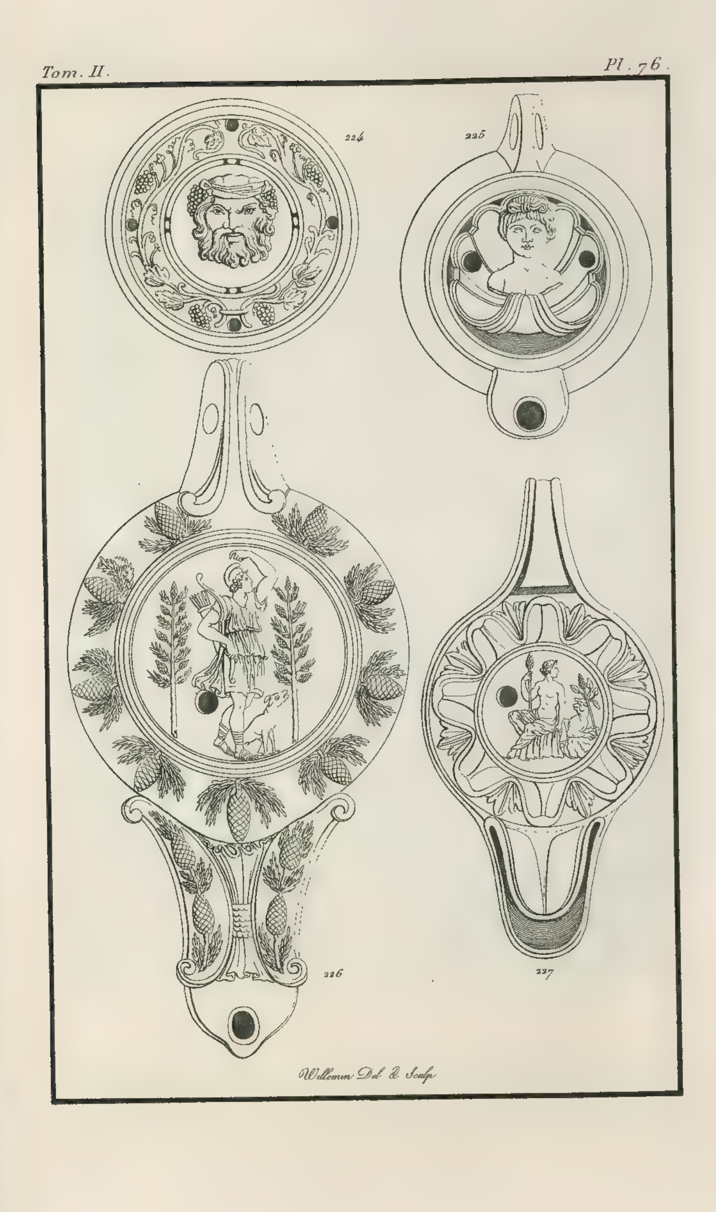


Habillemens Grecs Ioniens.

223.

Willemin Del. & Sculp.



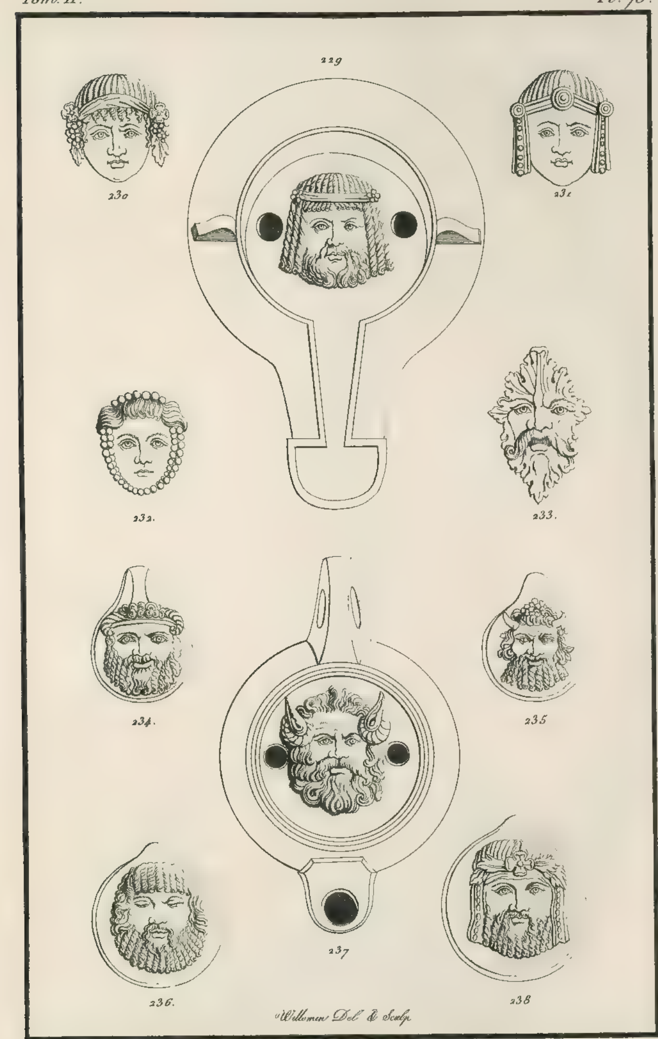

224
225
226
227
Willemin Del. & Sculp.



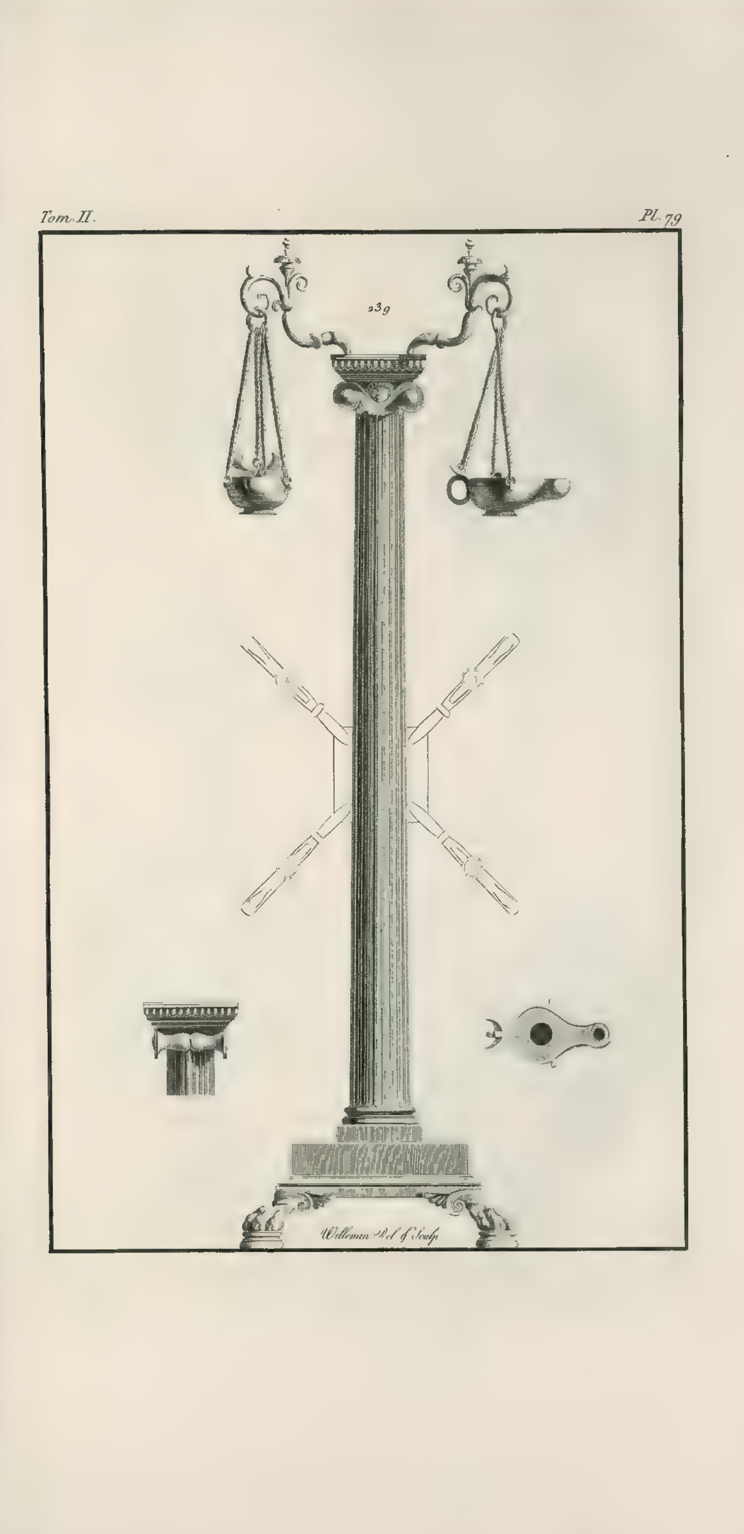
228

Willemin Del. & Sculp.

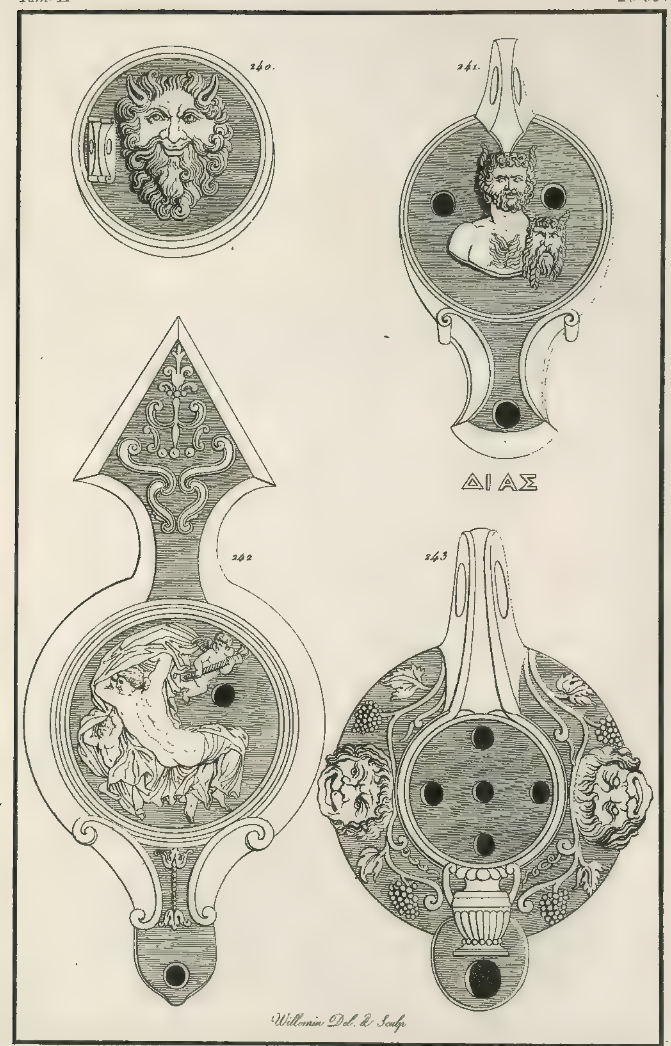



229
230
231
232.
233.
234.
235
236.
237
238
Willemin Del. & Sculp.

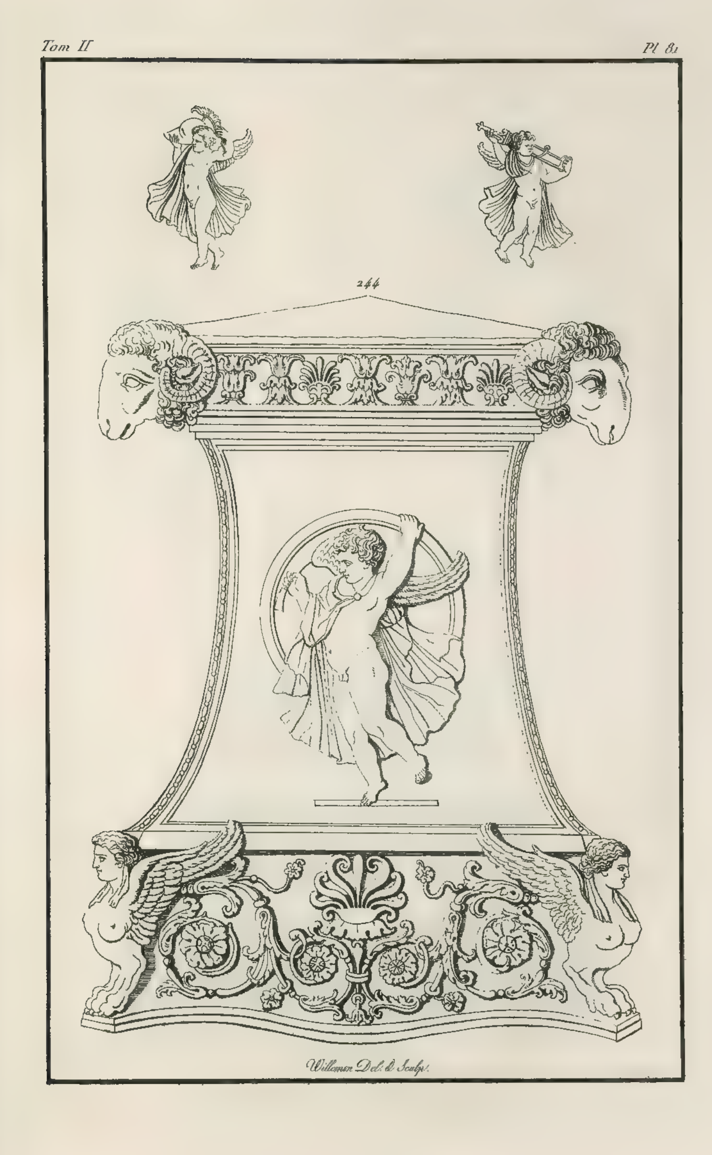



239
Willemin del. et Sculp.




240.
241.
ΔΙΑΣ
242
243
Willemin Del. & Sculp.




244
Willemin Del. & Sculp.




247
Willemin Del. & Sculp.

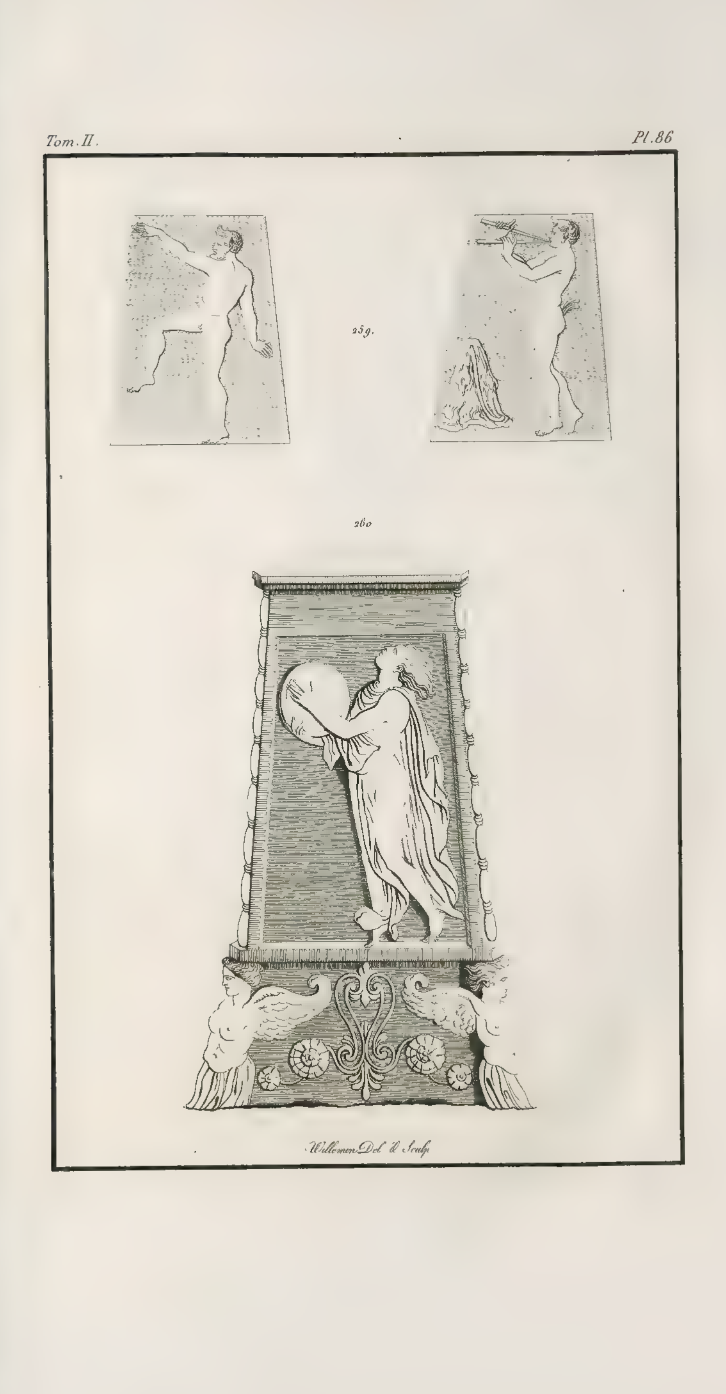



250
248.
249.
251
252.
253
254
255
H. Moses Del. & Sculp.

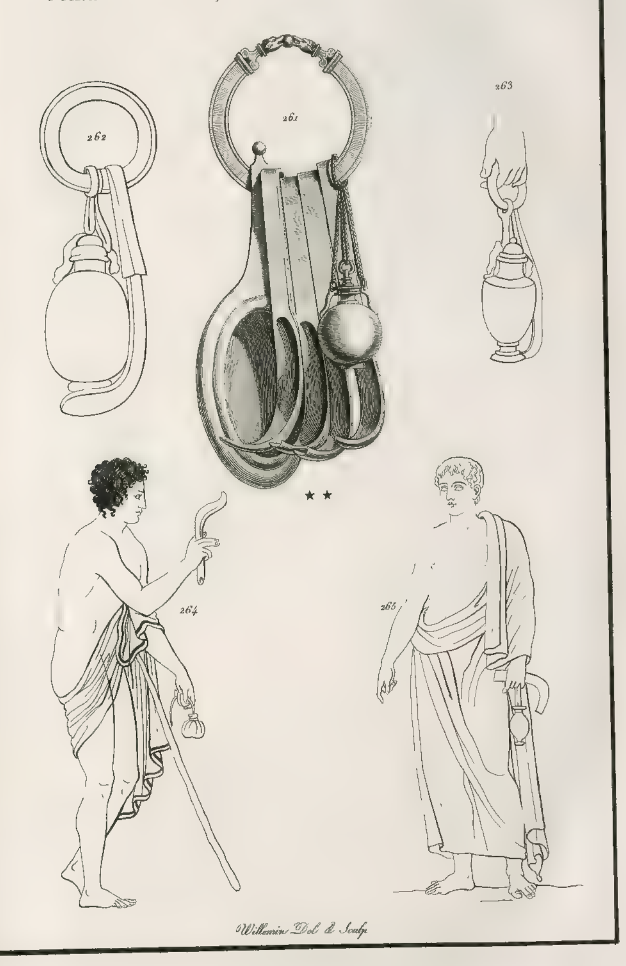


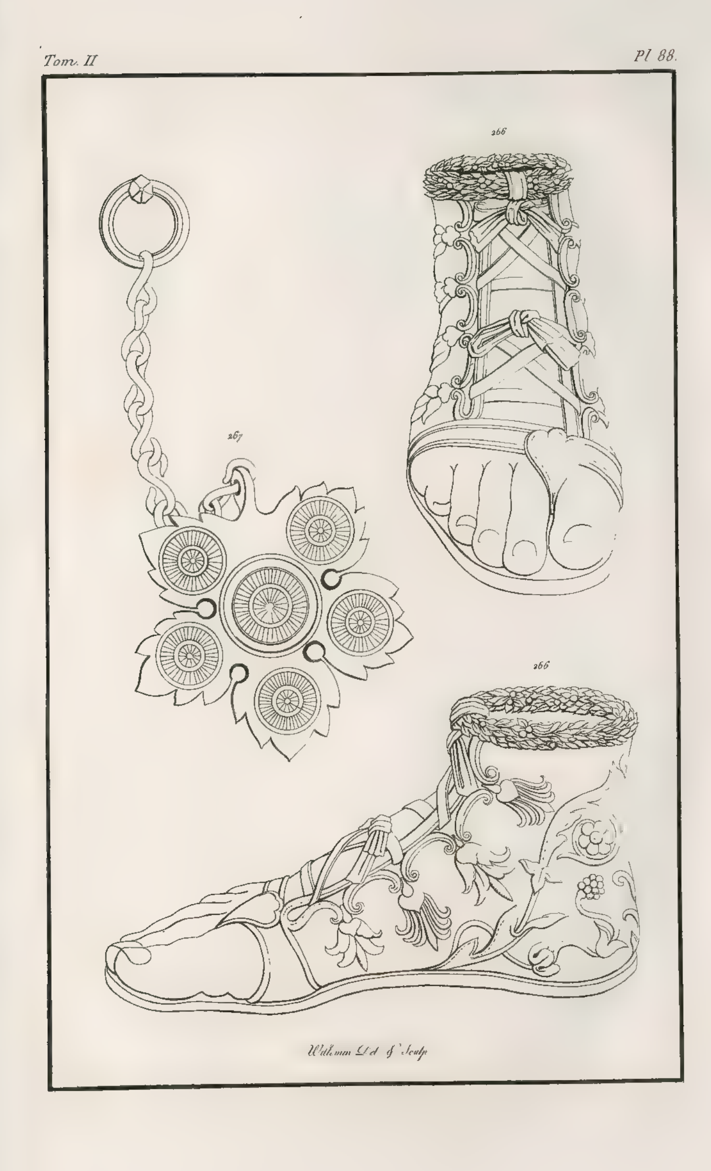

Habillement Grec Dorien.
256
257
258
259
Willemin Del & Sculp

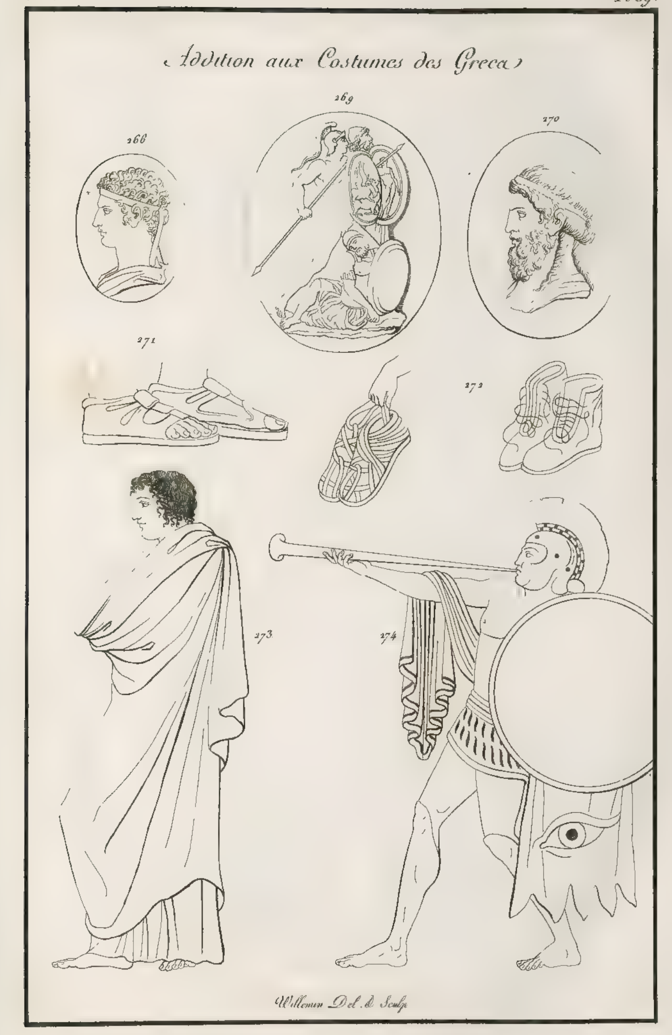




Willemin Del. & Sculp.

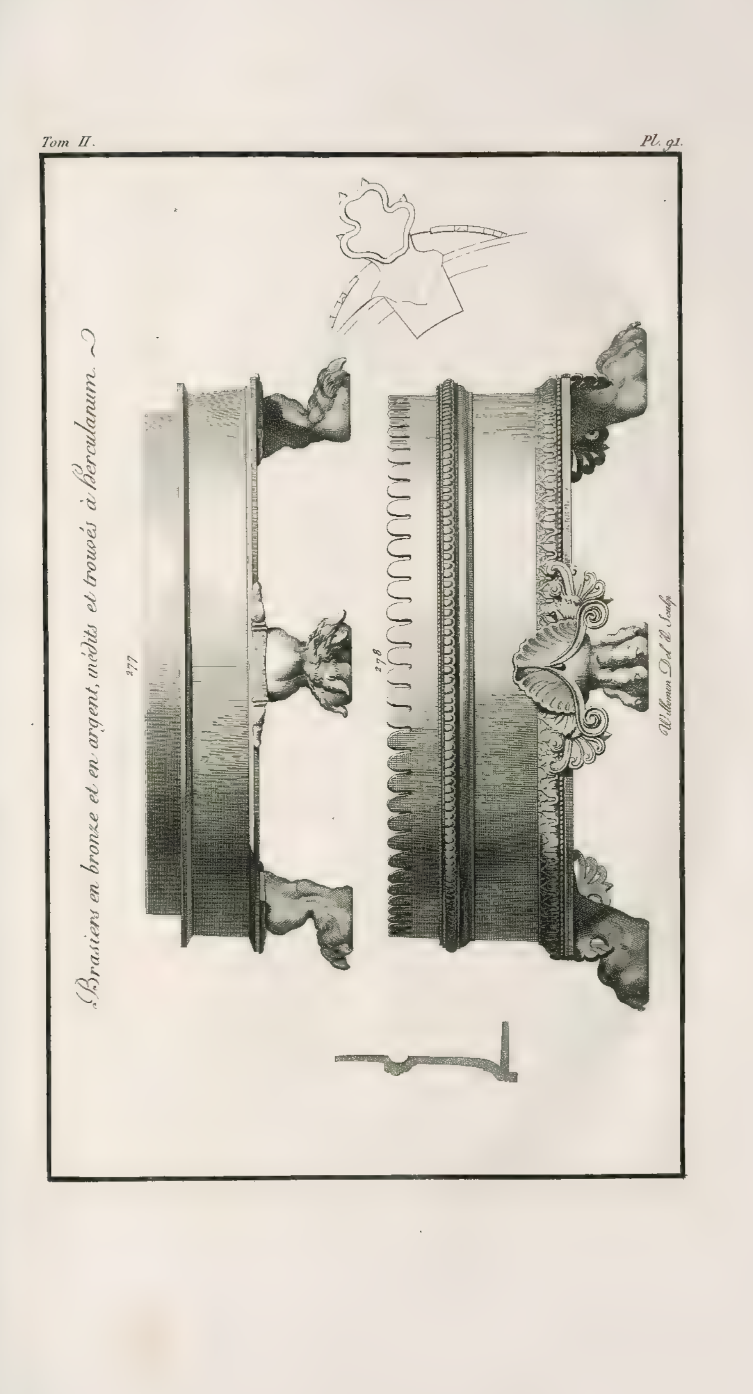

Ustensils de métal, inédits et trouvés à Herculanum.
261
262
263
264
265
★ ★
Willemin Del. & Sculp.

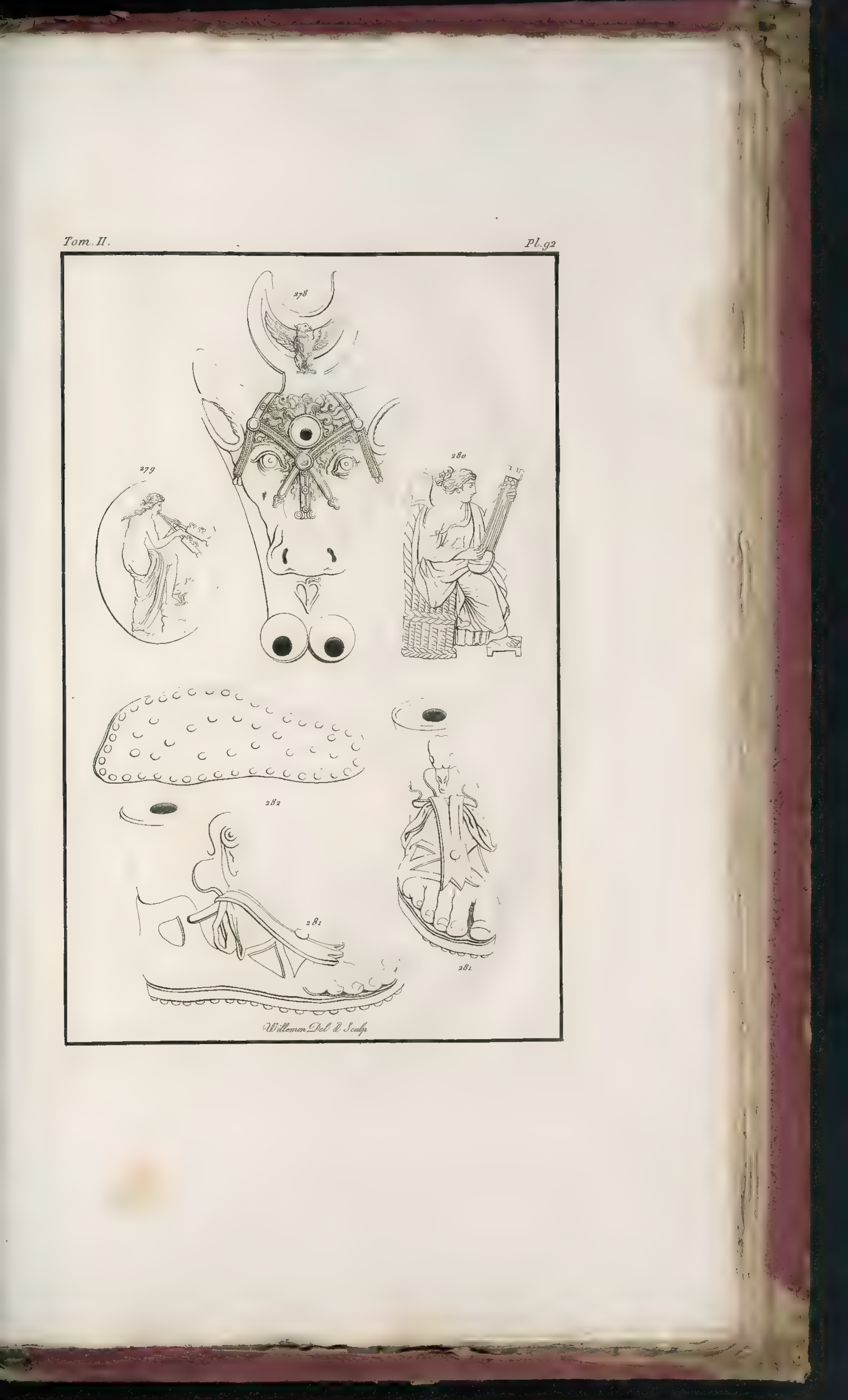

266
267
266
Wilkinson Del & Sculp


Addition aux Costumes des Grecs
269
266
270
271
272
273
274
Willemin Del. & Sculp.



Willemin Del et Sculp.


Brasiers en bronze et en argent, inédits et trouvés à Herculanum.
277
278
Willemin Del. et Sculp.


278
279
280
282
281
281
Willemin Del & Sculp

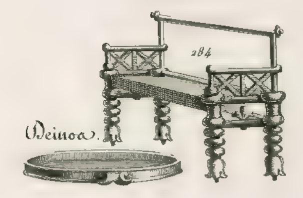
Meubles Grecs.

283



Trônes.

284



Deinos.

285



Phiale balanoote.

Willemin Del & Sculp.


286
287
288
289
Willemin Del. & Sculp.

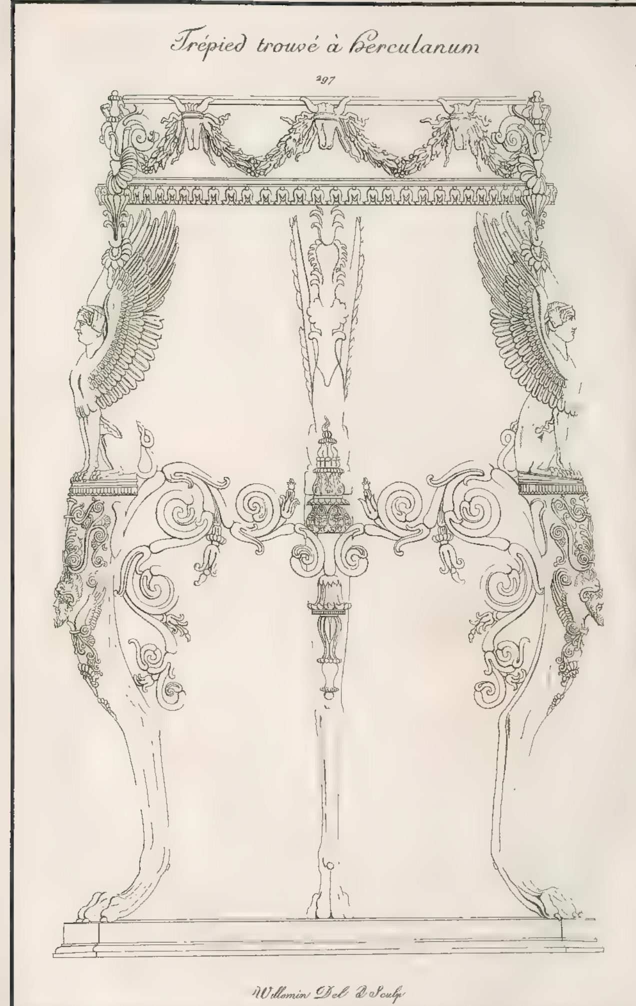

Monumens Grecs inedits
290
291
292.
293
Willemin Del. & Sculp.

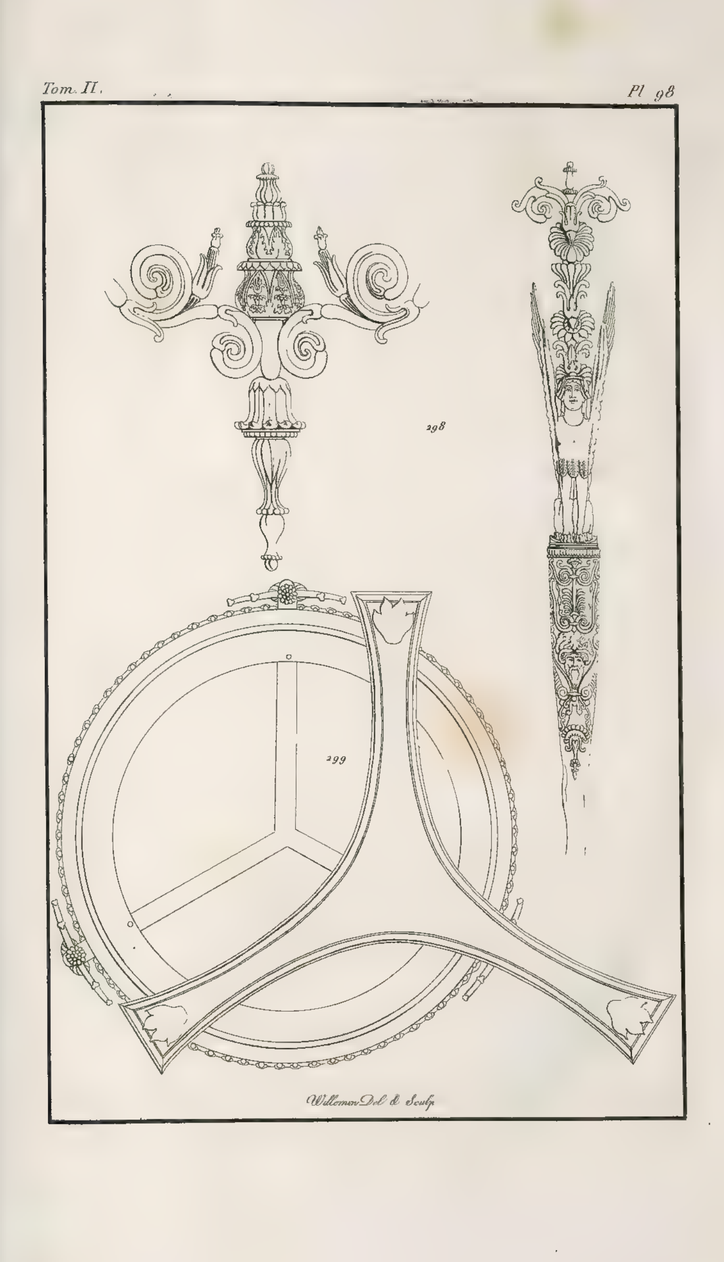
294

295

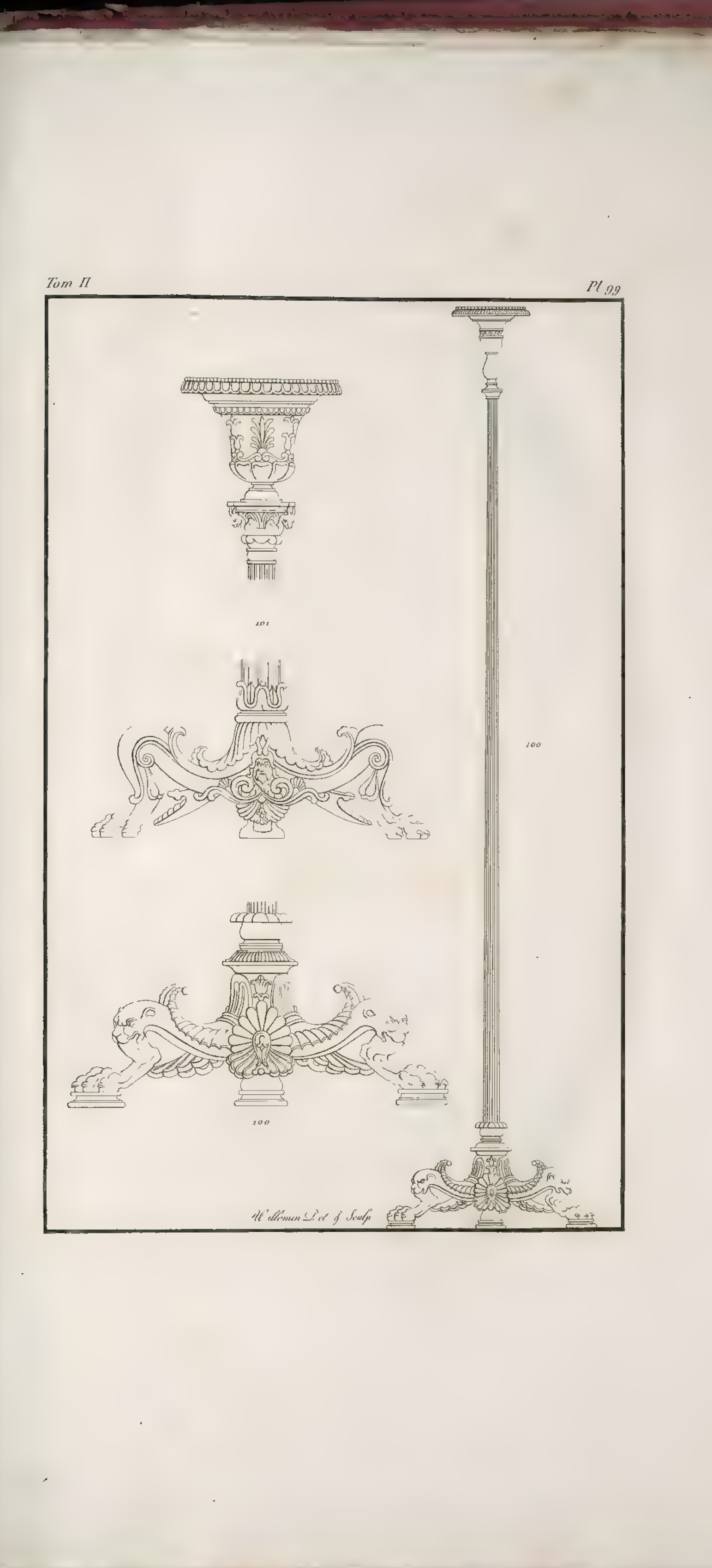
296

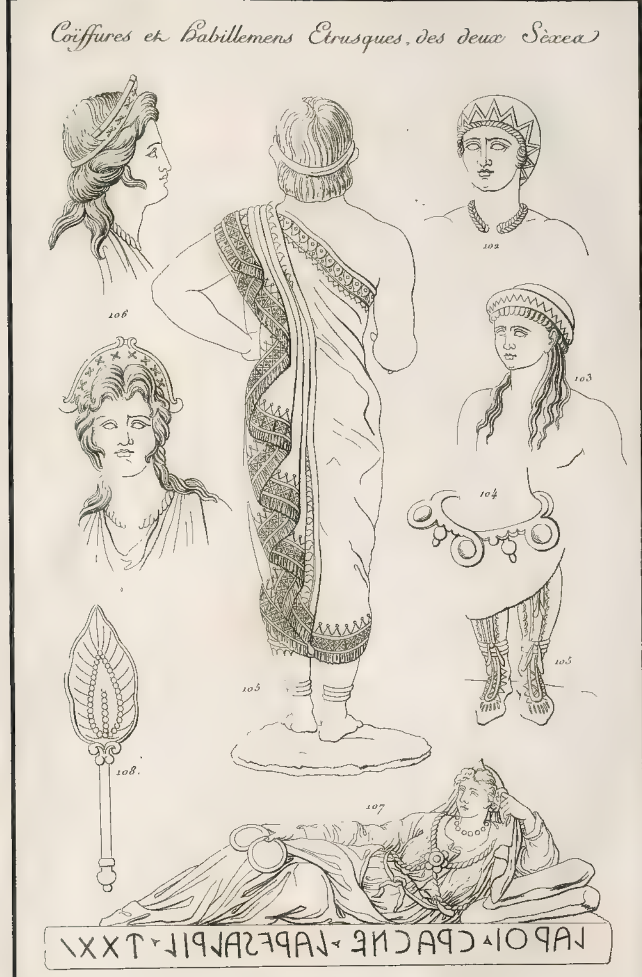
Willemin Del & Sculp


Trépied trouvé à Herculanum
297
Willemin Del. & Sculp.



Willemin Del. & Sculp.


101
100
100
W. Moses Del et Sculp


Coïffures et habillemens Etrusques, des deux Sèxes
106
102
103
104
105
105
108.
107
Willemin Del. et Sculp.


Trône
Etrusque
en
marbre
109
109


Tom. II
Pl 102
110
113
112
116
Willemin Del. & Sculp.

